3 176 108 2

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/oeuvrescompltes02mont

CHEFS-D'ŒUVRE

DE LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

41

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

MONTESQUIEU

TOME DEUXIÈME

IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

17796

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

MONTESQUIEU

AVEC

LES VARIANTES DES PREMIÈRES ÉDITIONS

UN CHOIX DES MEILLEURS COMMENTAIRES

ET DES NOTES NOUVELLES

PAR

ÉDOUARD LABOULAYE

DE L'INSTITUT

TOME DEUXIÈME

LE TEMPLE DE GNIDE — GRANDEUR ET DÉCADENCE DES ROMAINS, ETC.

91447
1019108.

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES

1876

LE

TEMPLE DE GNIDE

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

Dans ses curieux *Mémoires,* l'avocat Marais écrit ce qui suit, à la date du 10 avril 1725 :

Temple de Gnide, 82 pages. — *Temple de Gnide,* petit livret à demi grec, où les allusions couvrent des obscénités à demi nues. Imprimé avec approbation et privilége. Il a paru pendant la semaine sainte, et il (on) en a été scandalisé. On l'attribue au président de Montesquieu, auteur des *Lettres persanes.* (Il a été depuis de l'Académie françoise [1].)

Le 5 avril, Marais avait déjà annoncé cette nouvelle à son bon ami, le président Bouhier.

« On débite un petit ouvrage de 82 pages in-12, avec approbation et privilége, qui a pour titre *le Temple de Gnide,* qu'on veut faire croire traduit du grec, et trouvé dans la bibliothèque d'un évêque grec; mais cela sort de la tête de quelque libertin, qui a voulu envelopper des ordures sous des allégories, et qui n'y a pas mal réussi, s'il n'avoit pas voulu avoir trop d'esprit, et affecter d'autres fois une simplicité qui le fait tomber dans des pensées grossières. Si ce manuscrit s'étoit trouvé dans la bibliothèque de Ninon, je n'en serois pas étonné; mais je le suis de voir, au milieu de Paris et de la semaine sainte, un pareil ouvrage approuvé. L'addition de la fin [2], où l'Amour fait revenir ses ailes sur le sein de Vénus, n'est pas mal friponne; et les femmes disent qu'elles veulent apprendre le grec, puisqu'on y trouve de si jolies cures [3]. »

Marais, admirateur de La Fontaine et de Bayle, Marais, grand dénicheur de scandales, a-t-il été aussi choqué du *Temple de*

1. *Mémoires* de Marais, t. III, p. 174. On avait attribué le *Temple de Gnide* au président Hénault; Marais, bon connaisseur, n'en veut rien croire. « On dit que le *Temple de Gnide* est de l'auteur des *Lettres persanes ;* cela peut être. D'autres disent du président Hénault; je n'en crois rien; il est trop françois pour donner un air grec à un ouvrage. » *Ibid.*, t III, p. 315.

2. Ce que Marais appelle *l'addition de la fin* est le petit poëme de *Céphise et l'Amour,* publié à la suite du *Temple de Gnide.*

3. *Mémoires* de Marais, t. III, p. 312.

Gnide qu'il veut bien le dire? J'ai quelque peine à le croire, mais j'avoue qu'il fallait toute la liberté du XVIIIe siècle pour qu'un magistrat écrivît ce poëme érotique, et le fît paraître avec approbation et privilége du Roi. Il est vrai que l'œuvre ne portait pas de nom; mais l'auteur se laissait aisément deviner. Au dernier siècle, l'anonyme n'était qu'une coquetterie de plus.

Quel motif poussa Montesquieu à faire un roman, dont le mérite, dit-il, ne peut être reconnu que *par des têtes bien frisées et bien poudrées?* Est-ce une erreur de jeunesse? Non; en 1725 il entrait dans sa trente-sixième année. Si l'on en croyait une note de l'abbé de Guasco[1], Montesquieu lui aurait dit que « c'étoit une idée à laquelle Mlle de Clermont, princesse du sang, qu'il avoit l'honneur de fréquenter, avoit donné occasion, *sans autre but que de faire une peinture poétique de la volupté*[2]. » A ce compte, la maligne Mme Du Deffand avait doublement raison quand elle appelait ce petit poëme l'*apocalypse de la galanterie.* Mais aujourd'hui on est moins crédule que l'excellent abbé de Guasco; on se demande si Montesquieu lui a tout dit quand, en 1742, à dix-sept ans de distance, il lui a confié le secret du *Temple de Gnide.* Une phrase de Montesquieu, conservée dans ses *Pensées :* « A l'âge de trente-cinq ans j'aimois encore; » le respect avec lequel le chantre de Gnide parle de Thémire, ces allégories qui ont l'air d'allusions perpétuelles, tout fait soupçonner un mystère qu'on laisse le soin d'éclaircir à ces curieux sans pitié, pour qui un livre est toujours une confession.

L'ouvrage fut accueilli avec faveur. Je ne dirai point avec d'Alembert que « M. de Montesquieu, après avoir été, dans les *Lettres persanes,* Horace, Théophraste et Lucien, fut Ovide et Anacréon dans le *Temple de Gnide*[2]. » De pareils éloges sont ridicules; mais je ne partage pas la mauvaise humeur de Sainte-Beuve, qui déclare que le *Temple de Gnide* est une erreur de goût et une méprise de talent[3]. Il y trouve de la roideur et point de grâce. C'est trop de sévérité. Assurément ce petit poëme ne tient pas une grande place dans notre littéra-

1. *Lettre à l'abbé de Guasco. De Paris,* 1742.
2. D'Alembert, *Éloge de Montesquieu.*
3. *Causeries du lundi,* t. VII, p. 45.

ture. Si Montesquieu ne l'avait pas publié, sa gloire n'en serait point amoindrie; mais peut-être aurions-nous une vue moins nette de cet esprit original.

Pour juger un livre, il faut se mettre au point de vue de l'auteur et en devenir en quelque sorte le contemporain. Montesquieu est amoureux de la Grèce et de Rome, mais cette antiquité qui l'enchante, il ne la voit qu'au travers des traductions et des imitations. « L'ouvrage divin de ce siècle, *Télémaque*, dans lequel Homère semble respirer, est une preuve sans réplique de l'excellence de cet ancien poëte. Pope seul a senti la grandeur d'Homère[1]. »

Quand on prend *Télémaque* pour un ouvrage *divin*, et Pope pour un fidèle traducteur d'Homère, quand on s'abreuve au ruisseau au lieu de remonter à la source, il est naturel d'imiter ce qu'on admire. Le *Temple de Gnide* est la copie d'une copie; la belle nymphe Eucharis est le modèle de Thémire, la charmante bergère; mais il faut avouer que Montesquieu, qui a heureusement imité *Télémaque* dans l'épisode des Troglodytes, n'est ici qu'un écho bien affaibli. Nourri de la plus pure antiquité, Fénelon, dans sa prose ondoyante, nous rend quelque chose de la grâce et de la simplicité d'Homère; il n'en est pas de même du langage saccadé, des phrases concises, des expressions abstraites de Montesquieu. Quand il nous dit : « La jalousie est une passion qu'on peut avoir, mais qu'on doit taire. — Le cœur fixe toujours lui-même le moment où il doit se rendre; mais c'est une profanation de se rendre sans aimer. — A Sybaris les femmes se livrent au lieu de se rendre... les faveurs n'y ont que leur réalité propre; » est-ce Homère, est-ce même Fénelon qu'on entend? Non, c'est un La Rochefoucauld. Rien n'est moins antique que l'analyse et l'ironie.

Cette critique faite, il faut reconnaître que le *Temple de Gnide* offre un intérêt particulier. Il marque dans notre histoire littéraire l'introduction de ce qu'on appelle le genre Pompadour ou le rococo. Bien avant Montesquieu, il y a eu des bergeries poétiques en prose ou en vers. Le *Pastor fido*, l'*Aminta*, la *Galatée*, la *Diana enamorada* n'ont pas seulement charmé l'Italie

1. *Pensées* de Montesquieu.

et l'Espagne, elles ont donné le ton à toute l'Europe; Shakespeare s'en est inspiré. Aujourd'hui on poursuit la réalité, on n'admire que des bergères aussi crottées que leurs moutons; il est tout simple qu'on trouve insipides et fanées ces peintures d'un autre temps. Mais pour qui voit dans l'art une façon d'exprimer l'idéal et de donner un corps aux rêves de l'imagination, cette littérature de convention ne manque pas d'un certain attrait. Elle est sans doute bien inférieure à ce sentiment de la nature qui fait d'Homère et de Dante des poëtes immortels; mais il ne faut pas lui refuser tout mérite, ni croire que nos aïeux aient été des gens sans goût parce qu'ils aimaient un genre de poésie que nous ne comprenons plus. Au XVIe siècle, la pastorale les reposait du bruit des armes; elle leur donnait l'oubli de la dure réalité au milieu de laquelle ils vivaient. Au XVIIIe siècle, l'idylle s'est affadie; la poésie ressemble à l'art qui n'aime plus que des contours arrondis et des formes amollies; il est bon de la blâmer, mais on n'en peut méconnaître ni l'élégance, ni la recherche. C'est la littérature d'une société délicate, corrompue, sans énergie, mais avec tous ses défauts cette littérature a un charme étrange, et comme un parfum d'autant plus dangereux qu'il est plus raffiné.

Les critiques du temps, qui avaient peu de goût pour les poëmes en prose, se plaignaient que le *Temple de Gnide* ne fût point en vers. D'Alembert, qui s'entend en poésie, comme un géomètre qu'il est, s'indigne de ce reproche :

« Le style poétique, si on entend comme on le doit par ce mot un style plein de chaleur et d'images, n'a pas besoin, pour être agréable, de la marche uniforme et cadencée de la versification ; mais si on ne fait consister ce style que dans une diction chargée d'épithètes oisives, dans les peintures froides et triviales des ailes et du carquois de l'Amour, et de semblables objets, la versification n'ajoutera presque aucun mérite à ces ornements usés : on y cherchera toujours en vain l'âme et la vie [1]. »

N'en déplaise à d'Alembert, les critiques avaient raison. Pour faire accepter ces bergers galants, ces nymphes bocagères, ces dieux, ces déesses qui n'ont jamais vécu que dans la fantaisie du poëte, il faut une autre langue que celle de la politique et du com-

1. D'Alembert, *Éloge de Montesquieu*.

merce; il faut ces paroles ailées qui, en nous élevant au-dessus de la terre, nous transportent dans ces mondes imaginaires où on oublie à plaisir les misères, les ennuis, les petitesses de la vie. Un poëme en prose sera toujours une œuvre bâtarde; l'imagination a son royaume et son langage qui n'ont rien à faire avec la réalité ; son royaume, c'est l'infini; son langage, la poésie.

Le *Temple de Gnide* a tenté plus d'un poëte. Du vivant même de l'auteur, un Anglais, le docteur Clansy, en traduisit le premier chant en vers latins. L'abbé Venuti, vicaire général de l'abbaye de Clérac, grand ami du président et grand versificateur, en fit une traduction italienne vers 1750 [1]. Plus tard, en 1768, un M. Vespasiano en donna une nouvelle version italienne, qui fut publiée à Paris, chez Prault, l'éditeur de Montesquieu. Enfin, suivant une note de M. Ravenel [2], la bibliothèque de la ville de Paris possédait une traduction en vers italiens du même ouvrage, manuscrit autographe du traducteur Marc-Antoine Cardinali. La mollesse de la langue italienne convenait mieux à un sujet pareil que le style de Montesquieu, style précis jusqu'à la sécheresse, même quand l'auteur plaisante ou sourit.

En France, deux poëtes de la fin du XVIIIe siècle, Léonard et Colardeau, entreprirent presque en même temps de mettre en vers le *Temple de Gnide*. Ce n'est pas une médiocre preuve de la faveur qu'avait conservée cette œuvre légère. Il y avait cinquante ans qu'on avait publié la première édition du poëme et il n'avait rien perdu de sa popularité. Ceci me ramène à ce que j'ai dit plus haut. Pour se plaire aux imitations de Léonard et de Colardeau, il fallait que nos pères trouvassent dans l'original et dans la copie le sentiment de l'antiquité, telle qu'on la comprenait alors, et telle que nous la représentent les héros de théâtre dans leur costume, qui n'est ni grec ni romain, mais qui par cela même est bien du XVIIIe siècle. Aujourd'hui, nous nous croyons plus habiles en donnant à Phèdre ou à Zaïre le costume du temps où vivait l'héroïne; nous n'avons pas l'air de nous douter que le personnage ainsi affublé n'est ni celui de Racine ni celui de Voltaire, et

1. *Lettre à l'abbé Venuti*, 1750.
2. *Œuvres* de Montesquieu en un volume. Paris, Debure, 1831, p. 660.

que par amour de la couleur locale nous créons un contraste insupportable entre le langage et l'habit.

Les deux imitations de Léonard et de Colardeau n'ont pas été faites dans le même esprit. Léonard a retranché une partie des descriptions et des épisodes, mais dans ce qu'il a conservé il s'est tenu très-près de l'auteur et le traduit souvent de façon heureuse. Il a choisi les mètres les plus variés pour rendre toute la diversité de l'original, et ses rimes alternées ne manquent pas de grâce. Léonard, aujourd'hui fort oublié, fait comprendre comment André Chénier et Alfred de Musset lui-même se rattachent au dernier siècle. Aussi avons-nous cru bien faire en réimprimant cette traduction, qui n'est pas indigne de l'original.

Colardeau, plus célèbre en son temps que Léonard, a étendu et paraphrasé Montesquieu. Trop souvent il lui prête son esprit. Il a, en outre, choisi le grand vers alexandrin qui ajoute à la monotonie de la poésie descriptive. Colardeau tourne les vers presque aussi bien que Voltaire, son modèle [1], mais il y met une solennité qui fatigue. A vrai dire, il prend trop au sérieux ce badinage fait pour un cercle de femmes; il n'entend pas malice aux délicatesses de l'auteur, et quand le poëte nous montre Thémire résistant à son amour et s'écrie en finissant : « Elle m'embrassa; je reçus ma grâce, hélas, sans espérance de devenir coupable, » Colardeau trouve plus simple de faire succomber la bergère et de terminer le poëme par un chapitre d'histoire naturelle.

Pour montrer que le *Temple de Gnide* est tout au moins un poëme en prose, d'Alembert dit dans son *Éloge de Montes-*

1. On en peut juger par les vers suivants qui sont à la fin du troisième chant :

Tout pays a ses mœurs, tout climat ses usages.
Chez les peuples divers, policés ou sauvages,
La décence est soumise aux caprices des lois.
Partout on l'interprète, on l'exprime à son choix.
Parmi tant de beautés qu'un même lieu rassemble,
Air, maintien, tout varie et rien ne se ressemble!
La pudeur au hasard jette un voile incertain.
Ici l'épaule est nue, et plus loin c'est le sein ;
Là, d'un pied découvert si la vertu s'alarme,
La vertu sans rougir découvre un autre charme.
Tout suit l'opinion, l'honneur lui cède aussi,
Et l'on prodigue là ce qu'on refuse ici.

quieu : « Nous croyons que les peintures de cet ouvrage soutiendraient avec succès une des principales épreuves des descriptions poétiques, celle de les représenter sur la toile. » En ce point, il n'a pas tort. Les gravures d'Eisen, comme celles de Monnet, qui accompagnent l'imitation de Colardeau, sont, bien plus que les vers, la traduction du poëme. Ces nymphes demi-nues, aux cheveux retroussés et couronnés de roses, aux regards provocants, au sourire hardi, c'est Camille, c'est Thémire. Ce ne sont pas des bergères, n'en croyez point le poëte, ce sont des princesses qui n'ont jamais aimé les champs que sous des lambris dorés. C'est comme un jeu d'esprit qu'il faut accepter le *Temple de Gnide;* c'est ainsi seulement qu'on peut le lire avec plaisir et curiosi é.

Le *Temple de Gnide*, publié sans nom d'auteur, parut, nous l'avons dit, à Paris, avec privilége du roi, daté du 29 janvier 1725. Une seconde édition en fut donnée l'année suivante à la Haye. En 1738, un académicien, fort ignoré aujourd'hui, Paradis de Moncrif, eut l'idée singulière d'accoler un de ses romans au *Temple de Gnide.* Montesquieu y consentit, autant qu'on en peut juger par la lettre suivante :

« A M. de Moncrif, de l'Académie françoise.

« J'oubliai d'avoir l'honneur de vous dire, monsieur, que si le sieur Prault, dans l'édition de ce petit roman [1], alloit mettre quelque chose qui, directement ou indirectement, pût faire penser que j'en suis l'auteur, il me désobligeroit beaucoup. Je suis, à l'égard des ouvrages qu'on m'a attribués, comme la Fontaine Martel [2] étoit pour les ridicules ; on me les donne, mais je ne les prends point. Mille excuses, monsieur, et faites-moi l'honneur de me croire, monsieur, plus que je ne saurois vous dire, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« Ce 26 avril 1738. »

Le livre parut sous la rubrique de Londres, 1738, et avec le signe de la sphère. Il est accompagné des *Ames rivales, histoire fabuleuse;* misérable imitation d'un conte oriental, faite sans grâce et sans finesse. Moncrif a prouvé une fois de plus par cet

1. C'est en général sous ce titre que Montesquieu désigne le *Temple de Gnide.*
2. Une des amies de Voltaire. Elle mourut entre ses bras le 22 janvier 1733.

exemple qu'il y a un abîme entre l'esprit de l'homme du monde et le talent de l'écrivain.

C'est en 1743 et sous la rubrique de Leyde que parut une édition revue, corrigée et augmentée, qui a servi de modèle aux réimpressions suivantes. Le texte du poëme n'a pas été sensiblement modifié, mais le style en a été corrigé avec soin. En outre, l'auteur a établi la division en chants, qu'il avait proscrite dans les premières éditions, et il a complétement remanié la préface pour en faire un morceau digne des *Lettres persanes*. Ce travail, fait dans son âge mûr, nous montre que Montesquieu attachait une certaine importance au *Temple de Gnide;* c'en est assez pour ne pas le négliger dans une édition complète des œuvres de l'auteur.

Novembre 1875.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Un ambassadeur de France à la Porte Ottomane, connu par son goût pour les lettres, ayant acheté plusieurs manuscrits grecs, il les porta en France. Quelques-uns de ces manuscrits m'étant tombés entre les mains, j'y ai trouvé l'ouvrage dont je donne ici la traduction.

Peu d'auteurs grecs[1] sont venus jusqu'à nous, soit qu'ils aient péri dans la ruine des bibliothèques, ou par la négligence des familles qui les possédoient.

Nous recouvrons de temps en temps quelques pièces de ces trésors. On a trouvé des ouvrages jusque dans les tombeaux de leurs auteurs; et, ce qui est à peu près la même chose, on a trouvé celui-ci parmi les livres d'un évêque grec[2].

1. A. Peu de poëtes grecs. (Je désigne par A la première édition.)

2. A ajoute ce qui suit :

Ce poëme ne ressemble à aucun ouvrage de ce genre que nous ayons.

Cependant les règles, que les auteurs des poétiques ont prises dans la nature, s'y trouvent observées.

La description de Gnide qui est dans le premier chant, est d'autant plus heureuse, qu'elle fait, pour ainsi dire, naître le poëme; qu'elle est, non pas un ornement du sujet, mais une partie du sujet même : bien différente de ces descriptions que les anciens ont tant blâmées, qui sont étrangères et recherchées :

> Purpureus late qui splendeat, unus et alter
> Assuitur pannus.

Les épisodes du second et du troisième chant naissent aussi du sujet; et le poëte s'est conduit avec tant d'art que les ornements de son poëme en sont aussi des parties nécessaires.

Il n'y a pas moins d'art dans le quatrième et le cinquième chant. Le poëte, qui devoit faire réciter à Aristée l'histoire de ses amours avec Camille, ne fait raconter au fils d'Antiloque ses aventures que jusqu'au moment qu'il a vu Thémire, afin de mettre de la variété dans les récits.

L'histoire d'Aristée et de Camille est singulière en ce qu'elle est uniquement une histoire de sentiments.

Le nœud se forme dans le sixième chant, et le dénoûment se fait très-heureusement dans le septième, par un seul regard de Thémire.

Le poëte n'entre pas dans le détail du raccommodement d'Aristée et de Camille :

On ne sait ni le nom de l'auteur, ni le temps auquel il a vécu. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il n'est pas antérieur à Sapho, puisqu'il en parle dans son ouvrage[1].

Quant à ma traduction, elle est fidèle. J'ai cru que les beautés qui n'étoient point dans mon auteur, n'étoient point des beautés; et j'ai souvent quitté l'expression la moins vive, pour prendre celle qui rendoit mieux sa pensée[2].

J'ai été encouragé à cette traduction par le succès qu'a eu celle du Tasse. Celui qui l'a faite ne trouvera pas mauvais que je coure la même carrière que lui. Il s'y est distingué d'une manière à ne rien craindre de ceux même à qui il a donné le plus d'émulation[3].

Ce petit roman[4] est une espèce de tableau où l'on a peint avec choix les objets les plus agréables. Le public y a trouvé des idées riantes, une certaine magnificence dans les descriptions, et de la naïveté dans les sentiments.

Il y a trouvé un caractère original, qui a fait demander aux critiques quel en étoit le modèle : ce qui devient un grand éloge, lorsque l'ouvrage n'est pas méprisable d'ailleurs.

Quelques savants n'y ont point reconnu ce qu'ils appellent

il en dit un mot, afin qu'on sache qu'il a été fait : et il n'en dit pas davantage, pour ne pas tomber dans une uniformité vicieuse.

Le dessein du poëme est de faire voir que nous sommes heureux par les sentiments du cœur, et non pas par les plaisirs des sens; mais que notre bonheur n'est jamais si pur qu'il ne soit troublé par les accidents.

Il faut remarquer que les chants ne sont point distingués dans la traduction : la raison en est que cette distinction ne se trouve pas dans le manuscrit grec, qui est très-ancien. On s'est contenté de mettre une note à la marge au commencement de chaque chant.

1. A ajoute : Il y a même lieu de croire qu'il vivoit avant Térence, et que ce dernier a imité un passage qui est à la fin du second chant. Car il ne paroît pas que notre auteur soit plagiaire; au lieu que Térence a volé les Grecs, jusqu'à insérer dans une seule de ses comédies deux pièces de Ménandre.

J'avois d'abord eu dessein de mettre l'original à côté de la traduction; mais on m'a conseillé d'en faire une édition à part, et d'attendre les savantes notes qu'un homme d'érudition y prépare, et qui seront bientôt en état de voir le jour.

2. A. Et j'ai pris l'expression qui n'étoit pas la meilleure, lorsqu'elle m'a paru mieux rendre sa pensée.

3. Cette traduction de la *Jérusalem délivrée,* publiée en 1724, était de J.-B. de Mirabaud, qui fut plus tard secrétaire perpétuel de l'Académie française. Après la mort de ce Mirabaud, c'est sous son nom qu'on publia le *Système de la nature,* du baron d'Holbach.

4. Tout ce qui suit est une seconde préface qui a paru pour la première fois dans l'édition de 1743.

l'art. Il n'est point, disent-ils, selon les règles. Mais si l'ouvrage a plu, vous verrez que le cœur ne leur a pas dit toutes les règles.

Un homme qui se mêle de traduire, ne souffre point patiemment que l'on n'estime pas son auteur autant qu'il le fait; et j'avoue que ces messieurs m'ont mis dans une furieuse colère : mais je les prie de laisser les jeunes gens juger d'un livre qui, en quelque langue qu'il ait été écrit, a certainement été fait pour eux. Je les prie de ne point les troubler dans leurs décisions. Il n'y a que des têtes bien frisées et bien poudrées qui connoissent tout le mérite du *Temple de Gnide*.

A l'égard du beau sexe, à qui je dois le peu de moments heureux que je puis compter dans ma vie, je souhaite de tout mon cœur que cet ouvrage puisse lui plaire. Je l'adore encore; et, s'il n'est plus l'objet de mes occupations, il l'est de mes regrets.

Que si les gens graves désiroient de moi quelque ouvrage moins frivole, je suis en état de les satisfaire. Il y a trente ans que je travaille à un livre de douze pages, qui doit contenir tout ce que nous savons sur la métaphysique, la politique et la morale, et tout ce que de grands auteurs ont oublié dans les volumes qu'ils ont donnés sur ces sciences-là.

LE

TEMPLE DE GNIDE

1725

LE

TEMPLE DE GNIDE

1725

CHANT PREMIER.

. . . . . *Non murmura vestra columbæ,*
Brachia non hederæ, non vincant oscula conchæ.
(Fragment d'un épithalame de l'empereur Gallien[1].)

Vénus préfère le séjour de Gnide à celui de Paphos et d'Amathonte. Elle ne descend point de l'Olympe sans venir parmi les Gnidiens. Elle a tellement accoutumé ce peuple heureux à sa vue, qu'il ne sent plus cette horreur sacrée qu'inspire la présence des dieux. Quelquefois elle se couvre d'un nuage, et on la reconnoît à l'odeur divine qui sort de ses cheveux parfumés d'ambroisie.

La ville est au milieu d'une contrée, sur laquelle les dieux ont versé leurs bienfaits à pleines mains : on y jouit d'un printemps éternel; la terre, heureusement fertile, y prévient tous les souhaits; les troupeaux y paissent sans nombre; les vents semblent n'y régner que pour répandre

1. *Historiæ augustæ scriptores. Gallieni duo.*

partout l'esprit des fleurs; les oiseaux y chantent sans cesse; vous diriez que les bois sont harmonieux; les ruisseaux murmurent dans les plaines; une chaleur douce fait tout éclore; l'air ne s'y respire qu'avec la volupté.

Auprès de la ville, est le palais de Vénus; Vulcain lui-même en a bâti les fondements; il travailla pour son infidèle, quand il voulut lui faire oublier le cruel affront qu'il lui fit devant les dieux.

Il me seroit impossible de donner une idée des charmes de ce palais : il n'y a que les Grâces qui puissent décrire les choses qu'elles ont faites. L'or, l'azur, les rubis, les diamants, y brillent de toutes parts... Mais j'en peins les richesses, et non pas les beautés.

Les jardins en sont enchantés : Flore et Pomone en ont pris soin; leurs nymphes les cultivent. Les fruits y renaissent sous la main qui les cueille; les fleurs succèdent aux fruits. Quand Vénus s'y promène, entourée de ses Gnidiennes, vous diriez que, dans leurs jeux folâtres, elles vont détruire ces jardins délicieux : mais, par une vertu secrète, tout se répare en un instant.

Vénus aime à voir les danses naïves des filles de Gnide. Ses nymphes se confondent avec elles. La déesse prend part à leurs jeux; elle se dépouille de sa majesté; assise au milieu d'elles, elle voit régner dans leurs cœurs la joie et l'innocence.

On découvre de loin une grande prairie, toute parée de l'émail des fleurs. Le berger vient les cueillir avec sa bergère; mais celle qu'elle a trouvée est toujours la plus belle, et il croit que Flore l'a faite exprès.

Le fleuve Céphée arrose cette prairie, et y fait mille détours. Il arrête les bergères fugitives : il faut qu'elles donnent le tendre baiser qu'elles avoient promis.

Lorsque les nymphes approchent de ses bords, il s'arrête; et ses flots, qui fuyoient, trouvent des flots qui ne fuient plus. Mais, lorsqu'une d'elles se baigne, il est plus amoureux encore; ses eaux tournent autour d'elle; quelquefois il se soulève pour l'embrasser mieux; il l'enlève, il fuit, il l'entraîne. Ses compagnes timides commencent à pleurer : mais il la soutient sur ses flots; et, charmé d'un fardeau si cher, il la promène sur sa plaine liquide; enfin[1], désespéré de la quitter, il la porte lentement sur le rivage, et console ses compagnes.

A côté de la prairie, est un bois de myrtes dont les routes font mille détours. Les amants y viennent se conter leurs peines : l'Amour, qui les amuse, les conduit par des routes toujours plus secrètes.

Non loin de là est un bois antique et sacré, où le jour n'entre qu'à peine : des chênes, qui semblent immortels, portent au ciel une tête qui se dérobe aux yeux. On y sent une frayeur religieuse : vous diriez que c'étoit la demeure des dieux, lorsque les hommes n'étoient pas encore sortis de la terre.

Quand on a trouvé la lumière du jour, on monte une petite colline, sur laquelle est le temple de Vénus : l'univers n'a rien de plus saint ni de plus sacré que ce lieu.

Ce fut dans ce temple que Vénus vit pour la première fois Adonis : le poison coula au cœur de la déesse. Quoi! dit-elle, j'aimerois un mortel! Hélas! je sens que je l'adore. Qu'on ne m'adresse plus de vœux : il n'y a plus à Gnide d'autre dieu qu'Adonis.

Ce fut dans ce lieu qu'elle appela les Amours, lorsque

1. A. Jusqu'à ce qu'enfin désespéré, etc.

piquée d'un défi téméraire, elle les consulta [1]. Elle étoit en doute si elle s'exposeroit nue aux regards du berger troyen. Elle cacha sa ceinture sous ses cheveux; ses nymphes la parfumèrent; elle monta sur son char traîné par des cygnes, et arriva dans la Phrygie. Le berger balançoit entre Junon et Pallas; il la vit, et ses regards errèrent et moururent : la pomme d'or tomba aux pieds de la déesse : il voulut parler, et son désordre décida.

Ce fut dans ce temple que la jeune Psyché vint avec sa mère, lorsque l'Amour, qui voloit autour des lambris dorés, fut surpris lui-même par un de ses regards. Il sentit tous les maux qu'il fait souffrir. C'est ainsi, dit-il, que je blesse! Je ne puis soutenir mon arc ni mes flèches. Il tomba sur le sein de Psyché. Ah! dit-il, je commence à sentir que je suis le dieu des plaisirs.

Lorsqu'on entre dans ce temple, on sent dans le cœur un charme secret qu'il est impossible d'exprimer : l'âme est saisie de ces ravissements que les dieux ne sentent eux-mêmes que lorsqu'ils sont dans la demeure céleste.

Tout ce que la nature a de riant est joint à tout ce que l'art a pu imaginer de plus noble, et de plus digne des dieux.

Une main, sans doute immortelle, l'a partout orné de peintures qui semblent respirer. On y voit la naissance de Vénus; le ravissement des dieux qui la virent; son embarras de se voir toute nue; et cette pudeur qui est la première des grâces.

On y voit les amours de Mars et de la déesse. Le peintre a représenté le dieu sur son char, fier et même terrible : la Renommée vole autour de lui; la Peur et la

1. A. Elle les consulta avec les Grâces.

Mort marchent devant ses coursiers couverts d'écume; il entre dans la mêlée, et une poussière épaisse commence à le dérober. D'un autre côté, on le voit couché languissamment sur un lit de roses; il sourit à Vénus : vous ne le reconnoissez qu'à quelques traits divins qui restent encore. Les Plaisirs font des guirlandes dont ils lient les deux amants : leurs yeux semblent se confondre; ils soupirent; et, attentifs l'un à l'autre, ils ne regardent pas les Amours qui se jouent autour d'eux.

Il y a un appartement séparé, où le peintre a représenté les noces de Vénus et de Vulcain : toute la cour céleste y est assemblée. Le dieu paroît moins sombre, mais aussi pensif qu'à l'ordinaire. La déesse regarde d'un air froid la joie commune : elle lui donne négligemment une main, qui semble se dérober; elle retire de dessus lui des regards qui portent à peine; et se tourne du côté des Grâces.

Dans un autre tableau, on voit Junon qui fait la cérémonie du mariage. Vénus prend la coupe, pour jurer à Vulcain une fidélité éternelle : les dieux sourient; et Vulcain l'écoute avec plaisir.

De l'autre côté, on voit le dieu impatient, qui entraîne sa divine épouse; elle fait tant de résistance, que l'on croiroit que c'est la fille de Cérès que Pluton va ravir, si l'œil qui voit Vénus pouvoit jamais se tromper.

Plus loin de là, on le voit qui l'enlève, pour l'emporter sur le lit nuptial. Les dieux suivent en foule. La déesse se débat, et veut échapper des bras qui la tiennent. Sa robe fuit ses genoux, la toile vole : mais Vulcain répare ce beau désordre, plus attentif à la cacher, qu'ardent à la ravir.

Enfin, on le voit qui vient de la poser sur le lit que l'Hymen a préparé : il l'enferme dans les rideaux; et il

croit l'y tenir pour jamais. La troupe importune se retire : il est charmé de la voir s'éloigner. Les déesses jouent entre elles; mais les dieux paroissent tristes; et la tristesse de Mars a quelque chose d'aussi sombre que la noire jalousie.

Charmée de la magnificence de son temple, la déesse elle-même y a voulu établir son culte : elle en a réglé les cérémonies, institué les fêtes; et elle y est, en même temps, la divinité et la prêtresse.

Le culte qu'on lui rend presque par toute la terre, est plutôt une profanation, qu'une religion. Elle a des temples où toutes les filles de la ville se prostituent en son honneur, et se font une dot des profits de leur dévotion. Elle en a[1] où chaque femme mariée va, une fois en sa vie, se donner à celui qui la choisit, et jette dans le sanctuaire l'argent qu'elle a reçu. Il y en a d'autres où les courtisanes de tous les pays, plus honorées que les matrones, vont porter leurs offrandes. Il y en a, enfin, où les hommes se font eunuques, et s'habillent en femmes, pour servir dans le sanctuaire; consacrant à la déesse, et le sexe qu'ils n'ont plus, et celui qu'ils ne peuvent pas avoir.

Mais elle a voulu que le peuple de Gnide eût un culte plus pur, et lui rendît des honneurs plus dignes d'elle. Là, les sacrifices sont des soupirs, et les offrandes un cœur tendre. Chaque amant adresse ses vœux à sa maîtresse, et Vénus les reçoit pour elle.

Partout où se trouve la beauté, on l'adore comme Vénus même : car la beauté est aussi divine qu'elle.

Les cœurs amoureux viennent dans le temple; ils

1. A. Il y en a d'autres.

vont embrasser les autels de la Fidélité et de la Constance.

Ceux qui sont accablés des rigueurs d'une cruelle, y viennent soupirer : ils sentent diminuer leurs tourments : ils trouvent dans leur cœur la flatteuse espérance[1].

La déesse, qui a promis de faire le bonheur des vrais amants, le mesure toujours à leurs peines.

La jalousie est une passion qu'on peut avoir, mais qu'on doit taire. On adore en secret les caprices de sa maîtresse, comme on adore les décrets des dieux, qui deviennent plus justes lorsqu'on ose s'en plaindre.

On met au rang des faveurs divines, le feu, les transports de l'amour, et la fureur même : car, moins on est maître de son cœur, plus il est à la déesse.

Ceux qui n'ont point donné leur cœur sont des profanes, qui ne peuvent pas entrer dans le temple : ils adressent de loin leurs vœux à la déesse, et lui demandent de les délivrer de cette liberté, qui n'est qu'une impuissance de former des désirs.

La déesse inspire aux filles de la modestie : cette qualité charmante donne un nouveau prix à tous les trésors qu'elle cache[2].

Mais jamais dans ces lieux fortunés, elles n'ont rougi d'une passion sincère, d'un sentiment naïf, d'un aveu tendre.

Le cœur fixe toujours lui-même le moment auquel il

1. A. Les cœurs amoureux viennent dans le temple demander à la déesse de les attendrir encore.

Ceux qui sont accablés des rigueurs de leur maîtresse viennent soupirer dans le temple; ils sentent diminuer leurs tourments, et entrer dans leur cœur la flatteuse espérance.

2. A. La déesse inspire aux filles de la modestie, et les fait estimer au prix que l'imagination, toujours prodigue, y sait mettre.

doit se rendre : mais c'est une profanation de se rendre sans aimer.

L'Amour est attentif à la félicité des Gnidiens : il choisit les traits dont il les blesse. Lorsqu'il voit une amante affligée, accablée des rigueurs d'un amant, il prend une flèche trempée dans les eaux du fleuve d'oubli. Quand il voit deux amants qui commencent à s'aimer, il tire sans cesse sur eux de nouveaux traits. Quand il en voit dont l'amour s'affoiblit, il le fait soudain renaître ou mourir : car il épargne toujours les derniers jours d'une passion languissante : on ne passe point par les dégoûts avant de cesser d'aimer; mais de plus grandes douceurs font oublier les moindres.

L'Amour a ôté de son carquois les traits cruels dont il blessa Phèdre et Ariane, qui, mêlés d'amour et de haine, servent à montrer sa puissance, comme la foudre sert à faire connoître l'empire de Jupiter.

A mesure que le dieu donne le plaisir d'aimer, Vénus y joint le bonheur de plaire [1].

Les filles entrent chaque jour dans le sanctuaire, pour faire leur prière à Vénus. Elles y expriment des sentiments naïfs comme le cœur qui les fait naître. Reine d'Amathonte, disoit une d'elles, ma flamme pour Tirsis est éteinte; je ne te demande pas de me rendre mon amour; fais seulement qu'Ixiphile m'aime.

Une autre disoit tout bas : Puissante déesse, donne-moi la force de cacher quelque temps mon amour à mon berger, pour augmenter le prix de l'aveu que je veux lui en faire.

Déesse de Cythère, disoit une autre, je cherche la

1. A. A mesure que le dieu donne de l'amour, Vénus donne des grâces.

solitude; les jeux de mes compagnes ne me plaisent plus. J'aime peut-être. Ah! si j'aime quelqu'un, ce ne peut être que Daphnis.

Dans les jours de fête, les filles et les jeunes garçons viennent réciter des hymnes en l'honneur de Vénus : souvent ils chantent sa gloire, en chantant leurs amours.

Un jeune Gnidien, qui tenoit par la main sa maîtresse, chantoit ainsi : Amour, lorsque tu vis Psyché, tu te blessas sans doute des mêmes traits dont tu viens de blesser mon cœur : ton bonheur n'étoit pas différent du mien; car tu sentois mes feux, et moi, j'ai senti tes plaisirs.

J'ai vu tout ce que je décris. J'ai été à Gnide; j'y ai vu Thémire, et je l'ai aimée : je l'ai vue encore, et je l'ai aimée davantage. Je resterai toute ma vie à Gnide avec elle[1]; et je serai le plus heureux des mortels.

Nous irons dans le temple; et jamais il n'y sera entré un amant si fidèle : nous irons dans le palais de Vénus; et je croirai que c'est le palais de Thémire : j'irai dans la prairie, et je cueillerai des fleurs, que je mettrai sur son sein : peut-être que je pourrai la conduire dans le bocage, où tant de routes vont se confondre; et quand elle sera égarée... l'Amour, qui m'inspire, me défend de révéler ses mystères[2].

1. A. Avec elle; mais que deviendrois-je si Vénus alloit la prendre pour la mettre au nombre des Grâces?

2. A. Et quand je l'aurai égarée, je lui donnerai un baiser, et ce baiser me rendra si hardi... L'Amour, etc.

CHANT SECOND.

Il y a à Gnide un antre sacré que les nymphes habitent, où la déesse rend ses oracles. La terre ne mugit point sous les pieds; les cheveux ne se dressent point sur la tête; il n'y a point de prêtresse, comme à Delphes, où Apollon agite la Pythie : mais Vénus elle-même écoute les mortels, sans se jouer de leurs espérances, ni de leurs craintes.

Une coquette de l'île de Crète étoit venue à Gnide : elle marchoit entourée de tous les jeunes Gnidiens : elle sourioit à l'un, parloit à l'oreille à l'autre, soutenoit son bras sur un troisième, crioit à deux autres de la suivre. Elle étoit belle et parée avec art; le son de sa voix étoit imposteur comme ses yeux. O ciel! que d'alarmes ne causa-t-elle point aux vraies amantes! Elle se présenta à l'oracle, aussi fière que les déesses : mais soudain nous entendîmes une voix, qui sortoit[1] du sanctuaire : Perfide, comment oses-tu porter tes artifices jusque dans les lieux où je règne avec la candeur? Je vais te punir d'une manière cruelle; je t'ôterai tes charmes; mais je te laisserai le cœur comme il est. Tu appelleras tous les hommes que tu verras, ils te fuiront comme une ombre plaintive; et tu mourras accablée de refus et de mépris.

Une courtisane de Nocrétis vint ensuite, toute bril-

1. A. Qui sortit.

lante des dépouilles de ses amants. Va, dit la déesse, tu te trompes, si tu crois faire la gloire de mon empire : ta beauté fait voir qu'il y a des plaisirs; mais elle ne les donne pas. Ton cœur est comme le fer; et, quand tu verrois mon fils même, tu ne saurois l'aimer. Va prodiguer tes faveurs aux hommes lâches qui les demandent et qui s'en dégoûtent; va leur montrer des charmes que l'on voit soudain, et que l'on perd pour toujours. Tu n'es propre qu'à faire mépriser ma puissance.

Quelque temps après vint un homme riche, qui levoit les tributs du roi de Lydie. Tu me demandes, dit la déesse, une chose que je ne saurois faire, quoique je sois la déesse de l'amour. Tu achètes des beautés, pour les aimer; mais tu ne les aimes pas, parce que tu les achètes. Tes trésors ne te seront point inutiles[1]; ils te serviront à te dégoûter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature.

Un jeune homme de Doride, nommé Aristée, se présenta ensuite : il avoit vu à Gnide la charmante Camille; il en étoit éperdument amoureux : il sentoit tout l'excès de son amour; et il venoit demander à Vénus qu'il pût l'aimer davantage.

Je connois ton cœur, lui dit la déesse : tu sais aimer. J'ai trouvé Camille digne de toi : j'aurois pu la donner au plus grand roi du monde; mais les rois la méritent moins que les bergers.

Je parus ensuite avec Thémire. La déesse me dit : Il n'y a point, dans mon empire, de mortel qui me soit plus soumis que toi. Mais que veux-tu que je fasse? Je ne

1. A. Tu achètes tes beautés... tes trésors ne seront point inutiles, ils serviront, etc.

saurois te rendre plus amoureux, ni Thémire plus charmante. Ah! lui dis-je, grande déesse, j'ai mille grâces à vous demander : faites que Thémire ne pense qu'à moi; qu'elle ne voie que moi; qu'elle se réveille en songeant à moi; qu'elle craigne de me perdre, quand je suis présent; qu'elle m'espère dans mon absence; que, toujours charmée de me voir, elle regrette encore tous les moments qu'elle a passés sans moi.

CHANT TROISIÈME.

Il y a à Gnide des jeux sacrés, qui se renouvellent tous les ans : les femmes y viennent, de toutes parts, disputer le prix de la beauté. Là, les bergères sont confondues avec les filles des rois; car la beauté seule y porte les marques de l'empire. Vénus y préside elle-même. Elle décide sans balancer; elle sait bien quelle est la mortelle heureuse qu'elle a le plus favorisée.

Hélène remporta ce prix plusieurs fois; elle triompha lorsque Thésée l'eut ravie; elle triompha lorsqu'elle eut été enlevée par le fils de Priam; elle triompha enfin, lorsque les dieux l'eurent rendue à Ménélas, après dix ans d'espérance : ainsi ce prince, au jugement de Vénus même, se vit aussi heureux époux, que Thésée et Pâris avoient été heureux amants[1].

Il vint trente filles de Corinthe, dont les cheveux tomboient à grosses boucles sur les épaules. Il en vint dix de Salamine, qui n'avoient encore vu que treize fois le cours du soleil. Il en vint quinze de l'île de Lesbos; et elles se disoient l'une à l'autre : Je me sens tout émue; il n'y a rien de si charmant que vous : si Vénus vous voit des mêmes yeux que moi, elle vous couronnera au milieu de toutes les beautés de l'univers.

1. Colardeau traduit ironiquement :

L'époux, en retrouvant cette épouse abusée,
Se crut non moins heureux que Pâris et Thésée.

Il vint cinquante femmes de Milet. Rien n'approchoit de la blancheur de leur teint, et de la régularité de leurs traits : tout faisoit voir, ou promettoit un beau corps; et les dieux, qui les formèrent, n'auroient rien fait de plus digne d'eux, s'ils n'avoient plus cherché à leur donner des perfections que des grâces[1].

Il vint cent femmes de l'île de Chypre. Nous avons, disoient-elles, passé notre jeunesse dans le temple de Vénus; nous lui avons consacré notre virginité et notre pudeur même. Nous ne rougissons point de nos charmes : nos manières, quelquefois hardies et toujours libres, doivent nous donner de l'avantage sur une pudeur qui s'alarme sans cesse.

Je vis les filles de la superbe Lacédémone. Leur robe étoit ouverte par les côtés, depuis la ceinture, de la manière la plus immodeste : et cependant elles faisoient les prudes, et soutenoient qu'elles ne violoient la pudeur, que par amour pour la patrie.

Mer fameuse par tant de naufrages, vous savez conserver des dépôts précieux ! Vous vous calmâtes, lorsque le navire Argo porta la toison d'or sur votre plaine liquide; et, lorsque cinquante beautés sont parties de Colchos, et se sont confiées à vous, vous vous êtes courbée sous elles.

Je vis aussi Oriane, semblable aux déesses. Toutes les beautés de Lydie entouroient leur reine. Elle avoit envoyé devant elle cent jeunes filles, qui avoient présenté à Vénus une offrande de deux cents talents. Candaule étoit

1. Colardeau :

Les dieux n'ont pas formé de plus noble assemblage
Sans doute elles seroient leur plus parfait ouvrage
S'ils leur avoient donné, plus distraits dans leurs soins,
Quelques grâces de plus, quelques beautés de moins.

venu lui-même, plus distingué par son amour que par la pourpre royale : il passoit les jours et les nuits à dévorer de ses regards les charmes d'Oriane : ses yeux erroient sur son beau corps, et ses yeux ne se lassoient jamais[1]. Hélas! disoit-il, je suis heureux; mais c'est une chose qui n'est sue que de Vénus et de moi : mon bonheur seroit plus grand, s'il donnoit de l'envie! Belle reine, quittez ces vains ornements ; faites tomber cette toile importune; montrez-vous à l'univers; laissez le prix de la beauté, et demandez des autels.

Auprès de là étoient vingt Babyloniennes : elles avoient des robes de pourpre brodées d'or; elles croyoient que leur luxe augmentoit leur prix. Il y en avoit qui portoient, pour preuve de leur beauté, les richesses qu'elle leur avoit fait acquérir.

Plus loin, je vis cent femmes d'Égypte, qui avoient les yeux et les cheveux noirs. Leurs maris étoient auprès d'elles, et ils disoient : Les lois nous soumettent à vous en l'honneur d'Isis[2] : mais votre beauté a sur nous un empire plus fort que celui des lois; nous vous obéissons avec le même plaisir que l'on obéit aux dieux; nous sommes les plus heureux esclaves de l'univers.

Le devoir vous répond de notre fidélité; mais il n'y a que l'amour qui puisse nous promettre la vôtre.

Soyez moins sensibles à la gloire que vous acquerrez à Gnide, qu'aux hommages que vous pouvez trouver dans votre maison, auprès d'un mari tranquille, qui, pendant

1. Colardeau :

> Heureux de contempler l'épouse qu'il adore,
> Il la voit, la revoit, et veut la voir encore.

2. *Lettres persanes*, XXXVIII.

que vous vous occupez des affaires du dehors, doit attendre, dans le sein de votre famille, le cœur que vous lui rapportez.

Il vint des femmes de cette ville puissante, qui envoie ses vaisseaux au bout de l'univers : les ornements fatiguoient leur tête superbe; toutes les parties du monde sembloient avoir contribué à leur parure.

Dix beautés vinrent des lieux où commence le jour : elles étoient filles de l'Aurore; et, pour la voir, elles se levoient tous les jours avant elle. Elles se plaignoient du Soleil, qui faisoit disparoître leur mère ; elles se plaignoient de leur mère, qui ne se montroit à elles que comme au reste des mortels.

Je vis, sous une tente, une reine d'un peuple des Indes. Elle étoit entourée de ses filles, qui déjà faisoient espérer les charmes de leur mère : des eunuques la servoient, et leurs yeux regardoient la terre[1]; car, depuis qu'ils avoient respiré l'air de Gnide, ils avoient senti redoubler leur affreuse mélancolie.

Les femmes de Cadix[2], qui sont aux extrémités de la terre, disputèrent aussi le prix. Il n'y a point de pays dans l'univers, où une belle ne reçoive des hommages; mais il n'y a que les plus grands hommages qui puissent apaiser l'ambition d'une belle.

Les filles de Gnide parurent ensuite. Belles sans ornements, elles avoient des grâces, au lieu de perles et de rubis. On ne voyoit sur leur tête que les présents de Flore; mais ils y étoient plus dignes des embrassements de Zéphyre. Leur robe n'avoit d'autre mérite que celui de

1. A. Et leurs yeux tomboient par terre.
2. A. De Cadis.

marquer une taille charmante, et d'avoir été filée de leurs propres mains.

Parmi toutes ces beautés, on ne vit point la jeune Camille. Elle avoit dit : Je ne veux point disputer le prix de la beauté; il me suffit que mon cher Aristée me trouve belle.

Diane rendoit ces jeux célèbres par sa présence. Elle n'y venoit point disputer le prix; car les déesses ne se comparent point aux mortelles. Je la vis seule, elle étoit belle comme Vénus : je la vis auprès de Vénus, elle n'étoit plus que Diane.

Il n'y eut jamais un si grand spectacle : les peuples étoient séparés des peuples; les yeux erroient de pays en pays, depuis le couchant jusqu'à l'aurore : il sembloit que Gnide fût tout l'univers.

Les dieux ont partagé la beauté entre les nations, comme la nature l'a partagée entre les déesses. Là, on voyoit la beauté fière de Pallas; ici, la grandeur et la majesté de Junon; plus loin, la simplicité de Diane, la délicatesse de Thétis, le charme des Grâces, et quelquefois le sourire de Vénus.

Il sembloit que chaque peuple eût une manière particulière d'exprimer sa pudeur, et que toutes ces femmes voulussent se jouer des yeux : les unes[1] découvroient la gorge, et cachoient leurs épaules : les autres montroient les épaules, et couvroient la gorge; celles qui vous déroboient le pied, vous payoient par d'autres charmes : et là on rougissoit de ce qu'ici on appeloit bienséance.

Les dieux sont si charmés de Thémire, qu'ils ne la regardent jamais sans sourire de leur ouvrage. De toutes

1. A. Car les unes découvroient, etc.

les déesses, il n'y a que Vénus qui la voie avec plaisir, et que les dieux ne raillent point d'un peu de jalousie.

Comme on remarque une rose au milieu des fleurs qui naissent dans l'herbe, on distingua Thémire de tant de belles. Elles n'eurent pas le temps d'être ses rivales[1] : elles furent vaincues avant de la craindre. Dès qu'elle parut, Vénus ne regarda qu'elle. Elle appela les Grâces : Allez la couronner, leur dit-elle : de toutes les beautés que je vois, c'est la seule qui vous ressemble.

1. A. D'être de ses rivales.

CHANT QUATRIÈME.

Pendant que Thémire étoit occupée avec ses compagnes au culte de la déesse, j'entrai dans un bois solitaire: j'y trouvai le tendre Aristée. Nous nous étions vus le jour que nous allâmes consulter l'oracle : c'en fut assez pour nous engager à nous entretenir : car Vénus met dans le cœur, en la présence d'un habitant de Gnide, le charme secret que trouvent deux amis, lorsqu'après une longue absence ils sentent dans leurs bras le doux objet de leurs inquiétudes[1].

Ravis l'un de l'autre, nous sentîmes que notre cœur se donnoit; il sembloit que la tendre Amitié étoit descendue du ciel, pour se placer[2] au milieu de nous. Nous nous racontâmes mille choses de notre vie. Voici, à peu près, ce que je lui dis:

Je suis né à Sybaris[3], où mon père Antiloque étoit prêtre de Vénus. On ne met point, dans cette ville, de

1. Colardeau :

> Tel est des Gnidiens le prestige enchanteur,
> On éprouve à leur vue, à leur seule présence,
> Tout ce qu'après les maux et l'ennui de l'absence
> Deux fidèles amis, au moment du retour,
> Ont pu goûter jamais et d'ivresse et d'amour.

2. A. Pour se replacer.

3. A. Cibaris.

Ce qu'on doit surtout remarquer dans le *Temple de Gnide,* c'est qu'Anacréon même y est toujours observateur et philosophe. Dans le quatrième chant, il paraît décrire les mœurs des Sybarites, et on s'aperçoit aisément que ces mœurs sont les nôtres. (D'Alembert.)

différence entre les voluptés et les besoins ; on bannit tous les arts qui pourroient troubler un sommeil tranquille ; on donne des prix, aux dépens du public, à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles ; les citoyens ne se souviennent que des bouffons qui les ont divertis, et ont perdu la mémoire des magistrats qui les ont gouvernés.

On y abuse de la fertilité du terroir, qui y produit une abondance éternelle ; et les faveurs des dieux sur Sybaris ne servent qu'à encourager le luxe et la mollesse[1].

Les hommes sont si efféminés, leur parure est si semblable à celle des femmes ; ils composent si bien leur teint ; ils se frisent avec tant d'art ; ils emploient tant de temps à se corriger à leur miroir, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans toute la ville.

Les femmes se livrent au lieu de se rendre : chaque jour voit finir les désirs et les espérances de chaque jour : on ne sait ce que c'est que d'aimer et d'être aimé ; on n'est occupé que de ce qu'on appelle si faussement jouir.

Les faveurs n'y ont que leur réalité propre ; et toutes ces circonstances qui les accompagnent si bien, tous ces riens qui sont d'un si grand prix, ces engagements qui paroissent toujours plus grands, ces petites choses qui valent tant, tout ce qui prépare un heureux moment, tant de conquêtes au lieu d'une, tant de jouissances avant la dernière : tout cela est inconnu à Sybaris[2].

1. A. A encourager le luxe et à flatter la mollesse.
2. Colardeau :

La beauté sans pudeur y cède sans amour.
Chaque jour voit finir l'espoir de chaque jour.
On n'y recherche point ce bien, ce bien suprême,
Ce doux plaisir d'aimer, d'être aimé comme on aime.
D'un éclair de bonheur on s'y laisse éblouir,
On demande, on obtient, et l'âme croit jouir.
Jouir ! Non, mon ami nul charme n'environne,

Encore si elles avoient la moindre modestie, cette foible image de la vertu pourroit plaire : mais non, les yeux sont accoutumés à tout voir, et les oreilles à tout entendre.

Bien loin que la multiplicité des plaisirs donne aux Sybarites plus de délicatesse, ils ne peuvent plus distinguer un sentiment d'avec un sentiment.

Ils passent leur vie dans une joie purement extérieure : ils quittent un plaisir qui leur déplaît, pour un plaisir qui leur déplaira encore ; tout ce qu'ils imaginent est un nouveau sujet de dégoût.

Leur âme, incapable de sentir les plaisirs, semble n'avoir de délicatesse que pour les peines : un citoyen fut fatigué, toute une nuit, d'une rose qui s'étoit repliée dans son lit.

La mollesse a tellement affoibli leurs corps, qu'ils ne sauroient remuer les moindres fardeaux; ils peuvent à peine se soutenir sur leurs pieds; les voitures les plus douces les font évanouir; lorsqu'ils sont dans les festins, l'estomac leur manque à tous les instants[1].

Ils passent leur vie sur des siéges renversés, sur lesquels ils sont obligés de se reposer tout le jour, sans être

Ne précède, ne suit les faveurs que l'on donne.
On est bientôt heureux; mais on n'est rien de plus.
Ces détails si touchants, ces combats, ces refus;
Tous ces soins, tous ces maux, toutes ces jouissances,
Ce contraste enchanteur de craintes, d'espérances,
Tant de moments heureux avant l'heureux moment,
Les doutes de l'amante et les vœux de l'amant,
Cette pudeur aimable encor plus qu'importune,
Mille plaisirs pour un, cent conquêtes pour une,
Tous ces riens, en un mot, dont l'amour fait le prix :
Voilà ce que jamais n'a connu Sybaris.

1. Colardeau :

Au milieu des festins, sur leurs lèvres livides,
Leurs mains en frémissant portent les coupes d'or,
Ils y burent l'ennui qu'ils vont y boire encor.

fatigués : ils sont brisés, quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs concitoyens, lâches devant les étrangers, ils sont des esclaves tout prêts pour le premier maître.

Dès que je sus penser, j'eus du dégoût pour la malheureuse Sybaris. J'aime la vertu; et j'ai toujours craint les dieux immortels. Non, disois-je, je ne respirerai pas plus longtemps cet air empoisonné : tous ces esclaves de la mollesse sont faits pour vivre dans leur patrie, et moi pour la quitter.

J'allai, pour la dernière fois, au temple ; et, m'approchant des autels où mon père avoit tant de fois sacrifié : Grande Déesse, dis-je à haute voix, j'abandonne ton temple, et non pas ton culte; en quelque lieu de la terre que je sois, je ferai fumer pour toi de l'encens; mais il sera plus pur que celui qu'on t'offre à Sybaris.

Je partis, et j'arrivai en Crète. Cette île est toute pleine de monuments de la fureur de l'Amour. On y voit le taureau d'airain, ouvrage de Dédale, pour tromper ou pour satisfaire les égarements de Pasiphaé; le labyrinthe, dont l'Amour seul sut éluder l'artifice ; le tombeau de Phèdre, qui étonna le Soleil, comme avoit fait sa mère; et le temple d'Ariane, qui, désolée dans les déserts, abandonnée par un ingrat, ne se repentoit pas encore de l'avoir suivi.

On y voit le palais d'Idoménée, dont le retour ne fut pas plus heureux que celui des autres capitaines grecs: car ceux qui échappèrent aux dangers d'un élément colère trouvèrent leur maison plus funeste encore. Vénus irritée leur fit embrasser des épouses perfides; et ils moururent de la main qu'ils croyoient la plus chère.

Je quittai cette île, si odieuse à une déesse qui devoit faire quelque jour la félicité de ma vie.

Je me rembarquai; et la tempête me jeta à Lesbos. C'est encore une île peu chérie de Vénus : elle a ôté la pudeur du visage des femmes, la foiblesse de leur corps, et la timidité de leur âme. Grande Vénus, laisse brûler les femmes de Lesbos d'un feu légitime; épargne à la nature humaine tant d'horreurs.

Mitylène est la capitale de Lesbos; c'est la patrie de la tendre Sapho. Immortelle comme les Muses, cette fille infortunée brûle d'un feu qu'elle ne peut éteindre. Odieuse à elle-même, trouvant ses ennuis dans ses charmes, elle hait son sexe, et le cherche toujours. Comment, dit-elle, une flamme si vaine peut-elle être si cruelle? Amour, tu es cent fois plus redoutable quand tu te joues, que quand tu t'irrites.

Enfin je quittai Lesbos; et le sort me fit trouver une île plus profane encore; c'étoit celle de Lemnos. Vénus n'y a point de temple : jamais les Lemniens ne lui adressèrent de vœux. Nous rejetons, disent-ils, un culte qui amollit les cœurs. La déesse les en a souvent punis : mais, sans expier leur crime, ils en portent la peine : toujours plus impies à mesure qu'ils sont plus affligés.

Je me remis en mer, cherchant toujours quelque terre chérie des dieux; les vents me portèrent à Délos. Je restai quelques mois dans cette île sacrée. Mais, soit que les dieux nous préviennent quelquefois sur ce qui nous arrive; soit que notre âme retienne de la divinité, dont elle est émanée, quelque foible connoissance de l'avenir; je sentis que mon destin, que mon bonheur même, m'appeloient dans un autre pays[1].

Une nuit que j'étois dans cet état tranquille, où l'âme

1. A. M'appeloient sous un autre climat.

plus à elle-même, semble être délivrée de la chaîne qui la tient assujettie, il m'apparut, je ne sus pas d'abord si c'étoit une mortelle, ou une déesse. Un charme secret étoit répandu sur toute sa personne : elle n'étoit point belle comme Vénus, mais elle étoit ravissante comme elle : tous ses traits n'étoient point réguliers, mais ils enchantoient tous ensemble : vous n'y trouviez point ce qu'on admire, mais ce qui pique : ses cheveux tomboient négligemment sur ses épaules, mais cette négligence étoit heureuse : sa taille étoit charmante; elle avoit cet air que la nature donne seule, et dont elle cache le secret aux peintres mêmes. Elle vit mon étonnement; elle en sourit. Dieux! quel souris! Je suis, me dit-elle d'une voix qui pénétroit le cœur, la seconde des Grâces : Vénus, qui m'envoie, veut te rendre heureux; mais il faut que tu ailles l'adorer dans son temple de Gnide. Elle fuit; mes bras la suivirent : mon songe s'envola avec elle; et il ne me resta qu'un doux regret de ne la plus voir, mêlé du plaisir de l'avoir vue.

Je quittai donc l'île de Délos : j'arrivai à Gnide. Je puis dire que d'abord je respirai l'amour. Je sentis, je ne puis pas bien exprimer ce que je sentis. Je n'aimois pas encore, mais je cherchois à aimer : mon cœur s'échauffoit comme dans la présence de quelque beauté divine. J'avançai; et je vis, de loin, de jeunes filles qui jouoient dans la prairie : je fus d'abord entraîné vers elles. Insensé que je suis! disois-je : j'ai, sans aimer, tous les égarements de l'amour : mon cœur vole déjà vers des objets inconnus; et ces objets lui donnent de l'inquiétude. J'approchai : je vis la charmante Thémire! Sans doute que nous étions faits l'un pour l'autre. Je ne regardai qu'elle; et je crois que je serois mort de douleur, si elle n'avoit tourné sur

moi quelques regards. Grande Vénus, m'écriai-je, puisque vous devez me rendre heureux, faites que ce soit avec cette bergère : je renonce à toutes les autres beautés; elle seule peut remplir vos promesses et tous les vœux que je ferai jamais.

CHANT CINQUIÈME.

Je parlois encore au jeune Aristée de mes tendres amours[1]; ils lui firent soupirer les siens; je soulageai son cœur, en le priant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit : je n'oublierai rien; car je suis inspiré par le même Dieu qui le faisoit parler.

Dans tout ce récit, vous ne trouverez rien que de très-simple : mes aventures ne sont que les sentiments d'un cœur tendre, que mes plaisirs, que mes peines; et, comme mon amour pour Camille fait le bonheur, il fait aussi toute l'histoire de ma vie.

Camille est fille d'un des principaux habitans de Gnide; elle est belle[2]; elle a une physionomie qui va se peindre dans tous les cœurs : les femmes qui font des souhaits, demandent aux dieux les grâces de Camille; les hommes qui la voient veulent la voir toujours, ou craignent de la voir encore[3].

Elle a une taille charmante, un air noble, mais modeste, des yeux vifs et tout prêts à être tendres, des traits faits exprès l'un pour l'autre, des charmes invisiblement assortis pour la tyrannie des cœurs.

1. A. Je contai au jeune Aristée mes tendres amours, etc.

2. A. Elle est belle; mais elle a des grâces plus belles que la beauté même, elle a une physionomie, etc.

3. Colardeau :

Il faut la voir toujours, ou ne la voir jamais.

Camille ne cherche point à se parer ; mais elle est mieux parée que les autres femmes.

Elle a un esprit que la nature refuse presque toujours aux belles. Elle se prête également au sérieux et à l'enjouement. Si vous voulez, elle pensera sensément; si vous voulez elle badinera comme les Grâces.

Plus on a d'esprit, plus on en trouve à Camille. Elle a quelque chose de si naïf, qu'il semble qu'elle ne parle que le langage du cœur. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait a les charmes de la simplicité; vous trouvez toujours une bergère naïve. Des grâces si légères, si fines, si délicates, se font remarquer, mais se font encore mieux sentir.

Avec tout cela, Camille m'aime : elle est ravie quand elle me voit; elle est fâchée quand je la quitte ; et, comme si je pouvois vivre sans elle, elle me fait promettre de revenir. Je lui dis toujours que je l'aime, elle me croit : je lui dis que je l'adore, elle le sait; mais elle est ravie, comme si elle ne le savoit pas. Quand je lui dis qu'elle fait la félicité de ma vie, elle me dit que je fais le bonheur de la sienne. Enfin, elle m'aime tant, qu'elle me feroit presque croire que je suis digne de son amour.

Il y avoit un mois que je voyois Camille, sans oser lui dire que je l'aimois, et sans oser presque me le dire à moi-même : plus je la trouvois aimable, moins j'espérois d'être celui qui la rendroit sensible. Camille, tes charmes me touchoient; mais ils me disoient que je ne te méritois pas.

Je cherchois partout à t'oublier ; je voulois effacer de mon cœur ton adorable image. Que je suis heureux! je n'ai pu y réussir ; cette image y est restée, et elle y vivra toujours !

Je dis à Camille : J'aimois le bruit du monde, et je cherche la solitude; j'avois des vues d'ambition, et je ne désire plus que ta présence; je voulois errer sous des climats reculés, et mon cœur n'est plus citoyen que des lieux où tu respires : tout ce qui n'est point toi s'est évanoui de devant mes yeux.

Quand Camille m'a parlé de sa tendresse, elle a encore quelque chose à me dire ; elle croit avoir oublié ce qu'elle m'a juré mille fois. Je suis si charmé de l'entendre, que je feins quelquefois de ne la pas croire, pour qu'elle touche encore mon cœur : bientôt règne entre nous ce doux silence, qui est le plus tendre langage des amants.

Quand j'ai été absent de Camille, je veux lui rendre compte de ce que j'ai pu voir ou entendre : De quoi m'entretiens-tu? me dit-elle ; parle-moi de nos amours : ou si tu n'as rien pensé, si tu n'as rien à me dire, cruel, laisse-moi parler.

Quelquefois elle me dit en m'embrassant : Tu es triste. Il est vrai, lui dis-je : mais la tristesse des amants est délicieuse; je sens couler mes larmes, et je ne sais pourquoi, car tu m'aimes; je n'ai point de sujet de me plaindre, et je me plains. Ne me retire point de la langueur où je suis; laisse-moi soupirer en même temps mes peines et mes plaisirs.

Dans les transports de l'amour, mon âme est trop agitée; elle est entraînée vers son bonheur sans en jouir : au lieu qu'à présent je goûte ma tristesse même. N'essuie point mes larmes : qu'importe que je pleure, puisque je suis heureux?

Quelquefois Camille me dit : Aime-moi. Oui, je t'aime. Mais comment m'aimes-tu? Hélas! lui dis-je, je t'aime comme je t'aimois : car je ne puis comparer

l'amour que j'ai pour toi, qu'à celui que j'ai eu pour toi-même.

J'entends louer Camille par tous ceux qui la connoissent : ces louanges me touchent comme si elles m'étoient personnelles; et j'en suis plus flatté qu'elle-même[1].

Quand il y a quelqu'un avec nous, elle parle avec tant d'esprit, que je suis enchanté de ses moindres paroles; mais j'aimerois encore mieux qu'elle ne dît rien.

Quand elle fait des amitiés à quelqu'un, je voudrois être celui à qui elle fait des amitiés, quand, tout à coup, je fais réflexion que je ne serois point aimé d'elle.

Prends garde, Camille, aux impostures des amants. Ils te diront qu'ils t'aiment, et ils diront vrai : ils te diront qu'ils t'aiment autant que moi; mais je jure par les dieux, que je t'aime davantage.

Quand je l'aperçois de loin, mon esprit s'égare : elle approche, et mon cœur s'agite : j'arrive auprès d'elle, et il semble que mon âme veut me quitter, que cette âme est à Camille, et qu'elle va l'animer.

Quelquefois je veux lui dérober une faveur; elle me la refuse, et dans un instant elle m'en accorde une autre. Ce n'est point un artifice : combattue par sa pudeur et son amour, elle voudroit me tout refuser, elle voudroit pouvoir me tout accorder.

Elle me dit : Ne vous suffit-il pas que je vous aime? que pouvez-vous désirer après mon cœur? Je désire, lui dis-je, que tu fasses pour moi une faute que l'amour fait faire, et que le grand amour justifie.

Camille, si je cesse un jour de t'aimer, puisse la

1. A. Je suis flatté de ces louanges, comme si elles m'étoient personnelles, et je sens en ce moment que j'ai de l'amour-propre.

Parque se tromper, et prendre ce jour pour le dernier de mes jours! Puisse-t-elle effacer le reste d'une vie que je trouverois déplorable, quand je me souviendrois des plaisirs que j'ai eus en aimant!

Aristée soupira, et se tut; et je vis bien qu'il ne cessa de parler de Camille que pour penser à elle.

CHANT SIXIÈME.

Pendant que nous parlions de nos amours, nous nous égarâmes; et, après avoir erré longtemps, nous entrâmes dans une grande prairie : nous fûmes conduits, par un chemin de fleurs, au pied d'un rocher affreux. Nous vîmes un antre obscur; nous y entrâmes, croyant que c'étoit la demeure de quelque mortel. O dieux! qui auroit pensé que ce lieu eût été si funeste? A peine y eus-je mis le pied, que tout mon corps frémit, mes cheveux se dressèrent sur la tête. Une main invisible m'entraînoit dans ce fatal séjour : à mesure que mon cœur s'agitoit, il cherchoit à s'agiter encore. Ami, m'écriai-je, entrons plus avant, dussions-nous voir augmenter nos peines! J'avance dans ce lieu, où jamais le soleil n'entra, et que les vents n'agitèrent jamais. J'y vis la Jalousie; son aspect étoit plus sombre que terrible : la Pâleur, la Tristesse, le Silence l'entouroient, et les Ennuis voloient autour d'elle. Elle souffla sur nous, elle nous mit la main sur le cœur, elle nous frappa sur la tête; et nous ne vîmes, nous n'imaginâmes plus que des monstres. Entrez plus avant, nous dit-elle, malheureux mortels; allez trouver une déesse plus puissante que moi. Nous vîmes une affreuse divinité, à la lueur des langues enflammées des serpents qui sifloient sur sa tête; c'étoit la Fureur. Elle détacha un de ses serpens, et le jeta sur moi : je voulus le prendre;

déjà, sans que je l'eusse senti, il s'étoit glissé dans mon cœur. Je restai un moment comme stupide; mais, dès que le poison se fut répandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers : mon âme fut embrasée; et, dans sa violence, tout mon corps la contenoit à peine : j'étois si agité, qu'il me sembloit que je tournois sous le fouet des Furies. Nous nous abandonnâmes à nos transports[1]; nous fîmes cent fois le tour de cet antre épouvantable : nous allions de la Jalousie à la Fureur, et de la Fureur à la Jalousie : nous criions, Thémire! nous criions, Camille! Si Thémire ou Camille étoient venues, nous les aurions déchirées de nos propres mains.

Enfin, nous trouvâmes la lumière du jour; elle nous parut importune, et nous regrettâmes presque l'antre affreux que nous avions quitté. Nous tombâmes de lassitude; et ce repos même nous parut insupportable. Nos yeux nous refusèrent des larmes, et notre cœur ne put plus former de soupirs[2].

Je fus pourtant un moment tranquille : le sommeil commençoit à verser sur moi ses doux pavots. O dieux! ce sommeil même devint cruel. J'y voyois des images plus terribles pour moi que les pâles ombres : je me réveillois, à chaque instant, sur une infidélité de Thémire; je la voyois... Non, je n'ose encore le dire; et ce que j'imaginois seulement pendant la veille, je le trouvois réel dans les horreurs de cet affreux sommeil.

Il faudra donc, dis-je en me levant, que je fuie égale-

1. A. Enfin je m'abandonnai; nous fîmes, etc.
2. Colardeau :

Hélas! notre repos fut lui-même un supplice!
Nos yeux secs et brûlants nous refusent des pleurs,
Nul soupir échappé ne soulage nos cœurs.

ment les ténèbres et la lumière ! Thémire, la cruelle Thémire, m'agite comme les furies. Qui l'eût cru, que mon bonheur seroit de l'oublier pour jamais !

Un accès de fureur me reprit : Ami, m'écriai-je, lève-toi. Allons exterminer les troupeaux qui paissent dans cette prairie : poursuivons ces bergers dont les amours sont si paisibles. Mais non : je vois de loin un temple ; c'est peut-être celui de l'Amour : allons le détruire, allons briser sa statue, et lui rendre nos fureurs redoutables. Nous courûmes, et il sembloit que l'ardeur de commettre un crime nous donnât des forces nouvelles : nous traversâmes les bois, les prés, les guérets ; nous ne fûmes pas arrêtés un instant : une colline s'élevoit en vain, nous y montâmes : nous entrâmes dans le temple : il étoit consacré à Bacchus. Que la puissance des dieux est grande ! Notre fureur fut aussitôt calmée. Nous nous regardâmes, et nous vîmes avec surprise le désordre où nous étions.

Grand Dieu ! m'écriai-je, je te rends moins grâces d'avoir apaisé ma fureur, que de m'avoir épargné un grand crime. Et m'approchant de la prêtresse : Nous sommes aimés du Dieu que vous servez ; il vient de calmer les transports dont nous étions agités ; à peine sommes-nous entrés dans ce lieu, que nous avons senti sa faveur présente. Nous voulons lui faire un sacrifice : daignez l'offrir pour nous, divine prêtresse. J'allai chercher une victime, et je l'apportai à ses pieds.

Pendant que la prêtresse se préparoit à donner le coup mortel, Aristée prononça ces paroles : Divin Bacchus, tu aimes à voir la joie sur le visage des hommes ; nos plaisirs sont un culte pour toi ; et tu ne veux être adoré que par les mortels les plus heureux.

Quelquefois tu égares doucement notre raison : mais,

quand quelque divinité cruelle nous l'a ôtée, il n'y a que toi qui puisses nous la rendre.

La noire Jalousie tient l'Amour sous son esclavage; mais tu lui ôtes l'empire qu'elle prend sur nos cœurs; et tu la fais rentrer dans sa demeure affreuse.

Après que le sacrifice fut fait, tout le peuple s'assembla autour de nous; et je racontai à la prêtresse comment nous avions été tourmentés dans la demeure de la Jalousie. Et, tout à coup, nous entendîmes un grand bruit, et un mélange confus de voix et d'instruments de musique. Nous sortîmes du temple et nous vîmes arriver une troupe de bacchantes, qui frappoient la terre de leurs thyrses, criant à haute voix : Evohé. Le vieux Silène suivoit, monté sur son âne : sa tête sembloit chercher la terre; et, sitôt qu'on abandonnoit son corps, il se balançoit comme par mesure. La troupe avoit le visage barbouillé de lie. Pan paroissoit ensuite avec sa flûte, et les Satyres entouroient leur roi. La joie régnoit avec le désordre; une folie aimable mêloit ensemble les jeux, les railleries, les danses, les chansons[1]. Enfin, je vis Bacchus : il étoit sur son char traîné par des tigres, tel que le Gange le vit au bout de l'univers, portant partout la joie et la victoire.

A ses côtés étoit la belle Ariane. Princesse, vous vous plaigniez encore de l'infidélité de Thésée, lorsque le dieu prit votre couronne, et la plaça dans le ciel. Il essuya vos larmes. Si vous n'aviez pas cessé de pleurer, vous auriez rendu un dieu plus malheureux que vous, qui n'étiez qu'une mortelle. Il vous dit : Aimez-moi; Thésée fuit; ne vous souvenez plus de son amour, oubliez jusqu'à sa perfidie. Je vous rends immortelle, pour vous aimer toujours.

1. A. ajoute : le vin menoit à la gaieté; la gaieté ramenoit au vin.

Je vis Bacchus descendre de son char; je vis descendre Ariane; elle entra dans le temple. Aimable Dieu, s'écria-t-elle, restons dans ces lieux, et soupirons-y nos amours. Faisons jouir ce doux climat d'une joie éternelle. C'est auprès de ces lieux que la reine des cœurs a posé son empire; que le dieu de la joie règne auprès d'elle, et augmente le bonheur de ces peuples déjà si fortunés[1].

Pour moi, grand Dieu, je sens déjà que je t'aime davantage. Quoi! tu pourrois quelque jour me paroître encore plus aimable[2]! Il n'y a que les immortels qui puissent aimer à l'excès, et aimer toujours davantage; il n'y a qu'eux qui obtiennent plus qu'ils n'espèrent, et qui sont plus bornés quand ils désirent que quand ils jouissent.

Tu seras ici mes éternelles amours. Dans le ciel, on n'est occupé que de sa gloire[3]; ce n'est que sur la terre et dans les lieux champêtres, que l'on sait aimer. Et, pendant que cette troupe se livrera à une joie insensée, ma joie, mes soupirs et mes larmes même, te rediront sans cesse mes amours.

Le dieu sourit à Ariane; il la mena dans le sanctuaire. La joie s'empara de nos cœurs : nous sentîmes une émotion divine. Saisis des égarements de Silène, et des transports des bacchantes, nous prîmes un thyrse[4], et nous nous mêlâmes dans les danses et dans les concerts.

1. Colardeau :

> Répands sur ces climats une joie éternelle.
> Vénus règne ici près, tu dois régner près d'elle.
> Ariane et Bacchus, et Vénus et l'Amour
> N'auront plus qu'un empire et qu'une même cour.

2. A. Qui l'eût dit que tu pourrois quelque jour me paroître encore plus aimable?

3. Colardeau :

> La gloire dans l'Olympe occupe trop les dieux.

4. A. Une thyrse.

CHANT SEPTIÈME.

Nous quittâmes les lieux consacrés à Bacchus; mais bientôt nous crûmes sentir que nos maux n'avoient été que suspendus. Il est vrai que nous n'avions point cette fureur qui nous avoit agités; mais la sombre tristesse avoit saisi notre âme, et nous étions dévorés de soupçons et d'inquiétudes.

Il nous sembloit que les cruelles déesses ne nous avoient agités, que pour nous faire pressentir des malheurs auxquels nous étions destinés.

Quelquefois nous regrettions le temple de Bacchus; bientôt nous étions entraînés vers celui de Gnide : nous voulions voir Thémire et Camille, ces objets puissants de notre amour et de notre jalousie.

Mais nous n'avions aucune de ces douceurs que l'on a coutume de sentir, lorsque, sur le point de revoir ce qu'on aime, l'âme est déjà ravie, et semble goûter d'avance tout le bonheur qu'elle se promet.

Peut-être, dit Aristée, que je trouverai le berger Licas avec Camille; que sais-je s'il ne lui parle pas dans ce moment ? O dieux! l'infidèle prend plaisir à l'entendre!

On disoit l'autre jour, repris-je, que Tirsis, qui a tant aimé Thémire, devoit arriver à Gnide; il l'a aimée, sans doute qu'il l'aime encore : il faudra que je dispute un cœur que je croyois tout à moi.

L'autre jour, Licas chantoit ma Camille : que j'étois insensé! j'étois ravi de l'entendre louer.

Je me souviens que Tirsis porta à ma Thémire des fleurs nouvelles. Malheureux que je suis! elle les a mises sur son sein! C'est un présent de Tirsis, disoit-elle. Ah! j'aurois dû les arracher, et les fouler à mes pieds.

Il n'y a pas longtemps que j'allois, avec Camille, faire à Vénus un sacrifice de deux tourterelles; elles m'échappèrent, et s'envolèrent dans les airs.

J'avois écrit sur des arbres mon nom avec celui de Thémire; j'avois écrit mes amours : je les lisois et les relisois sans cesse : un matin, je les trouvai effacées.

Camille, ne désespère point un malheureux qui t'aime : l'amour qu'on irrite peut avoir tous les effets de la haine.

Le premier Gnidien qui regardera ma Thémire, je le poursuivrai jusque dans le temple, et je le punirai, fût-il aux pieds de Vénus.

Cependant nous arrivâmes près de l'antre sacré où la déesse rend ses oracles. Le peuple étoit comme les flots de la mer agitée : ceux-ci venoient d'entendre, les autres alloient chercher leur réponse.

Nous entrâmes dans la foule; je perdis l'heureux Aristée : déjà il avoit embrassé sa Camille; et moi je cherchois encore ma Thémire.

Je la trouvai enfin. Je sentis ma jalousie redoubler à sa vue, je sentis renaître mes premières fureurs. Mais elle me regarda; et je devins tranquille. C'est ainsi que les dieux renvoient les Furies, lorsqu'elles sortent des enfers.

O dieux! me dit-elle, que tu m'as coûté de larmes! Trois fois le soleil a parcouru sa carrière; je craignois de t'avoir perdu pour jamais : cette parole me fait trembler. J'ai été consulter l'oracle. Je n'ai point demandé si tu

m'aimois ; hélas! je ne voulois que savoir si tu vivois encore. Vénus vient de me répondre que tu m'aimes toujours.

Excuse, lui dis-je, un infortuné qui t'auroit haïe, si son âme en étoit capable. Les dieux, dans les mains desquels je suis, peuvent me faire perdre la raison : ces dieux, Thémire, ne peuvent pas m'ôter mon amour[1].

La cruelle jalousie m'a agité, comme dans le Tartare on tourmente les ombres criminelles. J'en tire cet avantage, que je sens mieux le bonheur qu'il y a d'être aimé de toi, après l'affreuse situation où m'a mis la crainte de te perdre.

Viens donc avec moi, viens dans ce bois solitaire : il faut qu'à force d'aimer j'expie les crimes que j'ai faits. C'est un grand crime, Thémire, de te croire infidèle.

Jamais les bois de l'Élysée[2], que les dieux ont faits exprès pour la tranquillité des ombres qu'ils chérissent ; jamais les forêts de Dodone, qui parlent aux humains de leur félicité future ; ni les jardins des Hespérides, dont les arbres se courbent sous le poids de l'or qui compose leurs fruits, ne furent plus charmants que ce bocage enchanté par la présence de Thémire.

Je me souviens qu'un satyre, qui suivoit une nymphe qui fuyoit tout éplorée, nous vit, et s'arrêta. Heureux amants! s'écria-t-il, vos yeux savent s'entendre et se répondre ; vos soupirs sont payés par des soupirs! Mais moi, je passe ma vie sur les traces d'une bergère farouche ;

1. Colardeau :

. . . . . Ma raison est dans a main des dieux ;
Mais mon cœur, tout à toi, n'est point sous leur empire.

2. A. Jamais les bois d'Élysée, etc.

malheureux pendant que je la poursuis, plus malheureux encore quand je l'ai atteinte[1].

Une jeune nymphe, seule dans ce bois[2], nous aperçut et soupira. Non, dit-elle, ce n'est que pour augmenter mes tourments, que le cruel Amour me fait voir un amant si tendre.

Nous trouvâmes Apollon assis auprès d'une fontaine. Il avoit suivi Diane, qu'un daim timide avoit menée dans ces bois. Je le reconnus à ses blonds cheveux, et à la troupe immortelle qui étoit autour de lui. Il accordoit sa lyre; elle attire les rochers; les arbres la suivent, les lions restent immobiles. Mais nous entrâmes plus avant dans les forêts, appelés en vain par cette divine harmonie.

Où croyez-vous que je trouvai l'Amour? Je le trouvai sur les lèvres de Thémire; je le trouvai ensuite sur son sein : il s'étoit sauvé à ses pieds : je l'y trouvai encore : il se cacha sous ses genoux; je le suivis; et je l'aurois toujours suivi, si Thémire tout en pleurs, Thémire irritée ne m'eût arrêté. Il étoit à sa dernière retraite : elle est si charmante, qu'il ne sauroit la quitter. C'est ainsi qu'une tendre fauvette, que la crainte et l'amour retiennent sur ses petits, reste immobile sous la main avide qui s'approche, et ne peut consentir à les abandonner.

Malheureux que je suis! Thémire écouta mes plaintes, et elle n'en fut point attendrie : elle entendit mes prières, et elle devint plus sévère. Enfin je fus téméraire; elle s'indigna : je tremblai; elle me parut fâchée : je pleurai; elle me rebuta : je tombai; et je sentis que mes soupirs

1. A. Lorsque je l'ai atteinte.
2. A. Dans ces bois.

alloient être mes derniers soupirs, si Thémire n'avoit mis la main sur mon cœur, et n'y eût ramené la vie[1].

Non, dit-elle, je ne suis pas si cruelle que toi ; car je n'ai jamais voulu te faire mourir, et tu veux m'entraîner dans la nuit du tombeau.

Ouvre ces yeux mourants, si tu ne veux que les miens se ferment pour jamais.

Elle m'embrassa : je reçus ma grâce, hélas ! sans espérance de devenir coupable.

1. A. Et n'y eût rappelé la vie.

FIN DU TEMPLE DE GNIDE.

CÉPHISE ET L'AMOUR

Comme la pièce suivante m'a paru être du même auteur, j'ai cru devoir la traduire et la mettre ici.

CÉPHISE ET L'AMOUR

Un jour que j'errois dans les bois d'Idalie avec la jeune Céphise, je trouvai l'Amour qui dormoit couché sur des fleurs[1], et couvert par quelques branches de myrte, qui cédoient doucement aux haleines des Zéphyrs. Les Jeux et les Ris, qui le suivent toujours, étoient allés folâtrer loin de lui : il étoit seul. J'avois l'Amour en mon pouvoir; son arc et son carquois étoient à ses côtés; et, si j'avois voulu, j'aurois volé les armes de l'Amour. Céphise prit l'arc du plus grand des dieux : elle y mit un trait, sans que je m'en aperçusse, et le lança contre moi. Je lui dis en souriant : Prends-en un second ; fais-moi une autre blessure; celle-ci est trop douce. Elle voulut ajuster un autre trait; il lui tomba sur le pied; et elle crioit[2] doucement : c'étoit le trait le plus pesant qui fût dans le carquois de l'Amour! Elle le reprit, le fit voler; il me frappa, je me baissai : Ah! Céphise, tu veux donc me faire mourir? Elle s'approcha de l'Amour. Il dort profondément, dit-elle; il s'est fatigué à lancer ses traits. Il faut cueillir des fleurs, pour lui lier les pieds et les mains. Ah ! je n'y puis consentir; car il nous a toujours favorisés. Je vais donc, dit-elle, prendre ses armes, et lui tirer une

1. A. Sur les fleurs.
2. A. Et elle cria, etc.

flèche de toute ma force. Mais il se réveillera, lui dis-je. Eh bien! qu'il se réveille; que pourra-t-il faire que nous blesser davantage? Non, non; laissons-le dormir; nous resterons auprès de lui; et nous en serons plus enflammés.

Céphise prit alors des feuilles de myrte et de roses : Je veux, dit-elle, en couvrir l'Amour. Les Jeux et les Ris le chercheront, et ne pourront plus le trouver. Elle les jeta sur lui; et elle rioit de voir le petit dieu presque enseveli. Mais à quoi m'amusé-je? dit-elle. Il faut lui couper les ailes, afin qu'il n'y ait plus sur la terre d'hommes volages; car ce dieu[1] va de cœur en cœur, et porte partout l'inconstance. Elle prit ses ciseaux, s'assit, et tenant d'une main le bout des ailes dorées de l'Amour, je sentis mon cœur frappé de crainte. Arrête, Céphise. Elle ne m'entendit pas. Elle coupa le sommet des ailes de l'Amour, laissa ses ciseaux, et s'enfuit.

Lorsqu'il se fut réveillé, il voulut voler; il sentit un poids qu'il ne connoissoit pas. Il vit sur les fleurs le bout de ses ailes; il se mit à pleurer. Jupiter, qui l'aperçut du haut de l'Olympe, lui envoya un nuage qui le porta dans le palais de Gnide, et le posa sur le sein de Vénus. Ma mère, dit-il, je battois de mes ailes sur votre sein ; on me les a coupées : que vais-je devenir[2]? Mon fils, dit la belle Cypris, ne pleurez point; restez sur mon sein, ne bougez pas; la chaleur va les faire renaître. Ne voyez-vous pas qu'elles sont plus grandes? Embrassez-moi : elles croissent : vous les aurez bientôt comme vous les aviez ; j'en vois déjà le sommet qui se dore : dans un

1. A. Car le petit dieu.
2. A. Hé! que vais-je devenir?

moment... C'est assez, volez, volez, mon fils. Oui, dit-il, je vais me hasarder. Il s'envola; il se reposa auprès de Vénus, et revint d'abord sur son sein. Il reprit l'essor; il alla se reposer un peu plus loin, et revint encore sur le sein de Vénus. Il l'embrassa; elle lui sourit : il l'embrassa encore, et badina avec elle ; et enfin il s'éleva dans les airs, d'où il règne sur toute la nature.

L'Amour, pour se venger de Céphise, l'a rendue la plus volage de toutes les Belles. Il la fait brûler chaque jour d'une nouvelle flamme. Elle m'a aimé ; elle a aimé Daphnis; et elle aime aujourd'hui Cléon. Cruel Amour, c'est moi que vous punissez! Je veux bien porter la peine de son crime; mais n'auriez-vous point d'autres tourments à me faire souffrir?

FIN.

LE

TEMPLE DE GNIDE

MIS EN VERS

PAR LÉONARD

1774

NOTICE SUR LÉONARD

Nicolas-Germain Léonard, né à la Guadeloupe en 1744, mort à Nantes, le 26 janvier 1793, le jour même où il allait s'embarquer pour retourner dans son île natale, s'est fait connaître par ses *Idylles*, inspirées de Gessner, et par deux romans qui eurent leur jour de célébrité : *la Nouvelle Clémentine* et les *Lettres de deux Amants de Lyon*. Il y a dans ses poésies quelque chose du naturel et de la grâce qu'on prête aux créoles ; on en jugera par ces *Stances sur le bois de Romainville*, qu'il écrivit en 1792, à son retour d'Amérique, où il avait été envoyé en 1787, avec le titre de lieutenant général de l'Amirauté et de vice-sénéchal de la Guadeloupe.

Enfin je suis loin des orages!
Les dieux ont pitié de mon sort!
O mer! si jamais tu m'engages
A fuir les délices du port;

Que les tempêtes conjurées,
Que les flots et les ouragans
Me livrent encore aux brigands
Désolateurs de nos contrées!

Quel fol espoir trompait mes vœux
Dans cette course vagabonde!
Le bonheur ne court pas le monde;
Il faut vivre où l'on est heureux.

Je reviens de mes longs voyages
Chargé d'ennuis et de regrets;
Fatigué de mes goûts volages,
Vide des biens que j'espérais.

Dieux des champs! dieux de l'innocence!
Le temps me ramène à vos pieds;
J'ai revu le ciel de la France,
Et tous mes maux sont oubliés.
. . . . . .

O campagnes toujours chéries!
Est-ce bien vous que je revois!
Déjà dans la paix de ces bois
Je retrouve mes rêveries.
. . . . . .

J'ai vu le monde et ses misères,
Je suis las de le parcourir;
C'est dans ces ombres tutélaires,
C'est ici que je veux mourir.

Je graverai sur quelque hêtre :
Adieu, fortune; adieu, projets!
Adieu, rocher qui m'as vu naître!
Je renonce à vous pour jamais.

Que je puisse cacher ma vie
Sous les feuilles d'un arbrisseau,
Comme le frêle vermisseau
Qu'enferme une tige fleurie!

Si l'enfant qui porte un bandeau
Voulait embellir mon asile,
O bocage de Romainville!
Couronne de fleurs ton berceau.

Et si, sans bruit et sans escorte,
L'amitié venait sur ses pas
Frapper doucement à ma porte,
Laisse-la voler dans mes bras!

Amours, plaisirs, troupe céleste,
Ne pourrai-je vous attirer,
Et le dernier bien qui me reste
Est-il la douceur de pleurer?

Il n'existe qu'une édition complète des œuvres de Léonard. Elle forme trois volumes in-8°. Elle a été publiée à Paris en 1797 chez Didot, par le neveu du poëte, Vincent Campenon, qui devint plus tard membre de l'Académie française.

AUX MANES

DU MARQUIS

DE CHAUVELIN

Toi qui des ombres fortunées
Habites les bois toujours verts !
Je t'ai vu sourire à ces vers
Tracés dans mes jeunes années.
C'est en vain qu'en l'honneur du dieu
Qui m'apprit à trouver la rime,
Sur mon ouvrage, en plus d'un lieu,
Je viens de repasser la lime;
Ses défauts resteront toujours.
Montesquieu peignit une belle
Simple, naïve, sans atours :
J'ornai sa beauté naturelle;
J'en demande grâce aux Amours.
Quand je rimais par fantaisie
Cet écrit d'un heureux génie,
Tu sais qu'à charmer mon loisir
Je bornai ma lyre timide,
Et qu'un simple habitant de Gnide,
D'une gloire souvent perfide
N'a jamais connu le désir.
Ma muse n'est qu'une mortelle,
Et n'attend rien de l'avenir;
Mais je revois avec plaisir
Sa poétique bagatelle,

Comme on voit un lieu qui rappelle
Un agréable souvenir.
O Gnide ! ô campagnes si chères !
Bois consacrés aux doux mystères !
Que j'aimais vos jeunes bergères
Dont l'innocence est le trésor,
Et ces jeux, ces danses légères,
Ces cœurs purs, ces amours sincères,
Ces mœurs dignes de l'âge d'or !
Tous ces biens sont imaginaires ;
Mais j'ai joui de leurs chimères,
Et j'en voudrais jouir encor.

LE
TEMPLE DE GNIDE

CHANT PREMIER.

Vénus à Gnide aime à fixer sa cour;
Elle n'a point de plus riant séjour :
Jamais son char ne quitte l'Empyrée
Sans aborder à ce rivage heureux.
Fiers de la voir se confondre avec eux,
Les Gnidiens, à sa vue adorée,
N'éprouvent plus cette frayeur sacrée
Que fait sentir la présence des dieux :
Si d'un nuage elle marche entourée,
On reconnaît l'aimable Cythérée
Au seul parfum qu'exhalent ses cheveux.
Gnide s'élève au sein d'une contrée
Où la nature a versé ses bienfaits :
Le doux printemps l'embellit à jamais.
Une chaleur égale et tempérée
Y fait tout naître, et prévient nos souhaits.
Vous n'entendez que le bruit des fontaines
Et le concert des oiseaux amoureux :
Les bois émus semblent harmonieux :
Mille troupeaux bondissent dans les plaines :
L'esprit des fleurs, par les vents emporté,
De toutes parts embaume leurs haleines;
L'air s'y respire avec la volupté.

Près de la ville, habite l'immortelle :
Vulcain bâtit son palais somptueux,
Pour réparer l'affront qu'à l'infidèle
Il fit jadis, en présence des dieux.

Il n'appartient qu'aux Grâces de décrire
Tous les attraits de ces lieux enchantés;
L'or, les rubis, l'agate et le porphyre
En font le luxe, et non pas les beautés.

Dans les vergers, partout on voit éclore
Les dons brillants de Pomone et de Flore;
Sur les rameaux la fleur succède au fruit;
Le bouton sort du bouquet qui s'effeuille;
Le fruit renaît sous la main qui le cueille :
Les Gnidiens que Vénus y conduit
Foulent en vain l'émail de la verdure :
Par un pouvoir, rival de la nature,
Le frais gazon soudain se reproduit.

Vénus permet à ses nymphes légères
De se mêler aux danses des bergères :
Là, quelquefois assise à leur côté,
Se dépouillant de sa grandeur suprême,
Elle contemple et partage elle-même
De ces cœurs purs l'innocente gaîté.
On voit de loin une vaste campagne
Qui fait briller les plus vives couleurs :
Le jeune amant y mène sa compagne.
Fait-elle choix de la moindre des fleurs ?
Pour son berger c'est toujours la plus belle :
Il croit que Flore exprès la fit pour elle.

L'eau du Céphée y fait mille détours :
Elle y retient les belles fugitives :
Il faut payer, quand on est sur ses rives,
Le doux baiser qu'on promit aux amours.
Au seul abord de quelque nymphe agile,

Le fleuve épris est fixé dans son cours :
Le flot qui fuit trouve un flot immobile.
Se baigne-t-elle ? amant de sa beauté,
Il l'environne, il lui forme une chaîne ;
Vous le voyez, bouillant de volupté,
Qui se soulève, et l'embrasse, et l'entraîne :
La nymphe tremble, et pour la rassurer
Il la soutient sur sa liquide plaine,
Avec orgueil lentement la promène ;
Et vous diriez, près de s'en séparer,
Qu'en sons plaintifs il exhale sa peine.

Dans la campagne, un bois de myrte frais
Offre aux amants l'abri de son feuillage :
L'amour forma ces asiles discrets
Pour égarer le couple qu'il engage,
Toujours guidé vers des lieux plus secrets,
Toujours couvert d'un plus épais ombrage.

Non loin de là, des chênes sourcilleux,
De noirs sapins dont la voûte touffue
S'entr'ouvre à peine à la clarté des cieux,
Percent la terre, et cachent dans la nue
Leur vieux sommet qui se dérobe aux yeux.
D'un saint effroi l'âme y ressent l'atteinte ;
Des immortels on croit voir le séjour :
Ils ont sans doute habité cette enceinte,
Quand l'homme encor n'avait point vu le jour.

Hors de ces bois, et sur une colline,
S'élève un temple à Vénus consacré :
Il fut bâti par une main divine ;
L'art l'enrichit, les Grâces l'ont paré.

Bel Adonis ! Vénus, dans ce lieu même,
A ton aspect brûla d'un nouveau feu.
Peuples, dit-elle, adorez ce que j'aime !
Dans mon empire il n'est plus d'autre dieu.

Vénus encor, lorsque deux immortelles
De la beauté lui disputaient le prix,
Y consulta ses compagnes fidèles.
Comment s'offrir aux regards de Pâris?
Déjà sur elle on répand l'ambroisie;
Elle a caché sous l'or de ses cheveux
Cette ceinture où folâtrent les jeux;
Son char l'emporte, elle arrive en Phrygie.
L'heureux berger balançait dans son choix;
Mais il la voit, soudain son cœur la nomme :
Il veut parler, rougit, reste sans voix,
Et de ses mains laisse échapper la pomme.

Jeune Psyché! l'Amour, sous ces lambris,
Par tes regards fut lui-même surpris.
Quoi! disait-il, est-ce ainsi que je blesse?
Mes traits, mon arc, tout pèse à ma faiblesse!
Et dans l'ardeur de ses premiers soupirs,
Il s'écriait au sein de sa maîtresse :
Ah! c'est à moi de donner les plaisirs!

Ce temple auguste excite, dès l'entrée,
Un doux transport qui remplit tous les sens :
On est saisi de ces ravissements
Que les dieux seuls goûtent dans l'Empyrée.
Là, le génie enflammant ses pinceaux,
Créa partout des peintures vivantes :
On voit Vénus quittant le sein des eaux,
Les dieux ravis de ses grâces naissantes,
Son embarras né de sa nudité,
Et sa pudeur, la première beauté.

On y voit Mars fier et même terrible :
Du haut d'un char, dans sa course invincible,
Le dieu s'élance au milieu des combats;
Dans son œil noir un feu guerrier s'allume;
La Renommée a volé sur ses pas,
Et ses chevaux poudreux, couverts d'écume,

Ont devancé la Peur et le Trépas.
Plus loin, couché sur un lit de verdure,
A Cythérée il sourit mollement :
Ce n'est plus Mars ; on cherche vainement
Son front altier qu'adoucit la peinture ;
Avec des fleurs l'amour les a liés :
Le couple amant se regarde, soupire,
Et ne voit point, dans cet heureux délire,
L'enfant malin qui badine à ses pieds.

Des lieux secrets offrent une autre scène :
Vous y voyez les noces de Vulcain.
L'Olympe assiste à ce bizarre hymen ;
Du dieu rêveur vous remarquez la gêne :
Vénus, par grâce, abandonne une main
Qui semble fuir de la main qui l'entraîne :
Sur cet époux son regard porte à peine,
Et vers l'Amour se détourne soudain.

On voit Junon, dans une autre peinture,
De leur hymen former les tristes nœuds.
La coupe en main, Vénus devant les dieux
Donne sa foi ; le ciel rit du parjure ;
Vulcain l'écoute avec un front joyeux.

Au lit d'hymen l'époux veut la conduire :
Elle résiste ; et si l'œil qui l'admire
Se méprenait à l'éclat de ses traits,
On croirait voir la fille de Cérès
Que va ravir le dieu du sombre empire.

Il la saisit ; les dieux suivent leurs pas :
Vénus en pleurs s'agite dans ses bras ;
Sa robe tombe ; elle est à demi nue :
De sa pudeur il sauve l'embarras,
Plus attentif à couvrir tant d'appas,
Qu'impatient de jouir de leur vue.

Au fond du temple il paraît sans témoin ;

L'épouse touche au fatal sacrifice :
Dans ses rideaux il l'enferme avec soin :
Chaque déesse en rit avec malice.
On voit les dieux qui vont gémir au loin;
Mais ce moment pour Mars est un supplice.

Vénus créa, dans ce temple enchanté,
Des jeux sacrés, et le culte qu'elle aime :
Toujours présente, elle en est elle-même
Et le pontife et la divinité.
De toutes parts on lui rend, dans les villes,
Un culte impur qui blesse la pudeur :
Il est un temple où des beautés faciles
Vont s'enrichir des fruits du déshonneur :
Il est un temple où l'épouse adultère
A son amant s'abandonne une fois,
Et va jeter au fond du sanctuaire
L'or criminel dont il paya son choix.
Ailleurs encore, on voit des courtisanes
A ses autels porter leurs dons profanes,
Plus honorés que ceux de la vertu;
On voit enfin, sous l'habit de prêtresse,
Des hommes vils, offrir à la déesse
Le vain regret de leur sexe perdu.
Les Gnidiens rendent à l'immortelle
Des honneurs purs, qu'elle change en plaisirs.
Pour sacrifice, on offre des soupirs,
Et pour hommage, un cœur tendre et fidèle.
Partout, à Gnide, on adore une belle;
Comme Vénus elle est fille des cieux :
A son amante on adresse des vœux,
Et c'est Vénus qui les reçoit pour elle.

D'heureux amants, remplis de leur ardeur,
Vont embrasser l'autel de la Constance;
Ceux qu'une ingrate accable de rigueur
Y vont chercher la flatteuse Espérance.
Loin les cœurs froids qui n'ont jamais aimé!

Le sanctuaire à leurs vœux est fermé.
Ces malheureux conjurent l'immortelle
De leur ouvrir la source des plaisirs,
De les sauver de cette paix cruelle
Que laisse en eux l'absence des désirs.

Vénus inspire aux bergères de Gnide
La modestie et sa grâce timide,
Qui, sous le voile, ajoute à la beauté;
Mais leur front pur, où la candeur réside,
Ne rougit point d'un aveu mérité.

Dans ces beaux lieux, le cœur fixe lui-même
L'instant charmant de se rendre à ses feux :
Il est si doux de céder quand on aime!
Mais, sans aimer... est-ce faire un heureux?
L'Amour choisit les traits dont il nous blesse.
Les uns, trempés dans les eaux du Léthé,
Sont pour l'amant que fuit une maîtresse :
Armés de feux, d'autres volent sans cesse
Sur deux cœurs neufs et pleins de volupté;
Il a laissé ces traits faits pour la guerre,
Qui déchiraient Ariane et sa sœur,
Et dont ses bras s'armaient dans sa fureur,
Comme le ciel s'arme de son tonnerre.
Quand l'art d'aimer est donné par l'Amour,
Vénus y joint l'art séduisant de plaire.
A son autel les filles, chaque jour,
Vont adresser leur naïve prière.
L'une disait, avec un doux souris :
Reine des cœurs! renferme dans mon âme,
Pour quelque temps, le secret de ma flamme,
Et mes aveux en auront plus de prix.
L'autre disait : Divinité suprême!
Tu sais qu'Hylas ne m'intéresse plus :
Ne me rends point les feux que j'ai perdus;
Fais seulement, fais que Myrtile m'aime.
Aucun plaisir ne saurait me charmer,

Disait une autre ; en secret je soupire :
J'aime peut-être!... Ah! si je puis aimer,
Le jeune Atys a pu seul me séduire.

A Gnide, alors il était deux enfants
Simples, naïfs, d'une candeur si pure,
Qu'ils paraissaient, après quinze printemps,
Sortir encor des mains de la nature.
Se regarder, se serrer dans leurs bras
Satisfaisait leur paisible innocence :
Heureux par elle, ils ne soupçonnaient pas
Qu'il fût au monde une autre jouissance!
Mais une abeille, aux lèvres du berger
Fit une plaie ; et pour le soulager,
Philis pressa, de sa bouche vermeille,
L'endroit blessé par le dard de l'abeille.
Qu'arrive-t-il? Un tourment plus fâcheux,
Depuis ce jour, les a surpris tous deux :
Daphnis s'émeut dès que Philis le touche ;
Il ne fait plus que songer au baiser :
Toute la nuit, soupirant sur sa couche,
Il se désole et ne peut reposer.
Daphnis enfin consulta la déesse,
Pour obtenir un remède à ses feux :
Vénus lui dit le moyen d'être heureux,
Et le berger l'apprit à sa maîtresse.

Dans les beaux jours, une aimable jeunesse
Près de Vénus va réciter des vers;
Et ces amants, dans leurs tendres concerts,
Chantent sa gloire en chantant leur faiblesse.

Dirai-je, amis, tout ce qui m'a charmé?
J'étais à Gnide au printemps de mon âge ;
J'y vis Thémire, aussitôt je l'aimai ;
Je la revis, et l'aimai davantage.
Je suis à Gnide, et j'y passe mes jours,
Le luth en main, soupirant mes amours.

Thémire et moi, guidés du même zèle,
Nous entrerons dans le temple, et jamais
On n'y verra de couple aussi fidèle;
Et nous irons visiter le palais,
Et je croirai que Thémire est chez elle;
Et je veux joindre aux roses de son sein
Quelques bouquets cueillis au champ voisin;
Et si je puis l'égarer au bocage,
Dont les détours trompent l'œil incertain.....
Mais, paix! l'Amour, maître de mon destin,
Me punirait d'en dire davantage.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT SECOND.

A Gnide il est un antre aux nymphes consacré;
L'amant sur ses destins en revient éclairé;
On n'y voit point trembler la terre mugissante,
Sur le front pâlissant se dresser les cheveux,
Et sur le trépied d'or la prêtresse écumante
S'agiter en fureur à la voix de ses dieux.
Vénus prête aux humains une oreille indulgente,
Sans tromper de leurs cœurs les soupçons ou les vœux.

Une fille de Crète aborda l'immortelle :
Des flots d'adorateurs s'empressaient autour d'elle :
A l'oreille de l'un elle parlait tout bas;
Elle accordait à l'autre un souris plein de charmes;
Sur un troisième encore elle appuyait son bras.
O ciel! que dans la foule elle causa d'alarmes!
Combien elle était belle et parée avec art!
Sa voix était perfide, ainsi que son regard :
D'une divinité la démarche est moins fière.....
Mais Vénus lui cria : Sors de mon sanctuaire;
Oses-tu bien porter ton manége imposteur
Jusqu'aux lieux où l'amour règne avec la candeur?
Je veux qu'à ta beauté ce même orgueil survive.
Je te laisse ton cœur et détruis tes appas;
Les hommes te fuiront comme une ombre plaintive;
Et le mépris vengeur, attaché sur tes pas,
Poursuivra, chez les morts, ton âme fugitive.
Fléau de ses amants, riche de leurs débris,
Des murs de Nocrétis vint une courtisane.
Quel faste était le sien! de sa flamme profane,
Avec un front superbe, elle étalait le prix.

Crois-tu, dit la déesse, honorer ma puissance?
Ton cœur ressemble au fer : dans ton indifférence,
Mon fils même, oui, mon fils ne saurait t'enchaîner
Au lâche qui t'appelle et va t'abandonner.
D'un charme séducteur tu montres l'apparence :
Ta beauté, dont tu vends la froide jouissance,
Promet bien le plaisir, mais ne peut le donner...
Fuis, porte loin de moi ton culte qui m'offense.
Un homme riche et fier vint, quelque temps après;
Il levait des tributs pour le roi de Lydie,
Et s'était chargé d'or, espérant qu'à grands frais
Il pourrait s'enflammer une fois en sa vie.
J'ai bien, lui dit Vénus, la vertu de charmer,
Mais je ne puis répondre à ce que tu souhaites :
Tu prétends acheter la beauté pour l'aimer;
Mais tu ne l'aimes point, puisqu'enfin tu l'achètes.
Ton or ne va servir qu'à t'ôter pour jamais
Le goût délicieux des plus charmants objets.

Aristée arriva des champs de la Doride.
Il avait vu Camille aux campagnes de Gnide;
Il en était épris, et, tout brûlant de feux,
Il venait demander de l'aimer encor mieux.
La déesse lui dit : Je connais bien ton âme :
Tu sais aimer; Camille est digne de ta flamme :
J'aurais pu la placer sur le trône d'un roi,
Mais un simple berger mérite mieux sa foi.
Je vins aussi, tenant la main de ma Thémire.
La déesse nous dit : Jamais, dans mon empire,
Je n'ai vu deux mortels plus soumis à ma loi.
Mais que pourrais-je faire? En vain je voudrais rendre
Thémire plus charmante, et son ami plus tendre. —
Ah! lui dis-je, j'attends mille grâces de toi.
Fais que dans chaque objet mon image tracée,
De Thémire sans cesse amuse la pensée;
Qu'elle dorme et s'éveille en ne pensant qu'à moi;
Qu'absent elle m'espère, et, présent, craigne encore
Le douloureux moment qui doit nous séparer :

Fais que Thémire, enfin, du soir jusqu'à l'aurore,
S'occupe de me voir ou de me désirer.

Gnide alors célébrait des fêtes solennelles,
Dont le spectacle attire une foule de belles :
Ce peuple ambitieux accourt de toutes parts,
Pour disputer le prix et fixer les regards.
A leur cercle élégant la déesse préside,
Et son choix, d'un coup d'œil, entr'elles se décide.

Des remparts de Corinthe il vint trente beautés,
Dont les cheveux tombaient en boucles ondoyantes :
Dix autres, qui n'avaient que des grâces naissantes,
Venaient de Salamine, et comptaient treize étés.
Les filles de Lesbos se disaient l'une à l'autre :
Mon cœur est tout ému, depuis que je vous voi:
Vénus, si votre aspect l'enchante autant que moi,
Parmi tant de beautés, doit couronner la vôtre.

Milet avait fourni les plus rares trésors ;
Cinquante objets, plus frais qu'une rose nouvelle,
De la perfection présentaient le modèle.
Mais les dieux, ne cherchant qu'à former de beaux corp
Manquèrent d'y placer la grâce encor plus belle.

Chypre avait envoyé cent femmes au concours.
Elles disaient : Vénus a reçu nos prémices;
Au pied de ses autels nous passons nos beaux jour
Et d'un scrupule vain, qui s'alarme toujours,
Nos charmes, sans rougir, lui font des sacrifices.

Celles que l'Eurotas vit naître sur ses bords,
Dans leurs libres atours bravaient la modestie,
Et, prétendant complaire aux lois de leur patrie,
De l'austère pudeur se jouaient sans remords.

Et toi, mer orageuse, en naufrages féconde!
Tu sais nous conserver de précieux dépôts.

Jadis tu t'apaisas, quand de jeunes héros
Portaient la toison d'or sur ta plaine profonde;
Et cinquante beautés, qui sortaient de Colchos,
Sous leur fardeau chéri firent courber ton onde.

Dans un essaim nombreux de légers courtisans,
Oriane parut, telle qu'une déesse :
Les beautés de Lydie entouraient leur princesse;
Cent filles à Vénus apportaient ses présents.
Distingué par son rang, moins que par sa tendresse,
Candaule, jour et nuit, la dévorait des yeux;
Sur ses jeunes attraits sa vue errait sans cesse :
Mon bonheur, disait-il, n'est connu que des dieux;
Il serait bien plus grand s'il donnait de l'envie.
Belle reine, quittez cette toile ennemie;
Présentez-vous sans voile aux regards des mortels,
C'est peu du prix qu'on offre, il vous faut des autels.

Près de là paraissaient vingt Babyloniennes :
La pourpre de Sidon, l'or et les diamants,
Sans augmenter leur prix, chargeaient leurs vêtements.
Comme un signe d'attraits, d'autres encor plus vaines,
Osaient bien étaler les dons de leurs amants.

Cent brunes, qui du Nil habitent le rivage.
Avaient à leurs côtés leurs dociles époux.
Si les lois, disaient-ils, vous font régner sur nous,
Votre beauté vous donne un plus grand avantage :
Nos cœurs, après les dieux, ne chérissent que vous;
Il n'est point sous le ciel de plus doux esclavage.
Le devoir vous répond de nos engagements;
Mais l'amour peut lui seul garantir vos serments.
Aux honneurs de ces lieux montrez-vous moins sensibles
Qu'au plaisir délicat de nous garder vos cœurs,
De recueillir chez vous des hommages flatteurs,
Et d'embellir le joug de vos maris paisibles.

D'autres vinrent d'un port qui, sur toutes les mers,

Déploie avec orgueil ses flottes opulentes :
Il semblait qu'en ce jour leur parure brillante
Avait de tout son luxe épuisé l'univers.

Il vint de l'orient dix filles de l'Aurore :
Ses nymphes, pour la voir, devançaient son réveil,
Et de son prompt départ se plaignaient au Soleil :
Elles voyaient leur mère, et se plaignaient encore
Que le monde jouît de son éclat vermeil.

Du fond de l'Indé, il vint une reine charmante :
Ses enfants déjà beaux folâtraient dans sa tente :
Des hommes la servaient en détournant les yeux :
Esclaves mutilés, honteux de leur bassesse,
Depuis qu'ils respiraient l'air brûlant de ces lieux,
Ils sentaient redoubler leur affreuse tristesse.

Les femmes de Cadix se montraient sur les rangs.
Les belles ont partout des hommages fidèles :
Mais dans tous les climats, les honneurs les plus grands
Peuvent seuls apaiser l'ambition des belles.

Les bergères de Gnide attiraient tous les yeux :
Quel doux frémissement s'élevait sur leurs traces !
Au lieu d'or et de pourpre, elles avaient des grâces ;
Les seuls présents de Flore entouraient leurs cheveux :
Leurs guirlandes couvraient une gorge naissante
Qui, pour fuir sa prison, s'agitait vainement ;
Et leur robe de lin, dans leur simple agrément,
Dessinait les contours d'une taille élégante.

On ne vit point Camille à ces fameux débats :
Que m'importe le prix, cher amant ? lui dit-elle ;
C'est pour toi, pour toi seul que je veux être belle :
Le reste est pour mon cœur comme s'il n'était pas.

Diane dédaignait une gloire profane ;
Mais on voyait briller ses charmes ingénus :

Tandis qu'elle était seule, on la prit pour Vénus;
Diane avec Vénus n'était plus que Diane.

nide, pendant ces jeux, présentait l'univers :
On eût dit que l'Amour, pour un jour de conquête,
Rassemblait des attraits de cent climats divers;
Jamais on n'avait vu de si pompeuse fête.
La nature aux humains partage la beauté,
Comme elle est assortie à chaque déité.
Partout on retrouvait, d'espaces en espaces,
Ou Pallas, ou Thétis, la grandeur de Junon,
Ou la simplicité de la sœur d'Apollon,
Le souris de Vénus, ou le charme des Grâces.
La Pudeur, dans son air, variait tour à tour,
Et semblait se jouer de ce peuple folâtre :
Ici, l'œil s'arrêtait sur deux globes d'albâtre;
Et plus loin, sur un pied façonné par l'amour.

Mais les dieux immortels, ravis de ma Thémire,
En voyant leur ouvrage, aiment à lui sourire ;
Vénus avec plaisir contemple ses appas :
C'est l'unique beauté, dans le céleste empire,
Que d'un jaloux dépit les dieux ne raillent pas.

Comme parmi les fleurs qui se cachent dans l'herbe,
La rose avec éclat lève son front superbe,
On vit sur tant d'attraits mon amante régner.
Ses rivales à peine eurent le temps de l'être :
Leur foule était vaincue avant de la connaître.
Grâces, dit la déesse, allez la couronner ;
De mille objets charmants que le cirque rassemble,
Voilà, dans sa beauté, le seul qui vous ressemble.

Tandis qu'avec ses sœurs, aux autels de Vénus,
Thémire triomphante est encore arrêtée,
Je trouve dans un bois le sensible Aristée,
Je l'avais vu dans l'antre, et je le reconnus.
Nous fûmes attirés par un charme rapide :

Car Vénus, à l'aspect d'un habitant de Gnide,
Fait goûter en secret les doux ravissements
De deux amis rendus à leurs embrassements.

Je sentis que mon cœur se donnait à sa vue;
Vers les mêmes liens nous étions emportés :
Il semblait que du ciel l'Amitié descendue
Venait dans ce bosquet s'asseoir à nos côtés.

Je lui fis de ma vie une histoire fidèle.
Mon père, qui servait notre auguste immortelle,
M'a fait naître, lui dis-je, au sein de Sybaris.
Quelle cité ! Ses goûts sont des besoins pour elle :
A qui peut en trouver d'une espèce nouvelle,
Des trésors de l'État on y donne des prix.

Ces lâches habitants ont banni de leur ville
Tous les arts dont le bruit trouble un sommeil tranquille.
Ils pleurent des bouffons quand ils les ont perdus,
Et laissent dans l'oubli le héros qui n'est plus.
Ils prodiguent sans fruit l'éternelle richesse
Qu'entretient dans leurs murs un terroir opulent;
Et les faveurs des dieux sur ce peuple indolent,
Ne servent qu'à nourrir le luxe et la mollesse.

Les hommes sont si doux, parés avec tant d'art,
Occupés si longtemps à consulter leurs glaces,
A corriger un geste, un sourire, un regard,
A moduler leur voix, à composer leurs grâces,
Qu'ils ne paraissent point former un sexe à part.

Une femme se livre avant même qu'elle aime :
Que dis-je ? connaît-elle un mutuel amour ?
Sa gloire est d'enchaîner; jouir est son système;
Chaque jour voit finir les vœux de chaque jour :
Mais ces riens, où le cœur trouve tant d'importance,
Mais ces soins attentifs, mais ces regards chéris,
Tous ces petits objets qui sont d'un si grand prix.

Tant de moments heureux avant la jouissance,
Ces sources de bonheur manquent à Sybaris.

Si du moins sur leur front on voyait se répandre
Cette faible pudeur, ombre de la vertu !
Mais, hélas ! c'est un fard qui leur est inconnu :
L'œil est fait à tout voir, l'oreille à tout entendre.

Loin que la volupté les rende délicats,
A distinguer leurs goûts ils ne parviennent pas.
Dans une gaîté fausse, ils s'occupent de vivre;
Usés par l'inconstance, ils se lassent de tout;
Ils laissent un plaisir qui cause leur dégoût,
Pour s'ennuyer encor du plaisir qui va suivre.
L'âme froide au bonheur est de feu pour les maux ;
La plus légère peine et l'éveille et l'agite.
Une rose pliée au lit d'un Sybarite,
Pendant toute une nuit le priva de repos.

Le poids de leur parure accable leur paresse :
Le mouvement d'un char les fait évanouir :
Leur cœur est si flétri, qu'il ne peut plus jouir,
Et que dans les festins il leur manque sans cesse.

Sur des lits de duvet qu'ils couronnent de fleurs,
Ils passent une vie uniforme et tranquille :
Leur corps, pendant le jour, y demeure immobile,
Ils sont exténués, s'ils vont languir ailleurs.
Enfin le Sybarite, esclave et fait pour l'être,
Fatigué d'une armure, effrayé du danger,
Tremblant dans son pays et devant l'étranger,
Comme un troupeau servile, attend le premier maître.

Dès que je sus penser, je méprisai ces lieux;
Car la vertu m'est chère, et j'honore les dieux.
Ah ! disais-je, fuyons une terre ennemie ;
D'un air contagieux je crains de m'infecter.
Que ces enfants du luxe habitent leur patrie !

Ils sont faits pour y vivre, et moi pour la quitter.
Pour la dernière fois, je cours au sanctuaire,
Et touchant les autels qu'avait servis mon père :
O puissante Vénus ! lui dis-je à haute voix,
J'abandonne ton temple, et non tes saintes lois :
Tu recevras mes vœux, quelque lieu que j'habite ;
Mais ils seront plus purs que ceux d'un Sybarite.
Je pars, j'arrive en Crète, et ce triste séjour
M'offre les monuments des fureurs de l'Amour.
On y voyait encor le fameux labyrinthe
Dont un heureux amant avait franchi l'enceinte ;
Et le taureau d'airain, par Dédale inventé
Pour tromper ou servir une flamme odieuse ;
Et le tombeau de Phèdre, épouse incestueuse,
Dont le crime chassa le jour épouvanté ;
Et l'autel d'Ariane, amante délaissée,
Qui, sur un bord désert conduite par Thésée,
Ne se repentait pas de sa crédulité.

Cruel Idoménée ! impitoyable père !
On y voyait aussi ton palais sanguinaire.
Ce prince, à son retour, n'eut pas un meilleur sort
Que tant d'autres chargés des dépouilles de Troie ;
Tous les Grecs dont la mer n'avait point fait sa proie,
Ne purent sous leur toit échapper à la mort :
Vénus, à leurs moitiés inspirant sa colère,
Se vengea par la main qu'ils croyaient la plus chère.

Qui m'arrête, ai-je dit ? cette île est en horreur
A la divinité dont j'attends mon bonheur.
Je me hâtai de fuir : mais, battu par l'orage,
Mon vaisseau de Lesbos aborda le rivage.
C'est encore un séjour peu chéri de Vénus :
Elle ôte la pudeur au visage des femmes,
La faiblesse à leurs corps, et la crainte à leurs âmes.
J'y vis avec effroi les sexes méconnus.
Vénus, fais-les brûler de feux plus légitimes !
A la nature humaine épargne tant de crimes !

Lesbos est le pays de la tendre Sapho :
Les murs de Mytilène ont été son berceau.
Cette fille immortelle, ainsi que son génie,
Se consume sans fin d'une flamme ennemie :
A soi-même odieuse, et pleurant sa beauté,
Elle cherche toujours son sexe qu'elle abhorre.
Comment d'un feu si vain est-on si tourmenté ?
Ah ! l'amour, disait-elle, est plus terrible encore,
Plus cruel dans ses jeux, que l'amour irrité.

Je passai de Lesbos dans une île sauvage :
C'était Lemnos. Vénus n'y reçoit point de vœux :
On la rejette, on craint que son culte amoureux
Du farouche habitant n'énerve le courage.
Vénus punit souvent ce peuple audacieux ;
Mais il subit les maux sans expier l'outrage,
D'autant plus obstiné, qu'il est plus malheureux.

Loin de cette île impie, égaré sur les ondes,
Je cherchais un séjour favorisé des cieux,
Délos fixa longtemps mes courses vagabondes ;
Mais, soit que nous ayons quelques avis des dieux,
Soit qu'un instinct céleste éclaircisse à nos yeux
Du sort qui nous attend les ténèbres profondes,
Je me crus appelé vers des bords plus heureux.

Une nuit que j'étais dans ce repos paisible
Où l'esprit, par degrés, rendu comme impassible,
Semble se délivrer de ses liens secrets,
Il m'apparut en songe une jeune immortelle,
Moins belle que Vénus, mais brillante comme elle.
Un charme irrésistible animait tous ses traits :
Ce que j'aimais en eux, je n'aurais pu le dire ;
J'y trouvais ce qui pique, et non ce qu'on admire ;
Ils étaient ravissants, et n'étaient point parfaits ;
En anneaux ondoyants, sa blonde chevelure
Tombait sur son épaule et flottait au hasard :
Mais cette négligence était une parure ;

Mais elle avait cet air que donne la nature,
Cet air dont le secret n'est point connu de l'art.
Elle sourit : Tu vois la seconde des Grâces,
Dit-elle avec un ton qui passait jusqu'au cœur :
Vénus t'appelle à Gnide, et fera ton bonheur.
Elle fuit dans les airs : mes yeux suivent ses traces ;
Je me lève, enflammé de plaisir et d'espoir :
Comme une ombre légère elle était disparue;
Et le transport divin que me causait sa vue
Bientôt cède au regret de ne la plus revoir.

Je respirai l'amour en arrivant à Gnide;
Mais ce que je sentais, je ne puis l'exprimer :
Mon cœur se pénétrait d'une flamme rapide;
Je n'aimais pas encor, mais je brûlais d'aimer.
Je m'avançai; je vis des nymphes enfantines
Jouer innocemment dans les plaines voisines;
Je me précipitai vers ces jeunes appas :
Insensé ! m'écriai-je, où s'égarent mes pas?
Quel trouble me saisit? d'où vient que je soupire?
J'éprouve, sans aimer, l'ivresse de Vénus !
Mon cœur déjà poursuit des objets inconnus !
Tout à coup j'aperçus la charmante Thémire;
Je ne regardai qu'elle, et j'expirais, je croi,
Si ses regards flatteurs n'étaient tombés sur moi.
Je courus à Vénus : Écoute ma prière,
Lui dis-je, et puisqu'ici tu dois me rendre heureux,
Ordonne que ce soit avec cette bergère!
Seule, elle peut remplir ta promesse et mes vœux.

FIN DU SECOND CHANT.

CHANT TROISIÈME.

Je parlais encor de Thémire;
Aristée, attentif à ce doux entretien,
Soupirait son amour, et voulut le décrire :
Voici ce qu'il me dit; je ne supprime rien;
Le dieu qui l'inspirait est le dieu qui m'inspire.

Ma vie est peu fertile en grands événements;
Tout en est simple. J'aime, et vous allez apprendre
Les sentiments d'une âme tendre,
Et ses plaisirs et ses tourments.
Ce même amour qui fait mon bonheur et ma gloire,
Fait aussi toute mon histoire.

Camille est née à Gnide au milieu des grandeurs.
Faut-il peindre celle que j'aime?
Son image s'imprime au fond de tous les cœurs :
Elle a ces agréments flatteurs,
Cet air qui nous ravit plus que la beauté même.

Les femmes, dans leurs vœux, demandent à l'Amour
Les grâces de Camille, objet de leur envie.
Les hommes qui l'ont vue un jour,
Voudraient la voir toute leur vie,
Ou s'en éloigner sans retour.
L'habit le plus modeste embellit mon amante;
Qui ne serait frappé de sa taille charmante,
De ces traits dont l'ensemble attire tous les yeux,
De son regard si fier, mais tout prêt d'être tendre,

De sa voix que sans trouble on ne saurait entendre,
De ses appas qu'on loue et qu'on sent encor mieux ?

Sans fierté, sans caprice, oubliant qu'elle est belle,
Camille, si l'on veut, pense profondément ;
Si l'on veut, elle rit, et dans son enjoûment
Les Grâces badinent comme elle.

Tout ce que fait Camille a la simplicité
De la plus naïve bergère :
Ses chants peignent la volupté :
Danse-t-elle? on croit voir une nymphe légère.

Camille sans effort se plie à tous les goûts :
Plus vous avez d'esprit, plus son esprit vous flatte;
C'est une raison fine, adroite, délicate;
Elle a l'air de penser, de parler comme vous;
Ce qu'elle a dit, sans peine on croit pouvoir le dire :
Son air est si touchant, son langage est si doux,
Qu'il semble que toujours c'est le cœur qui l'inspire.
Camille en gémissant me presse dans ses bras,
Quand il faut un instant m'éloigner de ses charmes.
Ne tarde point, dit-elle, à te rendre à mes larmes :
Comme si je vivais quand je ne la vois pas!
Je dis qu'elle m'est chère, elle se croit chérie;
Je dis que je l'adore, et son cœur le sait bien :
Mais elle en est aussi ravie
Que si son cœur n'en savait rien.
Je lui dis qu'elle fait le bonheur de ma vie :
Elle dit que la sienne à la mienne est unie.
Enfin je suis payé par un si doux retour,
Que j'ai presque la folle envie
De croire son amant digne de tant d'amour.

Depuis un mois, Camille avait touché mon âme,
Et je n'osais encor lui parler de ma flamme;
Tremblant de me trahir par un mot indiscret,
J'aurais voulu moi-même ignorer mon secret ;

Plus elle m'enchantait, moins il était possible
D'espérer qu'à mes vœux elle devînt sensible.
Je t'adorais, Camille, et tes charmants appas
Me disaient qu'un berger ne te méritait pas.
Je voulais... ah! pardonne! oui, loin de ma pensée
Je voulais rejeter ton tendre souvenir :
Que je suis fortuné! je n'ai pu l'en bannir :
Pour jamais ton image y demeure tracée.

D'un monde turbulent j'aimai longtemps le bruit,
Lui dis-je, et maintenant d'un paisible réduit
Je cherche l'ombre et le silence.
L'ambition m'avait séduit :
Je ne désire plus que ta seule présence.
Sous un ciel éloigné du mien,
Je voulais habiter dans de vastes empires,
Et mon cœur n'est plus citoyen
Que de la terre où tu respires :
Tout ce qui n'est pas toi, pour mes yeux n'est plus rien.

Camille trouve encor quelque chose à me dire,
Quand elle m'a parlé de sa tendre amitié :
Elle croit avoir oublié
Mille aveux dont sur l'heure elle vient de m'instruire.
Ravi d'écouter ses discours,
Je feins tantôt de n'en rien croire,
Tantôt d'en perdre la mémoire,
Afin d'en prolonger le cours.
Alors règne entre nous cet aimable silence,
Ce langage muet, dont la douce éloquence
Est l'interprète des amours.

Lorsque aux pieds de Camille empressé de me rendre,
Après une absence d'un jour,
Je lui raconte à mon retour
Ce que je viens, loin d'elle, et de voir et d'entendre,
Elle me dit : Cruel! que vas-tu rappeler?
N'as-tu pas d'entretien plus tendre?

Parle de nos amours, ou laisse-moi parler
Si ton cœur n'a rien à m'apprendre.

Quelquefois elle dit : Aristée! aime-moi! —
Oui, je t'aime. — Eh! comment? — En vérité, je t'aime
Comme le premier jour où tu reçus ma foi :
Je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi,
Qu'à l'amour que j'eus pour toi-même.
Camille, une autre fois, me dit avec douleur :
Tu parais triste! — Hélas! je suis sûr de ton cœur,
Lui dis-je : et cependant je sens couler mes larmes!
Ne me retire pas de ma douce langueur!
Laisse-moi soupirer ma peine et mon bonheur!
Pour les tendres amants, la tristesse a des charmes.
Les transports de l'amour sont trop impétueux;
L'âme, dans son ivresse, est comme anéantie :
Mais je jouis en paix de ma mélancolie :
Eh! qu'importe mes pleurs, puisque je suis heureux!

J'entends louer Camille, et fier d'être aimé d'elle,
L'éloge que j'entends me semble être le mien :
Quand un berger l'écoute, elle parle si bien,
Que chaque mot lui prête une grâce nouvelle;
Mais je voudrais qu'alors Camille ne dît rien.
A-t-elle pour quelque autre une amitié légère?
Je voudrais en être l'objet :
Bientôt je me dis en secret,
Que je ne serais plus celui qu'elle préfère.

Aux discours des amants n'ajoute point de foi!
Ils diront que dans la nature
Il n'est rien d'aussi beau, d'aussi parfait que toi :
Ils diront vrai, Camille, et comme eux je le jure!
Ils te diront encor qu'ils t'aiment. Je les croi!
Mais si quelqu'un disait qu'il t'aime autant que moi,
J'atteste ici les dieux que c'est une imposture.

Quand je la vois de loin, je m'agite soudain :

Elle approche, et mon cœur s'enflamme :
Quand j'arrive auprès d'elle, il semble que mon âme
Est à Camille, et va fuir dans son sein.

Souvent Camille, à ma prière,
Refuse la moindre faveur,
Et sur-le-champ m'accorde une faveur plus chère.
Ce caprice est involontaire :
Ce n'est point de sa part un manége trompeur;
Non : l'art ne peut entrer dans cette âme sincère :
Mais Camille, écoutant l'amour et la pudeur,
Voudrait m'être à la fois indulgente et sévère.

Qu'espérez-vous, dit-elle, au-dessus de mon cœur?
Ne vous suffit-il pas, ingrat, que je vous aime?
Tu devrais, dis-je, encor te permettre une erreur,
Une erreur de l'amour, qu'excuse l'amour même.

Camille! si jamais je cessais de t'aimer,
Si pour d'autres attraits je pouvais m'enflammer,
Que ce jour soit pour moi le dernier de ma vie!
Que la Parque trompée en termine le cours!
Puisse-t-elle effacer de misérables jours
Dont je détesterais la lumière ennemie,
En songeant au bonheur de nos tendres amours!

Il se tut; et je vis que cet amant fidèle
Ne cessait de parler que pour s'occuper d'elle.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

CHANT QUATRIÈME.

Sur un chemin de fleurs, errant dans les prairies,
Nous étions occupés de douces rêveries,
Quand nous fûmes conduits vers des rochers affreux,
Redoutés des mortels, proscrits même des dieux.
Un nuage de feux qui roule sur leurs têtes,
Y promène en tout temps la foudre et les tempêtes :
A leurs pieds est un antre, inaccessible au jour,
Qui des amants trahis semble être le séjour.
Une invisible main dans ce lieu nous entraîne;
Mais, ô dieux ! qui l'eût cru? Je le touchais à peine...
Mes cheveux sur mon front se sont dressés d'horreur;
Une flamme inconnue a passé dans mon cœur :
Plus j'étais agité, plus je cherchais à l'être.
Ami, dis-je, avançons, dussent nos maux s'accraître!
A travers cent détours, j'errais de toutes parts,
Guidé par des lueurs qui se perdaient dans l'ombre...
La pâle Jalousie a fixé mes regards :
Son aspect paraissait moins terrible que sombre :
Les Vapeurs, le Chagrin, le Silence et l'Ennui
Environnaient ce monstre et marchaient devant lui.
Nous voulons fuir : il parle, et sa voix nous arrête :
Il nous souffle la crainte et les soupçons jaloux,
Met la main sur nos cœurs, nous frappe sur la tête,
Et soudain l'univers est transformé pour nous ;
Soudain, enveloppé d'un voile de ténèbres,
Je ne vois, je n'entends que des spectres funèbres.
Je cours au fond de l'antre, épouvanté, tremblant :
J'y trouve la Fureur, déité plus cruelle.
Sa main faisait briller un glaive étincelant ;
Je recule... ô terreur! l'odieuse immortelle

Me lance un des serpents dont son front est armé :
Il part, siffle et m'atteint comme un dard enflammé.
Pareil au voyageur que la foudre dévore,
Je demeure immobile et ne sens rien encore,
Et déjà le serpent s'est glissé dans mon cœur :
Mais, dès que son poison, coulant de veine en veine,
De mon sang plus actif eut allumé l'ardeur,
Tous les maux des enfers n'égalaient point ma peine;
J'allais d'un monstre à l'autre, agité, furieux;
Cent fois je fis le tour de l'antre épouvantable;
Et je criais : Thémire! et ces murs ténébreux
Me répétaient Thémire! en écho lamentable.
Si Thémire eût paru, ma main, ma propre main,
Pour assouvir ma rage, eût déchiré son sein.

Enfin, je vois le jour, et sa clarté me blesse.
L'antre que j'ai quitté m'inspirait moins d'effroi.
Je m'arrête... je tombe accablé de faiblesse.
Et ce repos lui-même est un tourment pour moi.
Mon œil sec et brûlé me refuse des larmes,
Et, pour me soulager, je n'ai plus de soupirs!
Du sommeil, un moment, je goûte les plaisirs...
O dieux! il est encore environné d'alarmes!
Mille songes cruels m'obsèdent tour à tour;
Ils me peignent Thémire ingrate à mon amour.
Je la vois... mais, hélas! se peut-il que j'achève!
Les soupçons que mon cœur formait pendant le jour
Se sont réalisés dans l'horreur de mon rêve!

Je me lève. Il faut donc, ai-je dit, qu'à mes yeux
Et le jour et la nuit deviennent odieux!
Thémire!... la cruelle! il faut que je l'oublie!
Thémire, sur mes pas, est comme une furie!
Ah! qui m'eût dit qu'un jour le plus cher de mes vœux
Serait de l'oublier, et pour toute ma vie?

Un accès de fureur s'empare encor de moi.
Viens, ami, m'écriai-je; allons, courons, lui dis-je;

Il faut exterminer ces troupeaux que je voi,
Poursuivre ces bergers de qui l'amour m'afflige...
Mais non, je vois un temple, il peut être à l'Amour;
Renversons sa statue, et qu'il tremble à son tour!
Je dis, et nous volons, pleins du même vertige;
L'ardeur de faire un crime irrite nos efforts:
Rien ne nous retient plus; nous courons les montagnes;
Nous traversons les bois, les guérets, les campagnes;
Une source paraît, nous franchissons ses bords.
Que peut contre les dieux le vain courroux des hommes?
Confondus, étonnés du désordre où nous sommes,
A peine, dans le temple, avons-nous fait un pas,
Qu'un charme impérieux semble enchaîner nos bras.

Bacchus de nos transports faisait cesser l'audace:
Ce temple était le sien. Grand dieu! je te rends grâce,
Moins pour avoir calmé mes honteuses fureurs,
Que pour m'avoir d'un crime épargné les horreurs!
A ces mots, m'approchant des autels que j'embrasse:
O prêtresse, ai-je dit, le dieu que vous priez
Vient de nous apaiser par son secours propice;
Daignez ici, pour nous, lui faire un sacrifice.
Je cherche une victime et l'apporte à ses pieds.

Lorsque le fer brillait aux mains de la prêtresse,
Aristée éleva ces accents d'allégresse:

Bacchus! dieu bienfaisant! dieu des ris et des jeux!
Tu fais régner la joie et son léger tumulte:
Pour ta divinité nos plaisirs sont un culte;
Tu ne veux être aimé que des mortels heureux.

Saisi de ton ivresse, en vain l'esprit s'égare;
Il se retrouve encor dans ce doux abandon;
Mais, quand il est troublé par quelque dieu barbare,
Tu peux seul, ô Bacchus! lui rendre la raison.

La noire Jalousie, aux fers de l'esclavage

Voudrait assujettir le dieu qui fait aimer :
Mais tu brises les traits dont elle ose s'armer,
Et tu la fais rentrer dans son antre sauvage.

Après le sacrifice, on vint autour de nous,
Et je fis le récit de nos transports jaloux.
Bientôt nous entendons mille voix éclatantes
Au son des instruments marier leurs concerts:
Je sors, et vois courir des troupes de Bacchantes,
Qui, l'œil en feu, le front orné de pampres verts,
Laissant aux vents le soin de leurs tresses flottantes,
Agitaient à grand bruit leurs thyrses dans les airs.
Tout le joyeux cortége environnait Silène :
La tête du vieillard vacillante, incertaine,
Allait chercher la terre ou tombait sur son sein :
Dès qu'on l'abandonnait, penché vers sa monture,
Son corps se balançait par égale mesure,
Se baissait, se dressait, se rebaissait soudain.
La troupe avait le front tout barbouillé de lie;
Pan se montrait ensuite avec ses chalumeaux;
Les Satyres dansaient, ceints de pampres nouveaux;
Le désordre, la joie et l'aimable folie
Confondaient les chansons, les jeux et les bons mots.
Enfin, je vis Bacchus, gai, riant, plein de charmes,
Tel que l'Inde le vit au bout de l'univers,
Distribuant partout des plaisirs et des fers.
De la jeune Ariane il essuyait les larmes;
Pour son ingrat Thésée elle pleurait encor,
Quand Bacchus, dans les cieux, mit sa couronne d'or
Et, s'il n'eût triomphé des pleurs de cette belle,
Son amour l'allait rendre infortuné comme elle.
Aimez-moi, disait-il, Thésée est loin de vous;
Oubliez à jamais le nom de l'infidèle;
Ne voyez que le dieu qui brûle à vos genoux;
Pour vous aimer toujours, je vous rends immortelle.

Bacchus était traîné par des tigres fougueux;
Il sortit de son char, conduisant son amante;

Elle entra dans le temple. Habitons ces beaux lieux,
Dit-elle, dieu charmant! soupirons-y nos feux;
Donne à ce doux climat une gaîté constante :
Vénus seule y préside à des peuples heureux;
Ajoute à leur bonheur, et règne aussi sur eux.
Pour moi, je sens déjà que mon amour augmente.
Quoi! tu peux être un jour plus aimable à mes yeux!
Il n'appartient qu'aux dieux, dans leur sphère brillante,
D'aimer avec excès et d'aimer toujours mieux,
Et de voir leur bonheur passer leur espérance,
Plus bornés dans leurs vœux que dans leur jouissance.
Sois ici mes amours! sous la voûte des cieux
On est trop occupé de la gloire suprême :
Ce n'est que sur la terre et dans ces lieux qu'on aime.
Laissons ces insensés à leurs folâtres jeux;
Tandis que mes soupirs, ma joie et mes pleurs même,
Sans cesse te peindront mes transports amoureux.

Elle dit; et Bacchus, enchanté de lui plaire,
La mène, en souriant, au fond du sanctuaire.
Un délire divin pénétra dans nos cœurs :
Nous respirions les jeux, les danses, la folie;
Et le thyrse à la main, le front couvert de fleurs,
Nous allâmes nous joindre à la bruyante orgie.

Mais nos tourments cruels n'étaient que suspendus :
En sortant de ce temple, à nous-mêmes rendus,
Nous sentions des soupçons la dévorante flamme,
Et la sombre tristesse avait saisi notre âme.
Pour annoncer nos maux, il semblait que l'Amour
Nous eût fait agiter par l'affreuse Euménide;
Nous regrettions Bacchus et son riant séjour;
Mais un charme puissant nous entraînait à Gnide.

Je voulais voir Thémire, et craignais cet instant :
Je ne retrouvais pas cette ardeur qui nous presse,
Alors que sur le point de revoir sa maîtresse,
Le cœur s'ouvre d'avance au bonheur qu'il attend.

Peut-être je verrai Lycas près de Camille,
Dit Aristée : ô dieu ! sur ce cœur inconstant
S'il pouvait obtenir un triomphe facile!
Peut-être avec plaisir la perfide l'entend.

Tyrcis, dis-je à mon tour, a brûlé pour Thémire :
On dit qu'il est à Gnide, et j'en frémis d'effroi.
Sans doute il l'aime encore ! il faudra me réduire
A disputer un cœur que j'ai cru tout à moi.

Lycas pour ma Camille avait fait un air tendre :
Insensé! j'aurais dû l'interrompre cent fois !
J'applaudissais, hélas! aux accents de sa voix :
Il chantait mon amante, et j'aimais à l'entendre.

Thémire, devant moi, se parait un matin
D'un bouquet que Tyrcis avait cueilli pour elle :
C'est un don de Tyrcis, me disait l'infidèle !...
Je devais, à ce mot, l'arracher de son sein.

Un jour, Camille et moi (quel funeste présage!)
Nous allions à Vénus offrir deux tourtereaux ;
Camille de ses mains vit s'enfuir ces oiseaux...
Vénus ne voulait point de son perfide gage !

Sur l'écorce des bois, nos noms par moi tracés
Attestaient mon amour et celui de Thémire :
Je me plaisais sans cesse à les lire et relire;
Un matin... ô douleur! je les vis effacés.

D'un cœur infortuné n'aggrave point la chaîne,
Camille! épargne-moi l'horreur de me venger.
L'amour devient fureur quand on l'ose outrager :
L'amour qu'on désespère a le fiel de la haine.

Hâtons-nous, et malheur à tout audacieux
Que je verrai parler à l'ingrate que j'aime!
Quiconque sur tes yeux arrêtera les yeux,
Mon bras l'immole au temple... aux pieds de Vénus même.

Bientôt nous arrivons près de l'antre fameux
D'où sortent les arrêts que l'oracle prononce :
Tout le peuple, roulant à flots tumultueux,
Avec un bruit confus attendait sa réponse.
Je m'avance : Aristée emporté loin de moi,
Aristée est déjà dans les bras de Camille :
J'appelle encor Thémire; enfin je l'aperçoi!
Furieux, j'allais dire : Ah! perfide, est-ce toi?...
Mais elle me regarde, et je deviens tranquille.
Ainsi, lorsqu'Alecto vient troubler l'univers,
Un seul regard des dieux la renvoie aux enfers.

Ah ! dit-elle, pour toi j'ai versé bien des larmes!
Le soleil a trois fois parcouru ces climats,
Depuis que tu nourris mes mortelles alarmes.
Je disais : Non, mes yeux ne le reverront pas.
Quel noir pressentiment! Dieux puissants que j'implore!
Dieux tant de fois témoins de nos tendres amours!
Je ne demande point si son cœur m'aime encore;
Je ne veux que savoir le destin de ses jours :
S'il vit, puis-je douter qu'il ne m'aime toujours?

Excuse, m'écriai-je, excuse mon délire!
La sombre jalousie a troublé mes esprits :
J'allais haïr... ô ciel!... et ma fureur expire;
Mais après le danger de perdre ma Thémire
De ma félicité je sens mieux tout le prix.
Viens donc sous ces berceaux où l'amour nous appelle;
Les dieux ont pu tromper, mais non changer mon cœur
Viens, c'est un crime affreux de te croire infidèle,
Et je veux par ma flamme en expier l'horreur.

Non, jamais des enfers les retraites heureuses,
Faites pour le repos des ombres vertueuses,
Ni les bois de Dodone, et ses chênes sacrés,
Ni ces riches bosquets où sont des fruits dorés,
Jamais tous ces beaux lieux n'auraient su me séduire,
Autant que le bocage embelli par Thémire.

Un Satyre nous vit; il suivait follement
Une Nymphe échappée à son emportement.
Heureux amants, dit-il, vos yeux savent s'entendre;
Vous payez un soupir d'un soupir aussi tendre :
Mais moi, d'une cruelle en vain je suis les pas,
Plus malheureux encor quand elle est dans mes bras.
Près de nous, une Nymphe errante et solitaire,
Sentit, en nous voyant, s'humecter sa paupière :
Non! c'est, dit-elle, encor pour nourrir mes tourments,
Que le cruel Amour me fait voir ces amants!

Nous vîmes Apollon au bord d'une onde pure :
Brillant par son carquois et par sa chevelure,
Sur les pas de Diane il marchait dans les bois;
Il accordait sa lyre. On a vu mille fois
Les arbres, les rochers accourir pour l'entendre,
Et le lion terrible en revenir plus tendre :
Mais nous écoutions peu cette divine voix.

On eût dit que Thémire, à toute la nature
Donnait, en ce moment, le signal du bonheur :
Le Zéphir, à nos pieds, caressait chaque fleur;
L'eau baignait son rivage avec un doux murmure;
Les myrtes, étendus comme un dais de verdure,
En s'embrassant sur nous exhalaient leur odeur;
Des ramiers soupiraient sous le même feuillage;
Et l'essaim des oiseaux, dans son joyeux ramage,
Chantait déjà la gloire et le prix du vainqueur.

Je vis l'Amour, pareil au papillon folâtre,
Voler près de Thémire, et sur ses beaux cheveux
Baiser son front naïf, et sa bouche, et ses yeux;
Descendre, et s'arrêter sur sa gorge d'albâtre.
Ma main veut le saisir; j'avance,... il prend l'essor :
Je le suis, je le trouve aux pieds de mon amante;
Il fuit vers ses genoux, et je l'y trouve encor.
Je le suivais toujours, si Thémire tremblante,
Thémire toute en pleurs, n'avait su m'arrêter :

J'allais atteindre enfin sa retraite charmante :
Mais elle est d'un tel prix qu'il ne la peut quitter

C'est ainsi que résiste une tendre fauvette,
Qu'auprès de ses petits l'amour semble enchaîner :
Sous la main qui s'approche, immobile et muette,
Rien ne peut la contraindre à les abandonner.

Thémire entend ma plainte, et devient plus sévère;
Elle voit ma douleur, et ne s'attendrit pas.
Je cessai de prier, et je fus téméraire :
Thémire s'indigna; je craignis sa colère;
Je tremblai, je pleurai; bientôt nouveaux combats,
Nouveau courroux... enfin je tombai dans ses bras,
Et mon dernier soupir s'exhalait sur sa bouche ;
Mais en me repoussant, Thémire moins farouche
Met la main sur mon cœur... et j'échappe au trépas.

Pour me désespérer, que t'ai-je fait? dit-elle.
D'une indiscrète ardeur modère le transport :
Va ! je suis moins que toi dure, injuste et cruelle ;
Je n'eus jamais dessein de te causer la mort,
Et tu veux m'entraîner dans la nuit éternelle !
Ouvre ces yeux mourants, au nom de nos amours,
Ou tu verras les miens se fermer pour toujours.
Jusqu'au dernier moment, Thémire inexorable,
A force de vertu, rappelle ma raison :
Elle m'embrasse, hélas ! et j'obtiens mon pardon ;
Mais sans aucun espoir de devenir coupable.

FIN DU IVe ET DERNIER CHANT.

CONSIDÉRATIONS

SUR

LES CAUSES DE LA GRANDEUR

DES ROMAINS

ET

DE LEUR DÉCADENCE

1734

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

Après sa nomination à l'Académie, Montesquieu prit une résolution, bien rare chez un Français du XVIIIe siècle, ce fut de quitter la France pour quelques années afin de visiter les pays étrangers. C'est en voyant les choses et les hommes qu'il voulait achever de s'instruire, avant de mettre la dernière main au grand ouvrage dont la pensée l'occupait depuis sa jeunesse, l'*Esprit des lois*.

Parti, le 5 avril 1728, en compagnie de milord Waldegrave, envoyé du roi d'Angleterre à Vienne, il parcourut l'Autriche et la Hongrie, passa de là en Italie, revint par la Suisse, les bords du Rhin et la Hollande, et enfin arriva en Angleterre au mois d'octobre 1729. Il ne resta pas moins de deux ans dans ce pays qui lui donnait le spectacle de la liberté politique. S'il faut en croire d'Alembert, que je soupçonne de prêter son esprit à l'auteur, il résultait des observations de Montesquieu que l'Allemagne était faite pour y voyager, l'Italie pour y séjourner, l'Angleterre pour y penser et la France pour y vivre.

Revenu dans sa patrie, Montesquieu s'enferma pendant deux ans dans son château de la Brède. C'est là qu'il écrivit ses *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*. Le livre parut en 1734, à Amsterdam, chez Jacques Desbordes[1]. L'ouvrage était anonyme, mais jamais l'auteur ne s'était moins caché, car une édition, datée d'Amsterdam 1735,

1. Un vol. in-12. Il y a eu deux éditions la même année. Celle qui a un *errata* n'est que la seconde.

porte un privilége du roi, donné à Huart, libraire, le 14 juillet 1734. Et on lit sur le registre de l'Académie française :

Du lundi 30 août 1734.

M. de Montesquieu, l'un des Quarante, et auteur du livre imprimé depuis peu, et lequel a pour titre : *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence,* a présenté à l'Académie un exemplaire de son ouvrage[1].

De tous les écrits de Montesquieu, c'est celui qui est resté le plus populaire. Le temps n'en a point affaibli la célébrité. Depuis d'Alembert qui veut qu'on l'intitule : *Histoire romaine à l'usage des hommes d'État et des philosophes,* jusqu'à Villemain qui l'appelle *un monument du grand art de composer et d'écrire*[2], l'éloge est universel. C'est une œuvre classique qu'on met entre les mains des jeunes gens comme un modèle achevé.

Bien des causes expliquent ce succès : le sujet; c'est l'histoire de ces Romains qui ont marqué le monde entier de leur empreinte; la forme, qui permet de saisir en raccourci la longue histoire de l'enfance, de l'âge mûr, de la vieillesse et de la mort de ce peuple puissant qui durant tant de siècles occupa l'univers de sa gloire et de ses malheurs; le style, formé sur les classiques latins; la vivacité et la profondeur des réflexions qui, en quelques mots, résument des volumes entiers. C'est un de ces chefs-d'œuvre littéraires qui sont l'honneur d'un siècle et d'un pays.

La Harpe suppose, je ne sais sur quel fondement, que les *Considérations* faisaient partie du plan primitif de l'*Esprit des lois.* « Il est probable, dit-il, que l'auteur se détermina à faire de ces *Considérations* un traité à part... afin que les Romains seuls ne tinssent pas trop de place dans l'*Esprit des lois,* et ne rompissent pas les proportions de l'ouvrage. » La supposition n'a rien d'invraisemblable; mais il est tout aussi naturel de croire que Montesquieu, grand admirateur de Florus et de Tacite, a été séduit par l'idée de rivaliser avec eux, et qu'il a voulu s'essayer sur un beau sujet et se faire la main avant d'achever l'*Esprit des lois.*

1. *Montesquieu, Bibliographie de ses œuvres,* par Louis Dangeau. Paris, 1874, p. 9.

2. *Tableau du* XVIIIe *siècle.*

Suivre le peuple romain au travers de toutes les révolutions qu'il a subies n'était pas une idée nouvelle; des réflexions générales sur les institutions romaines n'étaient pas, non plus, chose inconnue. Montesquieu a eu plus d'un précurseur dans cette voie; son mérite est de les avoir égalés ou dépassés.

Laissons de côté les admirables considérations de Polybe, quoique Montesquieu en ait profité plus d'une fois; il est aisé de voir qu'en écrivant la première moitié de son livre l'auteur a eu sans cesse Florus sous les yeux. Il ne lui a pas emprunté seulement des vues ingénieuses ou profondes, il en a imité le style brillant et concis.

Dans l'*Essai sur le goût,* Montesquieu nous a en quelque façon livré son secret.

« Ce qui fait ordinairement une grande pensée, nous dit-il, c'est lorsqu'on dit une chose qui en fait voir un grand nombre d'autres, et qui nous fait découvrir tout d'un coup ce que nous ne pouvions espérer qu'après une grande lecture.

« Florus nous représente en peu de paroles toutes les fautes d'Annibal. « Lorsqu'il pouvoit, dit-il, se servir de la victoire, il aima mieux en jouir : « *cum victoria posset uti, frui maluit.* »

« Il nous donne une idée de toutes les guerres de Macédoine, quand il dit : « Ce fut vaincre que d'y entrer : *introisse, victoria fuit.* »

« Il nous donne tout le spectacle de la vie de Scipion, quand il dit de sa jeunesse : « C'est le Scipion qui croît pour la destruction de l'Afrique : « *hic erit Scipio qui in exitium Africæ crescit.* » Vous croyez voir un enfant qui croît et s'élève comme un géant.

« Enfin il nous fait voir le grand caractère d'Annibal, la situation de l'univers et toute la grandeur du peuple romain, lorsqu'il dit : « Annibal « fugitif cherchoit au peuple romain un ennemi par tout l'univers : *qui, pro-* « *fugus ex Africa, hostem populo romano toto orbe quærebat.* »

Parmi les modernes qui ont servi de modèle à Montesquieu, il faut citer au premier rang Machiavel. Les *Discours sur la première décade de Tite-Live,* l'auteur des *Considérations* les a lus et relus, il leur a fait plus d'un emprunt. Au fond, malgré de nombreuses différences, les deux écrivains sont de même famille. Machiavel, qui a vu passer devant lui tant d'hommes et tant d'événements, croit davantage à l'adresse et au calcul; Montesquieu a plus de confiance dans la sagesse du législateur et dans la force des institutions; mais tous deux sont des esprits poli-

tiques qui mesurent l'effet des actions humaines. Pour eux ce n'est pas la fatalité qui gouverne le monde; les peuples sont les artisans de leur destinée.

Machiavel, il faut le reconnaître, a un grand avantage sur son rival. Il a vécu au milieu des agitations populaires, parmi les guerres et les révolutions; il a vu de près les fureurs et les faiblesses des partis, la violence et l'injustice des factions, aussi n'y a-t-il rien qui l'étonne dans l'histoire des Romains. De la Florence des Médicis à la Rome d'Auguste, il y a la différence des temps plutôt que celle des hommes. Montesquieu, né dans une vieille monarchie, chez un peuple rompu à l'obéissance, ne connaît la liberté que par ouï-dire; toute sa science lui vient de l'antiquité. Il ne dit rien des Gracques, et c'est en copiant Cicéron qu'il nous parle de cette terrible lutte de la misère et de l'ambition qui mena fatalement à l'Empire. Il lui a fallu l'étude de l'Angleterre et une force d'esprit remarquable pour s'élever à certaines vues qui étaient aussi familières au secrétaire florentin qu'elles nous le sont aujourd'hui. Nous ne savons que trop ce que c'est qu'une révolution, et il ne nous faut pas de grands efforts pour nous figurer un César ou un Clodius. En était-il de même pour un magistrat qui, en fait d'agitation politique, ne connaissait que les remontrances du Parlement, la mauvaise humeur du Chancelier, et l'avis du Conseil, ou la lettre de cachet, qui finissait la comédie en imposant silence à tout le monde?

A côté de Machiavel, on a voulu trouver à l'étranger d'autres écrivains qui auraient inspiré Montesquieu. On a cité Paruta, l'historien de Venise, Harrington et son *Oceana,* Walter Moyle, disciple d'Harrington, qui en 1726 a publié à Londres un *Essai sur le Gouvernement de Rome*[1]. C'est une maladie de l'esprit humain de croire toujours que les grands hommes ont volé leurs chefs-d'œuvre à quelque médiocrité inconnue. La vérité est que Montesquieu ne doit rien ni au livre insignifiant de Walter Moyle ni aux *Discours politiques* de Paruta. Il est même probable qu'il ne les a jamais lus.

Restent deux auteurs français qui ont traité le même sujet que Montesquieu, et que certainement il a eus devant les yeux.

1. Traduit en français et publié à Paris en l'an X (1801). Un vol. in-8° de 112 pages.

Le premier est Saint-Évremond, que Bayle appelait encore *un auteur incomparable*. Fort oublié dans le dernier siècle, il reprend aujourd'hui quelque faveur[1]. On ne peut nier qu'il n'eût, sinon beaucoup de science, au moins beaucoup de finesse et de sens. Les *Réflexions sur les divers génies du peuple romain dans les divers temps de la République* ne sont pas sans mérite, non plus que les *Observations sur Salluste et Tacite*. Le début du livre est plein de justesse, il est regrettable que Montesquieu n'en ait pas fait son profit. « Il en est, dit Saint-Évremond, de l'origine des peuples comme des généalogies des particuliers; on ne peut souffrir des commencements bas et obscurs. Ceux-ci vont à la chimère; ceux-là donnent dans des fables... Les Romains n'ont pas été exempts de cette vanité-là... Les destins n'eurent autre soin que de fonder Rome, si on les en croit, jusque-là qu'une providence industrieuse voulut ajuster les divers génies de ses rois aux différents besoins de son peuple. Je hais les admirations fondées sur des contes ou établies par l'erreur des faux jugements[2]. »

Cette libre façon de juger les origines romaines et de ne pas croire sur parole Tite-Live ou Plutarque était une nouveauté au XVIIe siècle. Montesquieu, supérieur à Saint-Évremond par tant de côtés, est bien moins dégagé du joug de l'antiquité. Comme Machiavel, il prend au sérieux le génie politique de Romulus et de Numa; il nous dit gravement qu'une des causes de la prospérité de Rome, c'est que tous ses rois furent de grands personnages. Il ajoute qu'*on ne trouve point ailleurs, dans les histoires, une suite non interrompue de tels hommes d'État et de tels capitaines*[3]. Singulière puissance des préjugés d'éducation!

Venons maintenant à un beau génie qui a eu une influence visible sur l'œuvre de Montesquieu; je veux parler de Bossuet. Qu'on relise le sixième chapitre de la troisième partie du *Discours sur l'histoire universelle*, on ne doutera pas un instant que l'évêque n'ait inspiré le philosophe. C'est le même goût de l'antiquité, la même admiration de la grandeur romaine, le même enthousiasme pour ce peuple de laboureurs qui, à force de cou-

1. Grâce surtout à M. Giraud qui a donné une excellente édition des principaux ouvrages de Saint-Évremond. Paris, 1869, 3 vol. in-12.

2. Ch. I, *de l'Origine fabuleuse des Romains*, etc.

3. *Considérations*, etc., ch. I.

rage, de patience, de frugalité, a fini par conquérir le monde. Est-ce Bossuet, est-ce Montesquieu qui écrit les lignes suivantes? On pourrait aisément s'y tromper.

« De tous les peuples du monde le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux et enfin le plus patient, a été le peuple romain.

« De tout cela s'est formée la meilleure milice et la politique la plus prévoyante, la plus ferme et la plus suivie qui fût jamais.

« Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, étoit l'amour de sa liberté et de sa patrie. Une de ces choses lui faisoit aimer l'autre; car, parce qu'il aimoit sa liberté, il aimoit aussi sa patrie, comme une mère qui le nourrissoit dans des sentiments également généreux et libres.

« Sous ce nom de liberté, les Romains se figuroient, avec les Grecs, un état où personne ne fût sujet que de la loi, et où la loi fût plus puissante que les hommes[1]. »

Sans doute le point de vue auquel Bossuet se place n'est pas celui de Montesquieu. Dans l'histoire des Romains, l'évêque de Meaux ne voit qu'un épisode, le plus important, il est vrai, de l'histoire du monde. Dieu qui *seul sait tout réduire à sa volonté* a tout dirigé et tout fait. Les Romains n'ont été qu'un outil dans les mains de la Providence. Il fallait, suivant la pensée de saint Augustin, que l'univers devînt romain pour devenir plus aisément chrétien. Voilà le secret de la fortune romaine. Tout au contraire, Montesquieu, de même que Machiavel, sécularise l'histoire et ne s'occupe que des causes secondes. Il n'essaye point de pénétrer dans les conseils éternels; il ne voit que Rome au milieu de l'univers, et cherche les causes humaines de sa grandeur et de sa décadence. Cette grandeur, elle la doit à la sagesse de ses premiers législateurs, à la prudence du sénat, aux vertus de ses citoyens; la décadence est le fruit de l'agrandissement démesuré de l'État, du luxe asiatique, des discordes civiles, de l'épouvantable tyrannie des premiers empereurs, de la lâcheté, des rapines, de la bigoterie des successeurs de Constantin. Et cependant, malgré cette profonde diversité dans la conception du sujet, ces deux écrivains se rencontrent sans cesse dans leur appréciation des hommes et des choses. C'est que le jour de la critique n'est

1. *Discours sur l'histoire universelle,* IIIe partie, ch. VI, *l'Empire romain.*

pas venu. Bossuet, aussi bien que Montesquieu, tire toute sa science des écrivains grecs et romains; il ne s'élève pas au-dessus des jugements de Polybe ni de Tite-Live; il en croit Plutarque et Denys d'Halicarnasse. Il a un faible pour ce peuple qui, à le considérer de près, a écrasé des nations plus douces et plus éclairées, peuple sans littérature originale, sans arts et sans industrie, mais qui fut le premier de tous pour gouverner le monde et le réduire par la force à l'obéissance et à l'unité. Ni Bossuet ni Montesquieu ne se sont demandé si les victoires de Rome n'ont pas été un malheur, et si le triomphe de la civilisation grecque n'eût pas été un bienfait pour l'humanité.

En face de Machiavel et de Bossuet, quelle est donc l'originalité de Montesquieu?

Elle est dans ce style qui grave en traits de flamme la pensée de l'écrivain; elle est dans ces réflexions neuves, justes, pénétrantes, qui, à chaque page, nous révèlent quelque vérité nouvelle. Tacite n'est ni plus concis ni plus profond. Quand on a lu ce petit livre des *Considérations*, on ne connaît pas seulement les Romains, on a fait un cours de philosophie politique; on sait à quelles conditions est attachée la prospérité des nations. En prouvant par les leçons de l'histoire que la liberté fait vivre les peuples et que le despotisme les tue, en montrant que l'expiation suit la faute et que la fortune finit d'ordinaire par se ranger du côté de la vertu, Montesquieu n'est ni moins moral ni moins religieux que Bossuet.

Les contemporains admirèrent l'immense lecture de Montesquieu. Aujourd'hui ce n'est pas ce côté qui nous frappe. On a tant fouillé l'antiquité qu'on en a entièrement renouvelé l'aspect. Nos savants modernes sourient quand on leur parle de l'érudition de Montesquieu, et il est vrai de dire que si l'on voulait faire un commentaire critique des *Considérations*, afin de les mettre au courant des opinions nouvelles, il faudrait plus de notes que de texte; il n'y a guère de point qui ne soit contesté.

Et cependant on n'effacera pas cet immortel chef-d'œuvre; il survivra à plus d'un livre qu'on admire aujourd'hui. Que reste-t-il de Niebuhr et de ses ingénieuses hypothèses, remplacées par des hypothèses non moins ingénieuses et non moins fragiles? Qu'est devenu ce roman prétentieux que M. Mommsen, un habile

antiquaire cependant, a baptisé du nom d'*Histoire romaine?* Toutes ces merveilles d'érudition vieillissent en dix ans, tandis qu'à chaque génération les *Considérations* trouvent de nouveaux lecteurs pour les admirer. A quoi tient cette fortune persévérante? C'est que Montesquieu étudie, non point des choses passagères, non point des curiosités d'antiquaire, mais les passions et les intérêts, les vertus et les vices qui, de tout temps, ont été le ressort secret des actions humaines. Voilà ce qui fait qu'on le lira toujours, sinon comme un érudit, du moins comme un maître en politique. Qu'importe que Romulus ait ou non vécu, et qu'il ait ou non adopté le large bouclier des Sabins *au lieu du petit bouclier argien dont il s'était servi jusqu'alors?* En sera-t-il moins vrai qu'une des causes de la supériorité militaire des Romains fut leur habitude d'adopter tout ce qu'ils trouvaient de bon chez les peuples étrangers, lors même qu'ils les avaient vaincus? N'est-ce pas ainsi que cette race pesante, sans esprit et sans invention, a conquis le monde à force de calcul et de ténacité? Grande leçon qui aujourd'hui n'a rien perdu de son à-propos.

Combien d'autres exemples ne pourrait-on pas citer du coup d'œil pénétrant de Montesquieu? C'est par là qu'il excelle; c'est par là qu'il a pris dans la science une place que personne ne lui dispute. On peut lui reprocher parfois un peu trop de rhétorique; on peut contester quelques-unes de ses appréciations; son livre n'en reste pas moins ce qu'on a écrit de plus juste sur les Romains. Et je ne parle pas seulement des Romains classiques, de ces soldats infatigables qui conquièrent le monde; je parle également des Romains de la décadence et de toutes les misères byzantines. Qu'est-ce que le grand ouvrage de Gibbon, sinon la paraphrase des derniers chapitres de Montesquieu? Ici notre auteur n'avait point de modèle; il lui fallait chercher sa voie au milieu des tristes annales d'un monde expirant; jamais peut-être il n'a mieux prouvé la force de son génie. Avec lui non-seulement « on assiste à cette longue expiation de la conquête du monde et les nations vaincues paraissent trop vengées[1], » mais on ne voit pas dans la décadence romaine le jeu d'une fatalité

1. Villemain, *Éloge de Montesquieu.*

inexorable, on y reconnaît que la liberté, avec ses dures conditions, est la loi de la vie humaine. Un peuple qui s'abandonne à un maître ne trouve même pas dans cet abandon le repos qu'envie sa lâcheté. Grandir par la vertu ou tomber et mourir par la honte, c'est la morale des *Considérations;* c'est par là que ce livre est une lecture fortifiante. Il a gardé quelque chose de l'esprit stoïque si cher à Montesquieu.

Il nous reste à dire quelques mots des premières éditions et des principaux commentateurs des *Considérations.*

De 1734 à 1746 il y a eu six éditions, dans lesquelles on n'a pas changé sensiblement le texte; mais en 1748, Montesquieu a publié à Paris une nouvelle édition, *revue, corrigée et augmentée*[1]. L'approbation, datée de Versailles le 12 août 1747, est donnée par M. de Moncrif, qui déclare que dans les augmentations *il n'a rien trouvé qui ne soit digne du livre et de l'auteur.* C'est la première édition qui contienne une table de matières; c'est le texte reproduit, sauf quelques changements insignifiants, par l'édition de 1758; c'est celui que nous donnons, en y joignant les variantes des premières éditions.

Le premier qui commenta les *Considérations* fut, suivant toute apparence, le roi de Prusse Frédéric II. En lisant l'édition de 1734, il l'avait annotée pour son usage personnel. Ces notes, qu'on suppose écrites en 1748, étaient à la marge d'un exemplaire que Napoléon trouva dans la bibliothèque de Sans-Souci et qu'il emporta sans scrupule. A corsaire, corsaire et demi. Ce volume, déposé dans la bibliothèque de l'empereur, fut emprunté par M. de Talleyrand, qui oublia de le rendre[2]. On en a dernièrement retrouvé une copie qu'on va donner au public.

Ces notes sont plus curieuses pour nous faire connaître Fré-

1. Cette édition porte en tête un frontispice d'Eisen, qui représente une divinité (Rome, suivant toute apparence), assise sur son trône, et ayant à ses pieds, à gauche des couronnes et des armes semées à terre; à droite un lion couché. Mon exemplaire porte comme noms d'imprimeur : « A Paris, rue Saint-Jacques, chez Huart et Moreau fils, libraires de la Reine, et libraires-imprimeurs de Monseigneur le Dauphin, à la Justice et au grand saint Basile. M DCC XLVIII, in-12. »

Il y a d'autres exemplaires qui portent le nom des libraires Guillyn, David l'aîné et Durand, auxquels Huart avait cédé les deux tiers de son privilége.

2. *Souvenirs historiques* du baron de Menneval, secrétaire de l'empereur, t. III, p. 160.

déric que pour éclaircir le texte de Montesquieu. Par exemple, l'auteur nous dit au chapitre v :

« Les rois de Macédoine étoient ordinairement des princes habiles. Leur monarchie n'étoit pas du nombre de celles qui vont par une espèce d'allure donnée dans le commencement. Continuellement instruits par les périls et par les affaires, embarrassés dans tous les démêlés des Grecs, il leur falloit gagner les principaux des villes, éblouir les peuples, diviser ou réunir les intérêts; enfin ils étoient obligés de payer de leur personne à chaque instant. »

Rien de plus vrai que cette peinture : elle frappe tous ceux qui ont étudié l'histoire ancienne; mais le coup a porté plus loin et Frédéric se reconnaît dans ce tableau.

« Ces rois de Macédoine, dit-il, étoient ce qu'est un roi de Prusse et un roi de Sardaigne de nos jours. »

Si Montesquieu écrit avec grande raison : « César pardonna à tout le monde; mais il me semble que la modération que l'on montre après qu'on a tout usurpé, ne mérite pas de grandes louanges[1]; » Frédéric proteste :

« Ceci est d'un critique outré. Sylla n'en usa pas avec autant de modération que César; une âme basse qui auroit pu se venger l'auroit pourtant fait. Mais César ne sait que pardonner. Il est toujours beau de pardonner, quand même on n'a plus rien à craindre. »

Sans doute il est beau de pardonner ... à des coupables. Mais pardonner à ceux dont on a égorgé les enfants, à ceux qu'on a dépouillés, ruinés, asservis le fer à la main, en violant toutes les lois et tous les serments, c'est un genre de clémence à l'usage des conquérants; il ne faut pas demander aux victimes de le comprendre, ni aux honnêtes gens de l'admirer.

Les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains* faisant partie des livres classiques qu'on met entre les mains de la jeunesse, on les a souvent annotées dans ces derniers temps. De savants professeurs, des littérateurs émé-

1. *Considérations*, ch. XI.

rites : MM. Longueville, Dezobry, Mazure, Olleris, l'abbé Drioux, ont donné de bonnes éditions qui font honneur à l'enseignement universitaire. Il me sera permis de distinguer parmi ces commentaires celui qu'a publié M. Aubert, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand. Il a recueilli avec soin les variantes de la première édition, et y a joint des notes historiques et littéraires dont j'ai profité plus d'une fois. Du reste, il n'est aucun de ces commentateurs qui ne m'ait appris quelque chose ; c'est un devoir pour moi de remercier publiquement tous ces confrères en Montesquieu.

Novembre 1875.

CONSIDÉRATIONS

SUR

LES CAUSES DE LA GRANDEUR

DES ROMAINS

ET

DE LEUR DÉCADENCE.

1734.

CHAPITRE PREMIER.

1. COMMENCEMENTS DE ROME. — 2. SES GUERRES.

Il ne faut pas prendre, de la ville de Rome, dans ses commencements, l'idée que nous donnent les villes que nous voyons aujourd'hui ; à moins que ce ne soient celles[1] de la Crimée, faites pour renfermer le butin, les bestiaux et les fruits de la campagne. Les noms anciens des principaux lieux de Rome ont tous du rapport à cet usage.

La ville n'avoit pas même de rues, si l'on n'appelle de ce nom la continuation des chemins qui y aboutissoient.

1. A. A moins que ce ne soit de celles de la Crimée. — Nous désignons par A. la première édition de 1734.

Les maisons étoient placées sans ordre, et très-petites; car les hommes, toujours au travail ou dans la place publique, ne se tenoient guère dans les maisons.

Mais la grandeur de Rome parut bientôt dans ses édifices publics. Les ouvrages[1] qui ont donné, et qui donnent encore aujourd'hui la plus haute idée de sa puissance, ont été faits sous les rois. On commençoit déjà à bâtir la ville éternelle[2].

Romulus et ses successeurs furent presque toujours en guerre avec leurs voisins, pour avoir des citoyens, des femmes, ou des terres : ils revenoient dans la ville avec les dépouilles des peuples vaincus : c'étoient des gerbes de blé et des troupeaux : cela y causoit une grande joie. Voilà l'origine des triomphes, qui furent dans la suite la principale cause des grandeurs où cette ville parvint.

Rome accrut beaucoup ses forces par son union avec les Sabins, peuples durs et belliqueux, comme les Lacédémoniens dont ils étoient descendus[3]. Romulus[4] prit leur bouclier qui étoit large, au lieu du petit bouclier argien dont il s'étoit servi jusqu'alors. Et on doit remarquer que ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les maîtres du monde, c'est qu'ayant combattu successivement contre

1. Voyez l'étonnement de Denys d'Halicarnasse, sur les égouts faits par Tarquin. *Ant. Rom.*, lib. III, p. 144, édit. Bas., an. 1549. Ils subsistent encore. (M.) Conf. Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, IIIe partie, chap. VI : « Dès les commencements, les ouvrages publics furent tels, que Rome n'en rougit pas, depuis même qu'elle se vit maîtresse du monde, etc. »

2. Ce paragraphe n'est point dans A.

3. C'est une erreur prise de Denys d'Halicarnasse.

4. Plutarque, *Vie de Romulus*. (M.) — A. rédige ainsi ce paragraphe : « Les forces de Rome s'accrurent beaucoup par son union avec les Sabins, peuple dur et belliqueux comme les Lacédémoniens dont il étoit descendu. Romulus prit la façon de leur bouclier, qui étoit large, etc. »

tous les peuples, ils ont toujours renoncé à leurs usages, sitôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs[1].

On pensoit alors, dans les républiques d'Italie, que les traités qu'elles avoient faits avec un roi, ne les obligeoient point envers son successeur; c'étoit pour elles une espèce de droit des gens[2] : ainsi tout ce qui avoit été soumis par un roi de Rome se prétendoit libre sous un autre, et les guerres naissoient toujours des guerres[3].

Le règne de Numa, long et pacifique, étoit très-propre à laisser Rome dans sa médiocrité; et si elle eût eu dans ce temps-là un territoire moins borné et une puissance plus grande, il y a apparence que sa fortune eût été fixée pour jamais[4].

Une des causes de sa prospérité, c'est que ses rois furent tous de grands personnages[5]. On ne trouve point ailleurs, dans les histoires, une suite non interrompue de tels hommes d'état et de tels capitaines[6].

Dans la naissance des sociétés, ce sont les chefs des républiques qui font l'institution; et c'est ensuite l'institution qui forme les chefs des républiques.

Tarquin prit la couronne, sans être élu par le sénat[7], ni par le peuple. Le pouvoir devenoit héréditaire; il le

1. Ceci est pris de Salluste, *Catilina,* chap. L.

2. Cela paroît par toute l'histoire des rois de Rome. (M.)

3. Ce paragraphe n'est point dans A.

4. Ceci est pris de Machiavel, *Discours sur Tite-Live,* liv. I, chap. XXIX.

5. A. n'a point ce paragraphe ni les deux suivants.

6. Resterait à savoir ce qu'il y a de vrai dans l'histoire des rois de Rome. C'est une question qu'on n'agitait pas encore au temps de Montesquieu. Le doute est venu avec Beaufort.

7. Le sénat nommoit un magistrat de l'interrègne, qui élisoit le roi : cette élection devoit être confirmée par le peuple. Voyez Denys d'Halicarnasse, liv. II, III et IV. (M.)

rendit absolu. Ces deux révolutions furent bientôt suivies d'une troisième.

Son fils Sextus, en violant Lucrèce, fit une chose qui a presque toujours fait chasser les tyrans d'une ville[1] où ils ont commandé : car le peuple, à qui une action pareille fait si bien sentir sa servitude, prend d'abord une résolution extrême[2].

Un peuple peut aisément souffrir qu'on exige de lui de nouveaux tributs; il ne sait pas s'il ne retirera point quelque utilité de l'emploi qu'on fera de l'argent qu'on lui demande : mais quand on lui fait un affront, il ne sent que son malheur, et il y ajoute l'idée de tous les maux qui sont possibles.

Il est pourtant vrai que la mort de Lucrèce ne fut que l'occasion de la révolution qui arriva : car un peuple fier, entreprenant, hardi, et renfermé dans des murailles, doit nécessairement secouer le joug, ou adoucir ses mœurs.

Il devoit arriver de deux choses l'une : ou que Rome changeroit son gouvernement, ou qu'elle resteroit[3] une petite et pauvre monarchie.

L'histoire moderne nous fournit un exemple de ce qui arriva pour lors à Rome, et ceci est bien remarquable : car, comme les hommes ont eu dans tous les temps les mêmes passions, les occasions qui produisent les grands changements sont différentes, mais les causes sont toujours les mêmes.

Comme Henri VII, roi d'Angleterre, augmenta le pouvoir des communes pour avilir les grands, Servius Tul-

1. A. Des villes où ils ont commandé.

2. Florus, I, 8. *Sic enim effectum est ut agitatus injuriis populus cupiditate libertatis incenderetur.*

3. A. Ou resteroit.

lius, avant lui, avoit étendu les priviléges du peuple[1] pour abaisser le sénat. Mais le peuple, devenu d'abord plus hardi, renversa l'une et l'autre monarchie.

Le portrait de Tarquin n'a point été flatté; son nom n'a échappé à aucun des orateurs qui ont eu à parler contre la tyrannie. Mais sa conduite avant son malheur, que l'on voit qu'il prévoyoit; sa douceur pour les peuples vaincus; sa libéralité envers les soldats; cet art qu'il eut d'intéresser tant de gens à sa conservation; ses ouvrages publics; son courage à la guerre; sa constance dans son malheur; une guerre de vingt ans, qu'il fit ou qu'il fit faire au peuple romain, sans royaume et sans biens; ses continuelles ressources, font bien voir que ce n'étoit pas un homme méprisable.

Les places que la postérité donne sont sujettes, comme les autres, aux caprices de la fortune[2]. Malheur à la réputation de tout prince qui est opprimé par un parti qui devient le dominant, ou qui a tenté de détruire un préjugé qui lui survit!

Rome, ayant chassé les rois, établit des consuls annuels; c'est encore ce qui la porta à ce haut degré de puissance. Les princes ont, dans leur vie, des périodes d'ambition; après quoi, d'autres passions, et l'oisiveté même, succèdent: mais la république ayant des chefs qui changeoient tous les ans, et qui cherchoient à signaler leur magistrature pour en obtenir de nouvelles, il n'y avoit pas un moment de perdu pour l'ambition; ils engageoient le sénat à proposer au peuple la guerre, et lui montroient tous les jours de nouveaux ennemis.

1. Voyez Zonare et Denys d'Halicarnasse, liv. IV. (M.)

2. *Esprit des lois*, XXI, II. « Ce ne fut que la victoire qui décida s'il falloit dire *la foi punique* ou *la foi romaine*. »

Ce corps y étoit déjà assez porté de lui-même : car, étant fatigué sans cesse par les plaintes et les demandes du peuple, il cherchoit à le distraire de ses inquiétudes, et à l'occuper au dehors[1].

Or, la guerre étoit presque toujours agréable au peuple; parce que, par la sage distribution du butin, on avoit trouvé le moyen de la lui rendre utile.

Rome étant une ville sans commerce, et presque sans arts, le pillage étoit le seul moyen que les particuliers eussent pour s'enrichir[2].

On avoit donc mis de la discipline dans la manière de piller; et on y observoit, à peu près, le même ordre qui se pratique aujourd'hui chez les petits Tartares.

Le butin étoit mis en commun[3], et on le distribuoit aux soldats : rien n'étoit perdu, parce qu'avant de partir, chacun avoit juré qu'il ne détourneroit rien à son profit[4]. Or, les Romains étoient le peuple du monde le plus religieux sur le serment, qui fut toujours le nerf de leur discipline militaire[5].

Enfin, les citoyens qui restoient dans la ville, jouissoient aussi des fruits de la victoire. On confisquoit une partie des terres du peuple vaincu, dont on faisoit deux parts : l'une se vendoit au profit du public; l'autre étoit distribuée aux pauvres citoyens, sous la charge d'une rente en faveur de la république.

1. D'ailleurs, l'autorité du sénat étoit moins bornée dans les affaires du dehors, que dans celles de la ville. (M.)

2. Saint-Évremond, ch. II. « A proprement parler, les Romains étoient des voisins fâcheux et violents qui vouloient chasser les justes possesseurs de leurs maisons, et labourer, la force à la main, les champs des autres. »

3. Voyez Polybe, liv. X, ch. XVI. (M.)

4. A. Rien n'étoit perdu, parce que chacun avoit juré, avant de partir, de ne rien détourner à son profit, et que les Romains étoient, etc.

5. *Esprit des lois*, VII, XIII. *Inf.*, ch. X.

Les consuls, ne pouvant obtenir l'honneur du triomphe que par une conquête ou une victoire, faisoient la guerre avec une impétuosité extrême : on alloit droit à l'ennemi, et la force décidoit d'abord.

Rome étoit donc dans une guerre éternelle et toujours violente : or, une nation toujours en guerre[1], et par principe de gouvernement, devoit nécessairement périr, ou venir à bout de toutes les autres, qui, tantôt en guerre, tantôt en paix, n'étoient jamais si propres à attaquer, ni si préparées à se défendre.

Par là, les Romains acquirent une profonde connoissance de l'art militaire. Dans les guerres passagères, la plupart des exemples sont perdus; la paix donne d'autres idées, et on oublie ses fautes et ses vertus même.

Une autre suite du principe de la guerre continuelle, fut que les Romains ne firent jamais la paix que vainqueurs : en effet, à quoi bon faire une paix honteuse avec un peuple, pour en aller attaquer un autre?

Dans cette idée, ils augmentoient toujours leurs prétentions à mesure de leurs défaites[2]; par là, ils consternoient les vainqueurs, et s'imposoient à eux-mêmes une plus grande nécessité de vaincre.

Toujours exposés aux plus affreuses vengeances, la constance et la valeur leur devinrent nécessaires[3]; et ces vertus ne purent être distinguées chez eux de l'amour de

1. A. met ici la note suivante : « Les Romains regardoient les étrangers comme des ennemis : *hostis,* selon Varron, *De lingua latina,* liv. IV, signifioit au commencement un étranger qui vivoit sous ses propres lois. »

2. *Romani enim graviores tunc sunt quando vincuntur.* Vie de Valérien dans les *Historiæ Augustæ scriptores.* C'est une vieille maxime de la politique romaine qui survécut à la décadence de l'Empire. V. *inf.,* ch. IV. Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle,* IIIe partie, ch. VI.

3. A. Leur devinrent des vertus nécessaires; et elles ne purent, etc.

soi-même, de sa famille, de sa patrie, et de tout ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes[1].

Les peuples d'Italie n'avoient aucun usage des machines propres à faire les siéges[2]; et, de plus, les soldats n'ayant point de paye, on ne pouvoit pas les retenir longtemps devant une place : ainsi peu de leurs guerres étoient décisives. On se battoit, pour avoir le pillage du camp ennemi, ou de ses terres; après quoi, le vainqueur et le vaincu se retiroient chacun dans sa ville. C'est ce qui fit la résistance des peuples d'Italie, et en même temps l'opiniâtreté des Romains à les subjuguer : c'est ce qui donna à ceux-ci des victoires qui ne les corrompirent point, et qui leur laissèrent toute leur pauvreté.

1. A. ajoute le paragraphe suivant :

« Il étoit arrivé à l'Italie ce que l'Amérique a éprouvé de nos jours ; les naturels du pays, foibles et dispersés, ayant cédé leurs terres à de nouveaux habitants, elle étoit peuplée par trois différentes nations : les Toscans *, les Gaulois et les Grecs. Les Gaulois n'avoient aucune relation avec les Grecs, ni avec les Toscans **. Ceux-ci composoient une association qui avoit une langue, des manières et des mœurs particulières; et les colonies grecques, qui tiroient leur origine de différents peuples souvent ennemis, avoient des intérêts assez séparés.

« Le monde de ce temps-là n'étoit pas comme notre monde d'aujourd'hui : les voyages, les conquêtes, le commerce, l'établissement des grands États ; les inventions des postes, de la boussole et de l'imprimerie, une certaine police générale, ont facilité les communications et établi parmi nous un art qu'on appelle la politique; chacun voit d'un coup d'œil tout ce qui se remue dans l'univers, et pour peu qu'un peuple montre d'ambition, il effraye d'abord tous les autres. »

2. Denys d'Halicarnasse le dit formellement, liv. IX ; et cela paroît par l'histoire. Ils ne savoient point faire de galeries pour se mettre à couvert des assiégés ; ils tâchoient de prendre les villes par escalade. Éphorus a écrit qu'Artémon, ingénieur, inventa les grosses machines pour battre les plus fortes murailles. Périclès s'en servit le premier au siége de Samos, dit Plutarque, *Vie de Périclès*. (M.)

* C'est ainsi que l'auteur nomme toujours les Étrusques.

** A. Met en note : « On ne sait pas bien si ils (les Toscans) étoient du pays, ou venus d'ailleurs. Denys d'Halicarnasse les croit naturels d'Italie. » L. I. (M.)

S'ils avoient rapidement conquis toutes les villes voisines, ils se seroient trouvés dans la décadence à l'arrivée de Pyrrhus, des Gaulois et d'Annibal; et, par la destinée de presque tous les états du monde, ils auroient passé trop vite de la pauvreté aux richesses, et des richesses à la corruption.

Mais Rome, faisant toujours des efforts, et trouvant toujours des obstacles, faisoit sentir sa puissance, sans pouvoir l'étendre; et, dans une circonférence très-petite, elle s'exerçoit à des vertus qui devoient être si fatales à l'univers.

Tous les peuples d'Italie n'étoient pas également belliqueux : les Toscans étoient amollis par leurs richesses et par leur luxe; les Tarentins, les Capouans, presque toutes les villes de la Campanie et de la Grande-Grèce[1], languissoient dans l'oisiveté et dans les plaisirs. Mais les Latins, les Herniques, les Sabins, les Eques et les Volsques aimoient passionnément la guerre; ils étoient autour de Rome; ils lui firent une résistance inconcevable, et furent ses maîtres en fait d'opiniâtreté.

Les villes Latines étoient des colonies d'Albe, qui furent fondées[2] par Latinus Sylvius. Outre une origine commune avec les Romains, elles avoient encore des rites communs; et Servius Tullius[3] les avoit engagées à faire bâtir un temple dans Rome[4], pour être le centre de l'union des deux peuples. Ayant perdu une grande bataille auprès du lac

1. A. Tous les peuples d'Italie n'étoient pas également belliqueux; ceux qui tenoient la partie orientale comme les Tarentins et les Capouans, toutes les villes de la Campanie et de la Grande-Grèce, etc.

2. Comme on le voit dans le traité intitulé *Origo gentis Romanæ*, qu'on croit être d'Aurélius Victor, ch. XVII. (M.)

3. Denys d'Halicarnasse, liv. IV. (M.)

4. C'était un temple de Diane, placé sur le sommet du mont Aventin.

Régille, elles furent soumises à une alliance et une société[1] de guerre avec les Romains.

On vit manifestement, pendant le peu de temps que dura la tyrannie des décemvirs, à quel point l'agrandissement de Rome dépendoit de sa liberté. L'état sembla avoir perdu[2] l'âme qui le faisoit mouvoir.

Il n'y eut plus, dans la ville, que deux sortes de gens : ceux qui souffroient la servitude, et ceux qui, pour leurs intérêts particuliers, cherchoient à la faire souffrir. Les sénateurs se retirèrent de Rome comme d'une ville étrangère; et les peuples voisins ne trouvèrent de résistance nulle part.

Le sénat ayant eu le moyen de donner une paye aux soldats, le siége de Véïes fut entrepris; il dura dix ans. On vit un nouvel art chez les Romains, et une autre manière de faire la guerre ; leurs succès furent plus éclatants; ils profitèrent mieux de leurs victoires; ils firent de plus grandes conquêtes; ils envoyèrent plus de colonies : enfin, la prise de Véïes fut une espèce de révolution.

Mais les travaux ne furent pas moindres. S'ils portèrent de plus rudes coups aux Toscans, aux Eques et aux Volsques, cela même fit que les Latins et les Herniques, leurs alliés, qui avoient les mêmes armes et la même discipline qu'eux, les abandonnèrent; que des ligues se formèrent chez les Toscans; et que les Samnites, les plus belliqueux de tous les peuples de l'Italie, leur firent la guerre avec fureur.

1. Voyez, dans Denys d'Halicarnasse, liv. VI, un des traités faits avec eux. (M.)

2. Sous prétexte de donner au peuple des lois écrites, ils se saisirent du gouvernement. Voyez Denys d'Halicarnasse, liv. XI. (M.) Conf. *Esprit des lois,* XI, xv.

Depuis l'établissement de la paye, le sénat ne distribua plus aux soldats les terres des peuples vaincus : il imposa d'autres conditions; il les obligea, par exemple, de fournir[1] à l'armée une solde pendant un certain temps, de lui donner du blé et des habits[2].

La prise de Rome par les Gaulois ne lui ôta rien de ses forces : l'armée, plus dissipée que vaincue, se retira presque entière à Véïes; le peuple se sauva dans les villes voisines; et l'incendie de la ville ne fut que l'incendie de quelques cabanes de pasteurs[3].

1. Voyez les traités qui furent faits. (M.)
2. A. n'a point ce paragraphe.
3. Ceci ne s'accorde guère avec ce que l'auteur nous a dit de la magnificence des édifices publics sous les rois.

CHAPITRE II.

DE L'ART DE LA GUERRE CHEZ LES ROMAINS.

Les Romains se destinant à la guerre, et la regardant comme le seul art, ils mirent tout leur esprit et toutes leurs pensées à le perfectionner. C'est, sans doute, un dieu, dit Végèce[1], qui leur inspira la légion.

Ils jugèrent qu'il falloit donner aux soldats de la légion des armes offensives et défensives, plus fortes et plus[2] pesantes que celles de quelque autre peuple que ce fût.

Mais, comme il y a des choses à faire, dans la guerre, dont un corps pesant n'est pas capable, ils voulurent que la légion contînt, dans son sein, une troupe légère, qui pût en sortir, pour engager le combat; et, si la nécessité l'exigeoit, s'y retirer; qu'elle eût encore de la cavalerie, des hommes de trait, et des frondeurs, pour poursuivre les fuyards et achever la victoire; qu'elle fût défendue par toute sorte de machines de guerre, qu'elle traînoit

1. Liv. II, ch. I. (M.)

2. Voyez, dans Polybe, et dans Josèphe, *De bello judaico*, liv. III, chap. VI, quelles étoient les armes du soldat romain. Il y a peu de différence, dit ce dernier, entre les chevaux chargés et les soldats romains. « Ils portent, dit « Cicéron, leur nourriture pour plus de quinze jours, tout ce qui est à leur « usage, tout ce qu'il faut pour se fortifier : et à l'égard de leurs armes, « ils n'en sont pas plus embarrassés que de leurs mains. » *Tuscul.*, liv. II, ch. XV. (M.)

avec elle; que chaque fois[1] elle se retranchât; et fût, comme dit Végèce[2], une espèce de place de guerre.

Pour qu'ils pussent avoir des armes plus pesantes que celles des autres hommes, il falloit qu'ils se rendissent plus qu'hommes; c'est ce qu'ils firent par un travail continuel, qui augmentoit leur force, et par des exercices qui leur donnoient de l'adresse, laquelle n'est autre chose qu'une juste dispensation des forces que l'on a.

Nous remarquons aujourd'hui que nos armées périssent beaucoup par le travail[3] immodéré des soldats; et cependant c'étoit par un travail immense que les Romains se conservoient. La raison en est, je crois, que leurs fatigues étoient continuelles; au lieu que nos soldats passent sans cesse d'un travail extrême à une extrême oisiveté; ce qui est la chose du monde la plus propre à les faire périr.

Il faut que je rapporte ici ce que les auteurs[4] nous disent de l'éducation des soldats romains. On les accoutumoit à aller le pas militaire, c'est-à-dire, à faire en cinq heures vingt milles, et quelquefois vingt-quatre[5]. Pendant ces marches, on leur faisoit porter des poids de soixante livres. On les entretenoit dans l'habitude de courir, et de

1. A. Chaque soir.

2. Lib. II, cap. XXV. (M.)

3. Surtout par le fouillement des terres. (M.) Montesquieu fait peut-être allusion aux travaux entrepris sous Louis XIV pour la construction de l'aqueduc de Maintenon; ces travaux coûtèrent, dit-on, la vie à plus de dix mille soldats. (AUBERT.)

4. Voyez Végèce, liv. I. Voyez, dans Tite-Live, liv. XXVI, ch. LI, les exercices que Scipion l'Africain faisoit faire aux soldats après la prise de Carthage la Neuve. Marius, malgré sa vieillesse, alloit tous les jours au champ de Mars. Pompée, à l'âge de cinquante-huit ans, alloit combattre tout armé avec les jeunes gens; il montoit à cheval, couroit à bride abattue, et lançoit ses javelots. Plutarque, *Vie de Marius et de Pompée.* (M.)

5. Le mille romain valait, suivant Letronne, 1 kilom. 475 mètres.

sauter tout armés : ils prenoient[1], dans leurs exercices, des épées, des javelots, des flèches d'une pesanteur double des armes ordinaires; et ces exercices étoient continuels.

Ce n'étoit pas seulement dans le camp qu'étoit l'école militaire ; il y avoit dans la ville un lieu où les citoyens alloient s'exercer (c'étoit le champ de Mars). Après le travail[2], ils se jetoient dans le Tibre, pour s'entretenir dans l'habitude de nager, et nettoyer la poussière et la sueur.

Nous n'avons plus une juste idée des exercices du corps : un homme qui s'y applique trop nous paroît méprisable, par la raison que la plupart de ces exercices n'ont plus d'autre objet que les agréments; au lieu que, chez les anciens, tout, jusqu'à la danse, faisoit partie de l'art militaire[3].

Il est même arrivé, parmi nous, qu'une adresse trop recherchée dans l'usage des armes dont nous nous servons à la guerre est devenue ridicule; parce que, depuis l'introduction de la coutume des combats singuliers, l'escrime a été regardée comme la science des querelleurs ou des poltrons.

Ceux qui critiquent Homère de ce qu'il relève ordinairement dans ses héros la force, l'adresse, ou l'agilité du corps, devroient trouver Salluste bien ridicule, qui loue Pompée[4] de ce qu'il couroit, sautoit, et portoit un fardeau, aussi bien qu'homme de son temps.

Toutes les fois que les Romains se crurent en danger,

1. Végèce, liv. I, ch. XI, XII, XIV. (M.)

2. *Idem*, ch. X. (M.)

3. Dans A. ce paragraphe et les deux suivants se trouvent au chap. XV, à propos des combats de l'arène.

4. *Cum alacribus saltu, cum velocibus cursu, cum validis vecte certabat.* Fragm. de Salluste, rapporté par Végèce, liv. I, ch. IX. (M.)

ou qu'ils voulurent réparer quelque perte, ce fut une pratique constante, chez eux, d'affermir la discipline militaire[1]. Ont-ils à faire la guerre aux Latins, peuples aussi aguerris qu'eux-mêmes? Manlius songe à augmenter la force du commandement, et fait mourir son fils, qui avoit vaincu sans son ordre. Sont-ils battus à Numance? Scipion Émilien les prive d'abord de tout ce qui les avoit amollis[2]. Les légions romaines ont-elles passé sous le joug en Numidie? Métellus répare cette honte, dès qu'il leur a fait reprendre les institutions anciennes. Marius, pour battre les Cimbres et les Teutons, commence par détourner les fleuves; et Sylla fait si bien[3] travailler les soldats de son armée effrayée de la guerre contre Mithridate, qu'ils lui demandent le combat comme la fin de leurs peines.

Publius Nasica, sans besoin, leur fit construire une armée navale[4]. On craignoit plus l'oisiveté que les ennemis.

Aulugelle[5] donne d'assez mauvaises raisons de la coutume des Romains, de faire saigner les soldats qui avoient commis quelque faute: la vraie est que, la force étant la principale qualité du soldat, c'étoit le dégrader que de l'affoiblir[6].

Des hommes si endurcis[7] étoient ordinairement sains.

1. Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle,* IIIe partie, ch. VI. « La discipline militaire est la chose qui a paru la première dans leur État et la dernière qui s'y est perdue, tant elle étoit attachée à la constitution de leur république. »

2. Il vendit toutes les bêtes de somme de l'armée, et fit porter à chaque soldat du blé pour trente jours, et sept pieux. *Somm.* de Florus, liv. LVII. (M.)

3. Frontin, *Stratagèmes,* liv. I, ch. XI et XX. (M.)

4. Une flotte.

5. Liv. X, ch. VIII. (M.)

6. Ce paragraphe manque dans A.

7. A. Ces hommes si endurcis, etc.

On ne remarque pas, dans les auteurs, que les armées romaines, qui faisoient la guerre en tant de climats, périssent beaucoup par les maladies ; au lieu qu'il arrive presque continuellement, aujourd'hui, que des armées, sans avoir combattu, se fondent, pour ainsi dire, dans une campagne.

Parmi nous, les désertions sont fréquentes ; parce que les soldats sont la plus vile partie de chaque nation [1], et qu'il n'y en a aucune qui ait ou qui croie avoir [2] un certain avantage sur les autres. Chez les Romains, elles étoient plus rares : des soldats tirés du sein d'un peuple si fier, si orgueilleux, si sûr de commander aux autres, ne pouvoient guère penser à s'avilir jusqu'à cesser d'être Romains.

Comme leurs armées n'étoient pas nombreuses, il étoit aisé de pourvoir à leur subsistance ; le chef pouvoit mieux les connoître, et voyoit plus aisément les fautes et les violations de la discipline.

La force de leurs exercices, les chemins admirables qu'ils avoient construits, les mettoient en état de faire des marches longues et rapides [3]. Leur présence inopinée glaçoit les esprits : ils se montroient surtout après un mauvais succès, dans le temps que leurs ennemis étoient dans cette négligence que donne la victoire [4].

Dans nos combats d'aujourd'hui, un particulier n'a guère de confiance qu'en la multitude : mais chaque Romain, plus robuste et plus aguerri que son ennemi,

1. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, l'armée se formait par des recrues volontaires.

2. A. Qui ait ou croie avoir, etc.

3. Voyez surtout la défaite d'Asdrubal, et leur diligence contre Viriatus. (M.)

4. A. n'a point ce paragraphe.

comptoit toujours sur lui-même ; il avoit naturellement du courage, c'est-à-dire, de cette vertu qui est le sentiment de ses propres forces[1].

Leurs troupes étant toujours les mieux disciplinées, il étoit difficile que, dans le combat le plus malheureux, ils ne se ralliassent[2] quelque part, ou que le désordre ne se mît quelque part chez les ennemis. Aussi les voit-on continuellement, dans les histoires, quoique surmontés dans le commencement par le nombre ou par l'ardeur des ennemis, arracher enfin la victoire de leurs mains.

Leur principale attention étoit d'examiner en quoi leur ennemi pouvoit avoir de la supériorité sur eux ; et d'abord ils y mettoient ordre. Ils s'accoutumèrent[3] à voir le sang et les blessures dans les spectacles des gladiateurs, qu'ils prirent des Étrusques[4].

Les épées tranchantes[5] des Gaulois, les éléphants de Pyrrhus, ne les surprirent qu'une fois. Ils suppléèrent à la foiblesse de leur cavalerie[6], d'abord en ôtant les brides des chevaux, pour que l'impétuosité[7] n'en pût être arrêtée ; ensuite en y mêlant des vélites[8]. Quand ils eurent

1. Dans A. cet alinéa est placé plus haut, à la suite de celui qui commence par : Publius Nasica, etc.

2. A. Quelques Romains ne se ralliassent quelque part, ou que le désordre ne se mît aussi quelque part, etc.

3. Cette phrase n'est point dans A.

4. Fragment de Nicolas de Damas, liv. X, tiré d'Athénée, liv. IV, ch. XIII. Avant que les soldats partissent pour l'armée, on leur donnoit un combat de gladiateurs. Jules Capit., *Vie de Maxime et de Balbin*, ch. VIII. (M.)

5. Les Romains présentoient leurs javelots, qui recevoient les coups des épées gauloises, et les émoussoient. (M.)

6. Elle fut encore meilleure que celles des petits peuples d'Italie. On la formoit des principaux citoyens, à qui le public entretenoit un cheval. Quand elle mettoit pied à terre, il n'y avoit point d'infanterie plus redoutable, et très-souvent elle déterminoit la victoire. (M.)

7. A. Afin que l'impétuosité, etc.

8. C'étoient de jeunes hommes légèrement armés, et les plus agiles de la

connu l'épée espagnole[1], ils quittèrent la leur[2]. Ils éludèrent la science des pilotes, par l'invention d'une machine que Polybe nous a décrite. Enfin, comme dit Josèphe[3], la guerre étoit pour eux une méditation ; la paix, un exercice.

Si quelque nation tint, de la nature[4] ou de son institution, quelque avantage particulier, ils en firent d'abord usage : ils n'oublièrent rien pour avoir des chevaux numides, des archers crétois, des frondeurs baléares, des vaisseaux rhodiens.

Enfin, jamais nation ne prépara la guerre avec tant de prudence, et ne la fit avec tant d'audace.

légion, qui, au moindre signal, sautoient sur la croupe des chevaux, ou combattoient à pied. Valère Maxime, liv. II, ch. III, § 3 ; Tite-Live, liv. XXVI, ch. IV. (M.

1. Fragm. de Polybe, rapporté par Suidas au mot Μάχαιρα. (M.)
2. Cette phrase n'est point dans A.
3. *De bello judaico*, liv. III, ch. VI. (M.)
4. A. Si quelque nation eut de la nature.

CHAPITRE III.

COMMENT LES ROMAINS PURENT S'AGRANDIR.

Comme les peuples de l'Europe ont, dans ces temps-ci[1], à peu près les mêmes arts, les mêmes armes, la même discipline et la même manière de faire la guerre, la prodigieuse fortune des Romains nous paroît inconcevable. D'ailleurs, il y a aujourd'hui une telle disproportion dans la puissance, qu'il n'est pas possible qu'un petit état sorte, par ses propres forces, de l'abaissement où la Providence l'a mis.

Ceci demande qu'on y réfléchisse : sans quoi, nous verrions des événemens sans les comprendre ; et, ne sentant pas bien la différence des situations, nous croirions, en lisant l'histoire ancienne, voir d'autres hommes que nous.

Une expérience continuelle a pu faire connoître en Europe qu'un prince qui a un million de sujets ne peut, sans se détruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupes : il n'y a donc que les grandes nations qui aient des armées.

Il n'en étoit pas de même dans les anciennes républiques ; car cette proportion des soldats au reste du

1. A. n'a point les mots : dans ces temps-ci.

peuple, qui est aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvoit être aisément[1] comme d'un à huit.

Les fondateurs des anciennes républiques avoient également partagé les terres : cela seul faisoit un peuple puissant, c'est-à-dire, une société bien réglée[2] ; cela faisoit aussi une bonne armée, chacun ayant un égal intérêt, et très-grand, à défendre sa patrie.

Quand les lois n'étoient plus rigidement observées, les choses revenoient au point où elles sont à présent parmi nous : l'avarice de quelques particuliers, et la prodigalité des autres, faisoient passer les fonds de terre dans peu de mains; et d'abord les arts s'introduisoient, pour les besoins mutuels des riches et des pauvres. Cela faisoit qu'il n'y avoit presque plus de citoyens, ni de soldats; car les fonds de terre, destinés auparavant à l'entretien de ces derniers, étoient employés à celui des esclaves et des artisans[3], instruments du luxe des nouveaux possesseurs : sans quoi l'État, qui, malgré son déréglement, doit subsister, auroit péri[4]. Avant la corruption, les revenus primitifs de l'État étoient partagés entre les soldats, c'est-à-dire, les laboureurs : lorsque la république étoit corrompue, ils passoient d'abord à des hommes riches, qui les rendoient aux esclaves et aux artisans, d'où on en

1. A. Y pouvoit être à peu près comme d'un à huit.

2. L'économie politique a donné des idées plus justes sur la vie des peuples. Personne aujourd'hui ne croira que le partage égal des terres puisse subsister dans un pays, et encore moins constituer un peuple puissant.

3. A. Car les fonds de terre employés auparavant à l'entretien de ces derniers, ne servoient plus qu'à celui des esclaves, etc.

4. A. Sans quoi l'État, etc., auroit péri; et ces sortes de gens ne pouvoient être de bons soldats ; ils étoient lâches et déjà corrompus par le luxe des villes, etc.

retiroit, par le moyen des tributs, une partie pour l'entretien des soldats[1].

Or, ces sortes de gens n'étoient guère propres à la guerre : ils étoient lâches, et déjà corrompus par le luxe des villes, et souvent par leur art même ; outre que, comme ils n'avoient point proprement de patrie, et qu'ils jouissoient de leur industrie partout, ils avoient peu à perdre ou à conserver.

Dans un dénombrement de Rome[2], fait quelque temps après l'expulsion des rois, et dans celui que Démétrius de Phalère fit à Athènes[3], il se trouva, à peu près, le même nombre d'habitants; Rome en avoit quatre cent quarante mille; Athènes, quatre cent trente et un mille. Mais ce dénombrement de Rome tombe dans un temps où elle étoit dans la force de son institution ; et celui d'Athènes, dans un temps où elle étoit entièrement corrompue. On trouva que le nombre des citoyens pubères faisoit, à Rome, le quart de ses habitants; et qu'il faisoit, à Athènes, un peu moins du vingtième : la puissance de Rome étoit donc à celle d'Athènes, dans ces divers temps, à peu près comme un quart est à un vingtième, c'est-à-dire, qu'elle étoit cinq fois plus grande[4].

Les rois Agis et Cléomènes, voyant qu'au lieu de neuf mille citoyens[5] qui étoient à Sparte du temps de Lycurgue[6],

1. Cette phrase manque dans A.

2. C'est le dénombrement dont parle Denys d'Halicarnasse dans le livre IX, art. 25, et qui me paroît être le même que celui qu'il rapporte à la fin de son sixième livre, qui fut fait seize ans après l'expulsion des rois. (M.)

3. *Ctésiclès,* dans Athénée, liv. VI, ch. XVI. (M.)

4. Tout ce paragraphe manque dans A.

5. A. Au lieu de trente mille citoyens, etc.

6. C'étoient des citoyens de la ville, appelés proprement Spartiates. Lycurgue fit, pour eux, deux mille parts ; il en donna trente mille aux autres habitants. V. Plutarque, *Vie de Lycurgue.* (M.)

il n'y en avoit plus que sept cents, dont à peine cent possédoient des terres[1], et que tout le reste n'étoit qu'une populace sans courage, ils entreprirent de rétablir les lois[2] à cet égard; et Lacédémone[3] reprit sa première puissance, et redevint formidable à tous les Grecs.

Ce fut le partage égal des terres qui rendit Rome capable de sortir d'abord de son abaissement; et cela se sentit bien, quand elle fut corrompue.

Elle étoit une petite république, lorsque les Latins ayant refusé le secours de troupes qu'ils étoient obligés de donner, on leva sur-le-champ dix légions dans la ville[4]. « A peine à présent, dit Tite-Live, Rome, que le monde entier ne peut contenir, en pourroit-elle faire autant, si un ennemi paroissoit tout à coup devant ses murailles; marque certaine que nous ne nous sommes point agrandis, et que nous n'avons fait qu'augmenter le luxe et les richesses qui nous travaillent. »

« Dites-moi, disoit Tibérius Gracchus aux nobles[5], qui vaut mieux, un citoyen, ou un esclave perpétuel; un soldat, ou un homme inutile à la guerre[6]? Voulez-vous, pour avoir quelques arpents de terre plus que les autres citoyens, renoncer à l'espérance de la conquête du reste du monde, ou vous mettre en danger de vous voir enlever par les ennemis ces terres que vous nous refusez? »

1. Voyez Plutarque, *Vie d'Agis et de Cléomènes.* (M.)

2. Voyez Plutarque, *ibid.* (M.)

3. A. Et dès ce moment Lacédémone, etc.

4. Tite-Live, première décade, liv. VII, ch. XXV. Ce fut quelque temps après la prise de Rome, sous le consulat de L. Furius Camillus, et de Ap. Claudius Crassus. (M.)

5. Appian, *De la Guerre civile,* liv. I, ch. II. (M.)

6. A. Qui vaut mieux d'un citoyen ou d'un esclave perpétuel? Qui est-ce qui est plus utile, un soldat ou un homme impropre à la guerre?

CHAPITRE IV.

1. DES GAULOIS. — 2. DE PYRRHUS.
3. PARALLÈLE DE CARTHAGE ET DE ROME [1].
GUERRE D'ANNIBAL.

Les Romains eurent bien des guerres avec les Gaulois. L'amour de la gloire, le mépris de la mort, l'obstination pour vaincre, étoient les mêmes dans les deux peuples; mais les armes étoient différentes. Le bouclier des Gaulois étoit petit, et leur épée mauvaise : aussi furent-ils traités à peu près comme, dans les derniers siècles, les Mexicains l'ont été par les Espagnols. Et ce qu'il y a de surprenant, c'est que ces peuples, que les Romains rencontrèrent dans presque tous les lieux, et dans presque tous les temps, se laissèrent détruire les uns après les autres, sans jamais connoître, chercher, ni prévenir la cause de leurs malheurs.

Pyrrhus vint faire la guerre aux Romains dans le temps qu'ils étoient en état de lui résister et de s'instruire par ses victoires : il leur apprit à se retrancher, à choisir et à disposer un camp : il les accoutuma aux éléphants, et les prépara pour de plus grandes guerres [2].

1. Dans ce parallèle, Montesquieu s'est visiblement inspiré de Bossuet. *Discours sur l'histoire universelle,* IIIe partie, ch. VI. Et tous deux ont suivi Polybe.

2. Saint-Évremond, *Réflexions sur les divers génies du peuple romain*

La grandeur de Pyrrhus ne consistoit que dans ses qualités personnelles[1]. Plutarque nous dit qu'il fut obligé de faire la guerre de Macédoine, parce qu'il ne pouvoit entretenir huit mille hommes de pied[2], et cinq cents chevaux qu'il avoit[3]. Ce prince, maître d'un petit État, dont on n'a plus entendu parler après lui, étoit un aventurier, qui faisoit des entreprises continuelles, parce qu'il ne pouvoit subsister qu'en entreprenant.

Tarente, son alliée, avoit bien dégénéré de l'institution des Lacédémoniens, ses ancêtres[4]. Il auroit pu faire de grandes choses avec les Samnites; mais les Romains les avoient presque détruits[5].

Carthage, devenue riche plus tôt que Rome, avoit aussi été plutôt corrompue : ainsi, pendant qu'à Rome les emplois publics ne s'obtenoient que par la vertu, et ne donnoient d'utilité que l'honneur et une préférence aux fatigues, tout ce que le public peut donner aux particuliers se vendoit à Carthage, et tout service rendu par les particuliers y étoit payé par le public[6].

dans les différents temps de la République, ch. VI. « La guerre de Pyrrhus ouvrit l'esprit aux Romains. Avec un ennemi qui avoit tant d'expérience, ils devinrent plus industrieux et plus éclairés qu'ils n'étoient auparavant. Ils trouvèrent le moyen de se garantir des éléphants, qui avoient mis le désordre dans les légions au premier combat; ils évitèrent les plaines et cherchèrent des lieux avantageux contre une cavalerie qu'ils avoient méprisée mal à propos. Ils apprirent ensuite à former leur camp sur celui de Pyrrhus, après avoir admiré l'ordre et la distinction de ses troupes, tandis que chez eux tout étoit en confusion. »

1. *Vie de Pyrrhus.* (M.)

2. A. Six mille hommes de pied.

3. Voyez un fragment du livre premier de Dion, dans l'*Extrait des vertus et des vices.* (M.)

4. Justin, liv. XX, ch. I. (M.) C'est le défaut de Montesquieu de voir des Lacédémoniens partout. (V. *sup.*, ch. I.)

5. Ce paragraphe manque dans A.

6. Bossuet, *l. c.* « Les richesses mènent naturellement une république

La tyrannie d'un prince ne met pas un État plus près de sa ruine, que l'indifférence pour le bien commun n'y met une république. L'avantage d'un État libre est que les revenus y sont mieux administrés : mais, lorsqu'ils le sont plus mal? L'avantage d'un État libre est qu'il n'y a point de favoris; mais quand cela n'est pas, et qu'au lieu des amis et des parents du prince, il faut faire la fortune des amis et des parents de tous ceux qui ont part au gouvernement, tout est perdu; les lois y sont éludées plus dangereusement qu'elles ne sont violées par un prince, qui, étant toujours le plus grand citoyen de l'État, a le plus d'intérêt à sa conservation.

Des anciennes mœurs, un certain usage[1] de la pauvreté, rendoient à Rome les fortunes à peu près égales : mais, à Carthage, des particuliers avoient les richesses des rois.

De deux factions qui régnoient à Carthage, l'une vouloit toujours la paix, et l'autre toujours la guerre; de façon qu'il étoit impossible d'y jouir de l'une, ni d'y bien faire l'autre.

Pendant qu'à Rome la guerre réunissoit d'abord tous les intérêts, elle les séparoit encore plus à Carthage[2].

Dans les États gouvernés par un prince, les divisions

marchande (à la ruine) : on veut jouir de ses biens, et on croit tout trouver dans son argent. »

1. Une certaine habitude.

2. La présence d'Annibal fit cesser, parmi les Romains, toutes les divisions : mais la présence de Scipion aigrit celles qui étoient déjà parmi les Carthaginois ; elle ôta au gouvernement tout ce qui lui restoit de force ; les généraux, le sénat, les grands devinrent plus suspects au peuple, et le peuple devint plus furieux. Voyez, dans Appien, toute cette guerre du premier Scipion. (M.)

* A. Elle lia les forces de la ville. Les généraux, le sénat, les grands, devinrent plus suspects au peuple, etc.

s'apaisent aisément, parce qu'il a dans ses mains une puissance coercitive[1], qui ramène les deux partis; mais dans une république, elles sont plus durables, parce que le mal attaque ordinairement la puissance même qui pourroit le guérir.

A Rome, gouvernée par les lois, le peuple souffroit que le sénat eût la direction des affaires : à Carthage, gouvernée par des abus, le peuple vouloit tout faire par lui-même.

Carthage, qui faisoit la guerre avec son opulence contre la pauvreté romaine, avoit, par cela même, du désavantage[2] : l'or et l'argent s'épuisent; mais la vertu, la constance, la force et la pauvreté ne s'épuisent jamais.

Les Romains étoient ambitieux par orgueil, et les Carthaginois par avarice; les uns vouloient commander, les autres vouloient acquérir ; et ces derniers, calculant sans cesse la recette[3] et la dépense, firent toujours la guerre sans l'aimer.

Des batailles perdues, la diminution du peuple, l'affoiblissement du commerce, l'épuisement du trésor public, le soulèvement des nations voisines, pouvoient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures : mais Rome ne se conduisoit point par le sentiment des biens et des maux; elle ne se déterminoit que par sa gloire ; et, comme elle n'imaginoit point qu'elle pût être

1. C'est-à-dire la puissance exécutive.

2. L'auteur a toujours l'air de supposer que la guerre ne coûte rien ; qu'elle ne demande que du courage et de la patience, et que par conséquent les peuples les plus pauvres et les plus rudes finissent toujours par avoir l'avantage. Cela n'est point vrai des temps modernes; je doute que cela soit vrai, même de l'antiquité.

3. A. Et ces derniers, avec un esprit mercantile, calculant sans cesse, etc.

si elle ne commandoit pas, il n'y avoit point d'espérance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'auroit point imposée.

Il n'y a rien de si puissant qu'une république où l'on observe les lois, non pas par crainte, non pas par raison, mais par passion, comme furent Rome et Lacédémone : car pour lors, il se joint à la sagesse d'un bon gouvernement toute la force que pourroit avoir une faction.

Les Carthaginois se servoient de troupes étrangères ; et les Romains employoient les leurs. Comme ces derniers n'avoient jamais regardé les vaincus que comme des instruments pour des triomphes futurs, ils rendirent soldats tous les peuples qu'ils avoient soumis[1]; et plus ils eurent de peine à les vaincre, plus ils les jugèrent propres à être incorporés dans leur république[2]. Ainsi nous voyons les Samnites, qui ne furent subjugués qu'après vingt-quatre triomphes[3], devenir les auxiliaires des Romains; et, quelque temps avant la seconde guerre punique, ils tirèrent d'eux et de leurs alliés, c'est-à-dire, d'un pays qui n'étoit guère plus grand que les États du pape et de Naples, sept cent mille hommes de pied, et soixante et dix mille de cheval, pour opposer aux Gaulois[4].

Dans le fort de la seconde guerre punique, Rome eut toujours sur pied de vingt-deux à vingt-quatre légions; cependant il paroît, par Tite-Live, que le cens n'étoit

1. A. Ils avoient rendu soldats tous les peuples, etc.

2. Saint-Évremond, *Réflexions*, etc., chap. VI : « Carthage étoit établie sur le commerce, et Rome fondée sur les armes; la première employoit les étrangers pour ses guerres, et les citoyens pour son trafic; l'autre se faisoit des citoyens de tout le monde, et de ses citoyens des soldats. »

3. Florus, liv. I, ch. XVI. (M.)

4. Voyez Polybe. Le sommaire de Florus dit qu'ils levèrent trois cent mille hommes dans la ville et chez les Latins. (M.)

pour lors que d'environ cent trente-sept mille citoyens.

Carthage employoit plus de forces pour attaquer, Rome pour se défendre : celle-ci, comme on vient de le dire[1], arma un nombre d'hommes prodigieux contre les Gaulois et Annibal, qui l'attaquoient ; et elle n'envoya que deux légions contre les plus grands rois : ce qui rendit ses forces éternelles.

L'établissement de Carthage dans son pays étoit moins solide que celui de Rome dans le sien : cette dernière avoit trente colonies autour d'elle, qui en étoient comme les remparts[2]. Avant la bataille de Cannes, aucun allié ne l'avoit abandonnée ; c'est que les Samnites et les autres peuples d'Italie étoient accoutumés à sa domination.

La plupart des villes d'Afrique, étant peu fortifiées, se rendoient d'abord à quiconque se présentoit pour les prendre : aussi tous ceux qui y débarquèrent, Agathocle, Régulus, Scipion, mirent-ils d'abord Carthage au désespoir.

On ne peut guère attribuer qu'à un mauvais gouvernement ce qui leur arriva dans toute la guerre que leur fit le premier Scipion : leur ville et leurs armées même étoient affamées, tandis que les Romains étoient dans l'abondance de toutes choses[3].

Chez les Carthaginois, les armées qui avoient été battues devenoient plus insolentes ; quelquefois elles mettoient en croix leurs généraux, et les punissoient de leur propre lâcheté. Chez les Romains, le consul décimoit les troupes qui avoient fui, et les ramenoit contre les ennemis.

1. A. Elle arma, comme nous venons de dire, un nombre, etc.
2. Tite-Live, liv. XXVII, ch. IX et X. (M.)
3. Voyez Appien, *Liber Libycus seu de Rebus Punicis*, ch. XXV. (M.)

Le gouvernement des Carthaginois étoit très-dur[1] : ils avoient si fort tourmenté les peuples d'Espagne, que, lorsque les Romains y arrivèrent, ils furent regardés comme des libérateurs; et, si l'on fait attention aux sommes immenses qu'il leur en coûta pour soutenir une guerre où ils succombèrent, on verra bien que l'injustice est mauvaise ménagère, et qu'elle ne remplit pas même ses vues[2].

La fondation d'Alexandrie avoit beaucoup diminué le commerce de Carthage. Dans les premiers temps, la superstition bannissoit, en quelque façon, les étrangers de l'Égypte ; et lorsque les Perses l'eurent conquise, ils n'avoient songé qu'à affoiblir leurs nouveaux sujets ; mais, sous les rois grecs, l'Égypte fit presque tout le commerce du monde, et celui de Carthage commença à déchoir.

Les puissances établies par le commerce peuvent subsister longtemps dans leur médiocrité; mais leur grandeur est de peu de durée. Elles s'élèvent peu à peu, et sans que personne s'en aperçoive ; car elles ne font aucun acte particulier qui fasse du bruit, et signale leur puissance : mais lorsque la chose est venue au point qu'on ne peut plus s'empêcher de la voir, chacun cherche à priver cette nation d'un avantage qu'elle n'a pris, pour ainsi dire, que par surprise.

La cavalerie carthaginoise valoit mieux que la romaine, par deux raisons : l'une, que les chevaux numides et espagnols étoient meilleurs que ceux d'Italie ; et l'autre, que la cavalerie romaine étoit mal armée : car ce ne fut

1. Voyez ce que dit Polybe de leurs exactions, surtout dans le fragment du livre IX, *Extrait des vertus et des vices.* (M.)

2. A. On verra bien que l'injustice est une mauvaise ménagère, et ne tient pas tout ce qu'elle promet.

que dans les guerres que les Romains firent en Grèce, qu'ils changèrent de manière, comme nous l'apprenons de Polybe[1].

Dans la première guerre punique, Régulus fut battu, dès que les Carthaginois choisirent les plaines pour faire combattre leur cavalerie; et, dans la seconde, Annibal dut à ses Numides ses principales victoires[2].

Scipion, ayant conquis l'Espagne et fait alliance avec Massinisse, ôta aux Carthaginois cette supériorité. Ce fut la cavalerie numide qui gagna la bataille de Zama, et finit la guerre.

Les Carthaginois avoient plus d'expérience sur la mer, et connoissoient mieux la manœuvre que les Romains : mais il me semble que cet avantage n'étoit pas pour lors si grand qu'il le seroit aujourd'hui.

Les anciens, n'ayant pas la boussole, ne pouvoient guère naviguer que sur les côtes; aussi ne se servoient-ils que de bâtiments à rames, petits et plats : presque toutes les rades étoient pour eux des ports; la science des pilotes étoit très-bornée ; et leur manœuvre, très-peu de chose : aussi Aristote disoit-il[3] qu'il étoit inutile d'avoir un corps de mariniers, et que les laboureurs suffisoient pour cela[4].

L'art[5] étoit si imparfait, qu'on ne faisoit guère, avec mille rames, que ce qui se fait aujourd'hui avec cent[6].

1. Liv. VI, ch. xxv. (M.)

2. Des corps entiers de Numides passèrent du côté des Romains, qui dès lors commencèrent à respirer. (M.)

3. *Polit.*, liv. VII, ch. vi. (M.)

4. La phrase : Aussi Aristote, etc., n'est point dans A.

5. A. Leur art même, etc.

6. Voyez ce que dit Perrault sur les rames des anciens. *Essai de physique*, tit. III, *Mécanique des anciens*. (M.)

Les grands vaisseaux étoient désavantageux, en ce qu'étant difficilement mus par le chiourme[1], ils ne pouvoient pas faire les évolutions nécessaires. Antoine en fit, à Actium, une funeste expérience[2]; ses navires ne pouvoient se remuer, pendant que ceux d'Auguste, plus légers, les attaquoient de toutes parts.

Les vaisseaux anciens étant à rames, les plus légers brisoient aisément celles des plus grands, qui, pour lors, n'étoient plus que des machines immobiles, comme sont aujourd'hui nos vaisseaux démâtés.

Depuis l'invention de la boussole, on a changé de manière; on a abandonné les rames[3], on a fui les côtes, on a construit de gros vaisseaux; la machine est devenue plus composée, et les pratiques [4] se sont multipliées.

L'invention de la poudre a fait une chose qu'on n'auroit pas soupçonnée; c'est que la force des armées navales a plus que jamais consisté dans l'art : car, pour résister à la violence du canon, et ne pas essuyer un feu supérieur, il a fallu de gros navires. Mais, à la grandeur de la machine, on a dû proportionner la puissance de l'art.

Les petits vaisseaux d'autrefois s'accrochoient soudain, et les soldats combattoient des deux parts; on mettoit sur une flotte toute une armée de terre. Dans la bataille navale que Régulus et son collègue gagnèrent, on vit combattre cent trente mille Romains contre cent cinquante mille

1. L'équipage, les rameurs.

2. La même chose arriva à la bataille de Salamine. Plutarque, *Vie de Thémistocle*. L'histoire est pleine de faits pareils. (M.)

3. En quoi on peut juger de l'imperfection de la marine des anciens, puisque nous avons abandonné une pratique dans laquelle nous avions tant de supériorité sur eux. (M.)

4. Les manœuvres.

Carthaginois. Pour lors les soldats étoient pour beaucoup, et les gens de l'art pour peu : à présent, les soldats sont pour rien, ou pour peu, et les gens de l'art pour beaucoup.

La victoire du consul Duillius fait bien sentir cette différence[1]. Les Romains n'avoient aucune connoissance de la navigation : une galère carthaginoise échoua sur leurs côtes; ils se servirent de ce modèle pour en bâtir : en trois mois de temps, leurs matelots furent dressés, leur flotte fut construite, équipée, elle mit à la mer, elle trouva l'armée navale des Carthaginois, et la battit.

A peine à présent toute une vie suffit-elle à un prince pour former une flotte capable de paroître devant une puissance qui a déjà l'empire de la mer; c'est peut-être la seule chose que l'argent seul ne peut pas faire. Et si, de nos jours, un grand prince réussit d'abord[2], l'expérience a fait voir à d'autres, que c'est un exemple qui peut être plus admiré que suivi[3].

La seconde guerre punique est si fameuse, que tout le monde la sait. Quand on examine bien cette foule d'obstacles qui se présentèrent devant Annibal, et que cet homme extraordinaire surmonta tous, on a le plus beau spectacle que nous ait fourni l'antiquité.

Rome fut un prodige de constance. Après les journées du Tésin, de Trébies et de Trasimène, après celle de Cannes plus funeste encore, abandonnée de presque tous les peuples d'Italie, elle ne demanda point la paix. C'est que le sénat ne se départoit jamais des maximes

1. A. Une grande preuve de la différence, c'est la victoire que gagna le consul Duillius.

2. Louis XIV. (M.)

3. L'Espagne et la Moscovie. (M.)

anciennes[1] : il agissoit avec Annibal comme il avoit agi autrefois avec Pyrrhus, à qui il avoit refusé de faire aucun accommodement, tandis qu'il seroit en Italie : et je trouve dans Denys d'Halicarnasse[2], que, lors de la négociation de Coriolan, le sénat déclara qu'il ne violeroit point ses coutumes anciennes; que le peuple romain ne pouvoit faire de paix, tandis que les ennemis étoient sur ses terres; mais que, si les Volsques se retiroient, on accorderoit tout ce qui seroit juste.

Rome fut sauvée par la force de son institution. Après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes mêmes de verser des larmes : le sénat refusa de racheter les prisonniers, et envoya les misérables restes de l'armée faire la guerre en Sicile, sans récompense ni aucun honneur militaire, jusqu'à ce qu'Annibal fut chassé d'Italie.

D'un autre côté, le consul Térentius Varron avoit fui honteusement jusqu'à Venouse : cet homme, de la plus basse naissance, n'avoit été élevé au consulat que pour mortifier la noblesse. Mais le sénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe : il vit combien il étoit nécessaire qu'il s'attirât dans cette occasion la confiance du peuple : il alla au-devant de Varron, et le remercia de ce qu'il n'avoit pas désespéré de la république[3].

Ce n'est pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille (c'est-à-dire celle de quelques milliers

1. Un plan toujours suivi pied à pied doit conduire tout État à la nécessité des plus vastes projets. (Frédéric II.)

2. *Antiquités romaines,* liv. VIII. (M.)

3. Bossuet, *Discours,* IIIe partie, ch. vi. « Le sénat l'en remercia publiquement, et dès lors on résolut, selon les anciennes maximes, de n'écouter, dans ce triste état, aucune proposition de paix. L'ennemi fut étonné; le peuple reprit cœur, et crut avoir des ressources que le sénat connoissoit par sa prudence. »

d'hommes), qui est funeste à un État; mais la perte imaginaire et le découragement, qui le privent des forces mêmes que la fortune lui avoit laissées[1].

Il y a des choses que tout le monde dit, parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute insigne de n'avoir point été assiéger Rome après la bataille de Cannes[2]. Il est vrai que d'abord la frayeur y fut extrême : mais il n'en est pas de la consternation d'un peuple belliqueux, qui se tourne presque toujours en courage[3], comme de celle d'une vile populace, qui ne sent que sa foiblesse. Une preuve qu'Annibal n'auroit pas réussi, c'est que les Romains se trouvèrent encore en état d'envoyer partout du secours.

On dit encore qu'Annibal fit une grande faute de mener son armée à Capoue, où elle s'amollit : mais l'on ne considère point que l'on ne remonte pas à la vraie cause. Les soldats de cette armée, devenus riches après tant de victoires, n'auroient-ils pas trouvé partout Capoue? Alexandre, qui commandoit à ses propres sujets, prit, dans une occasion pareille, un expédient qu'Annibal, qui n'avoit que des troupes mercenaires, ne pouvoit pas prendre : il fit mettre le feu au bagage de ses soldats, et brûla toutes leurs richesses et les siennes. On nous dit[4] que Kouli-Kan[5], après la conquête des Indes, ne laissa à chaque soldat que cent roupies d'argent[6].

1. Très-vrai et solide. L'imagination frappée du soldat est un fantôme imaginaire qui gagne plus de batailles que la force réelle ou la supériorité de l'ennemi. (Frédéric II.)

2. Saint-Évremond, ch. vii; Bossuet, *l. c.*

3. A. Qui se tourne toujours en courage.

4. Cette phrase n'est pas dans A.

5. Thamasp Kouli-Khan, ou Nadir-Chah, usurpateur du trône de Perse, conquérant des Indes, assassiné en 1747.

6. *Histoire de sa vie.* Paris, 1742, p. 402. *Esprit des lois,* X, xvii.

Ce furent les conquêtes même d'Annibal qui commencèrent à changer la fortune de cette guerre. Il n'avoit pas été envoyé en Italie par les magistrats de Carthage[1]; il recevoit très-peu de secours, soit par la jalousie d'un parti, soit par la trop grande confiance de l'autre[2]. Pendant qu'il resta avec son armée ensemble, il battit les Romains : mais, lorsqu'il fallut qu'il mît des garnisons dans les villes, qu'il défendît ses alliés, qu'il assiégeât les places, ou qu'il les empêchât d'être assiégées, ses forces se trouvèrent trop petites; et il perdit en détail une grande partie de son armée. Les conquêtes sont aisées à faire, parce qu'on les fait avec toutes ses forces; elles sont difficiles à conserver, parce qu'on ne les défend qu'avec une partie de ses forces[3].

1. Cette phrase n'est pas dans A.
2. *Esprit des lois*, X, VI.
3. Témoin Louis XIV, qui fit rapidement la conquête de la Hollande, et qui fut obligé d'abandonner les villes avec autant de précipitation qu'il les avoit prises avec promptitude. (FRÉDÉRIC II.)

CHAPITRE V.

DE L'ÉTAT DE LA GRÈCE, DE LA MACÉDOINE, DE LA SYRIE ET DE L'ÉGYPTE APRÈS L'ABAISSEMENT DES CARTHAGINOIS.

Je m'imagine qu'Annibal disoit très-peu de bons mots, et qu'il en disoit encore moins en faveur de Fabius et de Marcellus contre lui-même. J'ai du regret de voir Tite-Live[1] jeter ses fleurs sur ces énormes colosses de l'antiquité: je voudrois qu'il eût fait comme Homère, qui néglige de les parer, et qui sait si bien les faire mouvoir[2].

Encore faudroit-il que les discours qu'on fait tenir à Annibal fussent sensés. Que si, en apprenant la défaite de son frère, il avoua qu'il en prévoyoit la ruine de Carthage, je ne sache rien de plus propre à désespérer des peuples qui s'étoient donnés à lui, et à décourager une armée qui attendoit de si grandes récompenses après la guerre.

Comme les Carthaginois, en Espagne, en Sicile, en Sardaigne, n'opposoient aucune armée qui ne fût malheureuse, Annibal, dont les ennemis se fortifioient sans cesse[3], fut réduit à une guerre défensive. Cela donna aux Romains

1. Liv. XXVII, ch. LI.
2. Ce paragraphe et le suivant ne sont point dans A. Le chapitre commence par la phrase: Comme les Carthaginois, etc.
3. A. ajoute: Et qui ne recevoit que peu de secours.

la pensée de porter la guerre en Afrique : Scipion y descendit. Les succès qu'il y eut obligèrent les Carthaginois à rappeler d'Italie Annibal, qui pleura de douleur en cédant aux Romains cette terre où il les avoit tant de fois vaincus.

Tout ce que peut faire un grand homme d'État et un grand capitaine, Annibal le fit pour sauver sa patrie : n'ayant pu porter Scipion à la paix, il donna une bataille, où la fortune sembla prendre plaisir à confondre son habileté, son expérience et son bon sens.

Carthage reçut la paix, non pas d'un ennemi, mais d'un maître : elle s'obligea de payer dix mille talents[1] en cinquante années, à donner des otages, à livrer ses vaisseaux et ses éléphants, à ne faire la guerre à personne sans le consentement du peuple romain; et, pour la tenir toujours humiliée, on augmenta la puissance de Massinisse, son ennemi éternel.

Après l'abaissement des Carthaginois, Rome n'eut presque plus que de petites guerres et de grandes victoires; au lieu qu'auparavant elle avoit eu de petites victoires et de grandes guerres[2].

Il y avoit, dans ces temps-là, comme deux mondes séparés : dans l'un, combattoient les Carthaginois et les Romains : l'autre étoit agité par des querelles qui duroient depuis la mort d'Alexandre : on n'y pensoit point à ce qui se passoit en Occident[3] : car, quoique Philippe, roi de Macédoine, eût fait un traité avec Annibal, il n'eut presque point de suite; et ce prince, qui n'accorda aux Car-

1. Le talent valait alors 5,280 francs.

2. Florus, liv. II, chap. VII.

3. Il est surprenant, comme Josèphe le remarque dans le livre contre Appion (I, chap. IV), qu'Hérodote ni Thucydide n'aient jamais parlé des Romains, quoiqu'ils eussent fait de si grandes guerres. (M.)

thaginois que de très-foibles secours, ne fit que témoigner aux Romains une mauvaise volonté inutile.

Lorsqu'on voit deux grands peuples se faire une guerre longue et opiniâtre, c'est souvent une mauvaise politique de penser qu'on peut demeurer spectateur tranquille; car celui des deux peuples qui est le vainqueur entreprend d'abord de nouvelles guerres; et une nation de soldats va combattre contre des peuples qui ne sont que citoyens.

Ceci parut bien clairement dans ces temps-là : car les Romains eurent à peine dompté les Carthaginois, qu'ils attaquèrent de nouveaux peuples, et parurent dans toute la terre, pour tout envahir.

Il n'y avoit pour lors, dans l'Orient, que quatre puissances capables de résister aux Romains : la Grèce, et les royaumes de Macédoine, de Syrie et d'Égypte. Il faut voir quelle étoit la situation de ces deux premières puissances, parce que les Romains commencèrent par les soumettre.

Il y avoit dans la Grèce, trois peuples considérables, les Étoliens, les Achaïens[1] et les Béotiens : c'étoient des associations de villes libres qui avoient des assemblées générales et des magistrats communs. Les Étoliens étoient belliqueux, hardis, téméraires, avides du gain, toujours libres de leur parole et de leurs serments, enfin, faisant la guerre sur la terre comme les pirates la font sur mer. Les Achaïens étoient sans cesse fatigués par des voisins ou des défenseurs incommodes. Les Béotiens, les plus épais de tous les Grecs, prenoient le moins de part qu'ils pouvoient aux affaires générales : uniquement conduits par le sentiment présent du bien et du mal, ils n'avoient pas assez d'esprit pour qu'il fût facile aux ora-

1. Les Achéens.

teurs de les agiter[1] et ce qu'il y a d'extraordinaire, leur république se maintenoit dans l'anarchie même[2].

Lacédémone avoit conservé sa puissance, c'est-à-dire cet esprit belliqueux que lui donnoient les institutions de Lycurgue. Les Thessaliens étoient en quelque façon asservis par les Macédoniens. Les rois d'Illyrie avoient déjà été extrêmement abattus par les Romains. Les Acarnaniens et les Athamanes étoient ravagés tour à tour par les forces de la Macédoine et de l'Étolie. Les Athéniens, sans force par eux-mêmes et sans alliés[3], n'étonnoient plus le monde que par leurs flatteries envers les rois; et l'on ne montoit plus sur la tribune où avoit parlé Démosthène, que pour proposer les décrets les plus lâches et les plus scandaleux.

D'ailleurs, la Grèce étoit redoutable par sa situation, sa force, la multitude de ses villes, le nombre de ses soldats, sa police[4], ses mœurs, ses lois : elle aimoit la guerre, elle en connoissoit l'art; et elle auroit été invincible, si elle avoit été unie.

Elle avoit bien été étonnée par le premier Philippe, Alexandre et Antipater, mais non pas subjuguée : et les rois de Macédoine, qui ne pouvoient se résoudre à aban-

1. A. Les Béotiens, les plus épais de tous les Grecs, mais les plus sages, vivoient ordinairement en paix, uniquement conduits par le sentiment du bien et du mal. Ils n'avoient pas assez d'esprit pour que des orateurs les agitassent et pussent leur déguiser leurs véritables intérêts.

2. Les magistrats, pour plaire à la multitude, n'ouvroient plus les tribunaux : les mourants léguoient à leurs amis leur bien, pour être employé en festins. Voyez un fragment du liv. XX de Polybe, dans l'*Extrait des vertus et des vices*. (M.)

3. Ils n'avoient aucune alliance avec les autres peuples de la Grèce. Polybe, liv. VIII. (M.)

4. Au XVIIe siècle, Bossuet et Fénelon emploient ce mot de police pour synonyme de gouvernement.

donner leurs prétentions et leurs espérances, s'obstinoient à travailler à l'asservir.

La Macédoine étoit presque entourée de montagnes inaccessibles; les peuples en étoient très-propres à la guerre, courageux, obéissants, industrieux, infatigables; et il falloit bien qu'ils tinssent ces qualités-là du climat, puisque encore aujourd'hui les hommes de ces contrées sont les meilleurs soldats de l'empire des Turcs.

La Grèce se maintenoit par une espèce de balance : les Lacédémoniens étoient, pour l'ordinaire, alliés des Étoliens; et les Macédoniens l'étoient des Achaïens. Mais, par l'arrivée des Romains, tout équilibre fut rompu.

Comme les rois de Macédoine ne pouvoient pas entretenir un grand nombre de troupes[1], le moindre échec étoit de conséquence : d'ailleurs, ils pouvoient difficilement s'agrandir, parce que, leurs desseins n'étant pas inconnus, on avoit toujours les yeux ouverts sur leurs démarches; et les succès qu'ils avoient dans les guerres entreprises pour leurs alliés étoient un mal que ces mêmes alliés cherchoient d'abord à réparer.

Mais les rois de Macédoine étoient ordinairement des princes habiles. Leur monarchie n'étoit pas du nombre de celles qui vont par une espèce d'allure donnée dans le commencement. Continuellement instruits par les périls et par les affaires, embarrassés dans tous les démêlés des Grecs, il leur falloit gagner les principaux des villes, éblouir les peuples, diviser ou réunir les intérêts : enfin, ils étoient obligés de payer de leur personne à chaque instant[2].

1. Voyez Plutarque, *Vie de Flamininus*. (M.)

2. Ces rois de Macédoine étoient ce qu'est un roi de Prusse et un roi de Sardaigne de nos jours. (Frédéric II.)

Philippe qui, dans le commencement de son règne, s'étoit attiré l'amour et la confiance des Grecs par sa modération, changea tout à coup; il devint un cruel tyran, dans un temps où il auroit dû être juste par politique et par ambition[1]. Il voyoit, quoique de loin, les Carthaginois et les Romains[2], dont les forces étoient immenses; il avoit fini la guerre à l'avantage de ses alliés, et s'étoit réconcilié avec les Étoliens. Il étoit naturel qu'il pensât à unir toute la Grèce avec lui, pour empêcher les étrangers de s'y établir[3] : mais il l'irrita au contraire par de petites usurpations : et, s'amusant à discuter de vains intérêts, quand il s'agissoit de son existence, par trois ou quatre mauvaises actions, il se rendit odieux et détestable à tous les Grecs.

Les Étoliens furent les plus irrités : et les Romains, saisissant l'occasion de leur ressentiment, ou plutôt de leur folie, firent alliance avec eux, entrèrent dans la Grèce, et l'armèrent contre Philippe.

Ce prince fut vaincu à la journée de Cynocéphales; et cette victoire fut due en partie à la valeur des Étoliens. Il fut si fort consterné, qu'il se réduisit à un traité qui étoit moins une paix qu'un abandon de ses propres forces; il fit sortir ses garnisons de toute la Grèce, livra ses vaisseaux, et s'obligea de payer mille talents en dix années.

Polybe, avec son bon sens ordinaire, compare l'ordonnance des Romains avec celle des Macédoniens, qui fut prise par tous les rois successeurs d'Alexandre. Il fait voir les avantages et les inconvénients de la phalange et de la

1. Voyez, dans Polybe, les injustices et les cruautés par lesquelles Philippe se décrédita. (M.)

2. A. Il voyoit, quoique de loin, les Romains, dont les forces, etc.

3. A. Pour empêcher les Romains de s'y établir.

légion; il donne la préférence à l'ordonnance romaine; et il y a apparence qu'il a raison, si l'on en juge par tous les événemens de ces temps-là[1].

Ce qui avoit beaucoup contribué à mettre les Romains en péril dans la seconde guerre punique, c'est qu'Annibal arma d'abord ses soldats à la romaine : mais les Grecs ne changèrent ni leurs armes, ni leur manière de combattre : il ne leur vint point[2] dans l'esprit de renoncer à des usages avec lesquels ils avoient fait de si grandes choses[3].

Le succès que les Romains eurent contre Philippe fut le plus grand de tous les pas qu'ils firent pour la conquête générale. Pour s'assurer de la Grèce ils abaissèrent, par toutes sorte de voies, les Étoliens qui les avoient aidés à vaincre : de plus, ils ordonnèrent que chaque ville grecque, qui avoit été à Philippe, ou à quelqu'autre prince, se gouverneroit dorénavant par ses propres lois.

On voit bien que ces petites républiques ne pouvoient être que dépendantes. Les Grecs se livrèrent à une joie stupide, et crurent être libres en effet, parce que les Romains les déclaroient tels[4].

Les Étoliens, qui s'étoient imaginé qu'ils domineroient dans la Grèce, voyant qu'ils n'avoient fait que se donner des maîtres, furent au désespoir : et, comme ils prenoient toujours des résolutions extrêmes, voulant corriger leurs folies par leurs folies, ils appelèrent dans la Grèce Antio-

1. A. Il y a apparence qu'il a raison, car l'expérience le montra alors partout.

Bossuet, dans le *Discours sur l'histoire universelle*, IIIe partie, chap. VI, reprend aussi le jugement de Polybe, mais avec plus d'assurance que Montesquieu.

2. A. Il ne put leur venir dans l'esprit, etc.

3. Tout ce paragraphe est en note dans A.

4. Florus, liv. II, chap. VII.

chus, roi de Syrie, comme ils y avoient appelé les Romains.

Les rois de Syrie étoient les plus puissants des successeurs d'Alexandre; car ils possédoient presque tous les États de Darius, à l'Égypte près : mais il étoit arrivé des choses qui avoient fait que leur puissance s'étoit beaucoup affoiblie.

Séleucus, qui avoit fondé l'empire de Syrie, avoit, à la fin de sa vie, détruit le royaume de Lysimaque. Dans la confusion des choses, plusieurs provinces se soulevèrent : les royaumes de Pergame, de Cappadoce et de Bithynie se formèrent. Mais ces petits États timides regardèrent toujours l'humiliation de leurs anciens maîtres comme une fortune pour eux.

Comme les rois de Syrie virent toujours avec une envie extrême la félicité du royaume d'Égypte, ils ne songèrent qu'à le reconquérir; ce qui fit que, négligeant l'Orient, ils y perdirent plusieurs provinces, et furent fort mal obéis dans les autres.

Enfin, les rois de Syrie tenoient la haute et la basse Asie : mais l'expérience a fait voir que, dans ce cas, lorsque la capitale et les principales forces sont dans les provinces basses de l'Asie, on ne peut pas conserver les hautes; et que, quand le siége de l'empire est dans les hautes, on s'affoiblit en voulant garder les basses. L'empire des Perses et celui de Syrie ne furent jamais si forts que celui des Parthes, qui n'avoit qu'une partie des provinces des deux premiers. Si Cyrus n'avoit pas conquis le royaume de Lydie, si Séleucus étoit resté à Babylone, et avoit laissé les provinces maritimes aux successeurs d'Antigone, l'empire des Perses auroit été invincible pour les Grecs, et celui de Séleucus pour les Romains. Il y a de certaines bornes que la nature a données aux États, pour mortifier

l'ambition des hommes. Lorsque les Romains les passèrent, les Parthes les firent presque toujours périr[1] : quand les Parthes osèrent les passer, ils furent d'abord obligés de revenir : et, de nos jours, les Turcs, qui ont avancé au delà de ces limites, ont été contraints d'y rentrer.

Les rois de Syrie et d'Égypte avoient, dans leur pays, deux sortes de sujets : les peuples conquérants, et les peuples conquis. Ces derniers, encore pleins de l'idée de leur origine, étoient très-difficilement gouvernés ; ils n'avoient point cet esprit d'indépendance qui nous porte à secouer le joug, mais cette impatience qui nous fait désirer de changer de maître.

Mais la foiblesse principale du royaume de Syrie venoit de celle de la cour où régnoient des successeurs de Darius, et non pas d'Alexandre. Le luxe, la vanité et la mollesse, qui, en aucun siècle, n'ont quitté les cours d'Asie, régnoient surtout dans celle-ci. Le mal passa au peuple et aux soldats, et devint contagieux pour les Romains même, puisque la guerre qu'ils firent contre Antiochus est la vraie époque de leur corruption.

Telle étoit la situation du royaume de Syrie, lorsque Antiochus, qui avoit fait de grandes choses, entreprit la guerre contre les Romains : mais il ne se conduisit pas même avec la sagesse que l'on emploie dans les affaires ordinaires. Annibal vouloit qu'on renouvelât la guerre en Italie, et qu'on gagnât Philippe, ou qu'on le rendît neutre. Antiochus ne fit rien de cela : il se montra dans la Grèce avec une petite partie de ses forces; et, comme s'il avoit voulu y voir la guerre et non pas la faire, il ne fut occupé

1. J'en dirai les raisons au chap. xv. Elles sont tirées, en partie, de la disposition géographique des deux empires. (M.)

que de ses plaisirs. Il fut battu, et s'enfuit en Asie, plus effrayé que vaincu[1].

Philippe, dans cette guerre, entraîné par les Romains comme par un torrent, les servit de tout son pouvoir, et devint l'instrument de leurs victoires. Le plaisir de se venger et de ravager l'Étolie, la promesse qu'on lui diminueroit le tribut, et qu'on lui laisseroit quelques villes, des jalousies qu'il eut d'Antiochus[2], enfin de petits motifs, le déterminèrent; et, n'osant concevoir la pensée de secouer le joug, il ne songea qu'à l'adoucir[3].

Antiochus jugea si mal des affaires, qu'il s'imagina que les Romains le laisseroient tranquille en Asie. Mais ils l'y suivirent : il fut vaincu encore; et, dans sa consternation, il consentit au traité le plus infâme qu'un grand prince ait jamais fait.

Je ne sache rien de si magnanime que la résolution que prit un monarque qui a régné de nos jours[4], de s'ensevelir plutôt sous les débris du trône, que d'accepter des propositions qu'un roi ne doit pas entendre : il avoit l'âme trop fière, pour descendre plus bas que ses malheurs ne l'avoient mis; et il savoit bien que le courage peut raffermir une couronne, et que l'infamie ne le fait jamais[5].

C'est une chose commune de voir des princes qui savent donner une bataille. Il y en a bien peu qui sachent faire une guerre ; qui soient également capables de se servir de la fortune, et de l'attendre ; et qui, avec cette dis-

1. Florus, liv. II, chap. VIII.
2. A. Quelque jalousie personnelle d'Antiochus.
3. C'est l'ordinaire des génies bornés et des esprits timides. (FRÉDÉRIC II.)
4. Louis XIV. (M.)
5. C'est bien pensé pour un grand prince qui en même temps peut s'opposer à ses ennemis; mais un prince inférieur en force et en puissance doit donner quelque chose au temps et aux conjonctures. (FRÉDÉRIC II.)

position d'esprit qui donne de la méfiance avant que d'entreprendre, aient celle de ne craindre plus rien après avoir entrepris.

Après l'abaissement d'Antiochus, il ne restoit plus que de petites puissances, si l'on en excepte l'Égypte, qui, par sa situation, sa fécondité, son commerce, le nombre de ses habitants, ses forces de mer et de terre, auroit pu être formidable : mais la cruauté de ses rois, leur lâcheté, leur avarice, leur imbécillité, leurs affreuses voluptés, les rendirent si odieux à leurs sujets, qu'ils ne se soutinrent, la plupart du temps, que par la protection des Romains.

C'étoit, en quelque façon, une loi fondamentale de la couronne d'Égypte, que les sœurs succédoient avec les frères ; et, afin de maintenir l'unité dans le gouvernement, on marioit le frère avec la sœur. Or, il est difficile de rien imaginer de plus pernicieux dans la politique qu'un pareil ordre de succession : car tous les petits démêlés domestiques devenant des désordres dans l'État, celui des deux qui avoit le moindre chagrin soulevoit d'abord contre l'autre le peuple d'Alexandrie ; populace immense, toujours prête à se joindre au premier de ses rois qui vouloit l'agiter. De plus, les royaumes de Cyrène et de Chypre étant ordinairement entre les mains d'autres princes de cette maison, avec des droits réciproques sur le tout, il arrivoit qu'il y avoit presque toujours des princes régnants, et des prétendants à la couronne ; que ces rois étoient sur un trône chancelant ; et que, mal établis au dedans, ils étoient sans pouvoir au dehors[1].

1. A. Toujours prête à se joindre au premier de ces rois qui vouloit l'agiter. De façon qu'il y avoit toujours des princes régnants et des prétendants à la couronne, et comme les royaumes de Cyrène et de Chypre

Les forces des rois d'Égypte, comme celles des autres rois d'Asie, consistoient dans leurs auxiliaires grecs. Outre l'esprit de liberté, d'honneur et de gloire qui animoit les Grecs, ils s'occupoient sans cesse à toutes sortes d'exercices du corps : ils avoient, dans les principales villes, des jeux établis, où les vainqueurs obtenoient des couronnes aux yeux de toute la Grèce ; ce qui donnoit une émulation générale. Or, dans un temps où l'on combattoit avec des armes dont le succès dépendoit de la force et de l'adresse de celui qui s'en servoit, on ne peut douter que des gens ainsi exercés n'eussent de grands avantages sur cette foule de barbares pris indifféremment, et menés sans choix à la guerre, comme les armées de Darius le firent bien voir.

Les Romains, pour priver les rois d'une telle milice, et leur ôter sans bruit leurs principales forces, firent deux choses : premièrement, ils établirent, peu à peu, comme une maxime chez les Grecs, qu'ils ne pourroient avoir aucune alliance, accorder du secours, ou faire la guerre à qui que ce fût, sans leur consentement : de plus, dans leurs traités avec les rois, ils leur défendirent de faire aucunes levées chez les alliés des Romains; ce qui les réduisit à leurs troupes nationales[1].

étoient presque toujours entre les mains d'autres princes de cette maison, avec des prétentions respectives sur le tout, il arrivoit que ces rois étoient toujours sur un trône chancelant, etc.

1. Ils avoient déjà eu cette politique avec les Carthaginois, qu'ils obligèrent, par le traité, à ne plus se servir de troupes auxiliaires, comme on le voit dans un fragment de Dion. (M.)

CHAPITRE VI.

DE LA CONDUITE QUE LES ROMAINS TINRENT POUR SOUMETTRE TOUS LES PEUPLES [1].

Dans le cours de tant de prospérités, où l'on se néglige pour l'ordinaire, le sénat agissoit toujours avec la même profondeur; et, pendant que les armées consternoient tout, il tenoit à terre ceux qu'il trouvoit abattus.

Il s'érigea en tribunal, qui jugea tous les peuples : à la fin de chaque guerre, il décidoit des peines et des récompenses que chacun avoit méritées. Il ôtoit une partie du domaine du peuple vaincu, pour la donner aux alliés [2] : en quoi il faisoit deux choses; il attachoit à Rome des rois dont elle avoit peu à craindre, et beaucoup à espérer; et il en affoiblissoit d'autres, dont elle n'avoit rien à espérer, et tout à craindre.

On se servoit des alliés pour faire la guerre à un ennemi; mais d'abord on détruisit [3] les destructeurs. Philippe fut vaincu par le moyen des Étoliens, qui furent anéantis d'abord après [4], pour s'être joints à Antiochus.

1. Comparez Machiavel, *le Prince,* chap. III, et Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle,* IIIe partie, chap. VI. Bossuet a sur Montesquieu cet avantage qu'il condamne énergiquement l'injustice romaine.

2. A. Il ôtoit une partie des terres du peuple vaincu pour les donner, etc.

3. A. On détruisoit les destructeurs.

4. Aussitôt après.

Antiochus fut vaincu par le secours des Rhodiens : mais, après qu'on leur eut donné des récompenses éclatantes, on les humilia pour jamais, sous prétexte qu'ils avoient demandé qu'on fît la paix avec Persée.

Quand ils avoient plusieurs ennemis sur les bras, ils accordoient une trêve au plus foible, qui se croyoit heureux de l'obtenir, comptant pour beaucoup d'avoir différé sa ruine.

Lorsque l'on étoit occupé à une grande guerre, le sénat dissimuloit toutes sortes d'injures, et attendoit, dans le silence, que le temps de la punition fût venu : que si quelque peuple lui envoyoit les coupables, il refusoit de les punir, aimant mieux tenir toute la nation pour criminelle, et se réserver une vengeance utile.

Comme ils faisoient à leurs ennemis des maux inconcevables, il ne se formoit guère de ligue contre eux ; car celui qui étoit le plus éloigné du péril ne vouloit pas en approcher.

Par là, ils recevoient rarement la guerre, mais la faisoient toujours dans le temps, de la manière, et avec ceux qu'il leur convenoit : et de tant de peuples qu'ils attaquèrent, il y en a bien peu qui n'eussent souffert toutes sortes d'injures, si l'on avoit voulu les laisser en paix.

Leur coutume étant de parler toujours en maîtres, les ambassadeurs qu'ils envoyoient chez les peuples qui n'avoient point encore senti leur puissance, étoient sûrement maltraités : ce qui étoit un prétexte sûr pour faire une nouvelle guerre [1].

Comme ils ne faisoient jamais la paix de bonne foi, et

1. Un des exemples de cela, c'est leur guerre contre les Dalmates. Voyez Polybe, XXXII, chap. XIX. (M.)

que, dans le dessein d'envahir tout, leurs traités n'étoient proprement que des suspensions de guerre, ils y mettoient des conditions qui commençoient toujours la ruine de l'État qui les acceptoit. Ils faisoient sortir les garnisons des places fortes, ou bornoient le nombre des troupes de terre, ou se faisoient livrer les chevaux ou les éléphants; et, si ce peuple étoit puissant sur la mer, ils l'obligeoient de brûler ses vaisseaux, et quelquefois d'aller habiter plus avant dans les terres.

Après avoir détruit les armées d'un prince, ils ruinoient ses finances, par des taxes excessives, ou un tribut[1], sous prétexte de lui faire payer les frais de la guerre; nouveau genre de tyrannie qui le forçoit d'opprimer ses sujets, et de perdre leur amour.

Lorsqu'ils accordoient la paix à quelque prince, ils prenoient quelqu'un de ses frères ou de ses enfants en otage; ce qui leur donnoit le moyen de troubler son royaume à leur fantaisie. Quand ils avoient le plus proche héritier, ils intimidoient le possesseur; s'ils n'avoient qu'un prince d'un degré éloigné, ils s'en servoient pour animer les révoltes des peuples.

Quand quelque prince ou quelque peuple s'étoit soustrait de l'obéissance de son souverain, ils lui accordoient d'abord le titre d'allié du peuple romain[2]; et par là ils le rendoient sacré et inviolable : de manière qu'il n'y avoit point de roi, quelque grand qu'il fût, qui pût un moment être sûr de ses sujets, ni même de sa famille.

Quoique le titre de leur allié fût une espèce de servi-

1. A. Ils ruinoient ses finances, en le mulctant par un tribut ou des taxes excessives, etc.

2. Voyez surtout leur traité avec les Juifs, au premier livre des Machabées, chap. VIII. (M.)

tude, il étoit néanmoins très-recherché[1]; car on étoit sûr que l'on ne recevoit d'injures que d'eux, et l'on avoit sujet d'espérer qu'elles seroient moindres : ainsi, il n'y avoit point de services que les peuples et les rois ne fussent prêts de rendre, ni de bassesses qu'ils ne fissent pour l'obtenir.

Ils avoient plusieurs sortes d'alliés. Les uns leur étoient unis par des priviléges, et une participation de leur grandeur, comme les Latins et les Herniques : d'autres, par l'établissement même, comme leurs colonies; quelques-uns par les bienfaits, comme furent Massinisse, Euménès et Attalus, qui tenoient d'eux leur royaume ou leur agrandissement; d'autres, par des traités libres; et ceux-là devenoient sujets par un long usage de l'alliance, comme les rois d'Égypte, de Bithynie, de Cappadoce, et la plupart des villes grecques; plusieurs enfin, par des traités forcés, et par la loi de leur sujétion, comme Philippe et Antiochus : car ils n'accordoient point de paix à un ennemi, qui ne contînt une alliance; c'est-à-dire, qu'ils ne soumettoient point de peuple qui ne leur servît à en abaisser d'autres.

Lorsqu'ils laissoient la liberté à quelques villes, ils y faisoient d'abord naître deux factions[2]; l'une défendoit les lois et la liberté du pays, l'autre soutenoit qu'il n'y avoit de loi que la volonté des Romains : et, comme cette dernière faction étoit toujours la plus puissante, on voit bien qu'une pareille liberté n'étoit qu'un nom.

Quelquefois ils se rendoient maîtres d'un pays, sous prétexte de succession : ils entrèrent en Asie, en Bithynie, en Libye, par les testaments d'Attalus, de Nicomède[3] et

1. Ariarathe fit un sacrifice aux dieux, dit Polybe, pour les remercier de ce qu'il avoit obtenu cette alliance. (M.)

2. Voyez Polybe sur les villes de Grèce. (M.)

3. Fils de Philopator. (M.)

d'Appion; et l'Égypte fut enchaînée par celui du roi de Cyrène.

Pour tenir les grands princes toujours foibles, ils ne vouloient pas qu'ils reçussent dans leur alliance ceux à qui ils avoient accordé la leur[1]; et, comme ils ne la refusoient à aucun des voisins d'un prince puissant, cette condition, mise dans un traité de paix, ne lui laissoit plus d'alliés.

De plus, lorsqu'ils avoient vaincu quelque prince considérable, ils mettoient, dans le traité, qu'il ne pourroit faire la guerre pour ses différends avec les alliés des Romains (c'est-à-dire, ordinairement avec tous ses voisins); mais qu'il les mettroit en arbitrage : ce qui lui ôtoit, pour l'avenir, la puissance militaire.

Et, pour se la réserver toute, ils en privoient leurs alliés même : dès que ceux-ci avoient le moindre démêlé, ils envoyoient des ambassadeurs qui les obligeoient de faire la paix. Il n'y a qu'à voir comme ils terminèrent les guerres d'Attalus et de Prusias.

Quand quelque prince avoit fait une conquête, qui souvent l'avoit épuisé, un ambassadeur romain survenoit d'abord, qui la lui arrachoit des mains. Entre mille exemples, on peut se rappeler comment, avec une parole, ils chassèrent d'Égypte Antiochus[2].

Sachant combien les peuples d'Europe étoient propres à la guerre, ils établirent comme une loi, qu'il ne seroit permis à aucun roi d'Asie d'entrer en Europe, et d'y assujettir quelque peuple que ce fût[3]. Le principal motif de la

1. Ce fut le cas d'Antiochus. (M.)

2. C'est l'histoire du cercle de Popilius. Voy. Montaigne, II, 35.

3. La défense faite à Antiochus, même avant la guerre, de passer en Europe, devint générale contre les autres rois. (M.)

guerre qu'ils firent à Mithridate, fut que, contre cette défense, il avoit soumis quelques barbares[1].

Lorsqu'ils voyoient que deux peuples étoient en guerre, quoiqu'ils n'eussent aucune alliance, ni rien à démêler avec l'un ni avec l'autre, ils ne laissoient pas de paroître sur la scène; et, comme nos chevaliers errants, ils prenoient le parti du plus foible. C'étoit, dit Denys d'Halicarnasse[2], une ancienne coutume des Romains, d'accorder toujours leur secours à quiconque venoit l'implorer.

Ces coutumes des Romains n'étoient point quelques faits particuliers arrivés par hasard; c'étoient des principes toujours constants: et cela se peut voir aisément; car les maximes dont ils firent usage contre les plus grandes puissances[3], furent précisément celles qu'ils avoient employées, dans les commencements, contre les petites villes qui étoient autour d'eux.

Ils se servirent d'Euménès et de Massinisse pour subjuguer Philippe et Antiochus, comme ils s'étoient servis des Latins et des Herniques pour subjuguer les Volsques et les Toscans ; ils se firent livrer les flottes de Carthage et des rois d'Asie, comme ils s'étoient fait donner les barques d'Antium[4]; ils ôtèrent les liaisons politiques et civiles entre les quatre parties de la Macédoine, comme ils avoient autrefois rompu l'union des petites villes latines[5].

1. Appien, *De bello Mithrid.*, chap. XIII. (M.)

2. Fragment de Denys, tiré de l'*Extrait des ambassades*. (M.)

3. A. Car les maximes dont ils firent usage contre les plus grands monarques, furent précisément, etc.

4. Le paragraphe finit ici dans A. La phrase : Ils ôtèrent, etc., et les trois paragraphes suivants sont placés après celui qui commence par : Lorsqu'il y avoit quelques disputes, etc.

5. Tite-Live, liv. VII. (M.)

Mais surtout leur maxime constante fut de diviser[1]. La république d'Achaïe étoit formée par une association de villes libres; le sénat déclara que chaque ville se gouverneroit dorénavant par ses propres lois, sans dépendre d'une autorité commune.

La république des Béotiens étoit pareillement une ligue de plusieurs villes : mais comme, dans la guerre contre Persée, les unes suivirent le parti de ce prince, les autres celui des Romains, ceux-ci les reçurent en grâce, moyennant la dissolution de l'alliance commune[2].

Si un grand prince, qui a régné de nos jours[3], avoit suivi ces maximes, lorsqu'il vit un de ses voisins détrôné[4], il auroit employé de plus grandes forces pour le soutenir, et le borner dans l'île qui lui resta fidèle[5]. En divisant la seule puissance qui pût s'opposer à ses desseins, il auroit tiré d'immenses avantages du malheur même de son allié.

Lorsqu'il y avoit quelques disputes dans un État, ils jugeoient d'abord l'affaire; et, par là, ils étoient sûrs de n'avoir contre eux que la partie qu'ils avoient condamnée. Si c'étoit des princes du même sang qui se disputoient la couronne[6], ils les déclaroient quelquefois tous deux rois[7]:

1. A. Lorsque quelque État formoit un corps trop redoutable par sa situation, on par son union, ils ne manquoient jamais de le diviser.

2. A. ajoute : La Macédoine étoit entourée de montagnes inaccessibles; le sénat la partagea en quatre parties égales, les déclara libres, défendit toutes sortes de liaisons entre elles, même par mariage, fit transporter les nobles en Italie, et par là réduisit à rien cette puissance.

3. Louis XIV.

4. Jacques II.

5. L'Irlande.

6. Comme il arriva à Ariarathes et Holopherne, en Cappadoce. Appien *in Syriac.*, c. 47. (M.)

7. A. ajoute : Et anéantissoient par là le pouvoir de l'un et de l'autre.

si l'un d'eux étoit en bas âge[1], ils décidoient en sa faveur[2], et ils en prenoient la tutelle, comme protecteurs de l'univers. Car ils avoient porté les choses au point que les peuples et les rois étoient leurs sujets, sans savoir précisément par quel titre; étant établi que c'étoit assez d'avoir ouï parler d'eux pour devoir leur être soumis.

Ils ne faisoient jamais de guerres éloignées sans s'être procuré quelque allié auprès de l'ennemi qu'ils attaquoient, qui pût joindre ses troupes à l'armée qu'ils envoyoient : et, comme elle n'étoit jamais considérable par le nombre, ils observoient toujours d'en[3] tenir une autre dans la province la plus voisine de l'ennemi, et une troisième dans Rome, toujours prête à marcher. Ainsi ils n'exposoient[4] qu'une très-petite partie de leurs forces, pendant que leur ennemi mettoit au hasard toutes les siennes[5].

Quelquefois ils abusoient de la subtilité des termes de leur langue. Ils détruisirent Carthage, disant qu'ils avoient promis de conserver la cité, et non pas la ville[6]. On sait comment les Étoliens, qui s'étoient abandonnés à leur bonne foi, furent trompés : les Romains prétendirent que la signification de ces mots, *s'abandonner à la foi d'un ennemi*, emportoit la perte de toutes sortes de choses,

1. Pour pouvoir ruiner la Syrie en qualité de tuteurs, ils se déclarèrent pour le fils d'Antiochus, encore enfant, contre Démétrius, qui étoit chez eux en otage, et qui les conjuroit de lui rendre justice, disant que Rome étoit sa mère, et les sénateurs ses pères. (M.)

2. A. Si l'un d'eux étoit en bas âge, ils se déclaroient pour lui et en prenoient la tutelle, etc.

3. C'étoit une pratique constante, comme on peut voir par l'histoire. (M.)

4. A. Ils n'exposoient jamais, etc.

5. Voyez comme ils se conduisirent dans la guerre de Macédoine. (M.)

6. C'est-à-dire les habitants et non pas les édifices.

des personnes, des terres, des villes, des temples, et des sépultures même[1].

Ils pouvoient même donner à un traité une interprétation arbitraire : ainsi, lorsqu'ils voulurent abaisser les Rhodiens, ils dirent qu'ils ne leur avoient pas donné autrefois la Lycie comme présent, mais comme amie et alliée.

Lorsqu'un de leurs généraux faisoit la paix pour sauver son armée prête à périr, le sénat, qui ne la ratifioit point, profitoit de cette paix, et continuoit la guerre. Ainsi, quand Jugurtha eut enfermé une armée romaine, et qu'il l'eut laissée aller sous la foi d'un traité, on se servit contre lui des troupes mêmes qu'il avoit sauvées : et, lorsque les Numantins eurent réduit vingt mille Romains, prêts à mourir de faim, à demander la paix, cette paix, qui avoit sauvé tant de citoyens, fut rompue à Rome; et l'on éluda la foi publique, en envoyant[2] le consul qui l'avoit signée[3].

Quelquefois ils traitoient de la paix avec un prince, sous des conditions raisonnables; et, lorsqu'il les avoit exécutées, ils en ajoutoient de telles, qu'il étoit forcé de recommencer la guerre. Ainsi, quand ils se furent fait livrer[4] par Jugurtha ses éléphants, ses chevaux, ses tré-

1. C'était l'effet de la *deditio*.

2. C'est-à-dire en livrant aux Numantins.

3. Ils en agirent de même avec les Samnites, les Lusitaniens et les peuples de Corse. Voyez, sur ces derniers, un fragment du livre Ier de Dion. (M.) — Dans A., cette note est remplacée par la suivante : Quand Claudius Glycias eut donné la paix aux peuples de Corse, le sénat ordonna qu'on leur feroit encore la guerre, et fit livrer Glycias aux habitants de l'île, qui ne voulurent pas le recevoir. On sait ce qui arriva aux Fourches Caudines. (M.)

4. Ils en agirent de même avec Viriate : après lui avoir fait rendre les

sors, ses transfuges, ils lui demandèrent de livrer sa personne; chose qui, étant pour un prince le dernier des malheurs, ne peut jamais faire une condition de paix.

Enfin ils jugèrent les rois pour leurs fautes et leurs crimes particuliers. Ils écoutèrent les plaintes de tous ceux qui avoient quelques démêlés avec Philippe; ils envoyèrent des députés pour pourvoir à leur sûreté : et ils firent accuser Persée devant eux, pour quelques meurtres et quelques querelles avec des citoyens des villes alliées.

Comme on jugeoit de la gloire d'un général par la quantité de l'or et de l'argent qu'on portoit à son triomphe, il ne laissoit rien à l'ennemi vaincu. Rome s'enrichissoit toujours, et chaque guerre la mettoit en état d'en entreprendre une autre.

Les peuples qui étoient amis ou alliés, se ruinoient[1] tous par les présents immenses qu'ils faisoient pour conserver la faveur, ou l'obtenir plus grande; et la moitié de l'argent qui fut envoyé pour ce sujet aux Romains auroit suffi pour les vaincre.

Maîtres de l'univers, ils s'en attribuèrent tous les trésors; ravisseurs moins injustes en qualité de conquérants, qu'en qualité de législateurs. Ayant su que Ptolomée, roi de Chypre, avoit des richesses immenses, ils firent[2] une loi, sur la proposition d'un tribun, par laquelle ils se don-

transfuges, on lui demanda qu'il rendît les armes; à quoi ni lui, ni les siens ne purent consentir. (*Fragment de Dion.*) (M.)

1. Les présents que le sénat envoyoit aux rois n'étoient que des bagatelles, comme une chaise et un bâton d'ivoire, ou quelque robe de magistrature. (M.)

2. Florus, liv. III, chap. IX. *Divitiarum tanta fama erat, ut victor gentium populus, et donare regna consuetus, socii vivique regis confiscationem mandaverit.* (M.)

nèrent l'hérédité d'un homme vivant, et la confiscation d'un prince allié.

Bientôt la cupidité des particuliers acheva d'enlever ce qui avoit échappé à l'avarice publique. Les magistrats et les gouverneurs vendoient aux rois leurs injustices. Deux compétiteurs se ruinoient à l'envi, pour acheter une protection toujours douteuse contre un rival qui n'étoit pas entièrement épuisé : car on n'avoit pas même cette justice des brigands, qui portent une certaine probité dans l'exercice du crime. Enfin, les droits légitimes ou usurpés ne se soutenant que par de l'argent, les princes, pour en avoir, dépouilloient les temples, confisquoient les biens des plus riches citoyens : on faisoit mille crimes pour donner aux Romains tout l'argent du monde.

Mais rien ne servit mieux Rome que le respect qu'elle imprima à la terre. Elle mit d'abord les rois dans le silence, et les rendit comme stupides. Il ne s'agissoit pas du degré de leur puissance ; mais leur personne propre étoit attaquée. Risquer une guerre, c'étoit s'exposer à la captivité, à la mort, à l'infamie du triomphe. Ainsi, des rois qui vivoient dans le faste et dans les délices, n'osoient jeter des regards fixes sur le peuple romain ; et, perdant le courage, ils attendoient, de leur patience et de leurs bassesses, quelque délai aux misères dont ils étoient menacés[1].

Remarquez, je vous prie, la conduite des Romains. Après la défaite d'Antiochus, ils étoient maîtres de l'Afrique, de l'Asie et de la Grèce, sans y avoir presque

1. Ils cachoient, autant qu'ils pouvoient, leur puissance et leurs richesses aux Romains. Voyez là-dessus un fragment du premier livre de Dion. (M.)

de villes en propre. Il sembloit qu'ils ne conquissent que pour donner : mais ils restoient si bien les maîtres, que, lorsqu'ils faisoient la guerre à quelque prince, ils l'accabloient, pour ainsi dire, du poids de tout l'univers.

Il n'étoit pas temps encore de s'emparer des pays conquis. S'ils avoient gardé les villes prises à Philippe, ils auroient fait ouvrir les yeux aux Grecs : si, après la seconde guerre punique, ou celle contre Antiochus, ils avoient pris des terres en Afrique ou en Asie, ils n'auroient pu conserver des conquêtes si peu solidement établies[1].

Il falloit attendre que toutes les nations fussent accoutumées à obéir comme libres et comme alliées, avant de leur commander comme sujettes; et qu'elles eussent été se perdre peu à peu dans la république romaine.

Voyez le traité qu'ils firent avec les Latins, après la victoire du lac Régille[2] : il fut un des principaux fondements de leur puissance. On n'y trouve pas un seul mot qui puisse faire soupçonner l'empire[3].

C'étoit une manière lente de conquérir. On vainquoit un peuple, et on se contentoit de l'affoiblir; on lui imposoit des conditions qui le minoient insensiblement; s'il se relevoit, on l'abaissoit encore davantage : et il devenoit sujet, sans qu'on pût donner une époque de sa sujétion.

1. Ils n'osèrent y exposer leurs colonies : ils aimèrent mieux mettre une jalousie éternelle entre les Carthaginois et Massinisse, et se servir du secours des uns et des autres pour soumettre la Macédoine et la Grèce. (M.)

2. Denys d'Halicarnasse le rapporte, liv. VI, chap. xcv, édit. d'Oxford. (M.)

3. Ce paragraphe n'est pas dans A.

Ainsi Rome n'étoit pas proprement une monarchie ou une république, mais la tête du corps formé par tous les peuples du monde [1].

Si les Espagnols, après la conquête du Mexique et du Pérou, avoient suivi ce plan, ils n'auroient pas été obligés de tout détruire pour tout conserver.

C'est la folie des conquérants de vouloir donner à tous les peuples leurs lois et leurs coutumes : cela n'est bon à rien; car, dans toute sorte de gouvernement, on est capable d'obéir.

Mais Rome n'imposant aucunes lois générales, les peuples n'avoient point entre eux de liaisons dangereuses; ils ne faisoient un corps que par une obéissance commune; et, sans être compatriotes, ils étoient tous romains.

On objectera peut-être que les empires fondés sur les lois des fiefs n'ont jamais été durables, ni puissants. Mais il n'y a rien au monde de si contradictoire que le plan des Romains et celui des Barbares [2] : et, pour n'en dire qu'un mot, le premier étoit l'ouvrage de la force, l'autre de la foiblesse : dans l'un, la sujétion étoit extrême; dans l'autre, l'indépendance. Dans les pays conquis par les nations germaniques [3], le pouvoir étoit dans la main des

1. Bossuet, *Discours*, IIIe partie, chap. VI. « On est encore effrayé quand on considère que les nations qui font à présent des royaumes si redoutables, toutes les Gaules, toutes les Espagnes, la Grande-Bretagne presque tout entière, l'Illyrique jusqu'au Danube, la Germanie jusqu'à l'Elbe, l'Afrique jusqu'à ses déserts affreux et impénétrables, la Grèce, la Thrace, la Syrie, l'Égypte, tous les royaumes de l'Asie Mineure et ceux qui sont renfermés entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, et les autres que j'oublie peut-être ou que je ne veux pas rapporter, n'ont été durant plusieurs siècles que des provinces romaines. »

2. A. Le plan des Romains et celui des Goths.

3. A. Dans les États gothiques, le pouvoir étoit, etc.

Montesquieu se sert du mot *gothique*, comme synonyme de *germanique*.

vassaux, le droit seulement dans la main du prince : c'étoit tout le contraire chez les Romains.

On a dit longtemps dans le même sens l'architecture gothique. C'est une confusion qu'on évite aujourd'hui.

CHAPITRE VII.

COMMENT MITHRIDATE PUT LEUR RÉSISTER [1].

De tous les rois que les Romains attaquèrent, Mithridate seul se défendit avec courage et les mit en péril.

La situation de ses États étoit admirable pour leur faire la guerre. Ils touchoient au pays inaccessible du Caucase, rempli de nations féroces dont on pouvoit se servir ; de là ils s'étendoient sur la mer du Pont : Mithridate la couvroit de ses vaisseaux, et alloit continuellement acheter de nouvelles armées de Scythes ; l'Asie étoit ouverte à ses invasions : il étoit riche, parce que ses villes sur le Pont-Euxin faisoient un commerce avantageux avec des nations moins industrieuses qu'elles [2].

Les proscriptions, dont la coutume commença dans ces temps-là, obligèrent plusieurs Romains de quitter leur patrie. Mithridate les reçut à bras ouverts ; il forma des légions, où il les fit entrer, qui furent ses meilleures troupes [3].

1. Montesquieu, pour ce chapitre entier, s'est inspiré de Florus, qu'il suit en l'abrégeant. On retrouve, presque à chaque phrase, un souvenir de l'historien romain. (Aubert.) On peut ajouter qu'il a eu devant les yeux le *Mithridate* de Racine. Conf. *Esprit des lois,* XXI, 12.

2. C'est la vieille erreur antiéconomique que le dommage de l'un est le profit de l'autre. Tout au contraire, c'est entre nations riches et industrieuses que le commerce est le plus avantageux pour toutes deux. Qu'est-ce en effet que le commerce, sinon un échange de richesses ?

3. Frontin, *Stratagèmes,* liv. II, chap. III, ex. 15, 27, dit qu'Archélaüs,

D'un autre côté, Rome, travaillée par ses dissensions civiles, occupée de maux plus pressants, négligea les affaires d'Asie, et laissa Mithridate suivre ses victoires, ou respirer après ses défaites.

Rien n'avoit plus perdu la plupart des rois que le désir manifeste qu'ils témoignoient de la paix ; ils avoient détourné, par là, tous les autres peuples de partager avec eux un péril dont ils vouloient tant sortir eux-mêmes. Mais Mithridate fit d'abord sentir à toute la terre qu'il étoit ennemi des Romains, et qu'il le seroit toujours.

Enfin les villes de Grèce et d'Asie, voyant que le joug des Romains s'appesantissoit tous les jours sur elles, mirent leur confiance dans ce roi barbare qui les appeloit à la liberté [1].

Cette disposition des choses produisit trois grandes guerres, qui forment un des beaux morceaux de l'histoire romaine ; parce qu'on n'y voit pas des princes déjà vaincus par les délices et l'orgueil, comme Antiochus et Tigrane ; ou par la crainte, comme Philippe, Persée et Jugurtha ; mais un roi magnanime, qui, dans les adversités, tel qu'un lion qui regarde ses blessures, n'en étoit que plus indigné.

Elles sont singulières, parce que les révolutions y sont continuelles et toujours inopinées : car, si Mithridate pouvoit aisément réparer ses armées, il arrivoit aussi que, dans les revers, où l'on a plus besoin d'obéissance et de

lieutenant de Mithridate, combattant contre Sylla, mit au premier rang ses chariots à faux ; au second, sa phalange ; au troisième, les auxiliaires armés à la romaine, *mixtis fugitivis Italiæ, quorum pervicaciæ multùm fidebat.* Mithridate fit même une alliance avec Sertorius. Voyez aussi Plutarque, *Vie de Lucullus.* (M.)

1. *Esprit des lois,* XI, 19.

discipline, ses troupes barbares l'abandonnoient : s'il avoit l'art de solliciter les peuples et de faire révolter les villes, il éprouvoit, à son tour, des perfidies de la part de ses capitaines, de ses enfants et de ses femmes : enfin, s'il eut affaire à des généraux romains malhabiles, on envoya contre lui, en divers temps, Sylla, Lucullus et Pompée.

Ce prince, après avoir battu les généraux romains, et fait la conquête de l'Asie, de la Macédoine et de la Grèce, ayant été vaincu à son tour par Sylla, réduit, par un traité, à ses anciennes limites, fatigué par les généraux romains, devenu encore une fois leur vainqueur et le conquérant de l'Asie, chassé par Lucullus et suivi dans son propre pays, fut obligé de se retirer chez Tigrane ; et, le voyant perdu sans ressource, après sa défaite [1], ne comptant plus que sur lui-même, il se réfugia dans ses propres États, et s'y rétablit.

Pompée succéda à Lucullus, et Mithridate en fut accablé : il fuit de ses États et, passant l'Araxe, il marcha de péril en péril, par le pays des Laziens ; et, ramassant dans son chemin ce qu'il trouva de barbares, il parut dans le Bosphore, devant son fils Maccharès, qui avoit fait sa paix avec les Romains [2].

Dans l'abîme où il étoit, il forma le dessein de porter la guerre en Italie et d'aller à Rome avec les mêmes nations qui l'asservirent quelques siècles après, et par le même chemin qu'elles tinrent [3].

1. A. Chassé par Lucullus, suivi dans son propre pays, obligé de se retirer chez Tigrane, vaincu avec lui ; voyant ce roi perdu sans ressource, ne comptant plus que sur lui-même, etc.

2. Mithridate l'avoit fait roi du Bosphore. Sur la nouvelle de l'arrivée de son père, il se donna la mort. (M.)

3. Voyez Appien, *De bello Mithridatico,* chap. CIX. (M.)

Trahi par Pharnace, un autre de ses fils, et par une armée effrayée de la grandeur de ses entreprises et des hasards qu'il alloit chercher, il mourut en roi.

Ce fut alors que Pompée, dans la rapidité de ses victoires, acheva le pompeux ouvrage de la grandeur de Rome. Il unit au corps de son empire des pays infinis ; ce qui servit plus au spectacle de la magnificence romaine qu'à sa vraie puissance; et, quoiqu'il parût, par les écriteaux portés à son triomphe, qu'il avoit augmenté le revenu du fisc de plus d'un tiers, le pouvoir n'augmenta pas, et la liberté publique n'en fut que plus exposée [1].

1. Voyez Plutarque dans la *Vie de Pompée,* et Zonaras, liv. II. (M.)

CHAPITRE VIII.

DES DIVISIONS QUI FURENT TOUJOURS DANS LA VILLE[1].

Pendant que Rome conquéroit l'univers, il y avoit, dans ses murailles, une guerre cachée; c'étoient des feux comme ceux de ces volcans qui sortent sitôt que quelque matière vient en augmenter la fermentation.

Après l'expulsion des rois, le gouvernement étoit devenu aristocratique : les familles patriciennes obtenoient seules [2] toutes les magistratures, toutes les dignités, et par conséquent tous les honneurs militaires et civils [3].

Les patriciens, voulant empêcher le retour des rois, cherchèrent à augmenter le mouvement qui étoit dans l'esprit du peuple; mais ils firent plus qu'ils ne voulurent: à force de lui donner de la haine pour les rois, ils lui donnèrent un désir immodéré de la liberté. Comme l'autorité royale avoit passé tout entière entre les mains des consuls, le peuple sentit que cette liberté, dont on vouloit

1. Machiavel, *Discours sur Tite-Live,* liv. I, chap. IV. — Cicéron, *de Orat.,* II, 48; Tite-Live, VII, 40.

2. Les patriciens avoient même, en quelque façon, un caractère sacré : il n'y avoit qu'eux qui pussent prendre les auspices. Voyez, dans Tite-Live, liv. VI, chap. XL et XLI, la harangue d'Appius Claudius. (M.)

3. Par exemple, il n'y avoit qu'eux qui pussent triompher, puisqu'il n'y avoit qu'eux qui pussent être consuls et commander les armées. (M.)

lui donner tant d'amour, il ne l'avoit pas : il chercha donc à abaisser le consulat, à avoir des magistrats plébéiens, et à partager avec les nobles les magistratures curules. Les patriciens furent forcés de lui accorder tout ce qu'il demanda : car, dans une ville où la pauvreté étoit la vertu publique ; où les richesses, cette voie sourde pour acquérir la puissance, étoient méprisées, la naissance et les dignités ne pouvoient pas donner de grands avantages. La puissance devoit donc revenir au plus grand nombre, et l'aristocratie se changer peu à peu en un état populaire.

Ceux qui obéissent à un roi sont moins tourmentés d'envie et de jalousie que ceux qui vivent dans une aristocratie héréditaire. Le prince est si loin de ses sujets, qu'il n'en est presque pas vu ; et il est si fort au-dessus d'eux, qu'ils ne peuvent imaginer aucun rapport qui puisse les choquer ; mais les nobles qui gouvernent sont sous les yeux de tous, et ne sont pas si élevés, que des comparaisons odieuses ne se fassent sans cesse. Aussi a-t-on vu, de tout temps, et le voit-on encore, le peuple détester les sénateurs[1]. Les républiques, où la naissance ne donne aucune part au gouvernement, sont, à cet égard, les plus heureuses ; car le peuple peut moins envier une autorité qu'il donne à qui il veut, et qu'il reprend à sa fantaisie.

Le peuple, mécontent des patriciens, se retira sur le mont sacré : on lui envoya des députés qui l'apaisèrent ; et, comme chacun se promit secours l'un à l'autre, en cas que les patriciens ne tinssent pas les paroles données[2], ce qui eût causé, à tous les instants, des séditions, et

1. Allusion à Venise.
2. Zonaras, liv. II. (M.)

auroit troublé toutes les fonctions des magistrats, on jugea qu'il valoit mieux créer une magistrature qui pût empêcher les injustices faites à un plébéien[1]. Mais, par une maladie éternelle des hommes, les plébéiens, qui avoient obtenu des tribuns pour se défendre, s'en servirent pour attaquer; ils enlevèrent peu à peu toutes les prérogatives des patriciens : cela produisit des contestations continuelles[2]. Le peuple étoit soutenu, ou plutôt animé par ses tribuns; et les patriciens étoient défendus par le sénat, qui étoit presque tout composé de patriciens, qui étoit plus porté pour les maximes anciennes, et qui craignoit que la populace n'élevât à la tyrannie quelque tribun.

Le peuple employoit pour lui ses propres forces et sa supériorité dans les suffrages, ses refus d'aller à la guerre, ses menaces de se retirer, la partialité de ses lois, enfin ses jugements contre ceux qui lui avoient fait trop de résistance. Le sénat se défendoit par sa sagesse, sa justice et l'amour qu'il inspiroit pour la patrie; par ses bienfaits et une sage dispensation des trésors de la république; par le respect que le peuple avoit pour la gloire des principales familles et la vertu des grands personnages[3]; par

1. Origine des tribuns du peuple. (M.)

2. A. Cela produisit des disputes continuelles.

. Le peuple, qui aimoit la gloire, composé de gens qui avoient passé leur vie à la guerre, ne pouvoit refuser ses suffrages à un grand homme, sous lequel il avoit combattu. Il obtenoit le droit d'élire des plébéiens, et il élisoit des patriciens. Il fut obligé de se lier les mains, en établissant qu'il y auroit toujours un consul plébéien : aussi les familles plébéiennes qui entrèrent dans les charges, y furent-elles ensuite continuellement portées; et, quand le peuple éleva aux honneurs quelque homme de néant, comme Varron et Marius, ce fut une espèce de victoire qu'il remporta sur lui-même[a]. (M.) *Esprit des lois,* VIII, 12.

[a] Dans A. cette note est ainsi rédigée : Le peuple avoit tant de respect pour les principales familles que, quoiqu'il eût obtenu le droit de faire des tribuns militaires plébéiens, qui avoient la même puissance que les consuls, il élevoit toujours à cette

la religion même, les institutions anciennes, et la suppression des jours d'assemblée, sous prétexte que les auspices n'avoient pas été favorables; par les clients[1]; par l'opposition d'un tribun à un autre; par la création d'un dictateur[2], les occupations d'une nouvelle guerre, ou les malheurs qui réunissoient tous les intérêts; enfin, par une condescendance paternelle à accorder au peuple une partie de ses demandes pour lui faire abandonner les autres, et cette maxime constante de préférer la conservation de la république aux prérogatives de quelque ordre ou de quelque magistrature que ce fût.

Dans la suite des temps, lorsque les plébéiens eurent tellement abaissé les patriciens, que cette[3] distinction de familles devint vaine, et que les unes et les autres furent indifféremment élevées aux honneurs, il y eut de nouvelles disputes entre le bas peuple, agité par ses tribuns, et les principales familles patriciennes ou plébéiennes, qu'on appela les Nobles, et qui avoient pour elles le sénat, qui en étoit composé. Mais, comme les mœurs anciennes n'étoient plus, que des particuliers avoient des richesses immenses, et qu'il est impossible que les richesses ne

1. A. Par ses clients.

2. Les patriciens, pour se défendre, avoient coutume de créer un dictateur; ce qui leur réussissoit admirablement bien; mais les plébéiens, ayant obtenu de pouvoir être élus consuls, purent aussi être élus dictateurs; ce qui déconcerta les patriciens. Voyez dans Tite-Live, liv. VIII, chap. XII, comment Publilius Philo les abaissa dans sa dictature : il fit trois lois qui leur furent très-préjudiciables. (M.)

3. Les patriciens ne conservèrent que quelques sacerdoces et le droit de créer un magistrat, qu'on appeloit *entre-roi*. (M.)

charge des patriciens; il fut obligé de se lier les mains et d'établir qu'il y auroit toujours un consul plébéien. Et quand quelques familles plébéiennes entrèrent dans les charges, elles y furent ensuite continuellement portées. C'étoit avec peine que le peuple, dans le désir continuel d'abaisser la noblesse, l'abaissoit en effet; et quand il élevoit aux honneurs quelque homme de néant comme Varron et Marius, ce fut une victoire qu'il gagna sur lui-même.

donnent du pouvoir, les nobles résistèrent avec plus de force que les patriciens n'avoient fait; ce qui fut cause de la mort des Gracques et de plusieurs de ceux qui travaillèrent sur leur plan [1].

Il faut que je parle d'une magistrature qui contribua beaucoup à maintenir le gouvernement de Rome : ce fut celle des censeurs. Ils faisoient le dénombrement du peuple [2]; et, de plus, comme la force de la république consistoit dans la discipline, l'austérité des mœurs et l'observation constante de certaines coutumes, ils corrigeoient les abus que la loi n'avoit pas prévus, ou que le magistrat ordinaire ne pouvoit pas punir [3]. Il y a de mauvais exemples qui sont pires que les crimes; et plus d'États ont péri parce qu'on a violé les mœurs que parce qu'on a violé les lois. A Rome, tout ce qui pouvoit introduire des nouveautés dangereuses, changer le cœur ou l'esprit du citoyen, et en empêcher, si j'ose me servir de ce terme, la perpétuité, les désordres domestiques ou publics, étoient réformés par les censeurs : ils pouvoient chasser du sénat qui ils vouloient, ôter à un chevalier le cheval qui lui étoit entretenu par le public, mettre un citoyen dans une autre tribu, et même parmi ceux qui payoient les charges de la ville sans avoir part à ses priviléges [4].

1. Comme Saturninus et Glaucias. (M.)

2. A. met ici la note suivante : Le cens en lui-même ou le dénombrement des citoyens étoit une chose très-sage, c'étoit une reconnoissance de l'état de ses affaires, et un examen de sa puissance; il fut établi par Servius Tullius. Avant lui, dit Eutrope, liv. I, le cens étoit inconnu dans le monde. (M.)

3. On peut voir comme ils dégradèrent ceux qui, après la bataille de Cannes, avoient été d'avis d'abandonner l'Italie; ceux qui s'étoient rendus à Annibal; ceux qui, par une mauvaise interprétation, lui avoient manqué de parole. (M.)

4. Cela s'appeloit *Ærarium aliquem facere, aut in Cœritum tabulas*

M. Livius nota le peuple même; et, de trente-cinq tribus, il en mit trente-quatre au rang de ceux qui n'avoient point de part aux priviléges de la ville[1]. « Car, disoit-il, après m'avoir condamné, vous m'avez fait consul et censeur : il faut donc que vous ayez prévariqué une fois, en m'infligeant une peine; ou deux fois, en me créant consul et ensuite censeur. »

M. Duronius, tribun du peuple, fut chassé du sénat par les censeurs; parce que, pendant sa magistrature, il avoit abrogé la loi qui bornoit les dépenses des festins[2].

C'étoit une institution bien sage. Ils ne pouvoient ôter à personne une magistrature, parce que cela auroit troublé l'exercice de la puissance publique[3]; mais ils faisoient déchoir de l'ordre et du rang, et privoient, pour ainsi dire, un citoyen de sa noblesse particulière.

Servius Tullius[4] avoit fait la fameuse division par cen-

referre. On étoit mis hors de la centurie; on n'avoit plus le droit de suffrage. (M.)

A. rédige ainsi la fin de la phrase : Ils pouvoient réduire un citoyen au nombre de ceux qui payoient les charges de la ville sans avoir part à ses priviléges; enfin ils jetoient les yeux sur la situation actuelle de la république et distribuoient de manière le peuple dans ses diverses tribus, que les tribuns et les ambitieux ne pussent pas se rendre maîtres des suffrages, et que le peuple ne pût pas abuser de son pouvoir.

1. Tite-Live, liv. XXIX, chap. XXXVII. (M.)

2. Valère Maxime, liv. II, chap. IX, art. 5. (M.)

3. La dignité de sénateur n'étoit pas une magistrature. (M.)

4. Dans A. cet alinéa est en note, et ainsi rédigé : Les plébéiens obtinrent contre les patriciens, que les lois et les élections des magistrats se feroient par le peuple assemblé par tribus et non par centuries. Il y avoit trente-cinq tribus qui donnoient chacune leur voix, quatre de la ville et trente et une de la campagne. Comme il n'y avoit chez les Romains que deux professions en honneur, la guerre et l'agriculture, les tribus de la campagne furent les plus considérées; et les quatre autres reçurent cette vile partie de citoyens qui, n'ayant pas de terres à cultiver, n'étoient, pour ainsi dire, citoyens qu'à demi; la plupart n'alloient pas même à la guerre; car pour faire les enrôlements, on suivoit la division par centuries, et ceux

turies, que Tite-Live[1] et Denys d'Halicarnasse[2] nous ont si bien expliquée. Il avoit distribué cent quatre-vingt-treize centuries en six classes, et mis tout le bas peuple dans la dernière centurie, qui formoit seule la sixième classe. On voit que cette disposition excluoit le bas peuple du suffrage, non pas de droit, mais de fait. Dans la suite, on régla qu'excepté dans quelques cas particuliers, on suivroit, dans les suffrages, la division par tribus. Il y en avoit trente-cinq qui donnoient chacune leur voix, quatre de la ville, et trente-une de la campagne. Les principaux citoyens, tous laboureurs, entrèrent naturellement dans les tribus de la campagne; et celles de la ville reçurent le bas peuple[3], qui, y étant enfermé, influoit très-peu dans les affaires; et cela étoit regardé comme le salut de la république. Et, quand Fabius remit dans les quatre tribus de la ville le menu peuple, qu'Appius Claudius avoit répandu dans toutes, il en acquit le surnom de très-grand[4]. Les censeurs jetoient les yeux tous les cinq ans sur la situation actuelle de la république, et distribuoient de manière le peuple dans ses diverses tribus, que les tribuns

qui étoient dans les quatre tribus de la ville étoient à peu près les mêmes qui, dans la division par centuries, étoient de la sixième classe, dans laquelle on n'enrôloit personne. Ainsi il étoit difficile que les suffrages fussent entre les mains du bas peuple, qui étoit enfermé dans ses quatre tribus; mais, comme chacun faisoit mille fraudes pour en sortir, tous les cinq ans les censeurs pouvoient corriger ce désordre, et ils mettoient dans telle tribu qu'ils vouloient, non-seulement un citoyen, mais aussi des corps et des ordres entiers. Voy. la remarque qui est la première du chap. XI; voyez aussi Tite-Live, première décade, liv. I, où les différentes divisions du peuple faites par Servius Tullius sont très-bien expliquées : c'étoit le même corps du peuple, mais divisé sous divers égards. (M.)

1. Liv. I, chap. XLIII. (M.)
2. Liv. IV, art. 15 et suivants. (M.)
3. Appelé *turba forensis*. (M.)
4. Voyez Tite-Live, liv. IX, chap. XLVI. (M.)

et les ambitieux ne pussent pas se rendre maîtres des suffrages, et que le peuple même ne pût pas abuser de son pouvoir.

Le gouvernement de Rome fut admirable, en ce que, depuis sa naissance, sa constitution se trouva telle, soit par l'esprit du peuple, la force du sénat, ou l'autorité de certains magistrats, que tout abus du pouvoir y pût toujours être corrigé.

Carthage périt, parce que, lorsqu'il fallut retrancher les abus, elle ne put souffrir la main de son Annibal même. Athènes tomba, parce que ses erreurs lui parurent si douces, qu'elle ne voulut pas en guérir. Et, parmi nous, les républiques d'Italie, qui se vantent de la perpétuité de leur gouvernement, ne doivent se vanter que de la perpétuité de leurs abus; aussi n'ont-elles pas plus de liberté que Rome n'en eut du temps des décemvirs[1].

Le gouvernement d'Angleterre est plus sage[2], parce qu'il y a un corps[3] qui l'examine continuellement, et qui s'examine continuellement lui-même; et telles sont ses erreurs, qu'elles ne sont jamais longues, et que, par l'esprit d'attention qu'elles donnent à la nation, elles sont souvent utiles.

En un mot, un gouvernement libre, c'est-à-dire toujours agité, ne sauroit se maintenir, s'il n'est, par ses propres lois, capable de correction.

1. Ni même plus de puissance. (M.) Allusion aux républiques de Venise et de Gênes.

2. A. Le gouvernement d'Angleterre est un des plus sages de l'Europe.

C'était là une de ces hardiesses qu'on ne souffrait pas en France, au dernier siècle. Il fallut que Montesquieu voilât son sentiment sous une forme plus générale et plus timide. Du reste la correction se trouve dans l'*erratum* de l'édition de 1734.

3. Le parlement.

CHAPITRE IX.

DEUX CAUSES DE LA PERTE DE ROME.

Lorsque la domination de Rome étoit bornée dans l'Italie, la république pouvoit facilement subsister. Tout soldat étoit également citoyen : chaque consul levoit une armée ; et d'autres citoyens alloient à la guerre sous celui qui succédoit. Le nombre des troupes n'étant pas excessif, on avoit attention à ne recevoir dans la milice que des gens qui eussent assez de bien pour avoir intérêt à la conservation de la ville [1]. Enfin [2] le sénat voyoit de près la conduite des généraux, et leur ôtoit la pensée de rien faire contre leur devoir.

Mais, lorsque les légions passèrent les Alpes et la mer, les gens de guerre, qu'on étoit obligé de laisser pendant plusieurs campagnes dans les pays que l'on soumettoit,

1. Les affranchis, et ceux qu'on appeloit *capite censi,* parce qu'ayant très-peu de bien ils n'étoient taxés que pour leur tête, ne furent point d'abord enrôlés dans la milice de terre, excepté dans les cas pressants. Servius Tullius les avoit mis dans la sixième classe, et on ne prenoit des soldats que dans les cinq premières. Mais Marius, partant contre Jugurtha, enrôla indifféremment tout le monde : *Milites scribere,* dit Salluste, *non more majorum, neque ex classibus, sed uti cujusque libido erat, capite censos plerosque. De bello Jugurth.* Remarquez que, dans la division par tribus, ceux qui étoient dans les quatre tribus de la ville étoient à peu près les mêmes que ceux qui, dans la division par centuries, étoient dans la sixième classe. (M.)

2. *Enfin* manque dans A.

perdirent peu à peu l'esprit de citoyens; et les généraux, qui disposèrent des armées et des royaumes, sentirent leur force, et ne purent plus obéir.

Les soldats commencèrent donc à ne connoître que leur général, à fonder sur lui toutes leurs espérances, et à voir de plus loin la ville [1]. Ce ne furent plus les soldats de la république, mais de Sylla, de Marius, de Pompée, de César. Rome ne put plus savoir si celui qui étoit à la tête d'une armée, dans une province, étoit son général ou son ennemi.

Tandis que le peuple de Rome ne fut corrompu que par ses tribuns, à qui il ne pouvoit accorder que sa puissance même, le sénat put aisément se défendre, parce qu'il agissoit constamment; au lieu que la populace passoit sans cesse de l'extrémité de la fougue à l'extrémité de la foiblesse. Mais, quand le peuple put donner à ses favoris une formidable autorité au dehors, toute la sagesse du sénat devint inutile, et la république fut perdue.

Ce qui fait que les États libres durent moins que les autres, c'est que les malheurs et les succès qui leur arrivent, leur font presque toujours perdre la liberté; au lieu que les succès et les malheurs d'un État où le peuple est soumis, confirment également sa servitude. Une république sage ne doit rien hasarder qui l'expose à la bonne ou à la mauvaise fortune : le seul bien auquel elle doit aspirer, c'est à la perpétuité de son état.

Si la grandeur de l'empire perdit la république, la grandeur de la ville ne la perdit pas moins.

Rome avoit soumis tout l'univers, avec le secours des peuples d'Italie, auxquels elle avoit donné, en différents

1. A. Et à regarder de loin la ville.

temps, divers priviléges [1]. La plupart de ces peuples ne s'étoient pas d'abord fort souciés du droit de bourgeoisie chez les Romains; et quelques-uns aimèrent mieux garder leurs usages [2]. Mais lorsque ce droit fut celui de la souveraineté universelle, qu'on ne fut rien dans le monde si l'on n'étoit citoyen romain, et qu'avec ce titre on étoit tout, les peuples d'Italie résolurent de périr ou d'être Romains : ne pouvant en venir à bout par leurs brigues et par leurs prières, ils prirent la voie des armes; ils se révoltèrent dans tout ce côté qui regarde la mer Ionienne; les autres alliés alloient les suivre [3]. Rome, obligée de combattre contre ceux qui étoient, pour ainsi dire, les mains avec lesquelles elle enchaînoit l'univers, étoit perdue ; elle alloit être réduite à ses murailles : elle accorda ce droit tant désiré aux alliés qui n'avoient pas encore cessé d'être fidèles [4]; et peu à peu elle l'accorda à tous.

Pour lors, Rome ne fut plus cette ville dont le peuple n'avoit eu qu'un même esprit, un même amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie; où cette jalousie du pouvoir du sénat et des prérogatives des grands, toujours mêlée de respect, n'étoit qu'un amour de l'égalité. Les peuples d'Italie étant devenus ses citoyens, chaque ville y apporta son génie, ses intérêts particuliers, et sa

1. *Jus Latii, jus italicum.* (M.)

2. Les Eques disoient, dans leurs assemblées : « Ceux qui ont pu choisir ont préféré leurs lois au droit de la cité romaine, qui a été une peine nécessaire pour ceux qui n'ont pu s'en défendre. » Tite-Live, liv. IX, chap. XLV. (M.)

3. Les Asculans, les Marses, les Vestins, les Marrucins, les Férentans, les Hirpins, les Pompéians, les Vénusiens, les Japyges, les Lucaniens, les Samnites et autres. Appien, *De la guerre civile,* liv. I, chap. XXXIX. (M.)

4. Les Toscans, les Ombriens, les Latins. Cela porta quelques peuples à se soumettre; et, comme on les fit aussi citoyens, d'autres posèrent encore les armes; et enfin il ne resta que les Samnites, qui furent exterminés. (M.)

dépendance de quelque grand protecteur [1]. La ville déchirée ne forma plus un tout ensemble : et, comme on n'en étoit citoyen que par une espèce de fiction ; qu'on n'avoit plus les mêmes magistrats, les mêmes murailles, les mêmes dieux, les mêmes temples, les mêmes sépultures, on ne vit plus Rome des mêmes yeux, on n'eut plus le même amour pour la patrie, et les sentiments romains ne furent plus [2].

Les ambitieux firent venir à Rome des villes et des nations entières, pour troubler les suffrages, ou se les faire donner ; les assemblées furent de véritables conjurations ; on appela *comices* une troupe de quelques séditieux ; l'autorité du peuple, ses lois, lui-même, devinrent des choses chimériques, et l'anarchie fut telle, qu'on ne put plus savoir si le peuple avoit fait une ordonnance, ou s'il ne l'avoit point faite [3].

On n'entend parler, dans les auteurs, que des divisions qui perdirent Rome ; mais on ne voit pas que ces divisions y étoient nécessaires, qu'elles y avoient toujours été et

1. Qu'on s'imagine cette tête monstrueuse des peuples d'Italie, qui, par le suffrage de chaque homme, conduisoit le reste du monde. (M.)

2. Bossuet, *Disc.*, IIIe partie, chap. VI. « Rome, épuisée par tant de guerres civiles et étrangères, se fit tant de nouveaux citoyens, ou par brigue, ou par raison, qu'à peine pouvoit-elle se reconnoître elle-même parmi tant d'étrangers qu'elle avoit naturalisés. Le sénat se remplissoit de barbares, le sang romain se mêloit, l'amour de la patrie par lequel Rome s'étoit élevée au-dessus de tous les peuples du monde, n'étoit pas naturel à ces citoyens venus du dehors, et les autres se gâtoient par le mélange. Les partialités se multiplioient avec cette prodigieuse multiplicité de citoyens nouveaux ; et les esprits turbulents y trouvoient de nouveaux moyens de brouiller et d'entreprendre... Les grands ambitieux et les misérables, qui n'ont rien à perdre, aiment toujours le changement. Ces deux genres de citoyens prévaloient dans Rome ; et l'état mitoyen, qui seul tient tout en balance dans les États populaires, étant le plus foible, il falloit que la république tombât. »

3. Voyez les *Lettres de Cicéron à Atticus*, liv. IV, lettre 18. (M.)

qu'elles y devoient toujours être [1]. Ce fut uniquement la grandeur de la république qui fit le mal, et qui changea en guerres civiles les tumultes populaires. Il falloit bien qu'il y eût à Rome des divisions : et ces guerriers si fiers, si audacieux, si terribles au dehors, ne pouvoient pas être bien modérés au dedans. Demander, dans un État libre, des gens hardis dans la guerre, et timides dans la paix, c'est vouloir des choses impossibles : et, pour règle générale, toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un État qui se donne le nom de république, on peut être assuré que la liberté n'y est pas.

Ce qu'on appelle union dans un corps politique, est une chose très-équivoque : la vraie est une union d'harmonie, qui fait que toutes les parties, quelque opposées qu'elles nous paroissent, concourent au bien général de la société ; comme des dissonances, dans la musique, concourent à l'accord total. Il peut y avoir de l'union dans un État où on ne croit voir que du trouble ; c'est-à-dire, une harmonie d'où résulte le bonheur, qui seul est la vraie paix [2]. Il en est comme des parties de cet univers, éternellement liées par l'action des unes, et la réaction des autres.

Mais, dans l'accord du despotisme asiatique [3], c'est-à-

1. Avant Montesquieu, Machiavel avait fait la même remarque. *Discours politiques*, liv. I, chap. IV. Dans la tranquillité du XVIIe et du XVIIIe siècle on ne comprend plus que ces agitations de la liberté ne sont qu'apparentes ; c'est l'effervescence d'un peuple qui fait lui-même ses affaires, et qui ne vit pas esclave muet d'un souverain. Au XVIe siècle, parmi les guerres et les discordes civiles, on appréciait mieux la vie romaine ; il en est de même aujourd'hui. Pour juger de la liberté et de ses effets, il faut en jouir. Voyez *inf.*, chap. XIII, les judicieuses réflexions de l'auteur sur l'*ordre* qu'établit Auguste.

2. Cic., *de Rep.*, II, XLI.

3. *Asiatique* n'est pas dans la première édition et ne se trouve qu'à l'*erratum* de la seconde édition de 1734.

dire, de tout gouvernement qui n'est pas modéré, il y a toujours une division réelle. Le laboureur, l'homme de guerre, le négociant, le magistrat, le noble, ne sont joints que parce que les uns oppriment les autres sans résistance : et, si l'on y voit de l'union [1], ce ne sont pas des citoyens qui sont unis, mais des corps morts ensevelis les uns auprès des autres.

Il est vrai que les lois de Rome devinrent impuissantes pour gouverner la république : mais c'est une chose qu'on a vue toujours, que de bonnes lois, qui ont fait qu'une petite république devient grande, lui deviennent à charge lorsqu'elle s'est agrandie; parce qu'elles étoient telles, que leur effet naturel étoit de faire un grand peuple, et non pas de le gouverner.

Il y a bien de la différence entre les lois bonnes et les lois convenables; celles qui font qu'un peuple se rend maître des autres, et celles qui maintiennent sa puissance lorsqu'il l'a acquise.

Il y a, à présent, dans le monde, une république que presque personne ne connoît [2], et qui, dans le secret et le silence [3], augmente ses forces chaque jour. Il est certain que si elle parvient jamais à l'état de grandeur où sa sagesse la destine, elle changera nécessairement ses lois ; et ce ne sera point l'ouvrage d'un législateur, mais celui de la corruption même.

Rome étoit faite pour s'agrandir, et ses lois étoient admirables pour cela [4]. Aussi, dans quelque gouvernement

1. A. Et quand il y a de l'union, etc.

2. Le canton de Berne. (M.)

3. A. B. Dans le secret et dans le silence.

4. A. met ici la note suivante : Il y a des gens qui ont regardé le gouvernement de Rome comme vicieux, parce qu'il étoit un mélange de la

qu'elle ait été, sous le pouvoir des rois, dans l'aristocratie, ou dans l'état populaire, elle n'a jamais cessé de faire des entreprises qui demandoient de la conduite, et y a réussi. Elle ne s'est pas trouvée plus sage que tous les autres États de la terre en un jour, mais continuellement; elle a soutenu une petite, une médiocre, une grande fortune, avec la même supériorité; et n'a point eu de prospérités dont elle n'ait profité, ni de malheurs dont elle ne se soit servie.

Elle perdit sa liberté, parce qu'elle acheva trop tôt son ouvrage [1].

monarchie, de l'aristocratie et de l'état populaire. Mais la perfection d'un gouvernement ne consiste pas à se rapporter à une des espèces de police qui se trouvent dans les livres des politiques, mais à répondre aux vues que tout législateur doit avoir, qui sont la grandeur d'un peuple ou sa félicité. Le gouvernement de Lacédémone n'étoit-il pas aussi composé des trois. (M.)

1. Quel est cet ouvrage? Je suppose que c'est la conquête du monde.

CHAPITRE X.

DE LA CORRUPTION DES ROMAINS.

Je crois que la secte d'Épicure, qui s'introduisit à Rome sur la fin de la république, contribua beaucoup à gâter le cœur et l'esprit des Romains [1]. Les Grecs en avoient été infatués avant eux : aussi avoient-ils été plutôt corrompus. Polybe nous dit que, de son temps, les serments ne pouvoient donner de la confiance pour un Grec ; au lieu qu'un Romain en étoit, pour ainsi dire, enchaîné [2].

Il y a un fait, dans les lettres de Cicéron à Atticus [3], qui nous montre [4] combien les Romains avoient changé à cet égard, depuis le temps de Polybe.

« Memmius, dit-il, vient de communiquer au sénat l'accord que son compétiteur et lui avoient fait avec les consuls, par lequel ceux-ci s'étoient engagés de les favoriser dans la poursuite du consulat pour l'année suivante :

1. Cynéas en ayant discouru à la table de Pyrrhus, Fabricius souhaita que les ennemis de Rome pussent tous prendre les principes d'une pareille secte. Plutarque, *Vie de Pyrrhus*. (M.)

2. « Si vous prêtez aux Grecs un talent avec dix promesses, dix cautions, autant de témoins, il est impossible qu'ils gardent leur foi; mais parmi les Romains, soit qu'on doive rendre compte des deniers publics, ou de ceux des particuliers, on est fidèle à cause du serment que l'on a fait. On a donc sagement établi la crainte des enfers; et c'est sans raison qu'on la combat aujourd'hui. » Polybe, liv. VI, chap. LVI. (M.)

3. Liv. IV, lettre 18. (M.)

4. A. Qui fait bien voir.

et eux, de leur côté, s'obligeoient de payer aux consuls quatre cent mille sesterces, s'ils ne leur fournissoient trois augures qui déclareroient qu'ils étoient présents lorsque le peuple avoit fait la loi *curiate* [1], quoiqu'il n'en eût point fait, et deux consulaires qui affirmeroient qu'ils avoient assisté à la signature du *sénatus-consulte* qui régloit l'état de leurs provinces, quoiqu'il n'y en eût point eu. » Que de malhonnêtes gens dans un seul contrat!

Outre que la religion est toujours le meilleur garant que l'on puisse avoir des mœurs des hommes, il y avoit ceci de particulier chez les Romains, qu'ils mêloient quelque sentiment religieux à l'amour qu'ils avoient pour leur patrie. Cette ville, fondée sous les meilleurs auspices, ce Romulus, leur roi et leur dieu, ce Capitole, éternel comme la ville, et la ville, éternelle comme son fondateur, avoient fait autrefois, sur l'esprit des Romains, une impression qu'il eût été à souhaiter qu'ils eussent conservée.

La grandeur de l'État fit la grandeur des fortunes particulières. Mais, comme l'opulence est dans les mœurs et non pas dans les richesses, celles des Romains, qui ne laissoient pas d'avoir des bornes, produisirent un luxe et des profusions qui n'en avoient point [2]. Ceux qui avoient d'abord été corrompus par leurs richesses, le furent ensuite par leur pauvreté. Avec des biens au-dessus d'une condition privée, il fut difficile d'être un bon citoyen : avec les désirs et les regrets d'une grande fortune ruinée, on

1. La loi *curiate* donnoit la puissance militaire ; et le sénatus-consulte régloit les troupes, l'argent, les officiers que devoit avoir le gouverneur : or les consuls, pour que tout cela fût fait à leur fantaisie, vouloient fabriquer une fausse loi et un faux sénatus-consulte. (M.)

2. La maison que Cornélie avoit achetée soixante et quinze mille drachmes, Lucullus l'acheta, peu de temps après, deux millions cinq cent mille. Plutarque, *Vie de Marius*. (M.)

fut prêt à tous les attentats; et, comme dit Salluste [1], on vit une génération de gens qui ne pouvoient avoir de patrimoine, ni souffrir que d'autres en eussent.

Cependant, quelle que fût la corruption de Rome, tous les malheurs ne s'y étoient pas introduits : car la force de son institution avoit été telle, qu'elle avoit conservé une valeur héroïque, et toute son application à la guerre, au milieu des richesses, de la mollesse et de la volupté ; ce qui n'est, je crois, arrivé à aucune nation du monde.

Les citoyens romains [2] regardoient le commerce [3] et les arts comme des occupations d'esclave; ils ne les exerçoient point. S'il y eut quelques exceptions, ce ne fut que de la part de quelques affranchis, qui continuoient leur première industrie. Mais, en général, ils ne connoissoient que l'art de la guerre, qui étoit la seule voie pour aller aux magistratures et aux honneurs [4]. Ainsi les vertus guerrières restèrent, après qu'on eut perdu toutes les autres.

1. *Ut merito dicatur genitos esse, qui nec ipsi habere possent res familiares, nec alios pati.* Fragment de l'histoire de Salluste, tiré du livre de la *Cité de Dieu,* liv. II, chap. XVIII. (M.)

2. A. Le peuple romain ne cultivoit point le commerce et les arts; il les regardoit comme des occupations d'esclave. S'il y a quelques exceptions, ce n'étoient guères que quelques affranchis, qui continuoient leur première industrie, etc.

3. Romulus ne permit que deux sortes d'exercices aux gens libres : l'agriculture et la guerre. Les marchands, les ouvriers, ceux qui tenoient une maison à louage, les cabaretiers, n'étoient pas du nombre des citoyens. Denys d'Halicarnasse, liv. II. *Idem,* liv. IX. (M.)

4. Cicéron en donne les raisons dans ses *Offices,* liv. I, chap. XLII[a]. (M.)

5. Il falloit avoir servi dix années, entre l'âge de seize ans et celui de quarante-sept. Voyez Polybe, liv. VI, chap. XIX. (M.)

[a] A. rédige ainsi cette note : Cicéron, liv. I, ch. XLII des *Offices* dit : *Illiberales et sordidi quæstus mercenariorum omnium, quorum operæ, non quorum artes emuntur; est enim illis ipsa merces auctoramentum servitutis :* Les marchands, ajoute-t-il, ne font aucun profit s'ils ne mentent... L'agriculture est le plus beau de tous les arts, et le plus digne d'un homme libre.

CHAPITRE XI.

1. DE SYLLA. — 2. DE POMPÉE ET CÉSAR.

Je supplie qu'on me permette de détourner les yeux des horreurs des guerres de Marius et de Sylla : on en trouvera, dans Appien, l'épouvantable histoire. Outre la jalousie, l'ambition et la cruauté des deux chefs, chaque Romain étoit furieux; les nouveaux citoyens et les anciens ne se regardoient plus comme les membres d'une même république [1]; et l'on se faisoit une guerre, qui, par un caractère particulier, étoit en même temps civile et étrangère.

Sylla [2] fit des lois très-propres à ôter la cause des désordres que l'on avoit vus : elles augmentoient l'autorité du sénat, tempéroient le pouvoir du peuple, régloient celui des tribuns. La fantaisie qui lui fit quitter la dictature sembla rendre la vie à la république : mais, dans la

1. Comme Marius, pour se faire donner la commission de la guerre contre Mithridate, au préjudice de Sylla, avoit, par le secours du tribun Sulpicius, répandu les huit nouvelles tribus des peuples d'Italie dans les anciennes, ce qui rendoit les Italiens maîtres des suffrages, ils étoient la plupart du parti de Marius, pendant que le sénat et les anciens citoyens étoient du parti de Sylla. (M.)

2. A. Sylla fit d'assez bonnes lois; il diminua la puissance des tribuns; et la modération ou la fantaisie qui lui fit quitter la dictature rétablit pour un temps le sénat; mais, dans la fureur de ses succès, il avoit fait deux choses qui, dans la suite, mirent Rome dans l'impossibilité de conserver sa liberté.

fureur de ses succès, il avoit fait des choses qui mirent Rome dans l'impossibilité de conserver sa liberté.

Il ruina [1], dans son expédition d'Asie, toute la discipline militaire : il accoutuma son armée aux rapines [2], et lui donna des besoins qu'elle n'avoit jamais eus : il corrompit, une fois, des soldats qui devoient, dans la suite, corrompre les capitaines.

Il entra dans Rome à main armée, et enseigna aux généraux romains à violer l'asile de la liberté [3].

Il donna les terres des citoyens aux soldats [4], et il les rendit avides pour jamais [5]; car, dès ce moment, il n'y eut plus un homme de guerre qui n'attendît une occasion qui pût mettre les biens de ses concitoyens entre ses mains.

Il inventa les proscriptions, et mit à prix la tête de ceux [6] qui n'étoient pas de son parti. Dès lors, il fut impossible de s'attacher davantage à la république : car, parmi deux hommes ambitieux, et qui se disputoient la victoire, ceux qui étoient neutres, et pour le parti de la liberté, étoient sûrs d'être proscrits par celui des deux qui seroit le vainqueur. Il étoit donc de la prudence de s'attacher à l'un des deux.

Il vint après lui, dit Cicéron [7], un homme [8] qui, dans

1. Ce paragraphe et le suivant ne sont point dans A.

2. Voyez, dans la *Conjuration* de Catilina, ch. XI et XII, le portrait que Salluste nous fait de cette armée. (M.)

3. *Fugatis Marii copiis, primus urbem Romam cum armis ingressus est.* Fragment de Jean d'Antioche, dans l'*Extrait des vertus et des vices.* (M.)

4. On distribua bien au commencement une partie des terres des ennemis vaincus; mais Sylla donnoit les terres des citoyens. (M.)

5. A. Et par là il les corrompit pour jamais.

6. A. B. De tous ceux.

7. *Offices,* liv, II, ch. VIII. (M.)

8. Jules César.

une cause impie, et une victoire encore plus honteuse, ne confisqua pas seulement les biens des particuliers, mais enveloppa dans la même calamité des provinces entières [1].

Sylla, quittant la dictature [2], avoit semblé ne vouloir vivre que sous la protection de ses lois même : mais cette action, qui marqua tant de modération, étoit elle-même une suite de ses violences. Il avoit donné des établissements à quarante-sept légions, dans divers endroits de l'Italie. Ces gens-là, dit Appien, regardant leur fortune comme attachée à sa vie, veilloient à sa sûreté, et étoient toujours prêts à le secourir ou à le venger [3].

La république devant nécessairement périr, il n'étoit plus question que de savoir comment, et par qui elle devoit être abattue [4].

Deux hommes également ambitieux, excepté que l'un ne savoit pas aller à son but si directement que l'autre, effacèrent, par leur crédit, par leurs exploits, par leurs vertus, tous les autres citoyens. Pompée parut le premier ; César le suivit de près.

Pompée, pour s'attirer la faveur, fit casser les lois de Sylla qui bornoient le pouvoir du peuple : et, quand il eut fait à son ambition un sacrifice des lois les plus salutaires de sa patrie, il obtint tout ce qu'il voulut ; et la témérité du peuple fut sans bornes à son égard.

Les lois de Rome avoient sagement divisé la puissance publique en un grand nombre de magistratures, qui se soutenoient, s'arrêtoient, et se tempéroient l'une l'autre : et, comme elles n'avoient toutes qu'un pouvoir borné,

1. Ce paragraphe, traduit de Cicéron, est en note dans A.
2. Ce paragraphe n'est point dans A.
3. On peut voir ce qui arriva après la mort de César. (M.) *Inf.* ch. XL.
4. *Lettres de Cicéron à Atticus,* VII, 5.

chaque citoyen étoit bon pour y parvenir; et le peuple, voyant passer devant lui plusieurs personnages l'un après l'autre, ne s'accoutumoit à aucun d'eux. Mais, dans ces temps-ci le système de la république changea : les plus puissants se firent donner, par le peuple, des commissions extraordinaires ; ce qui anéantit l'autorité du peuple et des magistrats [1], et mit toutes les grandes affaires dans les mains d'un seul, ou de peu de gens [2].

Fallut-il faire la guerre à Sertorius? On en donna la commission à Pompée. Fallut-il la faire à Mithridate? Tout le monde cria Pompée. Eut-on besoin de faire venir des bleds à Rome? Le peuple croit être perdu, si on n'en charge Pompée. Veut-on détruire les pirates? Il n'y a que Pompée. Et, lorsque César menace d'envahir, le sénat crie à son tour et n'espère plus qu'en Pompée [3].

« Je crois bien (disoit Marcus [4] au peuple) que Pom-
« pée, que les nobles attendent, aimera mieux assurer
« votre liberté que leur domination : mais il y a eu un
« temps où chacun de vous avoit la protection de plu-
« sieurs, et non pas tous la protection d'un seul; et où
« il étoit inouï qu'un mortel pût donner ou ôter de
« pareilles choses [5]. »

A Rome, faite pour s'agrandir, il avoit fallu réunir dans les mêmes personnes les honneurs et la puissance; ce qui,

1. A : Ce qui anéantit l'autorité des magistrats.

2. *Plebis opes imminutæ*; *paucorum potentia crevit.* Salluste, *De conjurat. Catil.*, c. XXXIX. (M.)

3. Il n'y a qu'à être à la mode dans le monde, avoir le bonheur de plaire et avoir fait quelque action capable d'éblouir. Mais le malheur est que les modes passent, et que personne ne peut se vanter d'avoir joui longtemps de ce préalable. (FRÉDÉRIC II.)

4. Marcus Lepidus, tribun du peuple.

5. Fragment de l'*Histoire* de Salluste. (M.)

dans des temps de troubles, pouvoit fixer l'admiration du peuple sur un seul citoyen.

Quand on accorde des honneurs, on sait précisément ce que l'on donne; mais, quand on y joint le pouvoir, on ne peut dire à quel point il pourra être porté.

Des préférences excessives, données à un citoyen dans une république, ont toujours des effets nécessaires; elles font naître l'envie du peuple, ou elles augmentent sans mesure son amour.

Deux fois Pompée, retournant à Rome, maître d'opprimer la république, eut la modération de congédier ses armées avant que d'y entrer, et d'y paroître en simple citoyen. Ces actions, qui le comblèrent de gloire, firent que, dans la suite, quelque chose qu'il eût fait au préjudice des lois, le sénat se déclara toujours pour lui.

Pompée avait une ambition plus lente et plus douce que celle de César. Celui-ci vouloit aller à la souveraine puissance les armes à la main, comme Sylla. Cette façon d'opprimer ne plaisoit point à Pompée : il aspiroit à la dictature, mais par les suffrages du peuple : il ne pouvoit consentir à usurper la puissance : mais il auroit voulu qu'on la lui remît entre les mains [1].

Comme la faveur du peuple n'est jamais constante, il y eut des temps où Pompée vit diminuer son crédit [2]; et ce qui le toucha bien sensiblement, des gens qu'il méprisoit augmentèrent le leur, et s'en servirent contre lui.

Cela lui fit faire trois choses également funestes. Il corrompit le peuple à force d'argent, et mit, dans les élections, un prix aux suffrages de chaque citoyen.

1. *Lettre de Cicéron à Quintus,* III, VIII.
2. Voyez Plutarque, *Vie de Pompée,* ch. XLVI et XLVII. (M.)

De plus, il se servit de la plus vile populace pour troubler les magistrats dans leurs fonctions ; espérant que les gens sages, lassés de vivre dans l'anarchie, le créeroient dictateur par désespoir.

Enfin, il s'unit d'intérêts avec César et Crassus. Caton disoit que ce n'étoit pas leur inimitié qui avoit perdu la république, mais leur union. En effet, Rome étoit en ce malheureux état [1], qu'elle étoit moins accablée par les guerres civiles que par la paix, qui, réunissant les vues et les intérêts des principaux, ne faisoit plus qu'une tyrannie.

Pompée ne prêta pas proprement son crédit à César ; mais, sans le savoir, il le lui sacrifia [2]. Bientôt César employa contre lui les forces qu'il lui avoit données, et ses artifices même : il troubla la ville par ses émissaires, et se rendit maître des élections ; consuls, préteurs, tribuns, furent achetés au prix qu'ils mirent eux-mêmes [3].

Le sénat, qui vit clairement les desseins de César, eut recours à Pompée ; il le pria de prendre la défense de la république, si l'on pouvoit appeler de ce nom un gouvernement qui demandoit la protection d'un de ses citoyens.

Je crois que ce qui perdit surtout Pompée, fut la honte qu'il eut de penser qu'en élevant César comme il avoit fait, il eût manqué de prévoyance. Il s'accoutuma le plus tard qu'il put à cette idée : il ne se mettoit point en défense, pour ne point avouer qu'il se fût mis en danger ; il soutenoit au Sénat que César n'oseroit faire la guerre ; et, parce qu'il l'avoit dit tant de fois, il le redisoit toujours [4].

1. A. En effet, elle étoit en ce malheureux état, etc.
2. *Lettres de Cicéron à Atticus,* VIII, III.
3. *Ibid,* VII, III.
4. Voilà une expression naturelle et véritable de mœurs. Combien de

Il semble qu'une chose avoit mis César en état de tout entreprendre; c'est que, par une malheureuse conformité de noms, on avoit joint à son gouvernement de la Gaule cisalpine celui de la Gaule d'au delà les Alpes.

La politique n'avoit point permis qu'il y eût des armées auprès de Rome; mais elle n'avoit pas souffert non plus que l'Italie fût entièrement dégarnie de troupes : cela fit qu'on tint des forces considérables dans la Gaule cisalpine, c'est-à-dire, dans le pays qui est depuis le Rubicon, petit fleuve de la Romagne, jusqu'aux Alpes. Mais, pour assurer la ville de Rome contre ces troupes, on fit le célèbre *sénatus-consulte*, que l'on voit encore gravé sur le chemin de Rimini à Césène, par lequel on dévouoit aux dieux infernaux, et l'on déclaroit sacrilége et parricide, quiconque, avec une légion, avec une armée, ou avec une cohorte, passeroit le Rubicon [1].

A un gouvernement si important, qui tenoit la ville en échec, on en joignit un autre plus considérable encore; c'étoit celui de la Gaule transalpine, qui comprenoit les pays du midi de la France, qui, ayant donné à César l'occasion de faire la guerre, pendant plusieurs années, à tous les peuples qu'il voulut, fit que ses soldats vieillirent avec

gens capricieux se précipitent plutôt dans l'infortune que d'avouer leur tort? Combien de Pompées ne voit-on pas de nos jours ne soutenir une opinion que parce qu'ils l'ont avancée auparavant. (Frédéric II.)

1. Ce sénatus-consulte est une invention de quelque faussaire. Il suffit de le lire pour juger qu'il est apocryphe. Le voici : *Jussu mandatu que P. R. cos. imp. mili. tyro comilito manipularis ve cent. turmæve legionariæ armat. quisquis es hic sistito vexillum sinito, nec citra hunc amnem Rubiconem, signa, arma, ductum, comeatum, exercitum traducito. Si quis hujusce jussionis ergo adversus ierit, feceritve, adjudicatus esto hostis P. R. ac si contra patriam arma tulerit, sacros que penates e penetralibus asportaverit. Sancito plebisci. senatus ve consulti ultra hos fines arma proferre liceat nemini. — S. P. Q. R.*

lui, et qu'il ne les conquit pas moins que les barbares. Si César n'avoit point eu le gouvernement de la Gaule transalpine, il n'auroit point corrompu ses soldats, ni fait respecter son nom par tant de victoires. S'il n'avoit pas eu celui de la Gaule cisalpine, Pompée aurait pu l'arrêter au passage des Alpes : au lieu que, dès le commencement de la guerre, il fut obligé d'abandonner l'Italie ; ce qui fit perdre à son parti la réputation, qui, dans les guerres civiles, est la puissance même.

La même frayeur qu'Annibal porta dans Rome après la bataille de Cannes, César l'y répandit lorsqu'il passa le Rubicon. Pompée éperdu ne vit, dans les premiers moments de la guerre, de parti à prendre que celui qui reste dans les affaires désespérées ; il ne sut que céder et que fuir ; il sortit de Rome, y laissa le trésor public ; il ne put nulle part retarder le vainqueur ; il abandonna une partie de ses troupes, toute l'Italie, et passa la mer.

On parle beaucoup de la fortune de César : mais cet homme extraordinaire avoit tant de grandes qualités, sans pas un défaut, quoiqu'il eût bien des vices, qu'il eût été bien difficile que quelque armée qu'il eût commandée, il n'eût été vainqueur ; et qu'en quelque république qu'il fût né, il ne l'eût gouvernée.

César, après avoir défait les lieutenants de Pompée en Espagne, alla en Grèce le chercher lui-même. Pompée, qui avoit la côte de la mer, et des forces supérieures, étoit sur le point de voir l'armée de César détruite par la misère et la faim : mais, comme il avoit souverainement le foible de vouloir être approuvé, il ne pouvoit s'empêcher de prêter l'oreille aux vains discours de ses gens [1], qui le rail-

1. Ses partisans, ses lieutenants.

loient ou l'accusoient sans cesse [1]. — Il veut, disoit l'un, se perpétuer dans le commandement, et être, comme Agamemnon, le roi des rois. — Je vous avertis, disoit un autre, que nous ne mangerons pas encore cette année des figues de Tusculum. — Quelques succès particuliers qu'il eut achevèrent de tourner la tête à cette troupe sénatoriale. Ainsi, pour n'être pas blâmé, il fit une chose que la postérité blâmera toujours, de sacrifier tant d'avantages pour aller, avec des troupes nouvelles, combattre une armée qui avoit vaincu tant de fois.

Lorsque les restes de Pharsale se furent retirés en Afrique, Scipion, qui les commandoit, ne voulut jamais suivre l'avis de Caton, de traîner la guerre en longueur : enflé de quelques avantages, il risqua tout, et perdit tout : et, lorsque Brutus et Cassius rétablirent ce parti, la même précipitation perdit la république une troisième fois [2].

Vous remarquerez que, dans ces guerres civiles qui durèrent si longtemps, la puissance de Rome s'accrut sans cesse au dehors. Sous Marius, Sylla, Pompée, César, Antoine, Auguste, Rome, toujours plus terrible, acheva de détruire tous les rois qui restoient encore.

Il n'y a point d'État qui menace si fort les autres d'une conquête que celui qui est dans les horreurs de la guerre civile. Tout le monde, noble, bourgeois, artisan, laboureur, y devient soldat : et, lorsque, par la paix, les forces sont réunies, cet État a de grands avantages sur les autres qui n'ont guère que des citoyens. D'ailleurs, dans

1. Voyez Plutarque, *Vie de Pompée*. (M.)

2. Cela est bien expliqué dans Appien, *De la guerre civile*, liv. IV, ch. CVIII et suiv. L'armée d'Octave et d'Antoine auroit péri de faim, si l'on n'avoit pas donné la bataille. (M.)

les guerres civiles, il se forme souvent [1] de grands hommes, parce que, dans la confusion, ceux qui ont du mérite se font jour; chacun se place et se met à son rang; au lieu que, dans les autres temps, on est placé, et on l'est presque toujours [2] tout de travers. Et, pour passer de l'exemple des Romains à d'autres plus récents, les François n'ont jamais été si redoutables au dehors, qu'après les querelles des maisons de Bourgogne et d'Orléans, après les troubles de la Ligue, après les guerres civiles de la minorité de Louis XIII, et celle de Louis XIV. L'Angleterre n'a jamais été si respectée que sous Cromwell après les guerres du long parlement. Les Allemands n'ont pris la supériorité sur les Turcs qu'après les guerres civiles d'Allemagne. Les Espagnols, sous Philippe V, d'abord après les guerres civiles pour la succession, ont montré, en Sicile, une force qui a étonné l'Europe: et nous voyons aujourd'hui la Perse renaître des cendres de la guerre civile, et humilier les Turcs.

Enfin, la république fut opprimée : et il n'en faut pas accuser l'ambition de quelques particuliers; il faut en accuser l'homme, toujours plus avide du pouvoir à mesure qu'il en a davantage, et qui ne désire tout que parce qu'il possède beaucoup.

Si César et Pompée avaient pensé comme Caton, d'autres auroient pensé comme firent César et Pompée; et la république, destinée à périr, auroit été entraînée au précipice par une autre main.

César pardonna à tout le monde : mais il me semble

1. A dit : « Il se forme toujours de grands hommes »; mais l'*erratum* remplace *toujours* par *souvent*.

2. L'*erratum* de A veut qu'on lise : *souvent*, au lieu de *presque toujours*.

que la modération que l'on montre après qu'on a tout usurpé, ne mérite pas de grandes louanges.

Quoi que l'on ait dit de sa diligence après Pharsale, Cicéron l'accuse de lenteur avec raison. Il dit à Cassius qu'ils n'auroient jamais cru que le parti de Pompée se fût ainsi relevé en Espagne et en Afrique ; et que, s'ils avoient pu prévoir que César se fût amusé à sa guerre d'Alexandrie, ils n'auroient pas fait leur paix, et qu'ils se seroient retirés [1] avec Scipion et Caton en Afrique [2]. Ainsi un fol amour [3] lui fit essuyer quatre guerres ; et, en ne prévenant pas les deux dernières, il remit en question ce qui avoit été décidé à Pharsale.

César gouverna d'abord sous des titres de magistrature; car les hommes ne sont guère touchés que des noms. Et, comme les peuples d'Asie abhorroient ceux de consul et de proconsul, les peuples d'Europe détestoient celui de roi ; de sorte que, dans ces temps-là, ces noms faisoient le bonheur ou le désespoir de la terre [4]. César ne laissa pas de tenter de se faire mettre le diadème sur la tête [5], mais, voyant que le peuple cessoit ses acclamations, il le rejeta. Il fit encore d'autres tentatives [6] : et je ne puis comprendre qu'il pût croire que les Romains, pour le souffrir tyran, aimassent pour cela la tyrannie, ou crussent avoir fait ce qu'ils avoient fait.

Un jour que le sénat lui déféroit de certains honneurs, il négligea de se lever ; et pour lors, les plus graves de ce corps achevèrent de perdre patience.

1. A. Et auroient suivi Scipion, etc.
2. *Épîtres familières*, liv. XV, lettre 15. (M.)
3. Pour Cléopâtre, reine d'Égypte. Suet., *in Julio*, ch. LII.
4. A. B. De toute la terre.
5. Par Antoine, pendant les fêtes lupercales. Suet., *in Julio*, ch. LXXIX.
6. Il cassa les tribuns du peuple. (M.)

On n'offense jamais plus les hommes, que lorsqu'on choque leurs cérémonies et leurs usages. Cherchez à les opprimer, c'est quelquefois une preuve de l'estime que vous en faites; choquez leurs coutumes, c'est toujours une marque de mépris.

César, de tout temps ennemi du sénat, ne put cacher le mépris qu'il conçut pour ce corps, qui étoit devenu presque ridicule depuis qu'il n'avoit plus de puissance : par là, sa clémence même fut insultante. On regarda qu'il ne pardonnoit pas, mais qu'il dédaignoit de punir.

Il porta le mépris jusqu'à faire lui-même les sénatus-consultes ; il les souscrivoit du nom des premiers sénateurs qui lui venoient dans l'esprit. « J'apprends quelquefois, dit Cicéron [1], qu'un sénatus-consulte, passé à « mon avis, a été porté en Syrie et en Arménie avant que « j'aie su qu'il ait été fait ; et plusieurs princes m'ont « écrit des lettres de remercîments sur ce que j'avois été « d'avis qu'on leur donnât le titre de rois, que non-« seulement je ne savois pas être rois, mais même qu'ils « fussent au monde [2]. »

On peut voir, dans les lettres de quelques grands hommes de ce temps-là [3], qu'on a mises sous le nom de Cicéron, parce que la plupart sont de lui, l'abattement et le désespoir des premiers hommes de la république à cette révolution subite, qui les priva de leurs honneurs et de leurs occupations même; lorsque le sénat étant sans fonction, ce crédit, qu'ils avoient eu par toute la terre, ils ne purent plus l'espérer que dans le cabinet d'un seul;

1. *Lettres familières,* liv. IX, lettre 15. (M.)
2. Ce paragraphe est en note dans A.
3. Voyez les lettres de Cicéron et de Servius Sulpicius. (M.)

et cela se voit bien mieux dans ces lettres, que dans les discours des historiens. Elles sont le chef-d'œuvre de la naïveté de gens unis par une douleur commune, et d'un siècle où la fausse politesse n'avoit pas mis le mensonge partout : enfin, on n'y voit point, comme dans la plupart de nos lettres modernes, des gens qui veulent se tromper, mais des amis malheureux qui cherchent à se tout dire.

Il étoit bien difficile que César pût défendre sa vie : la plupart des conjurés [1] étoient de son parti, ou avoient été par lui comblés de bienfaits; et la raison en est bien naturelle. Ils avoient trouvé de grands avantages dans sa victoire; mais, plus leur fortune devenoit meilleure, plus ils commençoient à avoir part au malheur commun [2] : car, à un homme qui n'a rien, il importe assez peu, à certains égards, en quel gouvernement il vive.

De plus, il y avoit un certain droit des gens, une opinion établie dans toutes les républiques de Grèce et d'Italie, qui faisoit regarder comme un homme vertueux l'assassin de celui qui avoit usurpé la souveraine puissance. A Rome surtout, depuis l'expulsion des rois, la loi étoit précise, les exemples reçus; la république armoit le bras de chaque citoyen, le faisoit magistrat pour le moment, et l'avouoit pour sa défense [3].

Brutus [4] ose bien dire à ses amis que, quand son père

1. Décimus Brutus, Caïus Casca, Trébonius, Tullius Cimber, Minutius Basillus, étoient amis de César. Appien, *De bello civili,* liv. II, ch. CXIII. (M.)

2. Je ne parle pas des satellites d'un tyran, qui seroient perdus après lui; mais de ses compagnons dans un gouvernement libre. (M.)

3. Cic. *ad. Att.,* XIV, IV, VI, IX, XII, XIII, XIV. XV, III. *Tyrannum,* jure optimo, *cæsum.*

4. Lettres de Brutus, dans le recueil de celles de Cicéron. (M.) Lettre XVI.

reviendroit sur la terre, il le tueroit tout de même ; et, quoique, par la continuation de la tyrannie, cet esprit de liberté se perdît peu à peu, les conjurations, au commencement du règne d'Auguste, renaissoient toujours.

C'étoit un amour dominant pour la patrie, qui, sortant des règles ordinaires des crimes et des vertus, n'écoutoit que lui seul, et ne voyoit ni citoyen, ni ami, ni bienfaiteur, ni père : la vertu sembloit s'oublier pour se surpasser elle-même ; et l'action qu'on ne pouvoit d'abord approuver, parce qu'elle étoit atroce, elle la faisoit admirer comme divine.

En effet, le crime de César, qui vivoit dans un gouvernement libre, n'étoit-il pas hors d'état[1] d'être puni autrement que par un assassinat ? Et demander pourquoi on ne l'avoit pas poursuivi par la force ouverte, ou par les lois, n'étoit-ce pas demander raison de ses crimes ?

1. A. N'étoit-il pas de s'être mis hors d'état d'être puni autrement que par un assassinat ?

CHAPITRE XII.

DE L'ÉTAT DE ROME APRÈS LA MORT DE CÉSAR.

Il étoit tellement impossible que la république pût se rétablir, qu'il arriva, ce qu'on n'avoit jamais encore vu, qu'il n'y eut plus de tyran, et qu'il n'y eut pas de liberté[1]; car les causes qui l'avoient détruite subsistoient toujours

Les conjurés n'avoient formé de plan que pour la conjuration, et n'en avoient point fait pour la soutenir.

Après l'action faite, ils se retirèrent au Capitole; le sénat ne s'assembla pas, et, le lendemain, Lépidus, qui cherchoit le trouble, se saisit, avec des gens armés, de la place romaine[2].

Les soldats vétérans, qui craignoient qu'on ne répétât[3] les dons immenses qu'ils avoient reçus, entrèrent dans Rome : cela fit que le sénat approuva tous les actes de César, et que, conciliant les extrêmes, il accorda une amnistie aux conjurés; ce qui produisit une fausse paix.

César, avant sa mort, se préparant à son expédition contre les Parthes, avoit nommé des magistrats pour plusieurs années, afin qu'il eût des gens à lui qui maintins-

1. *Lettres familières* de Cicéron, XII, I, et tout le quatorzième livre des *Lettres à Atticus*.

2. Le Forum.

3. C'est-à-dire qu'on ne leur reprît. *Répéter*, pris en ce sens, est un terme de droit.

sent, dans son absence, la tranquillité de son gouvernement : ainsi, après sa mort, ceux de son parti se sentirent des ressources pour longtemps.

Comme le sénat avoit approuvé tous les actes de César sans restriction, et que l'exécution en fut donnée aux consuls, Antoine, qui l'étoit, se saisit du livre de raison[1] de César, gagna son secrétaire, et y fit écrire tout ce qu'il voulut : de manière que le dictateur régnoit plus impérieusement que pendant sa vie : car, ce qu'il n'auroit jamais fait, Antoine le faisoit ; l'argent qu'il n'auroit jamais donné, Antoine le donnoit ; et tout homme qui avoit de mauvaises intentions contre la république trouvoit soudain une récompense dans les livres de César.

Par un nouveau malheur, César avoit amassé, pour son expédition, des sommes immenses[2], qu'il avoit mises dans le temple d'Ops : Antoine, avec son livre, en disposa à sa fantaisie.

Les conjurés avoient d'abord résolu de jeter le corps de César dans le Tibre[3] : ils n'y auroient trouvé nul obstacle ; car, dans ces moments d'étonnement qui suivent une action inopinée, il est facile de faire tout ce qu'on peut oser. Cela ne fut point exécuté[4], et voici ce qui en arriva.

Le sénat se crut obligé de permettre qu'on fît les

1. Le livre de raison, ou livre de compte, est le registre sur lequel on inscrit ses dépenses et ses recettes. Les Latins le nommoient *commentarii*. Cicéron, *Philippiques*, V, IV.

2. Sept cent millions de sesterces, près de cent trente-six millions de francs.

3. Cela n'auroit pas été sans exemple : après que Tibérius Gracchus eut été tué, Lucrétius, édile, qui fut depuis appelé Vespillo, jeta son corps dans le Tibre. Aurélius Victor, *De vir. illust.*, ch. LXIV. (M.)

4. Suet., *in Julio*, ch. LXXXII. (M.)

obsèques de César : et effectivement, dès qu'il ne l'avoit pas déclaré tyran, il ne pouvoit lui refuser la sépulture. Or, c'étoit une coutume des Romains, si vantée par Polybe, de porter dans les funérailles les images des ancêtres, et de faire ensuite l'oraison funèbre du défunt : Antoine, qui la fit, montra au peuple la robe ensanglantée de César, lui lut son testament, où il lui faisoit de grandes largesses, et l'agita au point qu'il mit le feu aux maisons des conjurés.

Nous avons un aveu de Cicéron, qui gouverna le sénat dans toute cette affaire [1], qu'il auroit mieux valu agir avec vigueur, et s'exposer à périr; et que même on n'auroit point péri : mais il se disculpe, sur ce que, quand le sénat fut assemblé, il n'étoit plus temps. Et ceux qui savent le prix d'un moment, dans les affaires où le peuple a tant de part, n'en seront pas étonnés.

Voici un autre accident : Pendant qu'on faisoit des jeux en l'honneur de César, une comète à longue chevelure parut pendant sept jours ; le peuple crut que son âme avoit été reçue dans le ciel [2].

C'étoit bien une coutume des peuples de Grèce et d'Asie de bâtir des temples aux rois, et même aux proconsuls qui les avoient gouvernés [3] : on leur laissoit faire

1. *Lettres à Atticus,* liv. XIV, lettre x. (M.)

2. Suet., *in Julio,* ch. LXXXVIII.

3. Voyez là-dessus les *Lettres de Cicéron à Atticus,* liv. V, et la remarque de M. l'abbé de Mongault [a] (M.)

[a] Les Grecs, les Asiatiques et les Syriens, dit l'abbé Mongault, avoient poussé la flatterie jusqu'à consacrer des temples et élever des autels à leurs bienfaiteurs. Les lois romaines laissoient même la liberté aux proconsuls de recevoir des honneurs pareils, et Suétone fait un mérite à Auguste de ce qu'à tous les temples qu'on leur consacroit dans les provinces, il faisoit joindre le nom de Rome avec le sien. Dion dit que ce furent les villes d'Asie qui rendirent les premières des honneurs divins aux empereurs avant leur mort ; mais, comme l'a remarqué Suétone, cet usage étoit établi dès le temps de la république

ces choses, comme le témoignage le plus fort qu'ils pussent donner de leur servitude : les Romains même pouvoient, dans des laraires, ou des temples particuliers, rendre des honneurs divins à leurs ancêtres ; mais je ne vois pas que, depuis Romulus jusqu'à César, aucun Romain ait été mis au nombre des divinités publiques [1].

Le gouvernement de la Macédoine étoit échu à Antoine; il voulut, au lieu de celui-là, avoir celui des Gaules : on voit bien par quel motif. Décimus Brutus, qui avoit la Gaule cisalpine, ayant refusé de la lui remettre, il voulut l'en chasser : cela produisit une guerre civile, dans laquelle le sénat déclara Antoine ennemi de la patrie.

Cicéron, pour perdre Antoine, son ennemi particulier, avoit pris le mauvais parti de travailler à l'élévation d'Octave ; et, au lieu de chercher à faire oublier au peuple César, il le lui avoit remis devant les yeux.

Octave se conduisit avec Cicéron en homme habile ; il le flatta, le loua, le consulta, et employa tous ces artifices dont la vanité ne se défie jamais.

Ce qui gâte presque toutes les affaires, c'est qu'ordinairement ceux qui les entreprennent, outre la réussite principale, cherchent encore de certains petits succès particuliers, qui flattent leur amour-propre, et les rendent contents d'eux.

Je crois que si Caton s'étoit réservé pour la république, il auroit donné aux choses tout un autre tour. Cicéron, avec des parties admirables pour un second rôle, étoit incapable du premier : il avoit un beau génie, mais une âme souvent commune. L'accessoire, chez Cicéron, c'étoit

1. Dion dit que les triumvirs, qui espéroient tous d'avoir quelque jour la place de César, firent tout ce qu'ils purent pour augmenter les honneurs qu'on lui rendoit : liv. XLVII. (M.)

la vertu ; chez Caton, c'étoit la gloire [1] : Cicéron se voyait toujours le premier ; Caton s'oublioit toujours : celui-ci vouloit sauver la république pour elle-même ; celui-là pour s'en vanter.

Je pourrois continuer le parallèle, en disant que, quand Caton prévoyoit, Cicéron craignoit; que là où Caton espéroit, Cicéron se confioit ; que le premier voyoit toujours les choses de sang-froid, l'autre au travers de cent petites passions.

Antoine fut défait à Modène : les deux consuls Hirtius et Pansa y périrent. Le sénat, qui se crut au-dessus de ses affaires, songea à abaisser Octave, qui, de son côté, cessa d'agir contre Antoine, mena son armée à Rome, et se fit déclarer consul.

Voilà comment Cicéron, qui se vantoit que sa robe avoit détruit les armées d'Antoine, donna à la république un ennemi plus dangereux, parce que son nom étoit plus cher, et ses droits, en apparence, plus légitimes [2].

Antoine défait s'étoit réfugié dans la Gaule transalpine, où il avoit été reçu par Lépidus. Ces deux hommes s'unirent avec Octave [3], et ils se donnèrent l'un à l'autre la vie de leurs amis et de leurs ennemis [4]. Lépide resta à

1. *Esse quam videri bonus malebat ; itaque quominus gloriam petebat, eo magis illam assequebatur.* Salluste, *De bello Catil.*, I, ch. LIV. (M.) Montaigne n'est pas moins dur pour Cicéron ; mais il me semble qu'on s'arrête trop à l'innocente vanité du personnage; on oublie les services qu'il a rendus à la république, et la noblesse de sa mort. Si nous avions les confessions de Caton, comme nous avons celles de Cicéron, peut-être serions-nous moins sévères. Je m'en tiens au jugement d'Auguste, qui, après l'avoir livré à l'infâme Antoine, reconnaissoit en Cicéron un grand citoyen, ami de sa patrie. Plutarque, *Vie de Cicéron,* ch. XLVI.

2. Il étoit héritier de César, et son fils par adoption. (M.)

3. A. Ces deux hommes convinrent avec Octave.

4. Leur cruauté fut si insensée, qu'ils ordonnèrent que chacun eût à se réjouir des proscriptions, sous peine de la vie. Voyez Dion. (M.)

Rome : les deux autres allèrent chercher Brutus et Cassius, et ils les trouvèrent dans ces lieux où l'on combattit trois fois pour l'empire du monde[1].

Brutus et Cassius se tuèrent avec une précipitation qui n'est pas excusable; et l'on ne peut lire cet endroit de leur vie sans avoir pitié de la république qui fut ainsi abandonnée. Caton s'étoit donné la mort à la fin de la tragédie ; ceux-ci la commencèrent, en quelque façon, par leur mort.

On peut donner plusieurs causes de cette coutume si générale des Romains de se donner la mort : le progrès de la secte stoïque, qui y encourageoit; l'établissement des triomphes et de l'esclavage, qui firent penser à plusieurs grands hommes qu'il ne falloit pas survivre à une défaite ; l'avantage que les accusés avoient de se donner la mort, plutôt que de subir un jugement par lequel leur mémoire devoit être flétrie et leurs biens confisqués[2] ; une espèce de point d'honneur, peut-être plus raisonnable que celui qui nous porte aujourd'hui à égorger notre ami pour un geste ou pour une parole; enfin, une grande commodité pour le héroïsme, chacun faisant finir la pièce qu'il jouoit dans le monde à l'endroit où il vouloit[3].

On pourroit ajouter une grande facilité dans l'exécution : l'âme, tout occupée de l'action qu'elle va faire, du motif qui la détermine, du péril qu'elle va éviter, ne voit

1. Dans les plaines de Philippes. On y combattit la première fois, lors de l'invasion de la Grèce par les Perses, et la seconde fois, à Pharsale.

2. *Eorum qui de se statuebant humabantur corpora, manebant testamenta, pretium festinandi.* Tacite, *Annales,* liv. VI, ch. XXIX. (M.)

3. Si Charles Ier, si Jacques II avoient vécu dans une religion qui leur eût permis de se tuer, ils n'auroient pas eu à soutenir, l'un une telle mort, l'autre une telle vie. (M.) Cette note n'est que dans A; elle a disparu dans la seconde édition de 1734.

point proprement la mort, parce que la passion fait sentir, et jamais voir.

L'amour-propre, l'amour de notre conservation, se transforme en tant de manières, et agit par des principes si contraires, qu'il nous porte à sacrifier notre être pour l'amour de notre être; et tel est le cas que nous faisons de nous-mêmes, que nous consentons à cesser de vivre, par un instinct naturel et obscur qui fait que nous nous aimons plus que notre vie même.

Il est certain [1] que les hommes sont devenus moins libres, moins courageux, moins portés aux grandes entreprises, qu'ils n'étoient, lorsque par cette puissance qu'on prenoit sur soi-même on pouvoit, à tous les instants, échapper à toute autre puissance [2].

1. Ce dernier paragraphe n'est que dans A, première édition.
2. Sur le suicide. Comp. *Lettres persanes*, LXXVI, LXXVII. *Esprit des lois*, XIV, 12; XXIX, 9.

CHAPITRE XIII.

AUGUSTE [1].

Sextus Pompée tenoit la Sicile et la Sardaigne; il étoit maître de la mer, et il avoit avec lui une infinité de fugitifs et de proscrits, qui combattoient pour leurs dernières espérances. Octave lui fit deux guerres très-laborieuses; et, après bien des mauvais succès, il le vainquit par l'habileté d'Agrippa.

Les conjurés avoient presque tous fini malheureusement leur vie[2]; et il étoit bien naturel que des gens qui étoient à la tête d'un parti abattu tant de fois, dans des guerres où l'on ne se faisoit aucun quartier, eussent péri de mort violente. De là, cependant, on tira la conséquence d'une vengeance céleste, qui punissoit les meurtriers de César et proscrivoit leur cause[3].

Octave gagna les soldats de Lépidus, et le dépouilla de la puissance du triumvirat ; il lui envia même la consolation de mener une vie obscure, et le força de se trouver, comme homme privé, dans les assemblées du peuple.

1. Comp. Saint-Évremond : *Réflexions sur les Romains,* ch. XVI.

2. De nos jours, presque tous ceux qui jugèrent Charles Ier eurent une fin tragique. C'est qu'il n'est guère possible de faire des actions pareilles, sans avoir, de tous côtés, de mortels ennemis, et par conséquent de courir une infinité de périls. (M.)

3. Suet., *in Julio,* c. LXXXIX.

On est bien aise de voir l'humiliation de ce Lépidus. C'étoit le plus méchant citoyen qui fût dans la république; toujours le premier à commencer les troubles; formant sans cesse des projets funestes, où il étoit obligé d'associer de plus habiles gens que lui. Un auteur moderne s'est plu à en faire l'éloge[1], et cite Antoine, qui, dans une de ses lettres, lui donne la qualité d'honnête homme : mais un honnête homme pour Antoine ne devoit guère l'être pour les autres.

Je crois qu'Octave est le seul de tous les capitaines romains qui ait gagné l'affection des soldats, en leur donnant sans cesse des marques d'une lâcheté naturelle. Dans ces temps-là, les soldats faisoient plus de cas de la libéralité de leur général que de son courage[2]. Peut-être même que ce fut un bonheur pour lui de n'avoir point eu cette valeur qui peut donner l'empire[3], et que cela même l'y porta : on le craignit moins. Il n'est pas impossible que les choses qui le déshonorèrent le plus aient été celles qui le servirent le mieux. S'il avoit d'abord montré une grande âme, tout le monde se seroit méfié de lui; et s'il eût eu de la hardiesse, il n'auroit pas donné à Antoine le temps de faire toutes les extravagances qui le perdirent.

Antoine, se préparant contre Octave, jura à ses soldats que, deux mois après sa victoire, il rétabliroit la république; ce qui fait bien voir que les soldats même étoient

1. L'abbé de Saint-Réal. (M.) L'ouvrage auquel Montesquieu fait allusion a pour titre : *Réflexions sur Lépide;* on l'a faussement attribué à l'abbé de Saint-Réal; il est du marquis de La Basties. (Aubert.)

2. A. : que de sa valeur.

3. A. Peut-être même que ce fut un bonheur pour lui de n'avoir eu aucune des qualités qui pouvoient lui procurer l'empire, etc.

jaloux de la liberté de leur patrie, quoiqu'ils la détruisissent sans cesse, n'y ayant rien de si aveugle qu'une armée.

La bataille d'Actium se donna; Cléopâtre fuit, et entraîna Antoine avec elle. Il est certain que, dans la suite, elle le trahit[1]. Peut-être que, par cet esprit de coquetterie inconcevable des femmes, elle avoit formé le dessein de mettre encore à ses pieds un troisième maître du monde.

Une femme[2], à qui Antoine avoit sacrifié le monde entier, le trahit : tant de capitaines et tant de rois, qu'il avoit agrandis ou faits, lui manquèrent ; et, comme si la générosité avoit été liée à la servitude, une troupe de gladiateurs lui conserva une fidélité héroïque. Comblez un homme de bienfaits, la première idée que vous lui inspirez, c'est de chercher les moyens de les conserver : ce sont de nouveaux intérêts que vous lui donnez à défendre.

Ce qu'il y a de surprenant dans ces guerres, c'est qu'une bataille décidoit presque toujours l'affaire, et qu'une défaite ne se réparoit pas.

Les soldats romains n'avoient point proprement d'esprit de parti; ils ne combattoient point pour une certaine chose, mais pour une certaine personne; ils ne connoissoient que leur chef, qui les engageoit par des espérances immenses : mais, le chef battu n'étant plus en état de remplir ses promesses, ils se tournoient d'un autre côté. Les provinces n'entroient point non plus sincèrement dans la querelle, car il leur importoit fort peu qui eût le dessus, du sénat ou du peuple. Ainsi, sitôt qu'un des chefs étoit

1. Voyez Dion, liv. LI, ch. XIV et XV. (M.)
2. Ce paragraphe n'est pas dans A.

battu, elles se donnoient à l'autre[1]; car il falloit que chaque ville songeât à se justifier devant le vainqueur, qui, ayant des promesses immenses à tenir aux soldats, devoit leur sacrifier les pays les plus coupables.

Nous avons eu, en France, deux sortes de guerres civiles : les unes avoient pour prétexte la religion, et elles ont duré, parce que le motif subsistoit après la victoire; les autres n'avoient pas proprement de motif, mais étoient excitées par la légèreté ou l'ambition de quelques grands, et elles étoient d'abord étouffées[2].

Auguste (c'est le nom que la flatterie donna à Octave[3]) établit l'ordre, c'est-à-dire, une servitude durable : car, dans un état libre où l'on vient d'usurper la souveraineté, on appelle règle tout ce qui peut fonder l'autorité sans bornes d'un seul; et on nomme trouble, dissension, mauvais gouvernement, tout ce qui peut maintenir l'honnête liberté des sujets.

Tous les gens qui avoient eu des projets ambitieux, avoient travaillé à mettre une espèce d'anarchie dans la république. Pompée, Crassus et César y réussirent à merveille. Ils établirent une impunité de tous les crimes publics; tout ce qui pouvoit arrêter la corruption des mœurs, tout ce qui pouvoit faire une bonne police[4], ils l'abolirent; et, comme les bons législateurs cherchent à rendre leurs concitoyens meilleurs, ceux-ci travailloient à les rendre pires : ils introduisirent donc la coutume de

1. Il n'y avoit point de garnisons dans les villes pour les contenir; et les Romains n'avoient eu besoin d'assurer leur empire que par des armées ou des colonies. (M.)

2. Allusion aux guerres de la Fronde.

3. Suet., *in Aug.*, c. VII.

4. Un bon gouvernement.

corrompre le peuple à prix d'argent; et, quand on étoit accusé de brigues, on corrompoit aussi les juges : ils firent troubler les élections par toutes sortes de violences; et, quand on étoit mis en justice, on intimidoit encore les juges[1]; l'autorité même du peuple étoit anéantie : témoin Gabinius, qui, après avoir rétabli, malgré le peuple, Ptolomée, à main armée, vint froidement demander le triomphe[2].

Ces premiers hommes de la république cherchoient à dégoûter le peuple de son pouvoir, et à devenir nécessaires, en rendant extrêmes les inconvénients du gouvernement républicain : mais, lorsque Auguste fut une fois le maître, la politique le fit travailler à rétablir l'ordre, pour faire sentir le bonheur du gouvernement d'un seul.

Lorsque Auguste avoit les armes à la main, il craignoit les révoltes des soldats et non pas les conjurations des citoyens; c'est pour cela qu'il ménagea les premiers et fut si cruel aux autres. Lorsqu'il fut en paix, il craignit les conjurations; et, ayant toujours devant les yeux le destin de César, pour éviter son sort, il songea à s'éloigner de sa conduite. Voilà la clef de toute la vie d'Auguste. Il porta dans le sénat une cuirasse sous sa robe; il refusa le nom de dictateur ; et, au lieu que César disoit insolemment que la république n'étoit rien, et que ses paroles étoient des lois, Auguste ne parla que de la dignité du sénat et de son respect pour la république[3]. Il songea

1. Cela se voit bien dans les lettres de Cicéron à Atticus. (M.)

2. César fit la guerre aux Gaulois, et Crassus aux Parthes, sans qu'il y eût eu aucune délibération du sénat, ni aucun décret du peuple. Voyez Dion. (M.)

3. Saint Évremond : « La plupart des ambitieux qui s'élèvent prennent de nouveaux titres pour autoriser un nouveau pouvoir. Mais Auguste voulut cacher une puissance nouvelle sous des noms connus et des dignités

donc à établir le gouvernement le plus capable de plaire qui fût possible, sans choquer ses intérêts, et il en fit un aristocratique par rapport au civil, et monarchique par rapport au militaire : gouvernement ambigu, qui, n'étant pas soutenu par ses propres forces, ne pouvoit subsister que tandis qu'il plairoit au monarque, et étoit entièrement monarchique par conséquent.

On a mis en question si Auguste avoit eu véritablement le dessein de se démettre de l'empire. Mais qui ne voit que, s'il l'eût voulu, il étoit impossible qu'il n'y eût réussi ? Ce qui fait voir que c'étoit un jeu, c'est qu'il demanda, tous les dix ans, qu'on le soulageât de ce poids, et qu'il le porta toujours. C'étoient de petites finesses, pour se faire encore donner ce qu'il ne croyoit pas avoir assez acquis. Je me détermine par toute la vie d'Auguste ; et, quoique les hommes soient fort bizarres, cependant il arrive très-rarement qu'ils renoncent, dans un moment, à ce à quoi ils ont réfléchi pendant toute leur vie. Toutes les actions d'Auguste, tous ses règlements tendoient visiblement à l'établissement de la monarchie. Sylla se défait de la dictature : mais, dans toute la vie de Sylla, au milieu de ses violences, on voit un esprit républicain ; tous ses règlements, quoique tyranniquement exécutés, tendent toujours à une certaine forme de république. Sylla, homme emporté, mène violemment les Romains à la liberté : Auguste, rusé tyran[1], les conduit doucement à

ordinaires : il se fit appeler *empereur* pour conserver son autorité sur les légions, se fit créer *tribun* pour disposer du peuple, et *prince du Sénat*, pour le gouverner. »

1. J'emploie ici ce mot dans le sens des Grecs et des Romains, qui donnoient ce nom à tous ceux qui avoient renversé la démocratie. (M.) A. ajoute : Car, d'ailleurs, depuis la loi du peuple, Auguste étoit devenu

la servitude. Pendant que, sous Sylla, la république reprenoit des forces, tout le monde crioit à la tyrannie : et pendant que, sous Auguste, la tyrannie se fortifioit, on ne parloit que de liberté.

La coutume des triomphes, qui avoient tant contribué à la grandeur de Rome, se perdit sous Auguste; ou plutôt, cet honneur devint un privilége de la souveraineté[1]. La plupart des choses qui arrivèrent sous les empereurs, avoient leur origine dans la république[2], et il faut les rapprocher : celui-là seul avoit droit de demander le triomphe, sous les auspices duquel la guerre s'étoit faite[3] : or, elle se faisoit toujours sous les auspices du chef, et par conséquent de l'empereur, qui étoit le chef de toutes les armées.

Comme, du temps de la république, on eut pour principe de faire continuellement la guerre ; sous les empereurs, la maxime fut d'entretenir la paix : les victoires ne furent regardées que comme des sujets d'inquiétude, avec des armées qui pouvoient mettre leurs services à trop haut prix.

Ceux qui eurent quelque commandement craignirent d'entreprendre de trop grandes choses : il fallut modérer

prince légitime, *lege regia, quæ de ejus imperio lata est, populus ei et in eum omne imperium transtulit. Institutes,* livre I. (M.)

1. On ne donna plus aux particuliers que les ornements triomphaux. Dion, *in Aug.* (M.)

2. Les Romains ayant changé de gouvernement, sans avoir été envahis, les mêmes coutumes restèrent après le changement du gouvernement, dont la forme même resta, à peu près. (M). A l'essentiel près (A.)

3. Dion, *in Aug.*, liv. LIV, dit qu'Agrippa négligea, par modestie, de rendre compte au sénat de son expédition contre les peuples du Bosphore, et refusa même le triomphe; et que, depuis lui, personne de ses pareils ne triompha : mais c'étoit une grâce qu'Auguste vouloit faire à Agrippa, et qu'Antoine ne fit point à Ventidius, la première fois qu'il vainquit les Parthes. (M.)

sa gloire, de façon qu'elle ne réveillât que l'attention, et non pas la jalousie du prince; et ne point paroître devant lui avec un éclat que ses yeux ne pouvoient souffrir[1].

Auguste fut fort retenu à accorder le droit de bourgeoisie romaine[2]; il fit des lois[3] pour empêcher qu'on n'affranchît trop d'esclaves[4]; il recommanda, par son testament, que l'on gardât ces deux maximes, et qu'on ne cherchât point à étendre l'empire par de nouvelles guerres.

Ces trois choses étoient très-bien liées ensemble : dès qu'il n'y avoit plus de guerres, il ne falloit plus de bourgeoisie nouvelle, ni d'affranchissements.

Lorsque Rome avoit des guerres continuelles, il falloit qu'elle réparât continuellement ses habitants. Dans les commencements, on y mena une partie du peuple de la ville vaincue : dans la suite, plusieurs citoyens des villes voisines y vinrent pour avoir part au droit de suffrage; et ils s'y établirent en si grand nombre, que, sur les plaintes des alliés, on fut souvent obligé de les leur renvoyer : enfin on y arriva en foule des provinces. Les lois favorisèrent les mariages, et même les rendirent nécessaires : Rome fit, dans toutes ses guerres, un nombre d'esclaves prodigieux : et, lorsque ses citoyens furent comblés de richesses, ils en achetèrent de toutes parts, mais ils les affranchirent sans nombre, par générosité, par avarice, par foiblesse[5] : les uns vouloient récompenser des esclaves fidèles; les autres vouloient recevoir, en leur

1. Ceci est imité du récit de Tacite sur le retour d'Agricola à Rome, après ses victoires dans la Grande-Bretagne. *Vita Agricolæ*.
2. Suétone, *in Aug.*, c. 40. (M.)
3. Idem, Ibid. Voyez les Institutes, liv. I, titre VI. (M.)
4. Dion, *in Aug.* (M.)
5. Denys d'Halicarnasse, liv. IV. (M.)

nom, le bled que la république distribuoit aux pauvres citoyens; d'autres enfin désiroient d'avoir à leur pompe funèbre beaucoup de gens qui la suivissent avec un chapeau de fleurs[1]. Le peuple fut presque composé d'affranchis[2]; de façon que ces maîtres du monde, non-seulement dans les commencements, mais dans tous les temps, furent la plupart d'origine servile.

Le nombre du petit peuple, presque tout composé d'affranchis, ou de fils d'affranchis, devenant incommode, on en fit des colonies, par le moyen desquelles on s'assura de la fidélité des provinces. C'étoit une circulation des hommes de tout l'univers : Rome les recevoit esclaves, et les renvoyoit Romains.

Sous prétexte de quelques tumultes arrivés dans les élections, Auguste mit dans la ville un gouverneur et une garnison[3], il rendit les corps des légions éternels, les plaça sur les frontières, et établit des fonds particuliers pour les payer; enfin, il ordonna que les vétérans recevroient leur récompense en argent, et non pas en terres[4].

Il résultoit plusieurs mauvais effets de cette distribution des terres que l'on faisoit depuis Sylla. La propriété des biens des citoyens étoit rendue incertaine. Si on ne menoit pas dans un même lieu les soldats d'une cohorte, ils se dégoûtoient de leur établissement, laissoient les

1. Un chapeau de fleurs est une couronne. Dans quelques-unes de nos vieilles coutumes, il est dit qu'une fille n'héritera pas de son père, s'il l'a dotée à son mariage, ne fût-ce que d'un *chapel de roses*.

2. Voyez Tacite, *Annal.*, liv. XIII, ch. XXVII. *Late fusum id corpus, etc.* (M.)

3. Le préfet de la ville et les prétoriens.

4. Il régla que les soldats prétoriens auroient cinq mille drachmes [4,347 francs]; deux mille après seize ans de service, et les trois autres mille drachmes après vingt ans. Dion, *in August.* (M.)

terres incultes, et devenoient de dangereux citoyens[1] : mais, si on les distribuoit par légions, les ambitieux pouvoient trouver, contre la république, des armées dans un moment.

Auguste fit des établissements fixes pour la marine. Comme, avant lui, les Romains n'avoient point eu des corps perpétuels de troupes de terre, ils n'en avoient point non plus de troupes de mer. Les flottes d'Auguste eurent pour objet principal la sûreté des convois, et la communication des diverses parties de l'empire : car d'ailleurs les Romains étoient les maîtres de toute la Méditerranée ; on ne navigeoit, dans ces temps-là, que dans cette mer ; et ils n'avoient aucun ennemi à craindre[2].

Dion remarque très-bien que, depuis les empereurs, il fut plus difficile d'écrire l'histoire : tout devint secret ; toutes les dépêches des provinces furent portées dans le cabinet des empereurs ; on ne sut plus que ce que la folie et la hardiesse des tyrans ne voulut point cacher, ou ce que les historiens conjecturèrent.

1. Voyez Tacite, *Annal.*, liv. XIV, ch. XXVII, sur les soldats menés à Tarente et à Antium. (M.)

2. A. Auguste fit des établissements fixes pour la marine. Avant lui les Romains n'en avoient point eu. Comme ils étoient maîtres de la Méditerranée, et qu'on ne navigeoit dans ce temps là que dans cette mer, ils n'avoient aucun ennemi à craindre.

CHAPITRE XIV.

TIBÈRE [1].

Comme on voit un fleuve miner lentement et sans bruit les digues qu'on lui oppose, et enfin les renverser dans un moment, et couvrir les campagnes qu'elles conservoient; ainsi la puissance souveraine, sous Auguste, agit insensiblement, et renversa [2], sous Tibère, avec violence.

Il y avoit une *loi de majesté* contre ceux qui commettoient quelque attentat contre le peuple romain [3]. Tibère se saisit de cette loi, et l'appliqua, non pas aux cas pour lesquels elle avoit été faite, mais à tout ce qui put servir sa haine ou ses défiances. Ce n'étoient pas seulement les actions qui tomboient dans le cas de cette loi; mais des paroles, des signes et des pensées même : car ce qui se dit dans ces épanchements de cœur que la conversation produit entre deux amis, ne peut être regardé que comme des pensées. Il n'y eut donc plus de liberté dans les festins, de confiance dans les parentés, de fidélité dans les esclaves : la dissimulation et la tristesse du prince se communiquant partout, l'amitié fut regardée comme un écueil, l'ingénuité comme une imprudence, la vertu comme une

1. Comp. Saint-Évremond : *Réflexions sur les Romains*, ch. XVII.

2. C'est-à-dire renversa toutes les institutions républicaines, et emporta la liberté.

3. Trahison, sédition, concussion, etc.

affectation qui pouvoit rappeler, dans l'esprit des peuple s le bonheur des temps précédents.

Il n'y a point de plus cruelle tyrannie que celle que l'on exerce à l'ombre des lois, et avec les couleurs de la justice : lorsqu'on va, pour ainsi dire, noyer des malheureux sur la planche même sur laquelle ils s'étoient sauvés.

Et comme il n'est jamais arrivé qu'un tyran ait manqué d'instruments de sa tyrannie, Tibère trouva toujours des juges prêts à condamner autant de gens qu'il en put soupçonner[1]. Du temps de la république[2], le sénat, qui ne jugeoit point en corps les affaires des particuliers, connoissoit, par une délégation du peuple, des crimes qu'on imputoit aux alliés. Tibère lui renvoya de même le jugement de tout ce qui s'appeloit crime de *lèse-majesté* contre lui. Ce corps tomba dans un état de bassesse qui ne peut s'exprimer; les sénateurs alloient au-devant de la servitude ; sous la faveur de Séjan, les plus illustres d'entre eux faisoient le métier de délateurs.

Il me semble que je vois plusieurs causes de cet esprit de servitude qui régnoit pour lors dans le sénat. Après que César eut vaincu le parti de la république, les amis et les ennemis, qu'il avoit dans le sénat, concoururent également à ôter toutes les bornes que les lois avoient mises à sa puissance, et à lui déférer des honneurs excessifs. Les uns cherchoient à lui plaire, les autres à le rendre odieux; Dion nous dit que quelques-uns allèrent jusqu'à proposer qu'il lui fût permis de jouir de toutes les femmes

1. A. Tibère trouva toujours le sénat prêt à condamner autant de gens qu'il en put soupçonner; ce corps tomba dans un état de bassesse, etc.

2. Dans A. cette phrase est en note et ainsi rédigée : Avant les empereurs le sénat, occupé des affaires publiques, ne jugeoit point en corps les affaires des particuliers.

qu'il lui plairoit. Cela fit qu'il ne se défia point du sénat, et qu'il y fut assassiné; mais cela fit aussi que, dans les règnes suivants, il n'y eut point de flatterie qui fût sans exemple, et qui pût révolter les esprits.

Avant que Rome fût gouvernée par un seul, les richesses des principaux Romains étoient immenses, quelles que fussent les voies qu'ils employoient pour les acquérir: elles furent presque toutes ôtées sous les empereurs[1]; les sénateurs n'avoient plus ces grands clients qui les combloient de biens; on ne pouvoit guère rien prendre dans les provinces que pour César, surtout lorsque ses procurateurs, qui étoient à peu près comme sont aujourd'hui nos intendants, y furent établis. Cependant, quoique la source des richesses fût coupée, les dépenses subsistoient toujours; le train de vie étoit pris, et on ne pouvoit plus le soutenir que par la faveur de l'empereur.

Auguste avoit ôté au peuple la puissance de faire des lois, et celle de juger les crimes publics; mais il lui avoit laissé, ou du moins avoit paru lui laisser celle d'élire les magistrats. Tibère, qui craignoit les assemblées d'un peuple si nombreux, lui ôta encore ce privilége, et le donna au sénat, c'est-à-dire, à lui-même[2] : or, on ne sauroit croire combien cette décadence du pouvoir du peuple avilit l'âme des grands. Lorsque le peuple disposoit des dignités, les magistrats qui les briguoient faisoient bien des bassesses; mais elles étoient jointes à une certaine magnificence qui les cachoit, soit qu'ils donnassent des jeux ou de certains

1. A. met ici cette note : Les grands de Rome étoient déjà pauvres du temps d'Auguste; on ne vouloit plus être édile, ni tribun du peuple; beaucoup même ne se soucioient pas d'être sénateurs. (M.)

2. Tacite, *Annal.*, liv. I, ch. xv. Dion, liv. LIV. (M.) A. ajoute : Caligula rétablit les comices, et les ôta ensuite. (M.)

repas au peuple, soit qu'ils lui distribuassent de l'argent ou des grains[1] : quoique le motif fût bas, le moyen avoit quelque chose de noble, parce qu'il convient toujours à un grand homme d'obtenir, par des libéralités, la faveur du peuple. Mais, lorsque le peuple n'eut plus rien à donner, et que le prince, au nom du sénat, disposa de tous les emplois, on les demanda, et on les obtint par des voies indignes; la flatterie, l'infamie, les crimes, furent des arts nécessaires pour y parvenir.

Il ne paroît pourtant point que Tibère voulût avilir le sénat : il ne se plaignoit de rien tant que du penchant qui entraînoit ce corps à la servitude; toute sa vie est pleine de ses dégoûts là-dessus : mais il étoit comme la plupart des hommes, il vouloit des choses contradictoires; sa politique générale n'étoit point d'accord avec ses passions particulières. Il auroit désiré un sénat libre, et capable de faire respecter son gouvernement; mais il vouloit aussi un sénat qui satisfît, à tous les moments, ses craintes, ses jalousies, ses haines; enfin, l'homme d'État cédoit continuellement à l'homme.

Nous avons dit que le peuple avoit autrefois obtenu des patriciens qu'il auroit des magistrats de son corps qui le défendroient contre les insultes et les injustices qu'on pourroit lui faire. Afin qu'ils fussent en état d'exercer ce pouvoir, on les déclara sacrés et inviolables, et on ordonna que quiconque maltraiteroit un tribun, de fait ou de paroles, seroit sur-le-champ puni de mort. Or, les empereurs étant revêtus de la puissance des tribuns, ils en obtinrent les priviléges; et c'est sur ce fondement qu'on

1. A. A une certaine magnificence qui les cachoit, par exemple de donner des jeux, ou bien de certains repas au peuple, de lui distribuer de l'argent ou des grains.

fit mourir tant de gens ; que les délateurs purent faire leur métier tout à leur aise ; et que l'accusation de lèse-majesté, ce crime, dit Pline, de ceux à qui on ne peut point imputer de crime[1], fut étendu à ce qu'on voulut.

Je crois pourtant que quelques-uns de ces titres d'accusation n'étoient pas si ridicules qu'ils nous paroissent aujourd'hui ; et je ne puis penser que Tibère eût fait accuser un homme pour avoir vendu, avec sa maison, la statue de l'empereur[2] ; que Domitien eût fait condamner à mort une femme pour s'être déshabillée devant son image, et un citoyen, parce qu'il avoit la description de toute la terre peinte sur les murailles de sa chambre[3], si ces actions n'avoient réveillé, dans l'esprit des Romains, que l'idée qu'elle nous donne à présent. Je crois qu'une partie de cela est fondée sur ce que Rome ayant changé de gouvernement, ce qui ne nous paroît pas de conséquence pouvoit l'être pour lors : j'en juge par ce que nous voyons aujourd'hui chez une nation qui ne peut pas être soupçonnée de tyrannie, où il est défendu[4] de boire à la santé d'une certaine personne[5].

Je ne puis rien passer qui serve à faire connoître le génie du peuple romain. Il s'étoit si fort accoutumé à obéir et à faire toute sa félicité de la différence de ses maîtres, qu'après la mort de Germanicus, il donna des

1. *Unicum crimen eorum qui crimine vacarent.* Pline, *Panegyr.*, c. 42. Tacite, *Ann.*, II, 72.

2. Tacite, *Ann.*, II, 73. Tibère n'accusa pas Falanius, tout au contraire, il le protégea.

3. Suét., *in Domit.*, c. X. Il y avait d'autres charges contre l'accusé et notamment : *quod habere imperatoriam genesin vulgo ferebatur ;* c'est-à-dire qu'un horoscope lui promettait l'empire.

4. A. Où c'est un crime capital de boire, etc.

5. En Angleterre il était défendu de boire à la santé *du jeune homme qui est de l'autre côté de l'eau,* c'est à-dire du prétendant.

marques de deuil, de regret et de désespoir, que l'on ne trouve plus parmi nous. Il faut voir les historiens décrire la désolation publique[1] si grande, si longue, si peu modérée : et cela n'étoit pas joué ; car le corps entier du peuple n'affecte, ne flatte, ni ne dissimule.

Le peuple romain, qui n'avoit plus de part au gouvernement, composé presque d'affranchis, ou de gens sans industrie qui vivoient aux dépens du trésor public, ne sentoit que son impuissance; il s'affligeoit comme les enfants et les femmes, qui se désolent par le sentiment de leur foiblesse : il étoit mal; il plaça ses craintes et ses espérances sur la personne de Germanicus; et, cet objet lui étant enlevé, il tomba dans le désespoir.

Il n'y a point de gens qui craignent si fort les malheurs, que ceux que la misère de leur condition pourroit rassurer, et qui devroient dire, avec Andromaque : Plût à Dieu que je craignisse![2] Il y a aujourd'hui, à Naples, cinquante mille hommes[3] qui ne vivent que d'herbe, et n'ont, pour tout bien, que la moitié d'un habit de toile : ces gens-là, les plus malheureux de la terre, tombent dans un abattement affreux à la moindre fumée du Vésuve ; ils ont la sottise de craindre de devenir malheureux.

1. Voyez Tacite, *Ann.*, III, 82. (M.)

2. Montesquieu fait ici allusion à un passage des *Troyennes*. Andromaque a caché son fils dans le tombeau d'Hector. Ulysse veut lui arracher son secret; il épie ses regards et, la voyant trembler, il s'écrie : *Bene est, tenetur. Perge, festina, attrahe. Quid respicis trepidasque? Jam certe perit — Utinam timerem*, répond Andromaque; *solutus ex longo est metus.* (AUBERT.)

3. Les *Lazzaroni*.

CHAPITRE XV.

DES EMPEREURS, DEPUIS CAIUS CALIGULA JUSQU'A ANTONIN.

Caligula succéda à Tibère. On disoit de lui qu'il n'y avoit jamais eu un meilleur esclave, ni un plus méchant maître. Ces deux choses sont assez liées; car la même disposition d'esprit qui fait qu'on a été vivement frappé de la puissance illimitée de celui qui commande, fait qu'on ne l'est pas moins lorsque l'on vient à commander soi-même.

Caligula rétablit les comices [1], que Tibère avoit ôtés, et abolit ce crime arbitraire de lèse-majesté, qu'il avoit établi : par où l'on peut juger que le commencement du règne des mauvais princes est souvent comme la fin de celui des bons ; parce que, par un esprit de contradiction sur la conduite de ceux à qui ils succèdent, ils peuvent faire ce que les autres font par vertu : et c'est à cet esprit de contradiction que nous devons bien de bons règlements, et bien de mauvais aussi [2].

Qu'y gagna-t-on? Caligula ôta les accusations des crimes de lèse-majesté ; mais il faisoit mourir militairement tous ceux qui lui déplaisoient; et ce n'étoit pas à

1. Il les ôta dans la suite. (M.)
2. A. Et bien des mauvais aussi.

quelques sénateurs qu'il en vouloit; il tenoit le glaive suspendu sur le sénat, qu'il menaçoit d'exterminer tout entier.

Cette épouvantable tyrannie des empereurs venoit de l'esprit général des Romains. Comme ils tombèrent tout à coup sous un gouvernement arbitraire, et qu'il n'y eut presque point d'intervalle chez eux entre commander et servir, ils ne furent point préparés à ce passage par des mœurs douces : l'humeur féroce resta; les citoyens furent traités comme ils avoient traité eux-mêmes les ennemis vaincus, et furent gouvernés sur le même plan. Sylla, entrant dans Rome, ne fut pas un autre homme que Sylla entrant dans Athènes; il exerça le même droit des gens. Pour les États qui n'ont été soumis qu'insensiblement [1], lorsque les lois leur manquent, ils sont encore gouvernes par les mœurs.

La vue continuelle des combats des gladiateurs rendoit les Romains extrêmement féroces : on remarqua que Claude devint plus porté à répandre le sang, à force de voir ces sortes de spectacles. L'exemple de cet empereur, qui étoit d'un naturel doux, et qui fit tant de cruautés, fait bien voir que l'éducation de son temps étoit différente de la nôtre.

Les Romains, accoutumés à se jouer de la nature humaine, dans la personne de leurs enfants et de leurs esclaves [2], ne pouvoient guère connoître cette vertu que nous appelons humanité. D'où peut venir cette férocité que nous trouvons dans les habitants de nos colonies, que de

1. A. Pour nous qui n'avons été soumis qu'insensiblement, lorsque les lois nous manquent, nous sommes encore gouvernés par les mœurs.

2. Voyez les lois romaines sur la puissance des pères et celle des maîtres. (M.)

cet usage continuel des châtiments sur une malheureuse partie du genre humain[1]? Lorsque l'on est cruel dans l'état civil, que peut-on attendre de la douceur et de la justice naturelle?

On est fatigué de voir, dans l'histoire des empereurs, le nombre infini de gens qu'ils firent mourir pour confisquer leurs biens. Nous ne trouvons rien de semblable dans nos historiens modernes. Cela, comme nous venons de dire, doit être attribué à des mœurs plus douces, et à une religion plus réprimante; et, de plus, on n'a point à dépouiller les familles de ces sénateurs qui avoient ravagé le monde. Nous tirons cet avantage de la médiocrité de nos fortunes, qu'elles sont plus sûres : nous ne valons pas la peine qu'on nous ravisse nos biens[2].

satire

Le peuple de Rome, ce que l'on appeloit *plebs*, ne haïssoit pas les plus mauvais empereurs. Depuis qu'il avoit perdu l'empire[3], et qu'il n'étoit plus occupé à la guerre, il étoit devenu le plus vil de tous les peuples; il regardoit le commerce et les arts comme des choses propres aux seuls esclaves; et les distributions de bled qu'il recevoit lui faisoient négliger les terres; on l'avoit accoutumé aux jeux et aux spectacles. Quand il n'eut plus de tribuns à écouter, ni de magistrats à élire, ces choses vaines lui devinrent nécessaires[4], et son oisiveté lui en augmenta le goût. Or Caligula, Néron, Commode, Cara-

1. Les nègres esclaves. Montesquieu a été un des premiers à combattre l'esclavage. Voir l'*Esprit des lois*, XV, 5.

2. Le duc de Bragance avoit des biens immenses dans le Portugal : lorsqu'il se révolta, on félicita le roi d'Espagne de la riche confiscation qu'il alloit avoir. (M.)

3. A. Depuis qu'il n'avoit plus l'empire.

4. A. Depuis qu'il n'eut plus de tribuns à écouter, ni de magistrats à élire, ces choses, qu'on ne faisoit que souffrir, lui devinrent nécessaires, etc.

calla, étoient regreftés du peuple, à cause de leur folie même : car ils aimoient, avec fureur, ce que le peuple aimoit, et contribuoient, de tout leur pouvoir, et même de leur personne, à ses plaisirs ; ils prodiguoient pour lui toutes les richesses de l'empire; et, quand elles étoient épuisées, le peuple voyant sans peine dépouiller toutes les grandes familles, il jouissoit des fruits de la tyrannie, et il en jouissoit purement[1] ; car il trouvoit sa sûreté dans sa bassesse. De tels princes haïssoient naturellement les gens de bien; ils savoient[2] qu'ils n'en étoient pas approuvés[3] : indignés de la contradiction ou du silence d'un citoyen austère[4]; enivrés des applaudissements de la populace, ils parvenoient à s'imaginer que leur gouvernement faisoit la félicité publique, et qu'il n'y avoit que des gens mal intentionnés qui pussent le censurer[5].

1. C'est-à-dire complétement, sans inquiétude, sans souci.

2. A. Car ils sçavoient certainement qu'ils, etc.

3. Les Grecs avoient des jeux où il étoit décent de combattre, comme il étoit glorieux d'y vaincre : les Romains n'avoient guère que des spectacles; et celui des infâmes gladiateurs leur étoit particulier. Or, qu'un grand personnage descendît lui-même sur l'arène, ou montât sur le théâtre, la gravité romaine ne le souffroit pas. Comment un sénateur auroit-il pu s'y résoudre, lui à qui les lois défendoient de contracter aucune alliance avec des gens que les dégoûts ou les applaudissemeuts même du peuple avoient flétris? Il y parut pourtant des empereurs; et cette folie, qui montroit en eux le plus grand déréglement du cœur, un mépris de ce qui étoit beau, de ce qui étoit honnête, de ce qui étoit bon, est toujours marquée, chez les historiens, avec le caractère de la tyrannie. (M.) Cette note n'est point dans A.

4. A. met ici la note suivante : Comme autrefois l'austérité des mœurs n'avoit pu souffrir la licence et les déréglements du théâtre, il étoit resté dans l'esprit des honnêtes gens un mépris pour ceux qui en exerçoient la profession. (M.)

5. A. ajoute : Lorsqu'un empereur fit voir sa force et son adresse, comme quand Commode tua devant le peuple tant de bêtes à coups de trait, avec une facilité si singulière, il devoit s'attirer l'admiration du peuple et des soldats, parce que l'adresse et la force étoient des qualités nécessaires pour

Caligula étoit un vrai sophiste dans sa cruauté : comme il descendoit également d'Antoine et d'Auguste, il disoit qu'il puniroit les consuls s'ils célébroient le jour de réjouissance établi en mémoire de la victoire d'Actium, et qu'il les puniroit s'ils ne le célébroient pas; et Drusille, à qui il accorda des honneurs divins, étant morte, c'étoit un crime de la pleurer, parce qu'elle étoit déesse, et de ne pas la pleurer, parce qu'elle étoit sa sœur.

C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Qu'on voie dans l'histoire de Rome, tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de sagesse, de prudence, de constance, de courage; ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien fini, à quoi aboutit-il, qu'à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres? Quoi! ce sénat n'avoit fait évanouir tant de rois que pour tomber lui-même dans le plus bas esclavage de quelques-uns de ses plus indignes citoyens, et s'exterminer par ses propres arrêts! On n'élève donc sa puissance, que pour la voir mieux renversée! Les hommes ne travaillent à augmenter leur pouvoir, que pour le voir tomber contre eux-mêmes dans de plus heureuses mains!

Caligula ayant été tué, le sénat s'assembla pour établir

l'art militaire de ces temps-là. — Et une note ajoute : Quoique les gladiateurs eussent la plus infâme origine et la plus infâme profession qu'il y ait jamais eu, car c'étoient des esclaves ou des criminels qu'on obligeoit de se dévouer et de combattre jusqu'à la mort aux funérailles des grands, cependant la passion pour leurs exercices, qui avoient tant de rapport à ceux de la guerre, devint telle qu'on ne sauroit la regarder que comme une fureur : les empereurs, les sénateurs, les grands, les femmes même parurent sur l'arène : *nec virorum modo pugnas sed et feminarum.* Suet., *in Domit.*, ch. IV. Les Romains n'avoient pas moins de goût pour les athlètes. (M.)

une forme de gouvernement. Dans le temps qu'il délibéroit, quelques soldats entrèrent dans le palais, pour piller : ils trouvèrent, dans un lieu obscur, un homme tremblant de peur ; c'étoit Claude : ils le saluèrent empereur.

Claude acheva de perdre les anciens ordres, en donnant à ses officiers le droit de rendre la justice[1]. Les guerres de Marius et de Sylla ne se faisoient que pour savoir qui auroit ce droit, des sénateurs ou des chevaliers[2] ; une fantaisie d'un imbécile l'ôta aux uns et aux autres : étrange succès d'une dispute qui avoit mis en combustion tout l'univers!

Il n'y a point d'autorité plus absolue que celle du prince qui succède à la république : car il se trouve avoir toute la puissance du peuple qui n'avoit pu se limiter lui-même. Aussi voyons-nous aujourd'hui les rois de Danemark exercer le pouvoir le plus arbitraire qu'il y ait en Europe[3].

Le peuple ne fut pas moins avili que le sénat et les chevaliers[4]. Nous avons vu que, jusqu'au temps des empereurs, il avoit été si belliqueux, que les armées qu'on levoit dans la ville se disciplinoient sur-le-champ, et alloient droit à l'ennemi. Dans les guerres civiles de Vitellius et de Vespasien, Rome, en proie à tous les ambitieux,

1. Auguste avoit établi les procurateurs ; mais ils n'avoient point de jurisdiction ; et, quand on ne leur obéissoit pas, il falloit qu'ils recourussent à l'autorité du gouverneur de la province, ou du préteur. Mais, sous Claude, ils eurent la jurisdiction ordinaire, comme lieutenants de la province : ils jugèrent encore des affaires fiscales : ce qui mit les fortunes de tout le monde entre leurs mains. (M.)

2. Voyez Tacite, *Annal.*, XII, LX. (M.)

3. *Esprit des lois,* XVII, 3. Inf. ch. XVIII. En 1663, les trois ordres : clergé, noblesse, bourgeoisie, investirent le roi Frédéric III d'un pouvoir absolu. Mais ce pouvoir était moins arbitraire que ne le croit Montesquieu.

4. A. n'a point les mots : et les chevaliers.

et pleine de bourgeois timides, trembloit devant la première bande de soldats qui pouvoit s'en approcher.

La condition des empereurs n'étoit pas meilleure : comme ce n'étoit pas une seule armée qui eût le droit ou la hardiesse d'en élire un, c'étoit assez que quelqu'un fût élu par une armée, pour devenir désagréable aux autres, qui lui nommoient d'abord un compétiteur.

Ainsi, comme la grandeur de la république fut fatale au gouvernement républicain, la grandeur de l'empire le fut à la vie des empereurs. S'ils n'avoient eu qu'un pays médiocre à défendre, ils n'auroient eu qu'une principale armée, qui, les ayant une fois élus, auroit respecté l'ouvrage de ses mains.

Les soldats[1] avoient été attachés à la famille de César, qui étoit garante de tous les avantages que leur avoit procurés la révolution. Le temps vint que les grandes familles de Rome furent toutes exterminées par celle de César ; et que celle de César, dans la personne de Néron, périt elle-même. La puissance civile, qu'on avoit sans cesse abattue, se trouva hors d'état de contre-balancer la militaire ; chaque armée voulut faire un empereur.

Comparons ici les temps. Lorsque Tibère commença à régner, quel parti ne tira-t-il pas du sénat[2] ? Il apprit que les armées d'Illyrie et de Germanie s'étoient soulevées : il leur accorda quelques demandes, et il soutint que c'étoit au sénat à juger des autres[3] ; il leur envoya des députés de ce corps. Ceux qui ont cessé de craindre le pouvoir, peuvent encore respecter l'autorité. Quand on eut repré-

1. Ce paragraphe et les deux suivants ne sont point dans A.
2. Tacite, *Annal.*, liv. I, ch. VI. (M.)
3. *Cætera senatui servanda.* Tacite, *Annal.*, liv. I, ch. XXV. (M.)

senté aux soldats, comment, dans une armée romaine, les enfants de l'empereur et les envoyés du sénat romain couroient risque de la vie[1], ils purent se repentir, et aller jusqu'à se punir eux-mêmes[2] : mais, quand le sénat fut entièrement abattu, son exemple ne toucha personne. En vain Othon harangue-t-il ses soldats pour leur parler de la dignité du sénat[3] ; en vain Vitellius envoie-t-il les principaux sénateurs pour faire sa paix avec Vespasien[4] : on ne rend point, dans un moment, aux ordres de l'État, le respect qui leur a été ôté si longtemps. Les armées ne regardèrent ces députés que comme les plus lâches esclaves d'un maître qu'elles avoient déjà réprouvé.

C'étoit une ancienne coutume des Romains, que celui qui triomphoit, distribuoit quelques deniers à chaque soldat : c'étoit peu de chose[5]. Dans les guerres civiles, on augmenta ces dons[6]. On les faisoit autrefois de l'argent pris sur les ennemis; dans ces temps malheureux, on donna celui des citoyens; et les soldats vouloient un partage là où il n'y avoit pas de butin. Ces distributions n'avoient lieu qu'après une guerre; Néron les fit pendant la paix : les soldats s'y accoutumèrent; et ils frémirent

1. Voyez la harangue de Germanicus. Tacite, *Annal.*, liv. I, ch. XLII. (M.)

2. *Gaudebat cœdibus miles, quasi semet absolveret.* Tacite, *Annal.*, liv. I, ch. XLIV. On révoqua, dans la suite, les priviléges extorqués. Tacite, *ibid.* (M.)

3. Tacite, *Hist.*, liv. I, ch. LXXXIII et LXXXIV. (M.)

4. Tacite, *Hist.*, liv. III, ch. LXXX. (M.)

5. Voyez, dans Tive-Live, les sommes distribuées dans divers triomphes. L'esprit des capitaines étoit de porter beaucoup d'argent dans le trésor public, et d'en donner peu aux soldats. (M.)

6. Paul-Émile, dans un temps où la grandeur des conquêtes avoit fait augmenter les libéralités, ne distribua que cent deniers (77 francs) à chaque soldat; mais César en donna deux mille (1,552 francs), et son exemple fut suivi par Antoine et Octave, par Brutus et Cassius. Voyez Dion et Appien. (M.)

contre Galba, qui leur disoit, avec courage, qu'il ne savoit pas les acheter, mais qu'il savoit les choisir[1].

Galba, Othon[2], Vitellius, ne firent que passer. Vespasien fut élu, comme eux, par les soldats : il ne songea, dans tout le cours de son règne[3], qu'à rétablir l'empire, qui avoit été successivement occupé par six tyrans également cruels, presque tous furieux, souvent imbéciles, et, pour comble de malheur, prodigues jusqu'à la folie.

Tite, qui lui succéda, fut les délices du peuple romain. Domitien fit voir un nouveau monstre, plus cruel, ou du moins plus implacable que ceux qui l'avoient précédé, parce qu'il étoit plus timide.

Ses affranchis les plus chers, et, à ce que quelques-uns ont dit, sa femme même, voyant qu'il étoit aussi dangereux dans ses amitiés que dans ses haines, et qu'il ne mettoit aucunes bornes à ses méfiances, ni à ses accusations, s'en défirent. Avant de faire le coup, ils jetèrent les yeux sur un successeur, et choisirent Nerva, vénérable vieillard.

Nerva adopta Trajan, prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé. Ce fut un bonheur d'être né sous son règne : il n'y en eut point de si heureux ni de si glorieux pour le peuple romain. Grand homme d'État, grand capitaine; ayant un cœur bon, qui le portoit au bien; un esprit éclairé, qui lui montroit le meilleur; une âme noble, grande, belle; avec toutes les vertus, n'étant extrême sur aucune; enfin l'homme le plus propre

1. Tacite, *Hist.*, liv. I, c. v. *Accessit Galbæ vox pro republica honesta, ipsi anceps, legi a se militem, non emi.*

2. *Suscepere duo manipulares imperium populi romani transferendum, et transtulerunt.* Tacite, *Hist.*, I, ch. xxv. (M.)

3. A : dans tout le temps de son règne.

à honorer la nature humaine, et représenter la divine.

Il exécuta le projet de César, et fit, avec succès, la guerre aux Parthes. Tout autre auroit succombé dans une entreprise où les dangers étoient toujours présents, et les ressources éloignées, où il falloit absolument vaincre, et où il n'étoit pas sûr de ne pas périr après avoir vaincu.

La difficulté consistoit, et dans la situation des deux empires, et dans la manière de faire la guerre des deux peuples. Prenoit-on le chemin de l'Arménie, vers les sources du Tigre et de l'Euphrate? On trouvoit un pays montueux et difficile, où l'on ne pouvoit mener de convois; de façon que l'armée étoit demi ruinée avant d'arriver en Médie[1]. Entroit-on plus bas, vers le midi, par Nisibe? On trouvoit un désert affreux qui séparoit les deux empires. Vouloit-on passer plus bas encore, et aller par la Mésopotamie? On traversoit un pays en partie inculte, en partie submergé; et le Tigre et l'Euphrate, allant du nord au midi, on ne pouvoit pénétrer dans le pays, sans quitter ces fleuves, ni guère quitter ces fleuves sans périr.

Quant à la manière de faire la guerre des deux nations, la force des Romains consistoit dans leur infanterie, la plus forte, la plus ferme, et la mieux disciplinée du monde.

Les Parthes n'avoient point d'infanterie, mais une cavalerie admirable : ils combattoient de loin, et hors de la portée des armes romaines; le javelot pouvoit rarement les atteindre : leurs armes étaient l'arc, et des flèches redoutables : ils assiégeoient une armée plutôt qu'ils ne la combattoient; inutilement poursuivis, parce que, chez

1. Le pays ne fournissoit pas d'assez grands arbres pour faire des machines pour assiéger les places. Plutarque, *Vie d'Antoine*. (M.)

eux, fuir c'étoit combattre : ils faisoient retirer les peuples à mesure qu'on approchoit, et ne laissoient dans les places que les garnisons[1]; et lorsqu'on les avoit prises, on étoit obligé de les détruire : ils brûloient avec art tout le pays autour de l'armée ennemie, et lui ôtoient jusques à l'herbe même : enfin, ils faisoient, à peu près, la guerre comme on la fait encore aujourd'hui sur les mêmes frontières.

D'ailleurs, les légions d'Illyrie et de Germanie, qu'on transportoit dans cette guerre, n'y étoient pas propres[2] : les soldats, accoutumés à manger beaucoup dans leur pays, y périssoient presque tous[3].

Ainsi, ce qu'aucune nation n'avoit pas encore fait, d'éviter le joug des Romains, celle des Parthes le fit, non comme invincible, mais comme inaccessible.

Adrien abandonna les conquêtes de Trajan[4], et borna l'empire à l'Euphrate ; et il est admirable qu'après tant de guerres, les Romains n'eussent perdu que ce qu'ils avoient voulu quitter, comme la mer qui n'est moins étendue que lorsqu'elle se retire d'elle-même.

La conduite d'Adrien causa beaucoup de murmures. On lisoit, dans les livres sacrés des Romains, que lorsque Tarquin voulut bâtir le Capitole, il trouva que la place la plus convenable étoit occupée par les statues de beaucoup d'autres divinités : il s'enquit, par la science qu'il avoit dans les augures, si elles voudroient céder leur place à Jupiter : toutes y consentirent, à la réserve de Mars, de

1. A : ils transportoient les peuples devant les Romains, et ne laissoient dans les places, etc.

2. Voyez Hérodien, *Vie d'Alexandre Sévère,* liv. VI, ch. XIV. (M.)

3. A. y périssant presque tous.

4. Voyez Eutrope, liv. VIII. La Dacie ne fut abandonnée que sous Aurélien. (M.)

la Jeunesse et du dieu Terme [1]. Là-dessus, s'établirent trois opinions religieuses; que le peuple de Mars ne céderoit à personne le lieu qu'il occupoit; que la jeunesse romaine ne seroit point surmontée; et qu'enfin le dieu Terme des Romains ne reculeroit jamais : ce qui arriva pourtant sous Adrien.

1. Saint Augustin, *De la Cité de Dieu,* liv. IV, chap. XXIII, XXIX. (M.)

CHAPITRE XVI.

DE L'ÉTAT DE L'EMPIRE, DEPUIS ANTONIN JUSQU'A PROBUS.

Dans ces temps-là, la secte des stoïciens s'étendoit et s'accréditoit dans l'empire. Il sembloit que la nature humaine eût fait un effort pour produire d'elle-même cette secte admirable, qui étoit comme ces plantes que la terre fait naître dans des lieux que le ciel n'a jamais vus [1].

Les Romains lui durent leurs meilleurs empereurs. Rien n'est capable de faire oublier le premier Antonin, que Marc-Aurèle qu'il adopta. On sent, en soi-même, un plaisir secret lorsqu'on parle de cet empereur; on ne peut lire sa vie sans une espèce d'attendrissement : tel est l'effet qu'elle produit, qu'on a meilleure opinion de soi-même, parce qu'on a meilleure opinion des hommes.

La sagesse de Nerva, la gloire de Trajan, la valeur d'Adrien, la vertu des deux Antonins, se firent respecter des soldats. Mais, lorsque de nouveaux monstres prirent leur place, l'abus du gouvernement militaire parut dans tout son excès; et les soldats, qui avoient vendu l'empire, assassinèrent les empereurs, pour en avoir un nouveau prix.

On dit qu'il y a un prince dans le monde [2] qui

1. *Esprit des lois*, XXIV, x.
2. Frédéric-Guillaume Ier, roi de Prusse en 1713, mort en 1740. En

travaille, depuis quinze ans, à abolir dans ses États le gouvernement civil pour y établir le gouvernement militaire. Je ne veux point faire des réflexions odieuses sur ce dessein : je dirai seulement que, par la nature des choses, deux cents gardes peuvent mettre la vie d'un prince en sûreté, et non pas quatre-vingt mille; outre qu'il est plus dangereux d'opprimer un peuple armé qu'un autre qui ne l'est pas [1].

Commode succéda à Marc-Aurèle, son père. C'étoit un monstre qui suivoit toutes ses passions et toutes celles de ses ministres et de ses courtisans. Ceux qui en délivrèrent le monde mirent en sa place Pertinax, vénérable vieillard, que les soldats prétoriens massacrèrent d'abord.

Ils mirent l'empire à l'enchère, et Didius Julien l'emporta par ses promesses : cela souleva tout le monde; car, quoique l'empire eût été souvent acheté, il n'avoit pas encore été marchandé. Pescennius Niger, Sévère et Albin furent salués empereurs; et Julien, n'ayant pu payer les sommes immenses qu'il avoit promises, fut abandonné par ses soldats.

Sévère défit Niger et Albin : il avoit de grandes qualités; mais la douceur, cette première vertu des princes, lui manquoit.

La puissance des empereurs pouvoit plus aisément paroître tyrannique que celle des princes de nos jours [2]. Comme leur dignité étoit un assemblage de toutes les

mourant il laissait à son fils Frédéric II une armée de 80,000 hommes et un trésor bien garni. Dans sa vie privée, comme dans son gouvernement, c'était un vrai caporal.

1. A : outre qu'un peuple armé est plus dangereusement opprimé qu'un peuple qui ne l'est pas.

2. A : Il faut remarquer que la puissance des empereurs pouvoit, etc.

magistratures romaines; que, dictateurs, sous le nom d'empereurs, tribuns du peuple, proconsuls, censeurs, grands pontifes et, quand ils vouloient consuls, ils exerçoient souvent la justice distributive, ils pouvoient aisément faire soupçonner que ceux qu'ils avoient condamnés, ils les avoient opprimés; le peuple jugeant ordinairement de l'abus de la puissance par la grandeur de la puissance : au lieu que les rois d'Europe, législateurs et non pas exécuteurs de la loi [1], princes et non pas juges, se sont déchargés de cette partie de l'autorité qui peut être odieuse; et, faisant eux-mêmes les grâces, ont commis à des magistrats particuliers la distribution des peines.

Il n'y a guère eu d'empereurs plus jaloux de leur autorité que Tibère et Sévère : cependant ils se laissèrent gouverner, l'un par Séjan, l'autre par Plautien, d'une manière misérable.

La malheureuse coutume de proscrire, introduite par Sylla, continua sous les empereurs; et il falloit même qu'un prince eût quelque vertu pour ne la pas suivre : car, comme ses ministres et ses favoris jetoient d'abord les yeux sur tant de confiscations, ils ne lui parloient que de la nécessité de punir, et des périls de la clémence [2].

Les proscriptions de Sévère firent que plusieurs soldats de Niger [3] se retirèrent chez les Parthes [4] : ils leur apprirent ce qui manquoit à leur art militaire, à faire usage des armes romaines, et même à en fabriquer; ce qui fit

1. A. et non pas exécuteurs des lois.

2. Dans A. ce paragraphe est placé avant les deux qui précèdent.

3. Hérodien, *Vie de Sévère*. (M.)

4. Le mal continua sous Alexandre. Artaxerxès, qui rétablit l'empire des Perses, se rendit formidable aux Romains, parce que leurs soldats, par caprice ou par libertinage, désertèrent en foule vers lui. Abrégé de Xiphilin, du livre LXXX de Dion. (M.)

que ces peuples, qui s'étoient ordinairement contentés de se défendre, furent dans la suite presque toujours agresseurs [1].

Il est remarquable que, dans cette suite de guerres civiles qui s'élevèrent continuellement, ceux qui avoient les légions d'Europe vainquirent presque toujours ceux qui avoient les légions d'Asie [2]; et l'on trouve dans l'histoire de Sévère qu'il ne put prendre la ville d'Atra en Arabie, parce que les légions d'Europe s'étant mutinées, il fut obligé de se servir de celles de Syrie.

On sentit cette différence depuis qu'on commença à faire des levées dans les provinces [3]; et elle fut telle entre les légions, qu'elles étoient entre les peuples même, qui, par la nature et par l'éducation, sont plus ou moins propres pour la guerre.

Ces levées, faites dans les provinces, produisirent un autre effet : les empereurs [4], pris ordinairement dans la

1. C'est-à-dire les Perses qui les suivirent. (M.)

2. Sévère défit les légions asiatiques de Niger, Constantin celles de Licinius. Vespasien, quoique proclamé par les armées de Syrie, ne fit la guerre à Vitellius qu'avec des légions de Mœsie, de Pannonie et de Dalmatie. Cicéron, étant dans son gouvernement, écrivoit au sénat qu'on ne pouvoit compter sur les levées faites en Asie. Constantin ne vainquit Maxence, dit Zozime, que par sa cavalerie. Sur cela, voyez ci-après le septième alinéa du chapitre XXII. (M.) Cette note est autrement rédigée dans A.

3. Auguste rendit les légions des corps fixes, et les plaça dans les provinces. Dans les premiers temps, on ne faisoit de levées qu'à Rome, ensuite chez les Latins, après dans l'Italie, enfin dans les provinces. (M.)

A. ajoute : Cicéron, étant dans son gouvernement, écrivoit au Sénat : « Vous ne pouvez compter sur les levées faites dans ce pays-ci ; Bibulus ayant une commission pour en faire en Asie, n'en a rien voulu faire. » Vespasien, proclamé empereur par les armées de Syrie et de Judée, ne fit la guerre à Vitellius qu'avec les légions de Mœsie, de Pannonie et de Dalmatie. Sévère défit les légions asiatiques de Niger; Constantin celles de Licinius. (M.)

4. A : C'est que les empereurs, etc.

milice, furent presque tous étrangers et quelquefois barbares; Rome ne fut plus la maîtresse du monde, mais elle reçut des lois de tout l'univers.

Chaque empereur y porta quelque chose de son pays, ou pour les manières, ou pour les mœurs, ou pour la police, ou pour le culte; et Héliogabale alla jusqu'à vouloir détruire tous les objets de la vénération de Rome, et ôter tous les dieux de leurs temples pour y placer le sien.

Ceci, indépendamment des voies secrètes que Dieu choisit [1], et que lui seul connoît, servit beaucoup à l'établissement de la religion chrétienne; car il n'y avoit plus rien d'étranger dans l'empire, et l'on y étoit préparé à recevoir toutes les coutumes qu'un empereur voudroit introduire.

On sait que les Romains reçurent dans leur ville les dieux des autres pays. Ils les reçurent en conquérants [2]; ils les faisoient porter dans les triomphes; mais, lorsque les étrangers vinrent eux-mêmes les établir, on les réprima d'abord. On sait de plus que les Romains avoient coutume de donner aux divinités étrangères les noms de celles des leurs qui y avoient le plus de rapport [3]; mais, lorsque les prêtres des autres pays voulurent faire adopter à Rome leurs divinités sous leurs propres noms, ils ne furent pas soufferts; et ce fut un des grands obstacles que trouva la religion chrétienne.

On pourroit appeler Caracalla [4], non pas un tyran, mais le destructeur des hommes. Caligula, Néron et Domi-

1. A. Que Dieu employa.
2. A : mais ils les reçurent en conquérants, les faisant porter, etc.
3. Voyez, par exemple, les commentaires de César, liv. VI, ch. XVII.
4. A. On pourroit appeler Caracalla, qui succéda à Sévère, etc.

tien bornoient leurs cruautés dans Rome; celui-ci alloit promener sa fureur dans tout l'univers.

Sévère avoit employé les exactions d'un long règne, et les proscriptions de ceux qui avoient suivi le parti de ses concurrents, à amasser des trésors immenses.

Caracalla ayant commencé son règne par tuer, de sa propre main, Géta son frère, employa ces richesses à faire souffrir son crime aux soldats, qui aimoient Géta, et disoient qu'ils avoient fait serment aux deux enfants de Sévère, non pas à un seul.

Ces trésors, amassés par des princes, n'ont presque jamais que des effets funestes : ils corrompent le successeur, qui en est ébloui; et, s'ils ne gâtent pas son cœur, ils gâtent son esprit. Il forme d'abord de grandes entreprises avec une puissance qui est d'accident, qui ne peut pas durer, qui n'est pas naturelle, et qui est plutôt enflée qu'agrandie.

Caracalla augmenta la paye des soldats; Macrin écrivit au sénat que cette augmentation alloit à soixante et dix millions[1] de drachmes[2]. Il y a apparence que ce prince enfloit les choses; et, si l'on compare la dépense de la paye de nos soldats d'aujourd'hui avec le reste des dépenses publiques, et qu'on suive la même proportion pour les Romains, on verra que cette somme eût été énorme[3].

Il faut chercher quelle étoit la paye du soldat romain. Nous apprenons d'Orose que Domitien augmenta d'un

1. Sept mille myriades. Dion, *in Macrin.* (M.)

2. La drachme attique étoit le denier romain, la huitième partie de l'once et la soixante-quatrième partie de notre marc. (M.) Soixante-dix millions de drachmes équivalent à soixante millions huit cent soixante et un mille francs.

3. Ce paragraphe et les huit suivants ne sont point dans A.

quart la paye établie [1]. Il paroît, par le discours d'un soldat, dans Tacite [2], qu'à la mort d'Auguste, elle étoit de dix onces de cuivre. On trouve dans Suétone [3] que César avoit doublé la paye de son temps. Pline [4] dit qu'à la seconde guerre punique, on l'avoit diminuée d'un cinquième. Elle fut donc d'environ six onces de cuivre dans la première guerre punique [5]; de cinq onces, dans la seconde [6]; de dix, sous César; et de treize et un tiers, sous Domitien [7]. Je ferai ici quelques réflexions.

La paye que la république donnoit aisément lorsqu'elle n'avoit qu'un petit État, que chaque année elle faisoit une guerre, et que chaque année elle recevoit des dépouilles, elle ne put la donner sans s'endetter dans la première guerre punique, qu'elle étendit ses bras hors de l'Italie, qu'elle eut à soutenir une guerre longue, et à entretenir de grandes armées.

Dans la seconde guerre punique, la paye fut réduite à cinq onces de cuivre; et cette diminution put se faire sans danger, dans un temps où la plupart des citoyens

1. Il l'augmenta en raison de soixante et quinze à cent. (M.)

2. *Annal.*, liv. I, ch. XVII. (M.)

3. *Vie de César.* (M.)

4. *Histoire naturelle,* liv. XXXIII, art. 13. Au lieu de donner dix onces de cuivre pour vingt, on en donna seize. (M.)

5. Un soldat, dans Plaute, *in Mostellariâ,* dit qu'elle étoit de trois as; ce qui ne peut être entendu que des as de dix onces. Mais, si la paye étoit exactement de six as dans la première guerre punique, elle ne diminua pas, dans la seconde, d'un cinquième, mais d'un sixième; et on négligea la fraction. (M.)

6. Polybe, qui l'évalue en monnoie grecque, ne diffère que d'une fraction. (M.)

7. Voyez Orose et Suétone, *in Domit.*, ch. VIII. Ils disent la même chose sous différentes expressions. J'ai fait ces réductions en onces de cuivre, afin que, pour m'entendre, on n'eût pas besoin de la connoissance des monnoies romaines. (M.)

rougirent d'accepter la solde même, et voulurent servir à leurs dépens.

Les trésors de Persée et ceux de tant d'autres rois, que l'on porta continuellement à Rome, y firent cesser les tributs [1]. Dans l'opulence publique et particulière, on eut la sagesse de ne point augmenter la paye de cinq onces de cuivre.

Quoique, sur cette paye, on fît une déduction pour le bled, les habits et les armes, elle fut suffisante, parce qu'on n'enrôloit que les citoyens qui avoient un patrimoine.

Marius ayant enrôlé des gens qui n'avoient rien, et son exemple ayant été suivi, César fut obligé d'augmenter la paye.

Cette augmentation ayant été continuée après la mort de César, on fut contraint, sous le consulat de Hirtius et de Pansa, de rétablir les tributs.

La foiblesse de Domitien lui ayant fait augmenter cette paye d'un quart, il fit une grande plaie à l'État, dont le malheur n'est pas que le luxe y règne, mais qu'il règne dans des conditions qui, par la nature des choses, ne doivent avoir que le nécessaire physique. Enfin Caracalla ayant fait une nouvelle augmentation, l'empire fut mis dans cet état, que, ne pouvant subsister sans les soldats, il ne pouvoit subsister avec eux.

Caracalla, pour diminuer l'horreur du meurtre de son frère, le mit au rang des dieux : et ce qu'il y a de singulier, c'est que cela lui fut exactement rendu par Macrin, qui, après l'avoir fait poignarder, voulant apaiser les soldats prétoriens, désespérés de la mort de ce prince, qui leur

1. Cicéron, *Des Offices,* liv. II. (M.)

avoit tant donné, lui fit bâtir un temple, et y établit des prêtres flamines en son honneur [1].

Cela fit que sa mémoire ne fut pas flétrie; et que, le sénat n'osant pas le juger, il ne fut pas mis au rang des tyrans, comme Commode, qui ne le méritoit pas plus que lui [2].

De deux grands empereurs, Adrien et Sévère [3], l'un établit la discipline militaire, et l'autre la relâcha. Les effets répondirent très-bien aux causes : les règnes qui suivirent celui d'Adrien furent heureux et tranquilles; après Sévère, on vit régner toutes les horreurs.

Les profusions de Caracalla envers les soldats avoient été immenses; et il avoit très-bien suivi le conseil que son père lui avoit donné en mourant, d'enrichir les gens de guerre, et de ne s'embarrasser pas des autres.

Mais cette politique n'étoit guère bonne que pour un règne; car le successeur, ne pouvant plus faire les mêmes dépenses, étoit d'abord massacré par l'armée : de façon qu'on voyoit toujours les empereurs sages mis à mort par les soldats, et les méchants par des conspirations ou des arrêts du sénat.

Quand un tyran, qui se livroit aux gens de guerre, avoit laissé les citoyens exposés à leurs violences et à leurs rapines, cela ne pouvoit non plus durer qu'un règne; car les soldats, à force de détruire, alloient jusqu'à s'ôter à eux-mêmes leur solde. Il falloit donc songer

1. A : Caracalla, pour diminuer l'horreur de son action, mit Géta au rang des dieux, et ce qu'il y a de singulier, etc... voulant apaiser les soldats prétoriens qui regrettoient ce prince, qui, etc.

2. Ælius Lampridius, *in vita Alex. Severi.* (M.)

3. Voyez l'Abrégé de Xiphilin, *Vie d'Adrien*, et Hérodien, *Vie de Sévère.* (M.)

à rétablir la discipline militaire; entreprise qui coûtoit toujours la vie à celui qui osoit la tenter.

Quand Caracalla eut été tué par les embûches de Macrin, les soldats, désespérés d'avoir perdu un prince qui donnoit sans mesure, élurent Héliogabale[1]; et quand ce dernier, qui, n'étant occupé que de ses sales voluptés, les laissoit vivre à leur fantaisie, ne put plus être souffert, ils le massacrèrent; ils tuèrent de même Alexandre, qui vouloit rétablir la discipline, et parloit de les punir[2].

Ainsi un tyran[3], qui ne s'assuroit point la vie, mais le pouvoir de faire des crimes, périssoit avec ce funeste avantage, que celui qui voudroit faire mieux périroit après lui.

Après Alexandre, on élut Maximin, qui fut le premier empereur d'une origine barbare. Sa taille gigantesque et la force de son corps l'avoient fait connoître.

Il fut tué avec son fils par ses soldats. Les deux premiers Gordiens périrent en Afrique. Maxime, Balbin et le troisième Gordien furent massacrés. Philippe, qui avoit fait tuer le jeune Gordien, fut tué lui-même avec son fils; et Dèce, qui fut élu en sa place, périt à son tour par la trahison de Gallus[4].

1. Dans ce temps-là, tout le monde se croyoit bon pour parvenir à l'empire. Voyez Dion, liv. LXXIX. (M.)

2. Voyez Lampridius *in vita Alex. Severi*, c. LIX. (M.)

3. A. met ici la note suivante : Ces libéralités faites aux soldats venoient d'une pratique ancienne dans la république; celui qui triomphoit distribuoit quelques deniers à chaque soldat de l'argent pris sur les ennemis; c'étoit peu de chose. Dans les guerres civiles, les soldats et le chef étant également corrompus, ces dons devinrent immenses, quoiqu'ils fussent pris sur les biens des citoyens, et les soldats vouloient un partage là où il n'y avoit pas de butin. César, Octave, Antoine, donnèrent souvent jusqu'à cinq mille deniers au simple soldat, le double au chef de file, aux autres à proportion. Un denier romain valoit dix asses ou dix livres de cuivre. (M.)

4. Casaubon remarque, sur l'histoire augustale, que, dans les cent soixante

Ce qu'on appeloit l'empire romain, dans ce siècle-là, étoit une espèce de république irrégulière, telle à peu près que l'aristocratie d'Alger, où la milice, qui a la puissance souveraine, fait et défait un magistrat qu'on appelle le dey : et peut-être est-ce une règle assez générale, que le gouvernement militaire est, à certains égards, plutôt républicain que monarchique.

Et qu'on ne dise pas que les soldats ne prenoient de part au gouvernement que par leur désobéissance et leurs révoltes : les harangues que les empereurs leur faisoient ne furent-elles pas à la fin du genre de celles que les consuls et les tribuns avoient faites autrefois au peuple? Et, quoique les armées n'eussent pas un lieu particulier pour s'assembler, qu'elles ne se conduisissent point par de certaines formes, qu'elles ne fussent pas ordinairement de sang-froid, délibérant peu et agissant beaucoup, ne disposoient-elles pas en souveraines de la fortune publique? Et qu'étoit-ce qu'un empereur, que le ministre d'un gouvernement violent, élu pour l'utilité particulière des soldats?

Quand l'armée associa à l'empire Philippe[1], qui étoit préfet du prétoire du troisième Gordien, celui-ci demanda qu'on lui laissât le commandement entier, et il ne put l'obtenir; il harangua l'armée, pour que la puissance fût égale entre eux, et il ne l'obtint pas non plus; il supplia qu'on lui laissât le titre de César, et on le lui refusa ; il

années qu'elle contient, il y eut soixante-dix personnes qui eurent, justement ou injustement, le titre de César : *Adeo erant in illo principatu, quem tamen omnes mirantur, comitia imperii semper incerta.* Ce qui fait bien voir la différence de ce gouvernement à celui de France, où ce royaume n'a eu, en douze cents ans de temps, que soixante-trois rois. (M.)

1. Voyez Jules Capitolin, *in vita Gordiani tertii*, c. xxx. (M.)

demanda d'être préfet du prétoire, et on rejeta ses prières; enfin il parla pour sa vie. L'armée, dans ses divers jugements, exerçoit la magistrature suprême.

Les Barbares, au commencement inconnus aux Romains, ensuite seulement incommodes, leur étoient devenus redoutables[1]. Par l'événement du monde le plus extraordinaire, Rome avoit si bien anéanti tous les peuples, que lorsqu'elle fut vaincue elle-même, il sembla que la terre en eût enfanté de nouveaux pour la détruire.

Les princes des grands États ont ordinairement peu de pays voisins qui puissent être l'objet de leur ambition; s'il y en avoit eu de tels, ils auroient été enveloppés dans le cours de la conquête. Ils sont donc bornés par des mers, des montagnes et de vastes déserts que leur pauvreté fait mépriser. Aussi les Romains laissèrent-ils les Germains dans leurs forêts, et les peuples du nord dans leurs glaces; et il s'y conserva, ou même il s'y forma des nations qui enfin les asservirent eux-mêmes.

Sous le règne de Gallus, un grand nombre de nations, qui se rendirent ensuite plus célèbres, ravagèrent l'Europe; et les Perses, ayant envahi la Syrie, ne quittèrent leurs conquêtes que pour conserver leur butin.

Ces essaims de Barbares, qui sortirent autrefois du nord, ne paroissent plus aujourd'hui. Les violences des Romains avoient fait retirer les peuples du midi au nord: tandis que la force qui les contenoit subsista, ils y restèrent; quand elle fut affoiblie, ils se répandirent de toutes parts[2]. La même chose arriva quelques siècles

1. A. Leur étaient devenus redoutables par un événement qui n'avoit jamais eu, et qui peut-être n'aura jamais de pareil. Rome, etc.

2. On voit à quoi se réduit la fameuse question: *Pourquoi le nord n'est plus si peuplé qu'autrefois?* (M.) Conf. *Lettres persanes*, CXII et suivantes.

après. Les conquêtes de Charlemagne et ses tyrannies[1] avoient une seconde fois fait reculer les peuples du midi au nord : sitôt que cet empire fut affoibli, ils se portèrent une seconde fois du nord au midi. Et si aujourd'hui un prince faisoit en Europe les mêmes ravages, les nations repoussées dans le nord, adossées aux limites de l'univers, y tiendroient ferme jusqu'au moment qu'elles inonderoient et conquerroient l'Europe une troisième fois[2].

L'affreux désordre qui étoit dans la succession à l'empire étant venu à son comble, on vit paroître sur la fin du règne de Valérien, et pendant celui de Gallien son fils, trente prétendants divers qui, s'étant la plupart entre-détruits, ayant eu un règne très-court, furent nommés tyrans.

Valérien ayant été pris par les Perses, et Gallien son fils négligeant les affaires, les Barbares pénétrèrent partout; l'empire se trouva dans cet état où il fut, environ un siècle après, en occident[3]; et il auroit dès lors été détruit, sans un concours heureux de circonstances qui le relevèrent.

Odenat, prince de Palmyre, allié des Romains, chassa les Perses, qui avoient envahi presque toute l'Asie. La ville de Rome fit une armée de ses citoyens, qui écarta les Barbares qui venoient la piller. Une armée innombrable de Scythes, qui passoit la mer avec six mille vaisseaux, périt par les naufrages, la misère, la faim, et sa grandeur même. Et, Gallien ayant été tué, Claude, Auré-

1. Ses violences.

2. Ce paragraphe n'est point dans A.

3. Cent cinquante ans après, sous Honorius, les Barbares l'envahirent. (M.)

lien, Tacite et Probus, quatre grands hommes, qui, par un grand bonheur, se succédèrent, rétablirent l'empire prêt à périr.

CHAPITRE XVII.

CHANGEMENT DANS L'ÉTAT.

Pour prévenir les trahisons continuelles des soldats, les empereurs s'associèrent des personnes en qui ils avoient confiance : et Dioclétien, sous prétexte de la grandeur des affaires, régla qu'il y auroit toujours deux empereurs et deux Césars. Il jugea que les quatre principales armées étant occupées par ceux qui auroient part à l'empire, elles s'intimideroient les unes les autres; que les autres armées n'étant pas assez fortes pour entreprendre de faire leur chef empereur, elles perdroient peu à peu la coutume d'élire, et qu'enfin la dignité de César étant toujours subordonnée, la puissance, partagée entre quatre pour la sûreté du gouvernement, ne seroit pourtant, dans toute son étendue, qu'entre les mains de deux.

Mais ce qui contint encore plus les gens de guerre, c'est que les richesses des particuliers et la fortune publique ayant diminué, les empereurs ne purent plus leur faire des dons si considérables; de manière que la récompense ne fut plus proportionnée au danger de faire une nouvelle élection.

D'ailleurs les préfets du prétoire, qui, pour le pouvoir et pour les fonctions, étoient à peu près comme les grands visirs de ces temps-là, et faisoient à leur gré massacrer les empereurs pour se mettre en leur place, furent fort

abaissés par Constantin, qui ne leur laissa que les fonctions civiles, et en fit quatre au lieu de deux.

La vie des empereurs commença donc à être plus assurée ; ils purent mourir dans leur lit, et cela sembla avoir un peu adouci leurs mœurs ; ils ne versèrent plus le sang avec tant de férocité. Mais, comme il falloit que ce pouvoir immense débordât quelque part, on vit un autre genre de tyrannie, mais plus sourde : ce ne furent plus des massacres, mais des jugements iniques, des formes de justice qui sembloient n'éloigner la mort que pour flétrir la vie ; la cour fut gouvernée et gouverna par plus d'artifices, par des arts plus exquis, avec un plus grand silence : enfin, au lieu de cette hardiesse à concevoir une mauvaise action, et de cette impétuosité à la commettre, on ne vit plus régner que les vices des âmes foibles, et des crimes réfléchis.

Il s'établit un nouveau genre de corruption. Les premiers empereurs aimoient les plaisirs, ceux-ci la mollesse : ils se montrèrent moins aux gens de guerre ; ils furent plus oisifs, plus livrés à leurs domestiques[1], plus attachés à leurs palais, et plus séparés de l'empire.

Le poison de la cour augmenta sa force, à mesure qu'il fut plus séparé ; on ne dit rien, on insinua tout ; les grandes réputations furent toutes attaquées ; et les ministres et les officiers de guerre furent mis sans cesse à la discrétion de cette sorte de gens qui ne peuvent servir l'État, ni souffrir qu'on le serve avec gloire[2].

1. Domestique est pris ici dans le vieux sens de familier, de serviteur de tout ordre, depuis les ministres jusqu'aux chambellans. On dit encore *un prélat domestique,* pour désigner un prélat attaché à la personne du pape.

2. Voyez ce que les auteurs nous disent de la cour de Constantin, de Valens, etc. (M.)

Enfin, cette affabilité des premiers empereurs, qui seule pouvoit leur donner le moyen de connoître leurs affaires, fut entièrement bannie. Le prince ne sut plus rien que sur le rapport de quelques confidents, qui, toujours de concert, souvent même lorsqu'ils sembloient être d'opinion contraire, ne faisoient auprès de lui que l'office d'un seul.

Le séjour de plusieurs empereurs en Asie, et leur perpétuelle rivalité avec les rois de Perse, firent qu'ils voulurent être adorés comme eux; et Dioclétien, d'autres disent Galère, l'ordonna par un édit.

Ce faste et cette pompe asiatique s'établissant[1], les yeux s'y accoutumèrent d'abord; et, lorsque Julien voulut mettre de la simplicité et de la modestie dans ses manières, on appela oubli de la dignité ce qui n'étoit que la mémoire des anciennes mœurs.

Quoique depuis Marc-Aurèle il y eût eu plusieurs empereurs, il n'y avoit eu qu'un empire; et l'autorité de tous étant reconnue dans la province, c'étoit une puissance unique exercée par plusieurs.

Mais Galère et Constance Chlore n'ayant pu s'accorder, ils partagèrent réellement l'empire [2]: et, par cet exemple, qui fut suivi dans la suite par Constantin, qui prit le plan de Galère, et non pas celui de Dioclétien, il s'introduisit une coutume qui fut moins un changement qu'une révolution.

De plus, l'envie qu'eut Constantin de faire une ville nouvelle, la vanité de lui donner son nom, le déterminèrent[3] à porter en Orient le siége de l'empire. Quoique

1. A. Ayant été établis.
2. Voyez Orose, liv. VII, et Aurelius Victor. (M.)
3. A. le détermina.

l'enceinte de Rome ne fût pas, à beaucoup près, si grande qu'elle est à présent, les faubourgs en étoient prodigieusement étendus[1] : l'Italie, pleine de maisons de plaisance, n'étoit proprement que le jardin de Rome ; les laboureurs étoient en Sicile, en Afrique, en Égypte[2] ; et les jardiniers en Italie ; les terres n'étoient presque cultivées que par les esclaves des citoyens romains. Mais, lorsque le siége de l'empire fut établi en Orient, Rome presque tout entière[3] y passa, les grands y menèrent leurs esclaves, c'est-à-dire presque tout le peuple ; et l'Italie fut privée de ses habitants.

Pour que la nouvelle ville ne cédât en rien à l'ancienne, Constantin voulut qu'on y distribuât aussi du bled, et ordonna que celui d'Égypte seroit envoyé à Constantinople, et celui de l'Afrique à Rome ; ce qui, me semble, n'étoit pas fort sensé.

Dans le temps de la république, le peuple romain, souverain de tous les autres, devoit naturellement avoir part aux tributs ; cela fit que le sénat lui vendit d'abord du bled à bas prix, et ensuite le lui donna pour rien. Lorsque le gouvernement fut devenu monarchique, cela subsista contre les principes de la monarchie ; on laissoit cet abus à cause des inconvénients qu'il y auroit eu à le changer. Mais Constantin fondant une ville nouvelle, l'y établit sans aucune bonne raison.

Lorsque Auguste eut conquis l'Égypte, il apporta à

1. *Exspatiantia tecta multas addidere urbes,* dit Pline, *Hist. nat.* liv. III (M.)

2. On portoit autrefois d'Italie, dit Tacite, du bled dans les provinces reculées, et elle n'est pas encore stérile ; mais nous cultivons plutôt l'Afrique et l'Égypte, et nous aimons mieux exposer aux accidents la vie du peuple romain. *Annales,* liv. XII, ch. XLIII. (M.)

3. A. Rome presque entière.

Rome le trésor des Ptolomées; cela y fit, à peu près, la même révolution que la découverte des Indes a faite depuis en Europe, et que de certains systèmes[1] ont fait de nos jours[2] ; les fonds doublèrent de prix à Rome[3]. Et, comme Rome continua d'attirer à elle les richesses d'Alexandrie, qui recevoit elle-même celles de l'Afrique et de l'Orient, l'or et l'argent devinrent très-communs en Europe; ce qui mit les peuples en état de payer des impôts très-considérables en espèces.

Mais, lorsque l'empire eut été divisé, ces richesses allèrent à Constantinople. On sait d'ailleurs que les mines d'Angleterre n'étoient point encore ouvertes[4] ; qu'il y en avoit très-peu en Italie et dans les Gaules[5] ; que, depuis les Carthaginois, les mines d'Espagne n'étoient guère plus travaillées, ou du moins n'étoient plus si riches[6] : L'Italie, qui n'avoit plus que des jardins abandonnés, ne pouvoit, par aucun moyen, attirer l'argent de l'Orient, pendant que l'Occident, pour avoir de ses marchandises, y envoyoit le sien. L'or et l'argent devinrent donc extrêmement rares en Europe; mais les empereurs y voulurent exiger les mêmes tributs : ce qui perdit tout.

Lorsque le gouvernement a une forme depuis long-

1. A. de certains systèmes ridicules.

2. Le système de Law. Conf. *Lettres persanes,* CXXXVIII, CXLII.

3. Suétone, *in August.,* Orose, liv. VI. Rome avoit eu souvent de ces révolutions. J'ai dit que les trésors de Macédoine, qu'on y apporta, avoient fait cesser tous les tributs. *Unius imperatoris præda finem attulit tributorum.* Cicéron, *Des Offices,* liv. II. (M.)

4. Tacite, *De moribus Germanorum,* le dit formellement. On sait d'ailleurs, à peu près, l'époque de l'ouverture des mines d'Allemagne. Voyez Thomas Sesréiberus, sur l'origine des mines du Harts. On croit celles de Saxe moins anciennes. (M.)

5. Voyez Pline, liv. XXXVII, art. 77. (M.)

6. Les Carthaginois, dit Diodore, surent très-bien l'art d'en profiter, et les Romains, celui d'empêcher que les autres n'en profitassent. (M.)

temps établie, et que les choses se sont mises dans une certaine situation, il est presque toujours de la prudence de les y laisser, parce que les raisons, souvent compliquées et inconnues, qui font qu'un pareil état a subsisté, font qu'il se maintiendra encore ; mais, quand on change le système total, on ne peut remédier qu'aux inconvénients qui se présentent dans la théorie, et on en laisse d'autres que la pratique seule peut faire découvrir.

Ainsi, quoique l'empire ne fût déjà que trop grand, la division qu'on en fit le ruina : parce que toutes les parties de ce grand corps, depuis longtemps ensemble, s'étoient pour ainsi dire ajustées pour y rester, et dépendre les unes des autres.

Constantin[1], après avoir affoibli la capitale, frappa un autre coup sur les frontières : il ôta les légions qui étoient sur le bord des grands fleuves, et les dispersa dans les provinces ; ce qui produisit deux maux : l'un, que la barrière qui contenoit tant de nations fut ôtée, et l'autre, que les soldats[2] vécurent et s'amollirent dans le cirque et dans les théâtres[3].

1. Dans ce qu'on dit de Constantin, on ne choque point les auteurs ecclésiastiques, qui déclarent qu'ils n'entendent parler que des actions de ce prince qui ont du rapport à la piété, et non de celles qui en ont au gouvernement de l'État. Eusèbe, *Vie de Constantin*, liv. I, ch. XIX ; Socrate, liv. I, ch. I. (M.)

2. Zozime, liv. VIII. (M.)

3. Depuis l'établissement du christianisme, les combats des gladiateurs devinrent rares. Constantin défendit d'en donner : ils furent entièrement abolis sous Honorius[a], comme il paroît par Théodoret et Othon de Frisingue. Les Romains ne retinrent, de leurs anciens spectacles, que ce qui pouvoit affoiblir les courages, et servoit d'attrait à la volupté[b]. (M.)

[a] A. Cette barbare coutume ne fut entièrement abolie que sous Honorius.

[b] A ajoute : Dans les temps précédents, avant que les soldats partissent pour l'armée, on leur donnait un combat de gladiateurs pour les accoutumer à voir le sang, le fer et les blessures, et à ne pas craindre l'ennemi. (Julius Capitolin, *Vie de Maxime et de Balbin*. (M.)

Lorsque Constantin envoya Julien dans les Gaules, il trouva que cinquante villes, le long du Rhin [1], avoient été prises par les Barbares; que les provinces avoient été saccagées; qu'il n'y avoit plus que l'ombre d'une armée romaine que le seul nom des ennemis faisoit fuir.

Ce prince, par sa sagesse, sa constance, son économie, sa conduite, sa valeur, et une suite continuelle d'actions héroïques, rechassa les Barbares [2]; et la terreur de son nom les contint tant qu'il vécut [3].

La brièveté des règnes, les divers partis politiques, les différentes religions, les sectes particulières de ces religions, ont fait que le caractère des empereurs est venu à nous extrêmement défiguré. Je n'en donnerai que deux exemples. Cet Alexandre, si lâche dans Hérodien, paroît plein de courage dans Lampridius : ce Gratien, tant loué par les orthodoxes, Philostorgue le compare à Néron [4].

Valentinien sentit, plus que personne, la nécessité de l'ancien plan : il employa toute sa vie à fortifier les bords du Rhin, à y faire des levées, y bâtir des châteaux, y placer des troupes, leur donner le moyen d'y subsister. Mais il arriva dans le monde un événement qui détermina Valens, son frère, à ouvrir le Danube, et eut d'effroyables suites.

Dans le pays qui est entre les Palus-Méotides, les montagnes du Caucase, et la mer Caspienne, il y avoit plusieurs peuples qui étoient la plupart de la nation des

1. Ammien Marcellin, liv. XVI, XVII et XVIII. (M.)

2. *Id. ibid.* (M.)

3. Voyez le magnifique éloge que Ammien Marcellin fait de ce prince, liv. XXV. Voyez aussi les *Fragments* de l'*Histoire* de Jean d'Antioche. (M.) *Esprit des lois,* XXIV, 10.

4. A. n'a point ce paragraphe.

Huns ou de celle des Alains; leurs terres étoient extrêmement fertiles; ils aimoient la guerre et le brigandage; ils étoient presque toujours à cheval ou sur leurs chariots, et erroient dans le pays où ils étoient enfermés : ils faisoient bien quelques ravages sur les frontières de Perse et d'Arménie; mais on gardoit aisément les portes Caspiennes, et ils pouvoient difficilement pénétrer dans la Perse par ailleurs. Comme ils n'imaginoient point qu'il fût possible de traverser les Palus-Méotides [1], ils ne connoissoient pas les Romains; et, pendant que [2] d'autres Barbares ravageoient l'empire; ils restoient dans les limites que leur ignorance leur avoit données.

Quelques-uns [3] ont dit que le limon que le Tanaïs avoit apporté, avoit formé une espèce de croûte sur le Bosphore cimmérien, sur laquelle ils avoient passé; d'autres [4], que deux jeunes Scythes, poursuivant une biche qui traversa ce bras de mer, le traversèrent aussi. Ils furent étonnés de voir un nouveau monde; et, retournant dans l'ancien, ils apprirent à leurs compatriotes les nouvelles terres, et, si j'ose me servir de ce terme, les Indes qu'ils avoient découvertes [5].

D'abord, des corps innombrables [6] de Huns passèrent; et, rencontrant les Goths les premiers, ils les chassèrent devant eux. Il sembloit que ces nations se précipitassent les unes sur les autres; et que l'Asie, pour peser sur l'Europe, eût acquis un nouveau poids.

1. Procope, *Histoire mêlée.* (M.)
2. A. De façon que pendant que, etc.
3. Zozime, liv. IV. (M.)
4. Jornandès, *De rebus geticis. Histoire mêlée* de Procope. (M.)
5. Voyez Sozomène, liv. VI. (M.)
6. A. Des armées innombrables de Huns, etc.

Les Goths effrayés se présentèrent sur les bords du Danube, et, les mains jointes, demandèrent une retraite. Les flatteurs de Valens saisirent cette occasion, et la lui représentèrent comme une conquête heureuse d'un nouveau peuple, qui venoit défendre l'empire et l'enrichir [1].

Valens ordonna qu'ils passeroient sans armes; mais, pour de l'argent, ses officiers leur en laissèrent tant qu'ils voulurent [2]. Il leur fit distribuer des terres; mais, à la différence des Huns, les Goths n'en cultivoient point [3] : on les priva même du bled qu'on leur avoit promis; ils mouroient de faim, et ils étoient au milieu d'un pays riche; ils étoient armés, et on leur faisoit des injustices. Ils ravagèrent tout, depuis le Danube jusqu'au Bosphore, exterminèrent Valens et son armée, et ne repassèrent le Danube que pour abandonner l'affreuse solitude qu'ils avoient faite [4].

1. Amm. Marcellin, liv. XXIX. (M.)

2. De ceux qui avoient reçu ces ordres, celui-ci conçut un amour infâme; celui-là fut épris de la beauté d'une femme barbare; les autres furent corrompus par des présents, des habits de lin et des couvertures bordées de franges : on n'eut d'autre soin que de remplir sa maison d'esclaves, et ses fermes de bétail. *Histoire de Dexipe.* (M.)

3. Voyez l'*Histoire gothique* de Priscus, où cette différence est bien établie.

On demandera, peut-être, comment des nations qui ne cultivoient point les terres, pouvoient devenir si puissantes, tandis que celles de l'Amérique sont si petites. C'est que les peuples pasteurs ont une subsistance bien plus assurée que les peuples chasseurs.

Il paroît, par Ammien Marcellin, que les Huns, dans leur première demeure, ne labouroient point les champs; ils ne vivoient que de leurs troupeaux, dans un pays abondant en pâturages, et arrosé par quantité de fleuves, comme font encore aujourd'hui les petits Tartares, qui habitent une partie du même pays. Il y a apparence que ces peuples, depuis leur départ, ayant habité des lieux moins propres à la nourriture des troupeaux, commencèrent à cultiver les terres. (M.)

4. Voyez Zozime, liv. IV. Voyez aussi Dexipe, dans l'*Extrait des ambassades de Constantin Porphyrogénète.* (M.)

CHAPITRE XVIII.

NOUVELLES MAXIMES PRISES PAR LES ROMAINS.

Quelquefois la lâcheté des empereurs, souvent la foiblesse de l'empire, firent que l'on chercha à apaiser, par de l'argent, les peuples qui menaçoient d'envahir [1]. Mais la paix ne peut point s'acheter, parce que celui qui l'a vendue n'en est que plus en état de la faire acheter encore.

Il vaut mieux courir le risque de faire une guerre malheureuse, que de donner de l'argent pour avoir la paix; car on respecte toujours un prince, lorsqu'on sait qu'on ne le vaincra qu'après une longue résistance.

D'ailleurs, ces sortes de gratifications se changeoient en tributs; et, libres au commencement, devenoient nécessaires : elles furent regardées comme des droits acquis; et, lorsqu'un empereur les refusa à quelques peuples, ou voulut donner moins, ils devinrent de mortels ennemis. Entre mille exemples, l'armée que Julien mena contre les Perses fut poursuivie, dans sa retraite, par des Arabes à qui il avoit refusé le tribut accoutumé [2]; et d'abord après. sous l'empire de Valentinien, les Allemands, à qui on

1. On donna d'abord tout aux soldats; ensuite on donna tout aux ennemis. (M.)

2. Ammien Marcellin, liv. XXV. (M.)

avoit offert des présents moins considérables qu'à l'ordinaire, s'en indignèrent; et ces peuples du Nord, déjà gouvernés par le point d'honneur, se vengèrent de cette insulte prétendue par une cruelle guerre.

Toutes ces nations [1], qui entouroient l'empire en Europe et en Asie, absorbèrent peu à peu les richesses des Romains : et, comme ils s'étoient agrandis parce que l'or et l'argent de tous les rois étoit porté chez eux [2], ils s'affoiblirent parce que leur or et leur argent étoient portés [3] chez les autres.

Les fautes que font les hommes d'État ne sont pas toujours libres; souvent ce sont des suites nécessaires de la situation où l'on est; et les inconvénients ont fait naître les inconvénients.

La milice, comme on a déjà vu, étoit devenue très à charge à l'État : les soldats avoient trois sortes d'avantages : la paye ordinaire, la récompense après le service, et les libéralités d'accident, qui devenoient très-souvent des droits pour des gens qui avoient le peuple et le prince entre leurs mains.

L'impuissance où l'on se trouva de payer ces charges, fit que l'on prit une milice moins chère. On fit des traités avec des nations barbares, qui n'avoient ni le luxe des

1. Ammien Marcellin, liv. XXVI. (M)

2. « Vous voulez des richesses (disoit un empereur à son armée qui murmuroit) : voilà le pays des Perses; allons-en chercher. Croyez-moi, de tant de trésors que possédoit la république romaine, il ne reste plus rien; et le mal vient de ceux qui ont appris aux princes à acheter la paix des Barbares. Nos finances sont épuisées, nos villes détruites, nos provinces ruinées. Un empereur, qui ne connoît d'autres biens que ceux de l'âme, n'a pas honte d'avouer une pauvreté honnête. » (Ammien Marcellin, liv. XXIV.) (M.)

3. A. fut porté, etc.

soldats romains, ni le même esprit, ni les mêmes prétentions.

Il y avoit une autre commodité à cela : comme les Barbares tomboient tout à coup sur un pays, n'y ayant point chez eux de préparatifs après la résolution de partir, il étoit difficile de faire des levées à temps dans les provinces. On prenoit donc un autre corps de Barbares, toujours prêt à recevoir de l'argent, à piller et à se battre. On étoit servi pour le moment : mais, dans la suite, on avoit autant de peine à réduire les auxiliaires que les ennemis.

Les premiers Romains[1] ne mettoient point, dans leurs armées, un plus grand nombre de troupes auxiliaires que de romaines, et, quoique leurs alliés fussent proprement des sujets, ils ne vouloient point avoir pour sujets des peuples plus belliqueux qu'eux-mêmes.

Mais, dans les derniers temps, non-seulement ils n'observèrent pas cette proportion des troupes auxiliaires, mais même ils remplirent de soldats barbares les corps de troupes nationales.

Ainsi ils établissoient des usages tout contraires à ceux qui les avoient rendus maîtres de tout : et, comme autrefois leur politique constante fut de se réserver l'art militaire, et d'en priver tous leurs voisins, ils le détruisoient pour lors chez eux, et l'établissoient chez les autres.

Voici, en un mot, l'histoire des Romains : Ils vainquirent tous les peuples par leurs maximes : mais, lorsqu'ils y furent parvenus, leur république ne put subsister; il fallut changer de gouvernement : et des maximes

1. C'est une observation de Végèce; et il paroît, par Tite-Live, que si le nombre des auxiliaires excéda quelquefois, ce fut de bien peu. (M.)

contraires aux premières, employées dans ce gouvernement nouveau, firent tomber leur grandeur.

Ce n'est pas la fortune qui domine le monde[1] : on peut le demander aux Romains, qui eurent une suite continuelle de prospérités quand ils se gouvernèrent sur un certain plan, et une suite non interrompue de revers lorsqu'ils se conduisirent sur un autre. Il y a des causes générales, soit morales, soit physiques, qui agissent dans chaque monarchie, l'élèvent, la maintiennent, ou la précipitent; tous les accidents sont soumis à ces causes; et, si le hasard d'une bataille, c'est-à-dire une cause particulière, a ruiné un État, il y avoit une cause générale qui faisoit que cet État devoit périr par une seule bataille : en un mot, l'allure principale entraîne avec elle tous les accidents particuliers[2].

Nous voyons que, depuis près de deux siècles, les troupes de terre de Danemarck ont presque toujours été battues par celles de Suède : il faut qu'indépendamment du courage des deux nations et du sort des armes, il y ait dans le gouvernement Danois, militaire ou civil, un vice intérieur qui ait produit cet effet; et je ne le crois point difficile à découvrir[3].

1. Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle,* IIIe partie, chap. II. « Encore qu'à ne regarder que les rencontres particulières, la fortune semble seule décider de l'établissement et de la ruine des empires; à tout prendre, il en arrive comme dans le jeu, où le plus habile l'emporte à la longue. »

« En effet, dans ce jeu sanglant où les peuples ont disputé de l'empire et de la puissance, qui a prévu de plus loin, qui s'est le plus appliqué, qui a duré le plus longtemps dans les grands travaux, et enfin qui a su le mieux ou pousser ou se ménager suivant la rencontre, à la fin a eu l'avantage, et a fait servir la fortune même à ses desseins. » — Comp. Machiavel, *le Prince,* chap. XXV.

2. *Esprit des lois,* X, 13.

3. Ce vice intérieur, c'était l'anarchie; la royauté était élective, réduite au commandement des armées, sans cesse tenue en échec par un sénat

Enfin, les Romains perdirent leur discipline militaire; ils abandonnèrent jusqu'à leurs propres armes. Végèce dit que les soldats les trouvant trop pesantes, ils obtinrent de l'empereur Gratien de quitter leur cuirasse et ensuite leur casque; de façon qu'exposés aux coups sans défense, ils ne songèrent plus qu'à fuir[1].

Il ajoute qu'ils avoient perdu la coutume de fortifier leur camp; et que, par cette négligence, leurs armées furent enlevées par la cavalerie des Barbares.

La cavalerie fut peu nombreuse chez les premiers Romains, elle ne faisoit que la onzième partie de la légion, et très-souvent moins; et, ce qu'il y a d'extraordinaire, ils en avoient beaucoup moins que nous, qui avons tant de siéges à faire, où la cavalerie est peu utile. Quand les Romains furent dans la décadence, ils n'eurent presque plus que de la cavalerie. Il me semble que plus une nation se rend savante dans l'art militaire, plus elle agit par son infanterie, et que, moins elle le connoît, plus elle multiplie sa cavalerie : c'est que, sans la discipline, l'infanterie pesante ou légère n'est rien; au lieu que la cavalerie va toujours, dans son désordre même[2]. L'action de celle-ci consiste plus dans son impétuosité et un certain choc; celle de l'autre, dans sa résistance et une certaine immobilité; c'est plutôt une réaction qu'une action. Enfin la force de la cavalerie est momentanée : l'infanterie agit plus longtemps; mais il faut

oligarchique. L'anarchie eut son effet ordinaire; elle mena au gouvernement absolu. V. *sup.*, chap. xv.

1. *De re militari*, liv. I, chap. xx. (M.)

2. La cavalerie tartare, sans observer aucune de nos maximes militaires, a fait, dans tous les temps, de grandes choses. Voyez les *Relations*, et surtout celles de la dernière conquête de la Chine. (M.)

de la discipline pour qu'elle puisse agir longtemps [1].

Les Romains parvinrent à commander à tous les peuples, non-seulement par l'art de la guerre, mais aussi par leur prudence, leur sagesse, leur constance, leur amour pour la gloire et pour la patrie. Lorsque, sous les empereurs, toutes ces vertus s'évanouirent, l'art militaire leur resta, avec lequel, malgré la foiblesse et la tyrannie de leurs princes, ils conservèrent ce qu'ils avoient acquis; mais, lorsque la corruption se mit dans la milice même, ils devinrent la proie de tous les peuples.

Un empire fondé par les armes a besoin de se soutenir par les armes. Mais comme, lorsqu'un État est dans le trouble, on n'imagine pas comment il peut en sortir; de même lorsqu'il est en paix, et qu'on respecte sa puissance, il ne vient point dans l'esprit comment cela peut changer : il néglige donc la milice, dont il croit n'avoir rien à espérer et tout à craindre, et souvent même il cherche à l'affoiblir.

C'étoit une règle inviolable des premiers Romains, que quiconque avoit abandonné son poste, ou laissé ses armes dans le combat, étoit puni de mort. Julien et Valentinien avoient, à cet égard, rétabli les anciennes peines. Mais les Barbares pris à la solde des Romains, accoutumés à faire la guerre comme la font aujourd'hui les Tartares, à fuir pour combattre encore, à chercher le pillage plus que l'honneur [2], étoient incapables d'une pareille discipline.

Telle étoit la discipline des premiers Romains, qu'on

1. Ce paragraphe n'est point dans A.

2. Ils ne vouloient pas s'assujettir aux travaux des soldats romains. Voyez Ammien Marcellin, liv. XVIII, qui dit, comme une chose extraordinaire, qu'ils s'y soumirent en une occasion, pour plaire à Julien, qui vouloit mettre des places en état de défense. (M.)

y avoit vu des généraux condamner à mourir leurs enfants, pour avoir, sans leur ordre, gagné la victoire : mais, quand ils furent mêlés parmi les Barbares, ils y contractèrent un esprit d'indépendance qui faisoit le caractère de ces nations : et, si l'on lit les guerres de Bélisaire contre les Goths, on verra un général presque toujours désobéi par ses officiers.

Sylla et Sertorius, dans la fureur des guerres civiles, aimoient mieux périr que de faire quelque chose dont Mithridate pût tirer avantage ; mais, dans les temps qui suivirent, dès qu'un ministre ou quelque grand crut qu'il importoit à son avarice, à sa vengeance, à son ambition, de faire entrer les Barbares dans l'empire, il le leur donna d'abord à ravager[1].

Il n'y a point d'État où l'on ait plus besoin de tributs que dans ceux qui s'affoiblissent ; de sorte que l'on est obligé d'augmenter les charges, à mesure que l'on est moins en état de les porter ; bientôt, dans les provinces romaines, les tributs devinrent intolérables.

Il faut lire, dans Salvien, les horribles exactions que l'on faisoit sur les peuples[2]. Les citoyens poursuivis par les traitants, n'avoient d'autre ressource que de se réfugier chez les Barbares, ou de donner leur liberté au premier qui la vouloit prendre.

Ceci servira à expliquer, dans notre histoire françoise,

1. Cela n'étoit pas étonnant dans ce mélange avec des nations qui avoient été errantes, qui ne connoissoient point de patrie, et où souvent des corps entiers de troupes se joignoient à l'ennemi qui les avoit vaincus contre leur nation même. Voyez, dans Procope, ce que c'étoit que les Goths sous Vitigès. (M.)

2. Voyez tout le cinquième livre *De Gubernatione Dei*. Voyez aussi dans l'*Ambassade* écrite par Priscus, le discours d'un Romain établi parmi les Huns, sur sa félicité dans ce pays-là. (M.)

cette patience avec laquelle les Gaulois souffrirent la révolution qui devoit établir cette différence accablante, entre une nation noble et une nation roturière[1]. Les Barbares, en rendant tant de citoyens esclaves de la glèbe, c'est-à-dire du champ auquel ils étoient attachés, n'introduisirent guère rien qui n'eût été plus cruellement exercé avant eux[2].

1. A. Et une nation roturière, une nation qui se réservoit la liberté et l'exercice des armes, et une autre, destinée par la loi de sa servitude à cultiver les champs auxquels chaque particulier devoit être attaché pour jamais [a].

2. Voyez encore Salvien, liv. V; et les lois du Code et du Digeste là-dessus. (M.)

[a] Ceci est trop absolu. Montesquieu est revenu à des idées plus justes. *Esprit des lois*, XX, 10

CHAPITRE XIX.

1. GRANDEUR D'ATTILA.
2. CAUSE DE L'ÉTABLISSEMENT DES BARBARES.
3. RAISONS POURQUOI L'EMPIRE D'OCCIDENT FUT LE PREMIER ABATTU.

Comme, dans le temps que l'empire s'affoiblissoit, la religion chrétienne s'établissoit, les chrétiens reprochoient aux païens cette décadence, et ceux-ci en demandoient compte à la religion chrétienne. Les chrétiens disoient que Dioclétien avoit perdu l'empire en s'associant trois collègues[1], parce que chaque empereur vouloit faire d'aussi grandes dépenses et entretenir d'aussi fortes armées que s'il avoit été seul; que par là, le nombre de ceux qui recevoient n'étant pas proportionné au nombre de ceux qui donnoient, les charges devinrent si grandes, que les terres furent abandonnées par les laboureurs, et se changèrent en forêts. Les païens, au contraire, ne cessoient de crier contre un culte nouveau, inouï jusqu'alors; et comme autrefois, dans Rome florissante, on attribuoit les débordements du Tibre et les autres effets de la nature à la colère des dieux, de même, dans Rome mourante, on imputoit les malheurs à un nouveau culte et au renversement des anciens autels.

1. Lactance, *De la mort des persécuteurs,* chap. VII. (M.)

Ce fut le préfet Symmaque, qui, dans une lettre écrite aux empereurs, au sujet de l'autel de la Victoire, fit le plus valoir, contre la religion chrétienne, des raisons populaires, et, par conséquent, très-capables de séduire.

« Quelle chose peut mieux nous conduire à la connoissance des dieux, disoit-il, que l'expérience de nos prospérités passées? Nous devons être fidèles à tant de siècles, et suivre nos pères qui ont suivi si heureusement les leurs. Pensez que Rome vous parle et vous dit : Grands princes, pères de la patrie, respectez mes années, pendant lesquelles j'ai toujours observé les cérémonies de mes ancêtres : ce culte a soumis l'univers à mes lois ; c'est par là qu'Annibal a été repoussé de mes murailles, et que les Gaulois l'ont été du Capitole. C'est pour les dieux de la patrie que nous demandons la paix; nous la demandons pour les dieux indigètes. Nous n'entrons point dans des disputes qui ne conviennent qu'à des gens oisifs; et nous voulons offrir des prières et non pas des combats[1]. »

Trois auteurs célèbres répondirent à Symmaque. Orose composa son histoire, pour prouver qu'il y avoit toujours eu dans le monde d'aussi grands malheurs que ceux dont se plaignoient les païens. Salvien fit son livre, où il soutient que c'étoient les déréglements des chrétiens qui avoient attiré les ravages des Barbares[2]; et saint Augustin fit voir que la cité du ciel étoit différente de cette cité de la terre[3] où les anciens Romains, pour quelques vertus humaines, avoient reçu des récompenses aussi vaines que ces vertus.

Nous avons dit que, dans les premiers temps, la poli-

1. *Lettres* de Symmaque, liv. X. lettre 54. (M.)
2. *Du gouvernement de Dieu.* (M.)
3. *De la cité de Dieu.* (M.)

tique des Romains fut de diviser toutes les puissances qui leur faisoient ombrage ; dans la suite, ils n'y purent réussir. Il fallut souffrir qu'Attila soumît toutes les nations du nord : il s'étendit depuis le Danube jusqu'au Rhin, détruisit tous les forts et tous les ouvrages qu'on avoit faits sur ces fleuves, et rendit les deux empires tributaires.

« Théodose, disoit-il insolemment, est fils d'un père très-noble, aussi bien que moi ; mais, en me payant le tribut, il est déchu de sa noblesse, et est devenu mon esclave ; il n'est pas juste qu'il dresse des embûches à son maître, comme un esclave méchant[1].

« Il ne convient pas à l'empereur, disoit-il dans une autre occasion, d'être menteur. Il a promis à un de mes sujets de lui donner en mariage la fille de Saturnilus : s'il ne veut pas tenir sa parole, je lui déclare la guerre ; s'il ne le peut pas, et qu'il soit dans cet état qu'on ose lui désobéir, je marche à son secours. »

Il ne faut pas croire que ce fût par modération qu'Attila laissa subsister les Romains ; il suivoit les mœurs de sa nation, qui le portoient à soumettre les peuples, et non pas à les conquérir. Ce prince, dans sa maison de bois où nous le représente Priscus[2], maître de toutes les nations barbares, et, en quelque façon[3], de presque toutes celles qui étoient policées, étoit un des grands monarques dont l'histoire ait jamais parlé.

1. *Histoire gothique*, et *Relation de l'ambassade* écrite par Priscus. C'étoit Théodose le jeune. (M.)

2. Histoire gothique : *Hæ sedes regis Barbariem totam tenentis, hæc captis civitatibus habitacula præponebat.* Jornandès, *De rebus geticis.* (M.)

3. Il paroît, par la *Relation* de Priscus, qu'on pensoit à la cour d'Attila à soumettre encore les Perses. (M.)

On voyoit, à sa cour, les ambassadeurs des Romains d'Orient et de ceux d'Occident, qui venoient recevoir ses lois, ou implorer sa clémence. Tantôt il demandoit qu'on lui rendît les Huns transfuges, ou les esclaves romains qui s'étoient évadés; tantôt il vouloit qu'on lui livrât quelque ministre de l'empereur. Il avoit mis, sur l'empire d'Orient, un tribut de deux mille cent livres d'or. Il recevoit les appointements de général des armées romaines. Il envoyoit à Constantinople ceux qu'il vouloit récompenser, afin qu'on les comblât de biens, faisant un trafic continuel de la frayeur des Romains.

Il étoit craint de ses sujets, et il ne paroît pas qu'il en fût haï[1]. Prodigieusement fier, et cependant rusé ; ardent dans sa colère, mais sachant pardonner ou différer la punition suivant qu'il convenoit à ses intérêts; ne faisant jamais la guerre quand la paix pouvoit lui donner assez d'avantages; fidèlement servi des rois même qui étoient sous sa dépendance, il avoit gardé, pour lui seul, l'ancienne simplicité des mœurs des Huns. Du reste, on ne peut guère louer sur la bravoure le chef d'une nation où les enfants entroient en fureur au récit des beaux faits d'armes de leurs pères, et où les pères versoient des larmes, parce qu'ils ne pouvoient pas imiter leurs enfants.

Après sa mort, toutes les nations barbares se redivisèrent; mais les Romains étoient si foibles qu'il n'y avoit pas de si petit peuple qui ne pût leur nuire.

Ce ne fut pas une certaine invasion qui perdit l'empire; ce furent toutes les invasions. Depuis celle qui fut si générale sous Gallus, il sembla rétabli, parce qu'il n'avoit

1. Il faut consulter, sur le caractère de ce prince et les mœurs de sa cour, Jornandès et Priscus. (M.)

point perdu de terrain; mais il alla, de degrés en degrés, de la décadence à sa chute, jusqu'à ce qu'il s'affaissât tout à coup sous Arcadius et Honorius.

En vain on avoit rechassé les Barbares dans leur pays; ils y seroient tout de même rentrés pour mettre en sûreté leur butin[1]. En vain on les extermina; les villes n'étoient pas moins saccagées, les villages brûlés, les familles tuées ou dispersées[2].

Lorsqu'une province avoit été ravagée, les Barbares qui succédoient, n'y trouvant plus rien, devoient passer à une autre. On ne ravagea, au commencement, que la Thrace, la Mysie, la Pannonie; quand ces pays furent dévastés, on ruina la Macédoine, la Thessalie, la Grèce; de là, il fallut aller aux Noriques. L'empire, c'est-à-dire le pays habité, se rétrécissoit toujours, et l'Italie devenoit frontière.

La raison pourquoi il ne se fit point sous Gallus et Gallien d'établissement de barbares, c'est qu'ils trouvoient encore de quoi piller.

Ainsi, lorsque les Normands, image des conquérants de l'empire, eurent, pendant plusieurs siècles, ravagé la France, ne trouvant plus rien à prendre, ils acceptèrent une province qui étoit entièrement déserte, et se la partagèrent[3].

1. A. Pour y apporter leurs dépouilles.

2. C'étoit une nation bien destructive[a] que celle des Goths : ils avoien détruit tous les laboureurs dans la Thrace et coupé les mains à tous ceux qui menoient les chariots. *Histoire byzantine* de Malchus, dans l'*Extrait des ambassades*. (M.)

3. Voyez, dans les chroniques recueillies par André du Chesne, l'éta de cette province, vers la fin du IXe et le commencement du Xe siècle. *Script. Norm. hist. veteres*. (M.)

A. Bien destructrice.

La Scythie, dans ces temps-là, étant presque toute inculte[1], les peuples y étoient sujets à des famines fréquentes; ils subsistoient, en partie, par un commerce avec les Romains, qui leur portoient des vivres des provinces voisines du Danube[2]. Les Barbares donnoient en retour les choses qu'ils avoient pillées, les prisonniers qu'ils avoient faits, l'or et l'argent qu'ils recevoient pour la paix. Mais, lorsqu'on ne put plus leur payer des tributs assez forts pour les faire subsister, ils furent forcés de s'établir[3].

L'empire d'Occident fut le premier abattu; en voici les raisons.

Les Barbares, ayant passé le Danube, trouvoient à leur gauche le Bosphore, Constantinople, et toutes les forces de l'empire de l'Orient qui les arrêtoient; cela faisoit qu'ils se tournoient à main droite, du côté de l'Illyrie, et se poussoient vers l'Occident. Il se fit un reflux de nations et un transport de peuples de ce côté-là. Les passages de l'Asie étant mieux gardés, tout refouloit vers l'Europe; au lieu que, dans la première invasion, sous Gallus, les forces des Barbares se partagèrent.

L'empire ayant été réellement divisé, les empereurs

1. Les Goths, comme nous l'avons dit, ne cultivoient point la terre.

Les Vandales les appeloient *Trulles,* du nom d'une petite mesure; parce que, dans une famine, ils leur vendirent fort cher une pareille mesure de bled. Olympiodore, dans la *Bibliothèque* de Photius, liv. XXX. (M.)

2. On voit, dans l'*Histoire* de Priscus, qu'il y avoit des marchés, établis par les traités, sur les bords du Danube. (M.)

3. Quand les Goths envoyèrent prier Zénon de recevoir dans son alliance Theudéric, fils de Triarius, aux conditions qu'il avoit accordées à Theudéric, fils de Balamer, le sénat consulté répondit que les revenus de l'État n'étoient pas suffisants pour nourrir deux peuples Goths, et qu'il falloit choisir de l'amitié de l'un des deux. *Histoire* de Malchus, dans l'*Extrait des ambassades.* (M.)

d'Orient, qui avoient des alliances avec les Barbares[1], ne voulurent pas les rompre pour secourir ceux d'Occident[2]. Cette division dans l'administration, dit Priscus[3], fut très-préjudiciable aux affaires d'Occident. Ainsi les Romains d'Orient[4] refusèrent à ceux d'Occident une armée navale, à cause de leur alliance avec les Vandales. Les Visigoths, ayant fait alliance avec Arcadius, entrèrent en Occident, et Honorius fut obligé de s'enfuir à Ravenne[5]. Enfin, Zénon, pour se défaire de Théodoric, le persuada d'aller attaquer l'Italie qu'Alaric avoit déjà ravagée.

Il y avoit une alliance très-étroite entre Attila et Genséric, roi des Vandales[6]. Ce dernier craignoit les Goths[7]; il avoit marié son fils avec la fille du roi des Goths; et, lui ayant ensuite fait couper le nez, il l'avoit renvoyée; il s'unit donc avec Attila. Les deux empires, comme enchaînés par ces deux princes, n'osoient se secourir. La situation de celui d'Occident fut surtout déplorable : il n'avoit point de forces de mer; elles étoient toutes en Orient[8], en Égypte, Chypre, Phénicie, Ionie,

1. A. met ici cette note : Honorius apprit que les Visigoths, après avoir fait alliance avec Arcadius, étoient entrés en Occident; il s'enfuit à Ravenne. Procope, *De la guerre des Vandales.*

2. A. Ceux d'Occident, et comme ceux-ci n'avoient point de forces de mer qui étoient toutes en Orient, en Égypte, Chypre, Phénicie, Ionie, Grèce, seuls pays où il y avoit alors quelque commerce, les Vandales et d'autres peuples attaquèrent les côtes d'Occident partout. Les Orientaux firent bien pis; voulant se soulager des Barbares, ils les engagèrent à aller porter leurs conquêtes en Occident. Ainsi Zénon, pour se défaire de Théodoric, le persuada d'aller attaquer l'Italie qu'Alaric avoit déjà ravagée Rome étoit pour ainsi dire une ville sans défense, etc.

3. Priscus, liv. II. (M.)

4. *Ibid.* (M.)

5. Procope, *Guerre des Vandales.* (M.)

6. Priscus, liv. II. (M.)

7. Voyez Jornandès, *De rebus geticis.* (M.)

8. Cela parut surtout dans la guerre de Constantin et de Licinius. (M.)

Grèce, seuls pays où il y eût alors quelque commerce. Les Vandales et d'autres peuples attaquoient partout les côtes d'Occident. Il vint une ambassade des Italiens à Constantinople, dit Priscus[1], pour faire savoir qu'il étoit impossible que les affaires se soutinssent sans une réconciliation avec les Vandales[2].

Ceux qui gouvernoient en Occident ne manquèrent pas de politique : ils jugèrent qu'il falloit sauver l'Italie, qui étoit, en quelque façon, la tête, et en quelque façon, le cœur de l'empire. On fit passer les Barbares aux extrémités, et on les y plaça. Le dessein étoit bien conçu, il fut bien exécuté. Ces nations ne demandoient que la subsistance : on leur donnoit des plaines ; on se réservoit les pays montagneux, les passages des rivières, les défilés, les places sur les grands fleuves ; on gardoit la souveraineté. Il y a apparence que ces peuples auroient été forcés de devenir Romains ; et la facilité avec laquelle ces destructeurs furent eux-mêmes détruits par les Francs, par les Grecs, par les Maures, justifie assez cette pensée. Tout ce système fut renversé par une révolution plus fatale que toutes les autres ; l'armée d'Italie, composée d'étrangers, exigea ce qu'on avoit accordé à des nations plus étrangères encore ; elle forma, sous Odoacer, une aristocratie qui se donna le tiers des terres de l'Italie ; et ce fut le coup mortel porté à cet empire[3].

Parmi tant de malheurs, on cherche, avec une curiosité triste, le destin de la ville de Rome ; elle étoit, pour ainsi dire, sans défense ; elle pouvoit être aisément affamée ; l'étendue de ses murailles faisoit qu'il étoit très-

1. Priscus, liv. II. (M.)
2. Ce paragraphe manque dans A.
3. Ce paragraphe n'est point dans A.

difficile de les garder; comme elle étoit située dans une plaine, on pouvoit aisément la forcer; il n'y avoit point de ressource[1] dans le peuple qui en étoit extrêmement diminué. Les empereurs furent obligés de se retirer à Ravenne, ville autrefois défendue par la mer, comme Venise l'est aujourd'hui.

Le peuple romain, presque toujours abandonné de ses souverains, commença à le devenir, et à faire des traités pour sa conservation[2]; ce qui est le moyen le plus légitime d'acquérir la souveraine puissance : c'est ainsi que l'Armorique et la Bretagne commencèrent à vivre sous leurs propres lois[3].

Telle fut la fin de l'empire d'Occident. Rome s'étoit agrandie, parce qu'elle n'avoit eu que des guerres successives; chaque nation, par un bonheur inconcevable, ne l'attaquant que quand l'autre avoit été ruinée. Rome fut détruite, parce que toutes les nations l'attaquèrent à la fois, et pénétrèrent partout.

1. A. D'ailleurs il n'y avoit point de ressource, etc.

2. Du temps d'Honorius, Alaric, qui assiégeoit Rome, obligea cette ville à prendre son alliance, même contre l'empereur, qui ne put s'y opposer. Procope, *Guerre des Goths,* liv. I. Voyez Zozime, liv. VI. (M.)

3. Zozime, *ibid.* (M.) Cette dernière phrase est en note dans A.

CHAPITRE XX.

1. DES CONQUÊTES DE JUSTINIEN.
2. DE SON GOUVERNEMENT.

Comme tous ces peuples entroient pêle-mêle dans l'empire, ils s'incommodoient réciproquement; et toute la politique de ces temps-là fut de les armer les uns contre les autres; ce qui étoit aisé, à cause de leur férocité et de leur avarice. Ils s'entre-détruisirent pour la plupart, avant d'avoir pu s'établir; et cela fit que l'empire d'Orient subsista encore du temps.

D'ailleurs, le Nord s'épuisa lui-même, et l'on n'en vit plus sortir ces armées innombrables qui parurent d'abord; car, après les premières invasions des Goths et des Huns, surtout depuis la mort d'Attila, ceux-ci, et les peuples qui suivirent, attaquèrent avec moins de forces.

Lorsque ces nations, qui s'étoient assemblées en corps d'armée, se furent dispersées en peuples, elles s'affoiblirent beaucoup; répandues dans les divers lieux de leurs conquêtes, elles furent elles-mêmes exposées aux invasions.

Ce fut dans ces circonstances que Justinien entreprit de reconquérir l'Afrique et l'Italie, et fit ce que nos François[1] exécutèrent aussi heureusement contre les Visi-

1. Les Francs de Clovis et de ses successeurs.

goths, les Bourguignons, les Lombards et les Sarrasins.

Lorsque la religion chrétienne fut apportée aux Barbares, la secte arienne étoit, en quelque façon, dominante dans l'empire. Valens leur envoya des prêtres ariens, qui furent leurs premiers apôtres. Or, dans l'intervalle qu'il y eut entre leur conversion et leur établissement, cette secte fut, en quelque façon, détruite chez les Romains; les Barbares ariens[1] ayant trouvé tout le pays orthodoxe, n'en purent jamais gagner l'affection; et il fut facile aux empereurs de les troubler.

D'ailleurs, ces Barbares, dont l'art et le génie n'étoient guère d'attaquer les villes, et encore moins de les défendre, en laissèrent tomber les murailles en ruine. Procope nous apprend que Bélisaire trouva celles d'Italie en cet état. Celles d'Afrique[2] avoient été démantelées par Genséric[3], comme celles d'Espagne le furent dans la suite par Vitisa[4], dans l'idée de s'assurer de ses habitants.

La plupart de ces peuples du Nord, établis dans les pays du Midi, en prirent d'abord la mollesse, et devinrent incapables des fatigues de la guerre[5]; les Vandales languissoient dans la volupté; une table délicate, des habits efféminés, des bains, la musique, la danse, les jardins, les théâtres, leur étoient devenus nécessaires.

Ils ne donnoient plus d'inquiétude aux Romains[6], dit Malchus[7], depuis qu'ils avoient cessé d'entretenir les

1. A. Ce qui fit que les Barbares ariens, etc., et qu'il fut facile aux empereurs de les troubler.

2. A. Pour celles d'Afrique, elles avoient été démantelées, etc.

3. Procope, *Guerre des Vandales,* liv. I. (M.)

4. Mariana, *Histoire d'Espagne*, liv. VI, ch. XIX. (M.) La phrase : comme celles d'Espagne, etc., n'est point dans A.

5. Procope, *Guerre des Vandales,* liv. II. (M.)

6. Du temps d'Honoric [ou Huneric]. (M.)

. *Histoire byzantine,* dans l'*Extrait des ambassades.* (M.)

armées que Genséric tenaient toujours prêtes, avec lesquelles il prévenoit ses ennemis, et étonnoit tout le monde par la facilité de ses entreprises.

La cavalerie des Romains[1] étoit très-exercée à tirer de l'arc; mais celle des Goths et des Vandales ne se servoit que de l'épée et de la lance, et ne pouvoit combattre de loin[2] : c'est à cette différence que Bélisaire attribuoit une partie de ses succès[3].

Les Romains (surtout sous Justinien) tirèrent de grands services des Huns, peuples dont étoient sortis les Parthes, et qui combattoient comme eux. Depuis qu'ils eurent perdu leur puissance par la défaite d'Attila, et les divisions que le grand nombre de ses enfants fit naître, ils servirent les Romains en qualité d'auxiliaires, et ils formèrent leur meilleure cavalerie[4].

Toutes ces nations barbares se distinguoient chacune par leur manière particulière de combattre et de s'armer[5]. Les Goths et les Vandales étoient redoutables l'épée à la main; les Huns étoient des archers admirables; les Suèves de bons hommes d'infanterie; les Alains étoient pesamment armés; et les Hérules étoient une troupe légère. Les Romains prenoient dans toutes ces nations les divers corps de troupes qui convenoient à leurs desseins, et combat-

1. A. La cavalerie des Romains, et des Huns leurs auxiliaires, etc.

2. Voyez Procope, *Guerre des Vandales,* liv. I, et le même auteur, *Guerre des Goths,* liv. I. Les archers goths étoient à pied; ils étoient peu instruits. (M.)

3. A. Les Romains, ayant laissé affoiblir leur infanterie, mirent toute leur force dans leur cavalerie, d'autant mieux qu'il falloit qu'ils se portassent promptement de tous côtés pour arrêter les incursions des Barbares.

4. Ce paragraphe et le suivant sont en note dans A.

5. Un passage remarquable de Jornandès nous donne toutes ces différences : c'est à l'occasion de la bataille que les Gépides donnèrent aux enfants d'Attila. (M.)

toient contre une seule avec les avantages de toutes les autres.

Il est singulier que les nations les plus foibles aient été celles qui firent de plus grands établissements. On se tromperoit beaucoup si l'on jugeoit de leurs forces par leurs conquêtes. Dans cette longue suite d'incursions, les peuples barbares, ou plutôt les essaims sortis d'eux, détruisoient ou étoient détruits ; tout dépendoit des circonstances : et, pendant qu'une grande nation étoit combattue ou arrêtée, une troupe d'aventuriers qui trouvoient un pays ouvert, y faisoient des ravages effroyables. Les Goths que le désavantage de leurs armes fit fuir devant tant de nations, s'établirent en Italie, en Gaule et en Espagne ; les Vandales, quittant l'Espagne par foiblesse, passèrent en Afrique où ils fondèrent un grand empire[1].

Justinien ne put équiper contre les Vandales que cinquante vaisseaux ; et, quand Bélisaire débarqua, il n'avoit que cinq mille soldats[2]. C'étoit une entreprise bien hardie ; et Léon, qui avoit autrefois envoyé contre eux une flotte composée de tous les vaisseaux de l'Orient, sur laquelle il avoit cent mille hommes, n'avoit pas conquis l'Afrique, et avoit pensé perdre l'empire.

Ces grandes flottes, non plus que les grandes armées de terre, n'ont guère jamais réussi. Comme elles épuisent un État, si l'expédition est longue, ou que quelque malheur leur arrive, elles ne peuvent être secourues ni réparées ; si une partie se perd, ce qui reste n'est rien, parce que les vaisseaux de guerre, ceux de transport, la cavalerie, l'infanterie, les munitions, enfin les diverses parties,

1. Ce paragraphe n'est point dans A.
2. Procope, *Guerre des Goths*, liv. II. (M.)

dépendent[1] du tout ensemble. La lenteur de l'entreprise fait qu'on trouve toujours des ennemis préparés ; outre qu'il est rare que l'expédition se fasse jamais dans une saison commode ; on tombe dans le temps des orages : tant de choses n'étant presque jamais prêtes que quelques mois plus tard qu'on ne se l'étoit promis[2].

Bélisaire envahit l'Afrique ; et ce qui lui servit beaucoup, c'est qu'il tira de Sicile une grande quantité de provisions[3], en conséquence d'un traité fait avec Amalasonte, reine des Goths. Lorsqu'il fut envoyé pour attaquer l'Italie, voyant que les Goths tiroient leur subsistance de la Sicile, il commença par la conquérir ; il affama ses ennemis, et se trouva dans l'abondance de toutes choses.

Bélisaire prit Carthage, Rome et Ravenne, et envoya les rois des Goths et des Vandales captifs à Constantinople, où l'on vit, après tant de temps, les anciens triomphes renouvelés[4].

On peut trouver, dans les qualités de ce grand homme[5], les principales causes de ses succès. Avec un général qui avoit toutes les maximes des premiers Romains, il se forma une armée telles que les anciennes armées romaines.

Les grandes vertus se cachent ou se perdent ordinairement dans la servitude ; mais le gouvernement tyrannique de Justinien ne put opprimer la grandeur de cette âme, ni la supériorité de ce génie.

1. A. Enfin chaque partie dépend du tout ensemble.

2. C'est une allusion à *l'armada de* Philippe II, et peut-être aux différentes entreprises faites par les rois d'Espagne et les Rois de France contre Alger et Tunis.

3. A. Beaucoup de provisions.

4. Justinien ne lui accorda que le triomphe de l'Afrique. (M.)

5. Voyez Suidas, à l'article *Bélisaire*. (M.)

L'eunuque Narsès fut encore donné à ce règne pour le rendre illustre. Élevé dans le palais, il avoit plus la confiance de l'empereur; car les princes regardent toujours leurs courtisans comme leurs plus fidèles sujets.

Mais la mauvaise conduite de Justinien, ses profusions, ses vexations, ses rapines, sa fureur de bâtir, de changer, de réformer, son inconstance dans ses desseins, un règne dur et foible, devenu plus incommode par une longue vieillesse, furent des malheurs réels, mêlés à des succès inutiles, et une gloire vaine.

Ces conquêtes, qui avoient pour cause non la force de l'empire, mais de certaines circonstances particulières, perdirent tout : pendant qu'on y occupoit les armées, de nouveaux peuples passèrent le Danube, désolèrent l'Illyrie, la Macédoine et la Grèce; et les Perses, dans quatre invasions, firent à l'Orient des plaies incurables[1].

Plus ces conquêtes furent rapides, moins elles eurent un établissement solide : l'Italie et l'Afrique furent à peine conquises, qu'il fallut les reconquérir.

Justinien avoit pris sur le théâtre une femme qui s'y étoit longtemps prostituée[2]; elle le gouverna avec un empire qui n'a point d'exemple dans les histoires; et, mettant sans cesse dans les affaires les passions et les fantaisies de son sexe, elle corrompit les victoires et les succès les plus heureux.

En Orient, on a, de tout temps, multiplié l'usage des femmes, pour leur ôter l'ascendant prodigieux qu'elles ont sur nous dans ces climats : mais à Constantinople, la

1. Les deux empires se ravagèrent d'autant plus, qu'on n'espéroit pas conserver ce qu'on avoit conquis. (M.)

2. L'impératrice Théodora. (M.)

loi d'une seule femme donna à ce sexe l'empire [1]; ce qui mit quelquefois de la foiblesse dans le gouvernement.

Le peuple de Constantinople étoit de tout temps divisé en deux factions, celle des bleus, et celle des verds : elles tiroient leur origine de l'affection que l'on prend dans les théâtres pour de certains acteurs plutôt que pour d'autres. Dans les jeux du cirque, les chariots dont les cochers étoient habillés de verd disputoient le prix à ceux qui étoient habillés de bleu; et chacun y prenoit intérêt jusqu'à la fureur.

Ces deux factions, répandues dans toutes les villes de l'empire, étoient plus ou moins furieuses, à proportion de la grandeur des villes, c'est-à-dire de l'oisiveté d'une grande partie du peuple.

Mais les divisions, toujours nécessaires dans un gouvernement républicain pour le maintenir, ne pouvoient être que fatales à celui des empereurs [2]; parce qu'elles ne produisoient que le changement du souverain, et non le rétablissement des lois et la cessation des abus.

Justinien, qui favorisa les bleus, et refusa toute justice aux verds [3], aigrit les deux factions, et par conséquent les fortifia.

Elles allèrent jusqu'à anéantir l'autorité des magistrats: les bleus ne craignoient point les lois, parce que l'empereur les protégeoit contre elles; les verds cessèrent de les

1. A. Donna à ce sexe l'empire, c'est-à-dire, mit dans le gouvernement une foiblesse naturelle.

2. A. Ne pouvoient être que fatales à un gouvernement despotique; parce qu'elles ne pouvoient produire que le changement, etc.

3. Cette maladie étoit ancienne. Suétone *in Calig.*, c. LIV., dit que Caligula, attaché à la faction des verds, haïssoit le peuple, parce qu'il applaudissoit à l'autre. (M.)

respecter, parce qu'elles ne pouvoient plus les défendre [1].

Tous les liens d'amitié, de parenté, de devoir, de reconnoissance, furent ôtés : les familles s'entre-détruisirent : tout scélérat qui voulut faire un crime fut de la faction des bleus ; tout homme qui fut volé ou assassiné fut de celle des verds.

Un gouvernement si peu sensé étoit encore plus cruel ; l'empereur, non content de faire à ses sujets une injustice générale en les accablant d'impôts excessifs, les désoloit par toutes sortes de tyrannies dans leurs affaires particulières.

Je ne serois point naturellement porté à croire tout ce que Procope nous dit là-dessus dans son *Histoire secrète ;* parce que les éloges magnifiques qu'il a faits de ce prince dans ses autres ouvrages affoiblissent son témoignage dans celui-ci, où il nous le dépeint comme le plus stupide et le plus cruel des tyrans.

Mais j'avoue que deux choses font que je suis pour l'*Histoire secrète.* La première, c'est qu'elle est mieux liée avec l'étonnante foiblesse où se trouva cet empire à la fin de ce règne et dans les suivants.

L'autre est un monument qui existe encore parmi nous : ce sont les lois de cet empereur, où l'on voit, dans le cours de quelques années, la jurisprudence varier davantage qu'elle n'a fait dans les trois cents dernières années de notre monarchie.

Ces variations sont la plupart sur des choses de si petite importance [2], qu'on ne voit aucune raison qui eût dû porter un législateur à les faire, à moins qu'on n'ex-

1. Pour prendre une idée de l'esprit de ces temps-là, il faut voir Théophanès, qui rapporte une longue conversation qu'il y eut au théâtre entre les verds et l'empereur. (M.)

2. Voyez les *Novelles* de Justinien. (M.)

plique ceci par l'*Histoire secrète*, et qu'on ne dise que ce prince vendoit également ses jugements et ses lois.

Mais ce qui fit le plus de tort à l'état politique du gouvernement fut le projet qu'il conçut de réduire tous les hommes à une même opinion sur les matières de religion, dans des circonstances qui rendoient son zèle entièrement indiscret[1].

Comme les anciens Romains fortifièrent leur empire en y laissant toute sorte de culte; dans la suite on le réduisit à rien, en coupant, l'une après l'autre, les sectes qui ne dominoient pas.

Ces sectes étoient des nations entières. Les unes, après qu'elles avoient été conquises par les Romains, avoient conservé leur ancienne religion, comme les Samaritains et les Juifs. Les autres s'étoient répandues dans un pays, comme les sectateurs de Montan dans la Phrygie; les manichéens, les sabatiens, les ariens dans d'autres provinces. Outre qu'une grande partie des gens de la campagne étoient encore idolâtres, et entêtés d'une religion grossière comme eux-mêmes.

Justinien, qui détruisit ces sectes par l'épée ou par ses lois, et qui, les obligeant à se révolter, s'obligea à les exterminer, rendit incultes plusieurs provinces. Il crut avoir augmenté le nombre des fidèles; il n'avoit fait que diminuer celui des hommes.

Procope nous apprend que, par la destruction des Samaritains, la Palestine devint déserte : et ce qui rend ce fait singulier, c'est qu'on affoiblit l'empire, par zèle pour la religion, du côté par où, quelques règnes après, les Arabes pénétrèrent pour la détruire.

1. Conf. *Lettres Persanes*, LX et LXXXV.

Ce qu'il y avoit de désespérant, c'est que, pendant que l'empereur portoit si loin l'intolérance, il ne convenoit pas lui-même[1] avec l'impératrice sur les points les plus essentiels : il suivoit le concile de Chalcédoine[2]; et l'impératrice favorisoit ceux qui y étoient opposés, soit qu'ils fussent de bonne foi, dit Evagre, soit qu'ils le fissent à dessein[3].

Lorsqu'on lit Procope sur les édifices de Justinien, et qu'on voit les places et les forts que ce prince fit élever partout, il vient toujours dans l'esprit une idée, mais bien fausse, d'un État florissant.

D'abord les Romains n'avoient point de places : ils mettoient toute leur confiance dans leurs armées, qu'ils plaçoient le long des fleuves, où ils élevoient des tours, de distance en distance, pour loger les soldats.

Mais, lorsqu'on n'eut plus que de mauvaises armées, que souvent même on n'en eut point du tout[4], la frontière ne défendant plus l'intérieur, il fallut le fortifier; et alors on eut plus de places et moins de forces, plus de retraites et moins de sûreté[5]. La campagne n'étant plus habitable qu'autour des places fortes, on en bâtit de toutes parts. Il en étoit comme de la France du temps des Nor-

1. Il ne s'accordait pas.

2. C'est dans ce concile qu'on proclama l'union de la nature divine et de la nature humaine en Jésus-Christ.

3. Liv. IV, ch. x. (M.)

4. A. de mauvaises armées, et souvent point du tout.

5. Auguste avoit établi neuf frontières ou marches : sous les empereurs suivants, le nombre en augmenta. Les Barbares se montroient là où ils n'avoient point encore paru. Et Dion, liv. LV, rapporte que, de son temps, sous l'empire d'Alexandre, il y en avoit treize. On voit, par la notice de l'empire, écrite depuis Arcadius et Honorius, que dans le seul empire d'Orient, il y en avoit quinze. Le nombre en augmenta toujours, La Pamphylie la Lycaonie, la Pisidie, devinrent des marches; et tout l'empire fut couvert de fortifications. Aurélien avoit été obligé de fortifier Rome. (M.)

mands [1], qui n'a jamais été si foible que lorsque tous ses villages étoient entourés de murs.

Ainsi toutes ces listes de noms des forts que Justinien fit bâtir, dont Procope couvre des pages entières, ne sont que des munuments de la foiblesse de l'empire.

1. Et des Anglois. (M.)

CHAPITRE XXI.

DÉSORDRES DE L'EMPIRE D'ORIENT.

Dans ces temps-là, les Perses étoient dans une situation plus heureuse que les Romains : ils craignoient peu les peuples du nord [1], parce qu'une partie du mont Taurus, entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin, les en séparoit, et qu'ils gardoient un passage fort étroit, fermé par une porte [2], qui étoit le seul endroit par où la cavalerie pouvoit passer : partout ailleurs, ces barbares étoient obligés de descendre par des précipices, et de quitter leurs chevaux qui faisoient toute leur force ; mais ils étoient encore arrêtés par l'Araxe, rivière profonde qui coule de l'ouest à l'est, et dont on défendoit aisément les passages [3].

De plus, les Perses étoient tranquilles du côté de l'orient; au midi, ils étoient bornés par la mer. Il leur étoit facile d'entretenir la division parmi les princes arabes, qui ne songeoient qu'à se piller les uns les autres. [4] Ils n'avoient donc proprement d'ennemis que les Romains.

1. Les Huns. (M.)
2. Les portes Caspiennes. (M.)
3. Procope, *Guerre des Perses,* liv. I. (M.)
4. A : bornés par la mer. Les princes Arabes, dont une partie étoient leurs alliés, les autres l'étoient des Romains, se contenoient réciproquement et ne songeoient qu'à se piller.

« Nous savons, disoit un ambassadeur de Hormisdas [1], que les Romains sont occupés à plusieurs guerres, et ont à combattre contre presque toutes les nations : ils savent, au contraire, que nous n'avons de guerre que contre eux ».

Autant que les Romains avoient négligé l'art militaire, autant les Perses l'avoient-ils cultivé. « Les Perses, disoit Bélisaire à ses soldats, ne vous surpassent point en courage ; ils n'ont sur vous que l'avantage de la discipline. »

Ils prirent, dans les négociations, la même supériorité que dans la guerre. Sous prétexte qu'ils tenoient une garnison aux portes Caspiennes, ils demandoient un tribut aux Romains, comme si chaque peuple n'avoit pas ses frontières à garder : ils se faisoient payer pour la paix, pour les trêves, pour les suspensions d'armes, pour le temps qu'on employoit à négocier, pour celui qu'on avoit passé à faire la guerre.

Les Avares ayant traversé le Danube, les Romains, qui, la plupart du temps, n'avoient point de troupes à leur opposer, occupés contre les Perses lorsqu'il auroit fallu combattre les Avares, et contre les Avares quand il auroit fallu arrêter les Perses, furent encore forcés de se soumettre à un tribut; et la majesté de l'empire fut flétrie chez toutes les nations.

Justin, Tibère et Maurice, travaillèrent avec soin à défendre l'empire : ce dernier avoit des vertus, mais elles étoient ternies par une avarice presque inconcevable dans un grand prince.

Le roi des Avares offrit à Maurice de lui rendre les

1. *Ambassades* de Ménandre. (M.) Hormisdas IV, roi des Perses, règna de l'an 579 à 592.

prisonniers qu'il avoit faits, moyennant une demi-pièce d'argent par tête; sur son refus, il les fit égorger. L'armée romaine indignée se révolta; et les verds s'étant soulevés en même temps, un centenier, nommé Phocas, fut élevé à l'empire, et fit tuer Maurice et ses enfants.

L'histoire de l'empire grec, c'est ainsi que nous nommerons dorénavant l'empire romain, n'est plus qu'un tissu de révoltes, de séditions et de perfidies. Les sujets n'avoient pas seulement l'idée de la fidélité que l'on doit aux princes : et la succession des empereurs fut si interrompue, que le titre de Porphyrogénète, c'est-à-dire, né dans l'appartement où accouchoient les impératrices, fut un titre distinctif que peu de prince des diverses familles impériales purent porter.

Toutes les voies furent bonnes pour parvenir à l'empire : on y alla par les soldats, par le clergé, par le sénat, par les paysans, par le peuple de Constantinople, par celui des autres villes [1].

La religion chrétienne étant devenue dominante dans l'empire, il s'éleva successivement plusieurs hérésies qu'il fallut condamner. Arius ayant nié la divinité du Verbe; les Macédoniens, celle du Saint-Esprit; Nestorius, l'unité de la personne de Jésus-Christ; Eutychès, ses deux natures; les monothélites, ses deux volontés, il fallut assembler des conciles contre eux : mais les décisions n'en ayant pas été d'abord universellement reçues, plusieurs empereurs séduits revinrent aux erreurs condamnées. Et, comme il n'y a jamais eu de nation qui ait porté une haine si violente aux hérétiques que les Grecs, qui se croyoient souillés lorsqu'ils parloient à un hérétique ou

1. A : par celui des villes de province.

habitoient avec lui, il arriva que plusieurs empereurs perdirent l'affection de leurs sujets; et les peuples s'accoutumèrent à penser que des princes, si souvent rebelles à Dieu, n'avoient pu être choisis par la Providence pour les gouverner.

Une certaine opinion, prise de cette idée qu'il ne falloit pas répandre le sang des chrétiens, laquelle s'établit de plus en plus lorsque les mahométans eurent paru, fit que les crimes qui n'intéressoient pas directement la religion furent foiblement punis : on se contenta de crever les yeux, ou de couper le nez ou les cheveux, ou de mutiler de quelque manière ceux qui avoient excité quelque révolte, ou attenté à la personne du prince[1] : des actions pareilles purent se commettre sans danger, et même sans courage.

Un certain respect pour les ornements impériaux fit que l'on jeta d'abord les yeux sur ceux qui osèrent s'en revêtir. C'étoit un crime de porter ou d'avoir chez soi des étoffes de pourpre; mais dès qu'un homme s'en vêtissoit, il étoit d'abord suivi, parce que le respect étoit plus attaché à l'habit qu'à la personne.

L'ambition étoit encore irritée par l'étrange manie de ces temps-là, n'y ayant guère d'homme considérable qui n'eût, par devers lui, quelque prédiction qui lui promettoit l'empire.

Comme les maladies de l'esprit ne se guérissent guère[2], l'astrologie judiciaire, et l'art de prédire par les objets vus dans l'eau d'un bassin, avoient succédé, chez les chrétiens, aux divinations par les entrailles des vic-

1. Zénon contribua beaucoup à établir ce relâchement. Voyez Malchus, *Histoire byzantine*, dans l'*Extrait des ambassades*. (M.)

2. Voyez Nicétas, *Vie d'Andronic Comnène*. (M.)

times ou le vol des oiseaux, abolies avec le paganisme. Des promesses vaines furent le motif de la plupart des entreprises téméraires des particuliers, comme elles devinrent la sagesse du conseil des princes.

Les malheurs de l'empire croissant tous les jours, on fut naturellement porté à attribuer les mauvais succè dans la guerre, et les traités honteux dans la paix, à la mauvaise conduite de ceux qui gouvernoient.

Les révolutions mêmes firent les révolutions, et l'effet devint lui-même la cause. Comme les Grecs avoient vu passer successivement tant de diverses familles sur le trône, ils n'étoient attachés à aucune ; et la fortune ayant pris des empereurs dans toutes les conditions, il n'y avoit pas de naissance assez basse, ni de mérite si mince, qui pût ôter l'espérance.

Plusieurs exemples reçus dans la nation en formèrent l'esprit général, et firent les mœurs, qui règnent aussi impérieusement que les lois.

Il semble que les grandes entreprises soient, parmi nous, plus difficiles à mener que chez les anciens. On ne peut guère les cacher[1] ; parce que la communication est telle aujourd'hui entre les nations, que chaque prince a des ministres dans toutes les cours, et peut avoir des traîtres dans tous les cabinets.

L'invention des postes fait que les nouvelles volent[2] et arrivent de toutes parts.

Comme les grandes entreprises ne peuvent se faire sans argent, et que, depuis l'invention des lettres de change, les négociants en sont les maîtres, leurs affaires

1. A. Il est difficile de les cacher.
2. A. Volent pour ainsi dire.

sont très-souvent liées[1] avec les secrets de l'État; et ils ne négligent rien pour les pénétrer.

Des variations dans le change, sans une cause connue[2], font que bien des gens la cherchent, et la trouvent à la fin[3].

L'invention de l'imprimerie, qui a mis les livres dans les mains de tout le monde; celle de la gravure, qui a rendu les cartes géographiques si communes; enfin, l'établissement des papiers politiques[4], font assez connoître à chacun les intérêts généraux, pour pouvoir plus aisément être éclairci sur les faits secrets.

Les conspirations dans l'État sont devenues difficiles, parce que, depuis l'invention des postes, tous les secrets particuliers sont dans le pouvoir du public.

Les princes peuvent agir avec promptitude, parce qu'ils ont les forces de l'État dans leurs mains; les conspirateurs sont obligés d'agir lentement, parce que tout leur manque : mais à présent, que tout s'éclaircit avec plus de facilité et de promptitude, pour peu que ceux-ci perdent de temps à s'arranger, ils sont découverts.

1. A. Sont toujours liées.
2. A. Sans cause connue.
3. *Esprit des lois*, XXII, 10.
4. C'est-à-dire des journaux.

CHAPITRE XXII.

FOIBLESSE DE L'EMPIRE D'ORIENT.

Phocas, dans la confusion des choses, étant mal affermi, Héraclius vint d'Afrique, et le fit mourir : il trouva les provinces envahies et les légions détruites.

A peine avoit-il donné quelque remède à ces maux, que les Arabes sortirent de leur pays, pour étendre la religion et l'empire que Mahomet avoit fondé d'une même main.

Jamais on ne vit des progrès si rapides : ils conquirent d'abord la Syrie, la Palestine, l'Égypte, l'Afrique, et envahirent la Perse.

Dieu permit que sa religion cessât en tant de lieux d'être dominante, non pas qu'il l'eût abandonnée, mais parce que, quelle soit dans la gloire ou dans l'humiliation extérieure, elle est toujours également propre à produire son effet naturel, qui est de sanctifier.

La prospérité de la religion est différente de celle des empires. Un auteur célèbre [1] disoit qu'il étoit bien aise d'être malade, parce que la maladie est le vrai état du chrétien. On pourroit dire de même que les humiliations de l'Église, sa dispersion, la destruction de ses temples, les souffrances de ses martyrs, sont le temps de sa gloire; et

1. Pascal, *Pensées*, 2e partie, art. 17, § 85.

que, lorsqu'aux yeux du monde elle paroît triompher, c'est le temps ordinaire de son abaissement.

Pour expliquer cet événement fameux de la conquête de tant de pays par les Arabes, il ne faut pas avoir recours au seul enthousiasme. Les Sarrasins étoient, depuis longtemps, distingués parmi les auxiliaires des Romains et des Perses; les Osroéniens et eux étoient les meilleurs hommes de trait qu'il y eût au monde; Alexandre Sévère et Maximin en avoient engagé à leur service autant qu'ils avoient pu, et s'en étoient servis avec un grand succès contre les Germains, qu'ils désoloient de loin : sous Valens, les Goths ne pouvoient leur résister [1]; enfin, ils étoient [2], dans ces temps-là, la meilleure cavalerie du monde.

Nous avons dit que, chez les Romains, les légions d'Europe valoient mieux que celles d'Asie; c'étoit tout le contraire pour la cavalerie : je parle de celle des Parthes, des Osroéniens, et des Sarrasins; et c'est ce qui arrêta les conquêtes des Romains; parce que, depuis Antiochus, un nouveau peuple tartare, dont la cavalerie étoit la meilleure du monde, s'empara de la haute Asie.

Cette cavalerie étoit pesante [3], et celle d'Europe étoit légère; c'est aujourd'hui tout le contraire. La Hollande et la Frise n'étoient point, pour ainsi dire, encore faites [4]; et l'Allemagne étoit pleine de bois, de lacs et de marais, où la cavalerie servoit peu [5].

Depuis qu'on a donné un cours aux grands fleuves, ces

1. Zozime, liv. IV. (M.)

2. A. Ils faisoient, etc.

3. Voyez ce que dit Zozime, liv. I, sur la cavalerie d'Aurélien et celle de Palmyre. Voyez aussi Ammien Marcellin, sur la cavalerie des Perses. (M.)

4. C'étoit, pour la plupart, des terres submergées, que l'art a rendues propres à être la demeure des hommes. (M.)

5. A. où la cavalerie était peu utile.

marais se sont dissipés, et l'Allemagne a changé de face. Les ouvrages de Valentinien sur le Necker, et ceux des Romains sur le Rhin[1], ont fait bien des changements[2]; et le commerce s'étant établi, des pays qui ne produisoient point de chevaux en ont donné, et on en a fait usage[3].

Constantin, fils d'Héraclius, ayant été empoisonné, et son fils Constant tué en Sicile, Constantin le Barbu, son fils aîné, lui succéda[4] : les grands des provinces d'Orient s'étant assemblés, ils voulurent couronner ses deux autres frères, soutenant que, comme il faut croire en la Trinité, aussi étoit-il raisonnable d'avoir trois empereurs.

L'histoire grecque est pleine de traits pareils; et, le petit esprit étant parvenu à faire le caractère de la nation, il n'y eut plus de sagesse dans les entreprises, et l'on vit des troubles sans cause, et des révolutions sans motifs.

Une bigoterie universelle abattit les courages, et engourdit tout l'empire. Constantinople est, à proprement parler, le seul pays d'Orient où la religion chrétienne ait été dominante. Or cette lâcheté, cette paresse, cette mollesse des nations d'Asie, se mêlèrent dans la dévotion même. Entre mille exemples, je ne veux que Philippicus, général de Maurice, qui, étant près de donner une bataille[5], se mit à pleurer, dans la considération du grand nombre de gens qui alloient être tués[6]!

1. Voyez Ammien Marcellin, liv. XXVII. (M.)
2. Le climat n'y est plus aussi froid que le disoient les anciens. (M.)
3. César dit que les chevaux des Germains étoient vilains et petits, liv. IV, ch. II. Et Tacite, *Des mœurs des Germains*, ch. V, dit : *Germania pecorum fœcunda, sed pleraque improcera*. (M.)
4. Zonaras, *Vie de Constantin le Barbu* [ou *Pogonat*]. (M.)
5. A. Étant près de donner bataille.
6. Théophylacte, liv. II, ch. III, *Histoire de l'empereur Maurice*. (M.)

Ce sont bien d'autres larmes, celles de ces Arabes qui pleurèrent de douleur de ce que leur général avoit fait une trêve qui les empêchoit de répandre le sang des chrétiens [1].

C'est que la différence est totale entre une armée fanatique et une armée bigote. On le vit, dans nos temps modernes, dans une révolution fameuse, lorsque l'armée de Cromwell étoit comme celle des Arabes, et les armées d'Irlande et d'Écosse comme celle des Grecs.

Une superstition grossière, qui abaisse l'esprit autant que la religion l'élève, plaça toute la vertu et toute la confiance des hommes dans une ignorante stupidité pour les images; et l'on vit des généraux lever un siége [2], et perdre une ville [3], pour avoir une relique.

La religion chrétienne dégénéra, sous l'empire grec, au point où elle étoit de nos jours chez les Moscovites, avant que le czar Pierre Ier eût fait renaître cette nation, et introduit plus de changements dans un État qu'il gouvernoit, que les conquérants n'en font dans ceux qu'ils usurpent [4].

On peut aisément croire [5] que les Grecs tombèrent dans une espèce d'idolâtrie [6]. On ne soupçonnera pas les Italiens ni les Allemands de ces temps-là d'avoir été peu attachés au culte extérieur; cependant, lorsque les historiens grecs parlent du mépris des premiers pour les reliques et les

1. *Histoire de la conquête de la Syrie, de la Perse et de l'Egypte, par les Sarrasins;* par M. Ockley. (M.)

2. Zonare, *Vie de Romain Lacapène.* (M.)

3. Nicétas, *Vie de Jean Comnène.* (M.)

4. *Esprit des lois,* XIX, 14.

5. Ce paragraphe est en note dans A.

6. A. Tombèrent dans l'idolâtrie. Voici mon raisonnement. On ne soupçonnera pas, etc.

images, on diroit que ce sont nos controversistes qui s'échauffent contre Calvin. Quand les Allemands passèrent pour aller dans la Terre-Sainte, Nicétas dit que les Arméniens les reçurent comme amis, parce qu'ils n'adoroient pas les images. Or si, dans la manière de penser des Grecs, les Italiens et les Allemands ne rendoient pas assez de culte aux images, quelle devoit être l'énormité du leur?

Il pensa bien y avoir, en Orient, à peu près la même révolution qui arriva, il y a environ deux siècles, en Occident, lorsqu'au renouvellement des lettres, comme on commença à sentir les abus et les déréglements où l'on étoit tombé, tout le monde cherchant un remède au mal, des gens hardis et trop peu dociles déchirèrent l'Église au lieu de la réformer.

Léon l'Isaurien, Constantin Copronyme, Léon son fils, firent la guerre aux images; et, après que le culte en eut été rétabli par l'Impératrice Irène, Léon l'Arménien, Michel le Bègue, et Théophile, les abolirent encore. Ces princes crurent n'en pouvoir modérer le culte qu'en le détruisant; ils firent la guerre aux moines qui incommodoient l'État [1] : et, prenant toujours les voies extrêmes, ils voulurent les exterminer par le glaive, au lieu de chercher à les régler.

Les moines [2], accusés d'idolâtrie par les partisans des nouvelles opinions, leur donnèrent le change [3] en les

1. Longtemps avant, Valens avoit fait une loi pour les obliger d'aller à la guerre, et fit tuer tous ceux qui n'obéirent pas. Jornandès, *De regn. success.;* et la loi 26, Cod. *de Decur.* X, 31. (M.)

2. Tout ce qu'on verra ici sur les moines grecs ne porte point sur leur état; car on ne peut pas dire qu'une chose ne soit pas bonne, parce que, dans de certains temps, ou dans quelques pays, on en a abusé. (M.)

3. C'est-à-dire leur rendirent la pareille.

accusant, à leur tour, de magie[1] : et, montrant au peuple les églises dénuées d'images, et de tout ce qui avoit fait, jusque-là, l'objet de sa vénération, ils ne lui laissèrent point imaginer qu'elles pussent servir à d'autre usage qu'à sacrifier aux démons.

Ce qui rendoit la querelle sur les images si vive, et fit que, dans la suite, les gens sensés ne pouvoient pas proposer un culte modéré, c'est qu'elle étoit liée à des choses bien tendres : il étoit question de la puissance, et les moines l'ayant usurpée, ils ne pouvoient l'augmenter ou la soutenir qu'en ajoutant sans cesse au culte extérieur, dont ils faisoient eux-mêmes partie. Voilà pourquoi les guerres contre les images furent toujours des guerres contre eux; et que, quand ils eurent gagné ce point, leur pouvoir n'eut plus de bornes.

Il arriva, pour lors, ce que l'on vit quelques siècles après, dans la querelle qu'eurent Barlaam et Acyndine contre les moines[2], et qui tourmenta cet empire jusqu'à sa destruction. On disputoit si la lumière qui apparut autour de Jésus-Christ sur le Thabor étoit créée ou incréée. Dans le fond, les moines ne se soucioient pas plus qu'elle fût l'un que l'autre; mais, comme Barlaam les attaquoit directement eux-mêmes, il falloit nécessairement que cette lumière fût incréée.

La guerre que les empereurs iconoclastes déclarèrent aux moines fit que l'on reprit un peu les principes du gouvernement; que l'on employa, en faveur du public,

1. Léon le grammairien, *Vie de Léon l'Arménien.* Ibid. *Vie de Théophile.* Voyez Suidas, à l'article *Constantin,* fils de Léon. (M.)

2. Contre les moines du mont Athos, en 1339.

les revenus publics; et qu'enfin on ôta au corps de l'État ses entraves.

Quand je pense à l'ignorance profonde dans laquelle le clergé grec plongea les laïques, je ne puis m'empêcher de le comparer à ces Scythes dont parle Hérodote [1], qui crevoient les yeux à leurs esclaves, afin que rien ne pût les distraire et les empêcher de battre leur lait [2].

L'impératrice Théodora rétablit les images; et les moines recommencèrent à abuser de la piété publique : ils parvinrent jusqu'à opprimer le clergé séculier même : ils occupèrent tous les grands siéges [3], et exclurent peu à peu tous les ecclésiastiques de l'épiscopat; c'est ce qui rendit ce clergé intolérable; et, si l'on en fait le parallèle avec le clergé latin; si l'on compare la conduite des papes [4] avec celle des patriarches de Constantinople, on verra des gens aussi sages que les autres étoient peu sensés.

Voici une étrange contradiction de l'esprit humain. Les ministres de la religion, chez les premiers Romains, n'étant pas exclus des charges et de la société civile, s'embarrassèrent peu de ses affaires. Lorsque la religion chrétienne fut établie, les ecclésiastiques, qui étoient plus séparés des affaires du monde, s'en mêlèrent avec modération ; mais, lorsque, dans la décadence de l'empire, les moines furent le seul clergé, ces gens, destinés, par une profession plus particulière, à fuir et à craindre les affaires, embrassèrent toutes les occasions qui purent leur y don-

1. Liv. IV, ch. II. (M.)
2. A : les distraire lorsqu'ils battoient leur lait.
3. Voyez Pachymère, liv. VIII. (M.)
4. A. de nos papes, etc. Leçon corrigée dans l'*erratum*.

ner part; ils ne cessèrent de faire du bruit partout, et d'agiter ce monde qu'ils avoient quitté.

Aucune affaire d'État, aucune paix, aucune guerre, aucune trêve, aucune négociation, aucun mariage ne se traita que par le ministère des moines : les conseils du prince en furent remplis, et les assemblées de la nation presque toutes composées.

On ne sauroit croire quel mal il en résulta. Ils affoiblirent l'esprit des princes, et leur firent faire imprudemment même les choses bonnes. Pendant que Basile occupoit les soldats de son armée de mer à bâtir une église à saint Michel, il laissa piller la Sicile par les Sarrasins et prendre Syracuse; et Léon, son successeur, qui employa sa flotte au même usage, leur laissa occuper Tauroménie et l'île de Lemnos[1].

Andronic Paléologue abandonna la marine, parce qu'on l'assura que Dieu étoit si content de son zéle pour la paix de l'Église, que ses ennemis n'oseroient l'attaquer. Le même craignoit que Dieu ne lui demandât compte du temps qu'il employoit à gouverner son État, et qu'il déroboit aux affaires spirituelles[2].

Les Grecs, grands parleurs, grands disputeurs, naturellement sophistes, ne cessèrent d'embrouiller la religion par des controverses. Comme les moines avoient un grand crédit à la cour, toujours d'autant plus foible qu'elle étoit plus corrompue, il arrivoit que les moines et la cour se corrompoient réciproquement[3] et que le mal étoit dans tous les deux; d'où il suivoit que toute l'attention des

1. Zonaras et Nicéphore, *Vies de Basile et de Léon*. (M.)
2. Pachymère, liv. VII. (M.)
3. A. Les moines et la cour se gâtoient réciproquement.

empereurs étoit occupée quelquefois à calmer, souvent à irriter des disputes théologiques, qu'on a toujours remarqué devenir frivoles, à mesure qu'elles sont plus vives.

Michel Paléologue, dont le règne fut tant agité par des disputes sur la religion, voyant les affreux ravages des Turcs dans l'Asie, disoit, en soupirant, que le zèle téméraire de certaines personnes qui, en décriant sa conduite, avoient soulevé ses sujets contre lui, l'avoit obligé d'appliquer tous ses soins à sa propre conservation, et de négliger la ruine des provinces. « Je me suis contenté, disoit-il, de pourvoir à ces parties éloignées par le ministère des gouverneurs, qui m'en ont dissimulé les besoins, soit qu'ils fussent gagnés par argent, soit qu'ils appréhendassent d'être punis [1]. »

Les patriarches de Constantinople avoient un pouvoir immense. Comme, dans les tumultes populaires, les empereurs et les grands de l'État se retiroient dans les églises, que le patriarche étoit maître de les livrer ou non, et exerçoit ce droit à sa fantaisie, il se trouvoit toujours, quoique indirectement, arbitre de toutes les affaires publiques.

Lorsque le vieux Andronic [2] fit dire au patriarche qu'il se mêlât des affaires de l'Église, et le laissât gouverner celles de l'empire : « C'est, lui répondit le patriarche, comme si le corps disoit à l'âme : je ne prétends avoir rien de commun avec vous, et je n'ai que faire de votre secours pour exercer mes fonctions. »

De si monstrueuses prétentions étant insupportables

1. Pachymère, liv. VI, ch. XXIX. On a employé la traduction de M. le président Cousin. (M.)

2. Paléologue. Voyez l'*Histoire des deux Andronic*, écrite par Cantacuzène, liv. I, ch. L. (M.)

aux princes, les patriarches furent très-souvent chassés de leurs siéges. Mais, chez une nation superstitieuse, où l'on croyoit abominables toutes les fonctions ecclésiastiques qu'avoit pu faire un patriarche qu'on croyait intrus, cela produisit des schismes continuels; chaque patriarche, l'ancien, le nouveau, le plus nouveau, ayant chacun leurs sectateurs.

Ces sortes de querelles étoient bien plus tristes que celles qu'on pouvoit avoir sur le dogme, parce qu'elles étoient comme une hydre qu'une nouvelle déposition pouvoit toujours reproduire.

La fureur des disputes devint un état si naturel aux Grecs, que, lorsque Cantacuzène prit Constantinople, il trouva l'empereur Jean et l'impératrice Anne occupés à un concile contre quelques ennemis des moines[1] : et, quand Mahomet II l'assiégea[2], il ne put suspendre les haines théologiques[3] ; et on y étoit plus occupé du concile de Florence que de l'armée des Turcs[4].

Dans les disputes ordinaires, comme chacun sent qu'il peut se tromper, l'opiniâtreté et l'obstination ne sont pas extrêmes : mais, dans celles que nous avons sur la religion, comme, par la nature de la chose, chacun croit être sûr que son opinion est vraie, nous nous indignons contre ceux qui, au lieu de changer eux-mêmes, s'obstinent à nous faire changer.

Ceux qui liront l'histoire de Pachymère connoîtront

1. Cantacuzène, liv. III, ch. XCIX. (M.)
2. En 1458.
3. Ducas, *Histoire des derniers Paléologues*. (M.)
4. On se demandoit si on avoit entendu la messe d'un prêtre qui eût consenti à l'union; on l'auroit fui comme le feu : on regardoit la grande église comme un temple profane. Le moine Gennadius lançoit ses anathèmes sur tous ceux qui désiroient la paix. Ducas, *ibid.* (M.)

bien l'impuissance où étoient et où seront toujours les théologiens, par eux-mêmes, d'accommoder jamais leurs différends. On y voit un empereur[1] qui passe sa vie à les assembler, à les écouter, à les rapprocher : on voit, de l'autre, une hydre de disputes qui renaissent sans cesse ; et l'on sent qu'avec la même méthode, la même patience, les mêmes espérances, la même envie de finir, la même simplicité pour leurs intrigues, le même respect pour leurs haines, ils ne se seroient jamais accommodés qu'à la fin du monde.

En voici un exemple bien remarquable. A la sollicitation de l'empereur, les partisans du patriarche Arsène firent une convention avec ceux qui suivoient le patriarche Joseph, qui portoit que les deux partis écriroient leurs prétentions, chacun sur un papier; qu'on jetteroit les deux papiers dans un brasier; que, si l'un des deux demeuroit entier, le jugement de Dieu seroit suivi ; et que, si tous les deux étoient consumés, ils renonceroient à leurs différends. Le feu dévora les deux papiers; les deux partis se réunirent, la paix dura un jour; mais, le lendemain, ils dirent que leur changement auroit dû dépendre d'une persuasion intérieure, et non pas du hasard, et la guerre recommença plus vive que jamais[2].

On doit donner une grande attention aux disputes des théologiens, mais il faut la cacher autant qu'il est possible : la peine qu'on paroît prendre à les calmer les accréditant toujours, en faisant voir que leur manière de penser est si importante qu'elle décide du repos de l'État et de la sûreté du prince.

1. Andronic Paléologue. (M.)
2. Pachymère, liv. I. (M.)

On ne peut pas plus finir leurs affaires en écoutant leurs subtilités, qu'on ne pourroit abolir les duels en établissant des écoles où l'on raffineroit sur le point d'honneur[1].

Les empereurs grecs eurent si peu de prudence, que, quand les disputes furent endormies, ils eurent la rage de les réveiller. Anastase[2], Justinien[3], Héraclius[4], Manuel Commène[5], proposèrent des points de foi[6] à leur clergé et à leur peuple, qui auroit méconnu la vérité dans leur bouche, quand même ils l'auroient trouvée. Ainsi, pêchant toujours dans la forme et ordinairement dans le fond, voulant faire voir leur pénétration, qu'ils auroient pu si bien montrer dans tant d'autres affaires qui leur étoient confiées, ils entreprirent des disputes vaines sur la nature de Dieu, qui, se cachant aux savants parce qu'ils sont orgueilleux, ne se montre pas mieux aux grands de la terre.

C'est une erreur de croire qu'il y ait dans le monde une autorité humaine à tous les égards despotique ; il n'y en a jamais eu, et il n'y en aura jamais ; le pouvoir le plus immense est toujours borné par quelque coin. Que le grand seigneur mette un nouvel impôt à Constantinople,

1. Rien de plus actuel que ces réflexions au temps où écrivait l'auteur. Le règne de Louis XV a été sans cesse troublé par des querelles de théologiens. Qu'on lise les mémoires de Matthieu Marais, de d'Argenson ou de Barbier, on verra que la théologie tenait alors en France la place qu'y tient aujourd'hui le politique. Les partis n'y étoient pas moins violents, ni les disputes moins stériles.

2. Evagre, liv. III. (M.) A. dit : Léon, Justinien, etc. ; il ne nomme point Anastase.

3. Procope, *Histoire secrète*. (M.)

4. Zonare, *Vie d'Héraclius*. (M.)

5. Nicétas, *Vie de Manuel Commène*. (M.)

6. On dirait aujourd'hui : des confessions de foi.

un cri général lui fait d'abord trouver des limites qu'il n'avoit pas connues. Un roi de Perse peut bien contraindre un fils de tuer son père, ou un père de tuer son fils[1]; mais obliger ses sujets de boire du vin, il ne le peut pas. Il y a dans chaque nation un esprit général, sur lequel la puissance même est fondée; quand elle choque cet esprit, elle se choque elle-même, et elle s'arrête nécessairement.

La source la plus empoisonnée de tous les malheurs des Grecs, c'est qu'ils ne connurent jamais la nature ni les bornes de la puissance ecclésiastique et de la séculière; ce qui fit que l'on tomba, de part et d'autre, dans des égarements continuels.

Cette grande distinction, qui est la base sur laquelle pose la tranquillité des peuples, est fondée, non-seulement sur la religion, mais encore sur la raison et la nature, qui veulent que des choses réellement séparées, et qui ne peuvent subsister que séparées, ne soient jamais confondues.

Quoique, chez les anciens Romains, le clergé ne fît pas un corps séparé, cette distinction y étoit aussi connue que parmi nous. Claudius[2] avoit consacré à la Liberté la maison de Cicéron, lequel, revenu de son exil, la redemanda; les pontifes décidèrent que, si elle avoit été consacrée sans un ordre exprès du peuple, on pouvoit la lui rendre sans blesser la religion. « Ils ont déclaré, dit Cicéron[3], qu'ils

1. Voyez Chardin, *Description du Gouvernement des Persans*, ch. II. (M.) *Esprit des lois*, III, 10.

2. A. Clodius.

3. Lettres à Atticus, liv. IV, lettre 2. *Tum Lucullus, de omnium collegarum sententia respondit, religionis pontifices fuisse; se, et collegas suos de religione statuisse, in senatu de lege staturos.* (M.)

n'avoient examiné que la validité de la consécration, et non la loi faite par le peuple; qu'ils avoient jugé le premier chef comme pontifes, et qu'ils jugeroient le second comme sénateurs. »

CHAPITRE XXIII.

1. RAISON DE LA DURÉE DE L'EMPIRE D'ORIENT.
2. SA DESTRUCTION.

Après ce que je viens de dire de l'empire grec, il est naturel de demander comment il a pu subsister si longtemps. Je crois pouvoir en donner les raisons.

Les Arabes l'ayant attaqué, et en ayant conquis quelques provinces, leurs chefs se disputèrent le califat; et le feu de leur premier zèle ne produisit plus que des discordes civiles.

Les mêmes Arabes ayant conquis la Perse, et s'y étant divisés ou affoiblis[1], les Grecs ne furent plus obligés de tenir sur l'Euphrate les principales forces de leur empire.

Un architecte nommé Callinique, qui étoit venu de Syrie à Constantinople, ayant trouvé la composition d'un feu que l'on souffloit par un tuyau, et qui étoit tel que l'eau et tout ce qui éteint les feux ordinaires ne faisoit qu'en augmenter la violence; les Grecs, qui en firent usage, furent en possession, pendant plusieurs siècles, de brûler toutes les flottes de leurs ennemis, surtout celles des Arabes qui venoient d'Afrique ou de Syrie les attaquer jusqu'à Constantinople.

1. A. Divisés et affoiblis.

Ce feu fut mis au rang des secrets de l'État; et Constantin Porphyrogénète, dans son ouvrage dédié à Romain, son fils, sur l'administration de l'empire, l'avertit que, lorsque les Barbares lui demanderont du feu grégeois[1], il doit leur répondre qu'il ne lui est pas permis de leur en donner, parce qu'un ange, qui l'apporta à l'empereur Constantin, défendit de le communiquer aux autres nations, et que ceux qui avoient osé le faire, avoient été dévorés par le feu du ciel dès qu'ils étoient entrés dans l'église.

Constantinople faisoit le plus grand et presque le seul commerce du monde, dans un temps où les nations gothiques[2] d'un côté, et les Arabes de l'autre, avoient ruiné le commerce et l'industrie partout ailleurs. Les manufactures de soie y avoient passé de Perse; et, depuis l'invasion des Arabes, elles furent fort négligées dans la Perse même : d'ailleurs, les Grecs étoient maîtres de la mer. Cela mit dans l'État d'immenses richesses; et, par conséquent, de grandes ressources; et, sitôt qu'il eut quelque relâche, on vit d'abord reparoître la prospérité publique.

En voici un grand exemple. Le vieux Andronic Comnène étoit le Néron des Grecs : mais comme, parmi tous ses vices[3], il avoit une fermeté admirable pour empêcher les injustices et les vexations des grands, on remarqua que[4], pendant trois ans qu'il régna, plusieurs provinces se rétablirent.

1. *Grégeois* en vieux français veut dire *grec*.

2. Les nations germaniques.

3. A. Quoique le vieux Andronic Comnène fût le Néron des Grecs, comme parmi tous ses vices, etc.

4. Nicétas, *Vie d'Andronic Comnène*, liv. II. (M.)

Enfin, les Barbares, qui habitoient les bords du Danube, s'étant établis, ils ne furent plus si redoutables, et servirent même de barrière contre d'autres Barbares.

Ainsi, pendant que l'empire était affaissé sous un mauvais gouvernement, des causes particulières le soutenoient. C'est ainsi que nous voyons aujourd'hui quelques nations de l'Europe[1] se maintenir, malgré leur foiblesse, par les trésors des Indes; les États temporels du pape, par le respect que l'on a pour le souverain; et les corsaires de Barbarie, par l'empêchement qu'ils mettent au commerce des petites nations, ce qui les rend utiles aux grandes[2].

L'empire des Turcs est à présent, à peu près, dans le même degré de faiblesse où étoit autrefois celui des Grecs[3]; mais il subsistera longtemps; car, si quelque prince que ce fût mettoit cet empire en péril, en poursuivant ses conquêtes, les trois puissances commerçantes de l'Europe[4] connoissent trop leurs affaires pour n'en pas prendre la défense sur-le-champ[5].

C'est leur félicité que Dieu ait permis qu'il y ait dans le monde des nations propres à posséder inutilement un grand empire[6].

1. A. C'est ainsi que nous voyons aujourd'hui l'Espagne et le Portugal se maintenir, etc.

2. Ils troublent la navigation des Italiens dans la Méditerranée. (M.)

3. *Lettres Persanes*, XIX.

4. L'Angleterre, la France et la Hollande. *Esprit des lois*, XXI, 21.

5. Ainsi les projets contre le Turc, comme celui qui fut fait sous le pontificat de Léon X, par lequel l'empereur devoit se rendre, par la Bosnie, à Constantinople, le roi de France par l'Albanie et la Grèce, d'autres princes s'embarquer dans leurs ports : ces projets, dis-je, n'étoient pas sérieux, ou étoient faits par des gens qui ne voyoient pas l'intérêt de l'Europe. (M.)

6. A. C'est leur félicité qu'il y ait dans le monde des Turcs et des Espagnols, les hommes du monde les plus propres à posséder inutilement

Dans le temps de Basile Porphyrogénète, la puissance des Arabes fut détruite en Perse; Mahomet, fils de Sambraël, qui y régnoit, appela du nord trois mille Turcs en qualité d'auxiliaires [1]. Sur quelque mécontentement, il envoya une armée contre eux; mais ils la mirent en fuite. Mahomet, indigné contre ses soldats, ordonna qu'ils passeroient devant lui vêtus en robes de femme; mais ils se joignirent aux Turcs, qui d'abord allèrent ôter la garnison qui gardoit le pont de l'Araxe, et ouvrirent le passage à une multitude innombrable de leurs compatriotes.

Après avoir conquis la Perse, ils se répandirent d'Orient en Occident sur les terres de l'empire; et Romain Diogène ayant voulu les arrêter, ils le prirent prisonnier, et soumirent presque tout ce que les Grecs avoient en Asie jusqu'au Bosphore.

Quelque temps après, sous le règne d'Alexis Comnène, les Latins attaquèrent l'Occident. Il y avoit longtemps qu'un malheureux schisme avoit mis une haine implacable entre les nations des deux rites; et elle auroit éclaté plus tôt; si les Italiens n'avoient plus pensé à réprimer les empereurs d'Allemagne qu'ils craignoient, que les empereurs grecs qu'ils ne faisoient que haïr.

On étoit dans ces circonstances, lorsque tout à coup il se répandit en Europe une opinion religieuse, que les lieux où Jésus-Christ étoit né, ceux où il avoit souffert, étant profanés par les infidèles, le moyen d'effacer ses péchés étoit de prendre les armes pour les en chasser. L'Europe étoit pleine de gens qui aimoient la guerre, qui

un grand empire. Ce texte est déjà modifié dans la seconde édition de 1734.

1. Histoire écrite par Nicéphore-Bryène César, *Vies de Constantin Ducas et de Romain Diogène.* (M.)

avoient beaucoup de crimes à expier, et qu'on leur proposoit d'expier en suivant leur passion dominante; tout le monde prit donc la croix et les armes.

Les croisés, étant arrivés en Orient, assiégèrent Nicée, et la prirent; ils la rendirent aux Grecs; et, dans la consternation des infidèles, Alexis et Jean Comnène rechassèrent les Turcs jusqu'à l'Euphrate.

Mais, quel que fût l'avantage que les Grecs pussent tirer des expéditions des croisés, il n'y avoit pas d'empereur qui ne frémît du péril de voir passer au milieu de ses États, et se succéder des héros si fiers et de si grandes armées.

Ils cherchèrent donc à dégoûter l'Europe de ces entreprises; et les croisés trouvèrent partout des trahisons, de la perfidie et tout ce qu'on peut attendre d'un ennemi timide.

Il faut avouer que les Français, qui avoient commencé ces expéditions, n'avoient rien fait pour se faire souffrir. Au travers des invectives d'Andronic Comnène contre nous[1], on voit dans le fond que, chez une nation étrangère, nous ne nous contraignions point, et que nous avions pour lors les défauts qu'on nous reproche aujourd'hui.

Un comte français alla se mettre sur le trône de l'empereur : le comte Baudouin le tira par le bras, et lui dit : « Vous devez savoir que quand on est dans un pays, il en « faut suivre les usages. Vraiment, voilà un beau paysan, « répondit-il, de s'asseoir ici, tandis que tant de capitaines « sont debout! »

Les Allemands, qui passèrent ensuite, et qui étoient les meilleures gens du monde, firent une rude pénitence

1. *Histoire d'Alexis,* son père, liv. X et XI. (M.)

de nos étourderies, et trouvèrent partout des esprits que nous avions révoltés[1].

Enfin, la haine fut portée au dernier comble; et, quelques mauvais traitements faits à des marchands vénitiens, l'ambition, l'avarice, un faux zèle, déterminèrent les Français et les Vénitiens à se croiser contre les Grecs.

Ils les trouvèrent aussi peu aguerris que, dans ces derniers temps, les Tartares trouvèrent les Chinois. Les François se moquoient de leurs habillements efféminés; ils se promenoient dans les rues de Constantinople, revêtus de leurs robes peintes; ils portoient à la main une écritoire et du papier, par dérision pour cette nation, qui avoit renoncé à la profession des armes[2]; et, après la guerre, ils refusèrent de recevoir dans leurs troupes quelque Grec que ce fût.

Ils prirent toute la partie d'Occident, et y élurent empereur le comte de Flandres, dont les États éloignés ne pouvoient donner aucune jalousie aux Italiens. Les Grecs se maintinrent dans l'Orient, séparés des Turcs par les montagnes, et des Latins par la mer.

Les Latins, qui n'avoient pas trouvé d'obstacles dans leurs conquêtes, en ayant trouvé une infinité dans leur établissement, les Grecs repassèrent d'Asie en Europe, reprirent Constantinople et presque tout l'Occident.

Mais ce nouvel empire ne fut que le fantôme du premier, et n'en eut ni les ressources ni la puissance.

Il ne posséda guère, en Asie, que les provinces qui sont en deçà du Méandre et du Sangare : la plupart de celles d'Europe furent divisées en de petites souverainetés.

1. Nicétas, *Histoire de Manuel Comnène,* liv. I. (M.)
2. Nicétas, *Hist., après la prise de Constantinople,* ch. III. (M.)

De plus, pendant soixante ans que Constantinople resta entre les mains des Latins, les vaincus étant dispersés, et les conquérants occupés à la guerre, le commerce passa entièrement aux villes d'Italie; et Constantinople fut privée de ses richesses.

Le commerce même de l'intérieur se fit par les Latins. Les Grecs, nouvellement rétablis, et qui craignoient tout, voulurent se concilier les Génois, en leur accordant la liberté de trafiquer sans payer de droits[1]; et les Vénitiens, qui n'acceptèrent point de paix, mais quelques trèves, et qu'on ne voulut pas irriter, n'en payèrent pas non plus.

Quoique avant la prise de Constantinople, Manuel Comnène eût laissé tomber la marine; cependant, comme le commerce subsistoit encore, on pouvoit facilement la retablir; mais quand, dans le nouvel empire, on l'eut abandonné, le mal fut sans remède, parce que l'impuissance augmenta toujours.

Cet État, qui dominoit sur plusieurs îles, qui étoit partagé par la mer, et qui en étoit environné en tant d'endroits, n'avoit plus de vaisseaux pour y naviguer. Les provinces n'eurent plus de communication entre elles : on obligea les peuples de se réfugier plus avant dans les terres pour éviter les pirates; et, quand ils l'eurent fait, on leur ordonna de se retirer dans les forteresses, pour se sauver des Turcs[2].

Les Turcs faisoient, pour lors, aux Grecs une guerre singulière : ils alloient proprement à la chasse des hommes; ils traversoient quelquefois deux cents lieues de

1. Cantacuzène, liv. IV. (M.)
2. Pachymère, liv. VII. (M.)

pays pour faire leurs ravages. Comme ils étoient divisés sous plusieurs sultans, on ne pouvoit pas, par des présents, faire la paix avec tous; et il étoit inutile de la faire avec quelques-uns[1]. Ils s'étoient faits mahométans, et le zèle pour leur religion les engageoit merveilleusement à ravager les terres des chrétiens. D'ailleurs, comme c'étoit les peuples les plus laids de la terre[2], leurs femmes étoient affreuses comme eux; et, dès qu'ils eurent vu des Grecques, ils n'en purent plus souffrir d'autres[3]. Cela les porta à des enlèvements continuels. Enfin, ils avoient été de tout temps adonnés aux brigandages; et c'étoient ces mêmes Huns qui avoient autrefois causé tant de maux à l'empire romain[4].

Les Turcs inondant tout ce qui restoit à l'empire grec en Asie, les habitants qui purent leur échapper fuirent devant eux jusqu'au Bosphore; et ceux qui trouvèrent des vaisseaux se réfugièrent dans la partie de l'empire qui étoit en Europe; ce qui augmenta considérablement le nombre de ses habitants; mais il diminua bientôt. Il y eut des guerres civiles si furieuses, que les deux factions

1. Cantacuzène, liv. III, ch. XCXVI; et Pachymère, liv. XI, ch. IX. (M.)

2. Cela donna lieu à cette tradition du nord, rapportée par le Goth Jornandès, que Philimer, roi des Goths, entrant dans les terres gétiques, y ayant trouvé des femmes sorcières, il les chassa loin de son armée; qu'elles errèrent dans les déserts, où des démons incubes s'accouplèrent avec elles, d'où vint la nation des Huns. *Genus ferocissimum, quod fuit primum inter paludes, minutum, tetrum atque exile, nec alia voce notum, nisi quæ humani sermonis imaginem assignabat.* (M.)

3. Michel Ducas, *Histoire de Jean Manuel, Jean et Constantin*, ch. IX. Constantin Porphyrogénète, au commencement de son *Extrait des ambassades*, avertit que, quand les Barbares viennent à Constantinople, les Romains doivent bien se garder de leur montrer la grandeur de leurs richesses, ni la beauté de leurs femmes. (M.)

4. Voyez ci-dessus la note 2. (M.)

appelèrent divers sultans turcs, sous cette condition[1], aussi extravagante que barbare, que tous les habitants qu'ils prendroient dans les pays du parti contraire, seroient menés en esclavage; et chacun, dans la vue de ruiner ses ennemis, concourut à détruire la nation.

Bajazet ayant soumis tous les autres sultans, les Turcs auroient fait pour lors ce qu'ils firent depuis sous Mahomet II, s'ils n'avoient pas été eux-mêmes sur le point d'être exterminés par les Tartares.

Je n'ai pas le courage de parler des misères qui suivirent : je dirai seulement que, sous les derniers empereurs, l'empire, réduit aux faubourgs de Constantinople, finit comme le Rhin, qui n'est plus qu'un ruisseau lorsqu'il se perd dans l'Océan.

1. Voyez l'*Histoire des empereurs Jean Paléologue et Jean Cantacuzène*, écrite par Cantacuzène. (M.)

DIALOGUE

DE SYLLA ET D'EUCRATE

1745

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

Le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate* parut pour la première fois dans le *Mercure de France*, numéro de février 1745; Montesquieu le joignit à l'édition des *Considérations*, qu'il publia en 1748; depuis lors on ne les a plus séparés.

Nos maîtres littéraires ont toujours proposé à notre admiration ce dialogue célèbre; ils y ont vu un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Personne ne s'est exprimé sur ce point avec plus de chaleur que M. Villemain, dans son *Éloge* de Montesquieu.

« Rien, dit-il, n'est plus étonnant et plus rare que ces créations du génie, qui semblent transposées d'un siècle à l'autre. Montesquieu en a donné plus d'un exemple qui décèle un rapport singulier entre son âme et ces grandes âmes de l'antiquité. Plutarque est le peintre des héros; Tacite dévoile le cœur des tyrans; mais dans Plutarque ou dans Tacite, est-il une peinture égale à cette révélation du cœur de Sylla, se découvrant lui-même avec une orgueilleuse naïveté? Comme œuvre historique, ce morceau est un incomparable modèle de l'art de pénétrer un caractère et d'y saisir, à travers la diversité des actions, le principe unique et dominant qui faisait agir. C'est un supplément à la *Grandeur et à la Décadence des Romains*.

« Il s'est trouvé des hommes qui ont exercé tant de puissance sur les autres hommes, que leur caractère habilement tracé complète le tableau de leur siècle.

« C'était d'abord un heureux trait de vérité de bien saisir et de marquer l'époque où la vie d'un homme pût occuper une si grande place dans l'histoire des Romains. Cette époque est décisive. Montesquieu n'a présenté que Sylla sur la scène; mais Sylla rappelle Marius, et il prédit César. Rome est désormais moins forte que les grands hommes qu'elle produit : la liberté est perdue, et l'on découvre dans l'avenir toutes les tyrannies

qui naîtront d'un esclavage passager, mais une fois souffert. Que dire de cette éloquence extraordinaire, inusitée, qui tient à l'alliance de l'imagination et de la politique, et prodigue à la fois les pensées profondes et les saillies d'enthousiasme ; éloquence qui n'est pas celle de Pascal, ni celle de Bossuet, sublime cependant, et tout animée de ces passions républicaines, qui sont les plus éloquentes de toutes, parce qu'elles mêlent à la grandeur des sentiments la chaleur d'une faction ?

« Ces passions se confondent dans Sylla avec la fureur de la domination ; et de cet assemblage bizarre se forme ce sanguinaire et insolent mépris du genre humain qui respire dans le dialogue d'Eucrate et de Sylla. Jamais le dédain n'a été rendu plus éloquent ; il s'agit en effet d'un homme qui a dédaigné, et, pour ainsi dire, rejeté la servitude des Romains. Cette pensée, qui semble la plus haute que l'imagination puisse concevoir, est la première que Montesquieu fasse sortir de la bouche de Sylla, tant il est certain de surpasser encore l'étonnement qu'elle inspire. « Eucrate, dit « Sylla, si je ne suis plus en spectacle à l'univers, c'est la faute des choses « humaines qui ont des bornes et non pas la mienne. J'aime à remporter « des victoires, à fonder ou à détruire des États. à punir un usurpateur ; « mais pour ces minces détails de gouvernement, où les génies médiocres « ont tant d'avantage, cette lente exécution des lois, cette discipline d'une « milice tranquille, mon âme ne saurait s'en occuper. » L'âme de Sylla est déjà tout entière dans ces paroles ; et cette âme était plus atroce que grande. Peut-être Montesquieu a-t-il caché l'horreur du nom de Sylla sous le faste imposant de sa grandeur ; peut-être a-t-il trop secondé cette fatale et stupide illusion des hommes, qui leur fait admirer l'audace qui les écrase. Sylla paraît plus étonnant par les pensées que lui prête Montesquieu que par ses actions mêmes. Cette éloquence renouvelle, pour ainsi dire, dans les âmes la terreur qu'éprouvèrent les Romains devant leur impitoyable dictateur. Comment jadis Sylla, chargé de tant de haines, osa-t-il abandonner l'asile de la tyrannie, et, simple citoyen, descendre sur la place publique qu'il avait inondée de sang ? Il vous répondra par un mot : « J'ai étonné les hommes. » Mais à côté de ce mot si simple et si profond, quelle menaçante peinture de ses victoires, de ses proscriptions ! quelle éloquence ! quelle vérité terrible ! Le problème est expliqué. On conçoit la puissance et l'impunité de Sylla. »

Un éditeur de Montesquieu aurait mauvaise grâce à critiquer de pareils éloges. Cependant la vérité a ses droits ; et malgré toute mon admiration pour l'auteur des *Considérations* et de l'*Esprit des lois,* malgré tout mon respect pour M. Villemain, il m'est difficile de regarder le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate* autrement que comme un paradoxe soutenu avec tout l'éclat du génie. Sylla n'était pas ce héros dédaigneux et sceptique :

il ne portait pas tant de délicatesse dans l'ambition. Qu'il méprisât les hommes, je n'en doute point : c'est l'usage de ses pareils; qu'il se proposât de les étonner, ou, chose plus étrange, qu'il voulût mener violemment les Romains à la liberté, ce sont là de ces assertions, faites pour éblouir, mais non pour convaincre. Le Sylla de l'histoire est l'homme d'un parti. Il a en haine et en mépris la faction de Marius qui l'a proscrit; rien ne lui semble plus naturel que d'écraser ses ennemis quand il est le plus fort, et d'égorger ceux qui ne l'auraient pas épargné. Qu'il se délivre des tribuns dont il méprise le bavardage, c'est chose toute simple; il n'est pas besoin de remonter jusqu'à l'antiquité pour trouver des généraux qui ont l'horreur des avocats, et qui ne connaissent d'autre gouvernement que celui de la force et du silence. Sylla n'est pas une exception héroïque; il n'y a rien dans sa conduite qui dépasse la portée d'un général, plus habitué à commander à des soldats qu'à gouverner des hommes libres. Mais son abdication? Elle était plus apparente que réelle; Montesquieu l'a senti. Quant au reproche que César adressait à son modèle : *Syllam nescisse literas qui dictaturam deposuerit;* le nouveau dictateur en parlait à son aise. Les guerres civiles avaient achevé l'œuvre que Sylla avait trop bien commencée. Mais quand Sylla dressa ses tables de proscription, Rome, malgré ses misères, n'était pas mûre pour l'empire; il fallait encore égorger une génération avant que cette idée pût germer dans la tête d'un ambitieux. Un homme tel que Sylla, qui se faisait peu d'illusions, ne pouvait vouloir que des choses possibles, et il n'y en avait pas d'autre que le triomphe de son parti.

Le tort de Montesquieu, je le dis en hésitant, c'est de poétiser un soldat brutal, et de lui attribuer des raffinements d'idées et de sentiments qui en font un personnage de théâtre. Comme le dit finement M. Villemain : « Sylla paraît plus étonnant par les pensées qu'on lui prête que par ses actions mêmes. » Quel besoin y avait-il de donner au crime je ne sais quelle grandeur qui l'élève au-dessus de la morale commune? Quelle nécessité d'entourer d'une auréole le meurtre, les confiscations, la tyrannie? Je sais qu'Eucrate fait des réserves; les paroles de la fin sont la condamnation de Sylla, mais, je l'avoue, je n'aime pas voir un homme de talent jouer avec des paradoxes aussi dangereux. Ce

ne sont point là des paroles innocentes. En toute république il y a un parti d'intrigants et de lâches qui aime la force et qui applaudit à ceux qui la justifient. En temps de révolution, il ne manque pas d'ambitieux disposés à sauver leur pays et à rétablir l'ordre à la façon de Sylla. Si Montesquieu avait traversé nos épreuves, il n'aurait pas écrit son *Dialogue*. La défense des honnêtes gens, la garantie de la liberté, c'est la justice de l'histoire; n'affaiblissons pas ses arrêts en prêtant je ne sais quelle noblesse d'intention à ceux qui, dans le seul intérêt de leur vengeance ou de leur convoitise, ont brutalement versé le sang de leurs concitoyens, et foulé aux pieds les lois qu'ils devaient défendre. Marquons-les au front d'une honte éternelle; cette honte, c'est leur châtiment, c'est notre protection.

Décembre 1875.

DIALOGUE

DE SYLLA ET D'EUCRATE[1].

1745.

Quelques jours après que Sylla se fut démis de la dictature, j'appris que la réputation que j'avois parmi les philosophes lui faisoit souhaiter de me voir. Il étoit à sa maison de Tibur, où il jouissoit des premiers moments tranquilles de sa vie. Je ne sentis point devant lui le désordre où nous jette ordinairement la présence des grands hommes. Et, dès que nous fûmes seuls : Sylla, lui dis-je, vous vous êtes donc mis vous-même dans cet état de médiocrité qui afflige presque tous les humains? Vous avez renoncé à cet empire que votre gloire et vos vertus vous donnoient sur tous les hommes? La fortune semble être gênée de ne plus vous élever aux honneurs.

Eucrate, me dit-il, si je ne suis plus en spectacle à l'univers, c'est la faute des choses humaines qui ont des bornes, et non pas la mienne. J'ai cru avoir rempli ma destinée, dès que je n'ai plus eu à faire de grandes

1. Voyez le jugement de Montesquieu sur Sylla, *Considérations*, chap. XI et XIII.

choses. Je n'étois point fait pour gouverner tranquillement un peuple esclave. J'aime à remporter des victoires, à fonder ou détruire des États, à faire des ligues, à punir un usurpateur; mais, pour ces minces détails de gouvernement où les génies médiocres ont tant d'avantages, cette lente exécution des lois, cette discipline d'une milice tranquille, mon âme ne sauroit s'en occuper.

Il est singulier, lui dis-je, que vous ayez porté tant de délicatesse dans l'ambition. Nous avons bien vu des grands hommes[1] peu touchés du vain éclat et de la pompe qui entourent ceux qui gouvernent; mais il y en a bien peu qui n'aient été sensibles au plaisir de gouverner et de faire rendre, à leur fantaisie, le respect qui n'est dû qu'aux lois.

Et moi, me dit-il, Eucrate, je n'ai jamais été si peu content que lorsque je me suis vu maître absolu dans Rome; que j'ai regardé autour de moi, et que je n'ai trouvé ni rivaux ni ennemis.

J'ai cru qu'on diroit quelque jour que je n'avois châtié que des esclaves. Veux-tu, me suis-je dit, que dans ta patrie il n'y ait plus d'hommes qui puissent être touchés de ta gloire? Et, puisque tu établis la tyrannie, ne vois-tu pas bien qu'il n'y aura point après toi de prince si lâche, que la flatterie ne t'égale et ne pare de ton nom, de tes titres et de tes vertus même?

Seigneur, vous changez toutes mes idées, de la façon dont je vous voir agir. Je croyois que vous aviez de l'am-

1. « De grands hommes. » (Édit. 1748.)

bition, mais aucun amour pour la gloire : je voyois bien que votre âme étoit haute; mais je ne soupçonnois pas qu'elle fût grande : tout, dans votre vie, sembloit me montrer un homme dévoré du désir de commander, et qui, plein des plus funestes passions, se chargeoit, avec plaisir, de la honte, des remords et de la bassesse même attachés à la tyrannie. Car enfin, vous avez tout sacrifié à votre puissance; vous vous êtes rendu redoutable à tous les Romains; vous avez exercé, sans pitié, les fonctions de la plus terrible magistrature qui fût jamais. Le sénat ne vit qu'en tremblant un défenseur si impitoyable. Quelqu'un vous dit : Sylla, jusqu'à quand répandras-tu le sang romain? Veux-tu ne commander qu'à des murailles? Pour lors, vous publiâtes ces tables qui décidèrent de la vie et de la mort de chaque citoyen [1].

Et c'est tout le sang que j'ai versé qui m'a mis en état de faire la plus grande de toutes mes actions. Si j'avois gouverné les Romains avec douceur, quelle merveille, que l'ennui, que le dégoût, qu'un caprice m'eussent fait quitter le gouvernement! Mais je me suis démis de la dictature dans le temps qu'il n'y avoit pas un seul homme dans l'univers qui ne crût que la dictature étoit mon seul asile. J'ai paru devant les Romains, citoyen au milieu de mes concitoyens; et j'ai osé leur dire : Je suis prêt à rendre compte de tout le sang que j'ai versé pour la république; je répondrai à tous ceux qui viendront me demander leur père, leur fils ou leur frère. Tous les Romains se sont tus devant moi.

1. *Esprit des lois*, VI, 15; XII, 16.

Cette belle action, dont vous me parlez, me paroît bien imprudente. Il est vrai que vous avez eu pour vous le nouvel étonnement dans lequel vous avez mis les Romains. Mais comment osâtes-vous leur parler de vous justifier et de prendre pour juges des gens qui vous devoient tant de vengeances?

Quand toutes vos actions n'auroient été que sévères pendant que vous étiez le maître, elles devenoient des crimes affreux dès que vous ne l'étiez plus.

Vous appelez des crimes, me dit-il, ce qui a fait le salut de la république? Vouliez-vous que je visse tranquillement des sénateurs trahir le sénat, pour ce peuple, qui, s'imaginant que la liberté doit être aussi extrême que le peut être l'esclavage, cherchoit à abolir la magistrature même?

Le peuple, gêné par les lois et par la gravité du sénat, a toujours travaillé à renverser l'un et l'autre. Mais celui qui est assez ambitieux pour le servir contre le sénat et les lois, le fut toujours assez pour devenir son maître. C'est ainsi que nous avons vu finir tant de républiques dans la Grèce et dans l'Italie.

Pour prévenir un pareil malheur, le sénat a toujours été obligé d'occuper à la guerre ce peuple indocile. Il a été forcé, malgré lui, à ravager la terre et à soumettre tant de nations dont l'obéissance nous pèse. A présent que l'univers n'a plus d'ennemis à nous donner, quel seroit le destin de la république? Et, sans moi, le sénat auroit-il pu empêcher que le peuple, dans sa fureur aveugle pour la liberté, ne se livrât lui-même à Marius, ou au premier tyran qui lui auroit fait espérer l'indépendance?

Les dieux, qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté presque autant de malheurs qu'à la servitude. Mais, quel que doive être le prix de cette noble liberté, il faut bien le payer aux dieux.

La mer engloutit les vaisseaux, elle submerge des pays entiers; et elle est pourtant utile aux humains.

La postérité jugera ce que Rome n'a pas encore osé examiner : elle trouvera peut-être que je n'ai pas versé assez de sang, et que tous les partisans de Marius n'ont pas été proscrits [1].

Il faut que je l'avoue [2]; Sylla, vous m'étonnez. Quoi! c'est pour le bien de votre patrie que vous avez versé tant de sang? Et vous avez eu de l'attachement pour elle?

Eucrate, me dit-il, je n'eus jamais cet amour dominant pour la patrie dont nous trouvons tant d'exemples dans les premiers temps de la république; et j'aime autant Coriolan, qui porte la flamme et le fer jusqu'aux murailles de sa ville ingrate, qui fait repentir chaque citoyen de l'affront que lui a fait chaque citoyen, que celui qui chassa les Gaulois du Capitole. Je ne me suis jamais piqué d'être l'esclave ni l'idolâtre de la société de mes pareils; et cet amour tant vanté est une passion trop populaire pour être compatible avec la hauteur de mon âme. Je me suis uniquement conduit par mes réflexions, et surtout par le mépris que j'ai eu pour les hommes. On peut juger, par la manière dont j'ai traité le seul grand peuple de

1. « Proscripts. » (Édit. 1748.)
2. Il faut que je vous l'avoue. (Édit. 1748.)

l'univers, de l'excès de ce mépris pour tous les autres.

J'ai cru qu'étant sur la terre, il falloit que j'y fusse libre. Si j'étois né chez les Barbares, j'aurois moins cherché à usurper le trône pour commander que pour ne pas obéir. Né dans une république, j'ai obtenu la gloire des conquérants, en ne cherchant que celle des hommes libres.

Lorsqu'avec mes soldats je suis entré dans Rome, je ne respirois ni la fureur ni la vengeance. J'ai jugé sans haine, mais aussi sans pitié, les Romains étonnés. Vous étiez libres, ai-je dit; et vous vouliez vivre esclaves? Non. Mais mourez, et vous aurez l'avantage de mourir citoyens d'une ville libre.

J'ai cru qu'ôter la liberté à une ville dont j'étois citoyen, étoit le plus grand des crimes. J'ai puni ce crime-là; et je ne me suis point embarrassé si je serois le bon ou le mauvais génie de la république. Cependant le gouvernement de nos pères a été rétabli; le peuple a expié tous les affronts qu'il avait faits aux nobles : la crainte a suspendu les jalousies; et Rome n'a jamais été si tranquille.

Vous voilà instruit de ce qui m'a déterminé à toutes les sanglantes tragédies que vous avez vues. Si j'avois vécu dans ces jours heureux de la république, où les citoyens, tranquilles dans leurs maisons, y rendoient aux dieux une âme libre, vous m'auriez vu passer ma vie dans cette retraite, que je n'ai obtenue que par tant de sang et de sueur.

Seigneur, lui dis-je, il est heureux que le ciel ait épargné au genre humain le nombre des hommes tels que vous. Nés pour la médiocrité, nous sommes accablés par

les esprits sublimes. Pour qu'un homme soit au-dessus de l'humanité, il en coûte trop cher à tous les autres.

Vous avez regardé l'ambition des héros comme une passion commune ; et vous n'avez fait cas que de l'ambition qui raisonne. Le désir insatiable de dominer, que vous avez trouvé dans le cœur de quelques citoyens, vous a fait prendre la résolution d'être un homme extraordinaire : l'amour de votre liberté vous a fait prendre celle d'être terrible et cruel. Qui diroit qu'un héroïsme de principe eût été plus funeste qu'un héroïsme d'impétuosité ? Mais si, pour vous empêcher d'être esclave, il vous a fallu usurper la dictature, comment avez-vous osé la rendre ? Le peuple romain, dites-vous, vous a vu désarmé, et n'a point attenté sur votre vie. C'est un danger auquel vous avez échappé ; un plus grand danger peut vous attendre. Il peut vous arriver de voir quelque jour un grand criminel jouir de votre modération, et vous confondre dans la foule d'un peuple soumis.

J'ai un nom, me dit-il ; et il me suffit pour ma sûreté et celle du peuple romain. Ce nom arrête toutes les entreprises ; et il n'y a point d'ambition qui n'en soit épouvantée. Sylla respire, et son génie est plus puissant que celui de tous les Romains. Sylla a autour de lui Chéronée, Orchomène et Signion ; Sylla a donné à chaque famille de Rome un exemple domestique et terrible : chaque Romain m'aura toujours devant les yeux ; et, dans ses songes même, je lui apparoîtrai couvert de sang ; il croira voir les funestes tables, et lire son nom à la tête des proscrits. On murmure en secret contre mes lois ; mais elles ne seront pas effacées par des flots même de sang romain. Ne suis-je pas au milieu de Rome ? Vous trouverez encore

chez moi le javelot que j'avois à Orchomène, et le bouclier que je portai sur les murailles d'Athènes. Parce que je n'ai point de licteurs, en suis-je moins Sylla? J'ai pour moi le sénat, avec la justice et les lois; le sénat a pour lui mon génie, ma fortune et ma gloire.

J'avoue, lui dis-je, que, quand on a une fois fait trembler quelqu'un, on conserve presque toujours quelque chose de l'avantage qu'on a pris.

Sans doute, me dit-il. J'ai étonné les hommes, et c'est beaucoup. Repassez dans votre mémoire l'histoire de ma vie : vous verrez que j'ai tout tiré de ce principe, et qu'il a été l'âme de toutes mes actions. Ressouvenez-vous de mes démêlés avec Marius; je fus indigné de voir un homme sans nom, fier de la bassesse de sa naissance, entreprendre de ramener les premières familles de Rome dans la foule du peuple; et, dans cette situation, je portois tout le poids d'une grande âme. J'étois jeune, et je me résolus de me mettre en état de demander compte à Marius de ses mépris. Pour cela, je l'attaquai avec ses propres armes, c'est-à-dire par des victoires contre les ennemis de la république.

Lorsque, par le caprice du sort, je fus obligé de sortir de Rome, je me conduisis de même ; j'allai faire la guerre à Mithridate ; et je crus détruire Marius, à force de vaincre l'ennemi de Marius. Pendant que je laissai ce Romain jouir de son pouvoir sur la populace, je multipliois ses mortifications ; et je le forçois tous les jours d'aller au Capitole rendre grâces aux dieux des succès dont je le désespérois [1].

1. Dans ce passage, on dirait que Montesquieu s'est inspiré de la

Je lui faisois une guerre de réputation, plus cruelle cent fois que celle que mes légions faisoient au roi barbare. Il ne sortoit pas un seul mot de ma bouche qui ne marquât mon audace; et mes moindres actions, toujours superbes, étoient pour Marius de funestes présages. Enfin Mithridate demanda la paix; les conditions étoient raisonnables; et, si Rome avoit été tranquille, ou si ma fortune n'avoit pas été chancelante, je les aurois acceptées. Mais le mauvais état de mes affaires m'obligea de les rendre plus dures; j'exigeai qu'il détruisît sa flotte et qu'il rendît aux rois ses voisins tous les États dont il les avoit dépouillés. Je te laisse, lui dis-je, le royaume de tes pères, à toi qui devrois me remercier de ce que je te laisse la main avec laquelle tu as signé l'ordre de faire mourir en un jour cent mille Romains. Mithridate resta immobile; et Marius, au milieu de Rome, en trembla.

Cette même audace, qui m'a si bien servi contre Mithridate, contre Marius, contre son fils, contre Thélésinus, contre le peuple, qui a soutenu toute ma dictature, a aussi défendu ma vie le jour que je l'ai quittée; et ce jour assure ma liberté pour jamais.

Seigneur, lui dis-je, Marius raisonnoit comme vous, lorsque, couvert du sang de ses ennemis et de celui des Romains, il montrait cette audace que vous avez punie. Vous avez bien pour vous quelques victoires de plus, et de plus grands excès. Mais, en prenant la dictature, vous avez donné l'exemple du crime que vous avez puni. Voilà l'exemple qui sera suivi, et non pas celui d'une modération qu'on ne fera qu'admirer.

maxime [xcv] de La Rochefoucauld : « La marque d'un mérite extraordinaire est de voir que ceux qui l'envient le plus sont contraints de le louer. »

Quand les dieux ont souffert que Sylla se soit impunément fait dictateur dans Rome, ils y ont proscrit la liberté pour jamais. Il faudroit qu'ils fissent trop de miracles, pour arracher à présent du cœur de tous les capitaines romains l'ambition de régner. Vous leur avez appris qu'il y avoit une voie bien plus sûre pour aller à la tyrannie, et la garder sans péril. Vous avez divulgué ce fatal secret, et ôté ce qui fait seul les bons citoyens d'une république trop riche et trop grande, le désespoir de pouvoir l'opprimer.

Il changea de visage, et se tut un moment. Je ne crains, me dit-il avec émotion, qu'un homme dans lequel je crois voir plusieurs Marius[1]. Le hasard, ou bien un destin plus fort, me l'a fait épargner. Je le regarde sans cesse; j'étudie son âme : il y cache des desseins profonds. Mais s'il ose jamais former celui de commander à des hommes que j'ai faits mes égaux, je jure par les dieux que je punirai son insolence.

1. Le jeune César. Suétone, *César*, c. I.

LYSIMAQUE

1751

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

Lysimaque parut dans le *Mercure de France,* au mois de décembre 1754 [1]. En tête de l'article, les éditeurs du journal mirent la note suivante :

L'auteur de l'*Esprit des lois* nous a permis d'imprimer le morceau suivant qu'il a fait pour l'académie de Nancy ; cette fiction est si intéressante et si noble qu'il n'est pas possible de la lire sans aimer et sans admirer le grand prince qui en est l'objet.

Ce *grand prince,* est-il besoin de le dire, était l'ancien roi de Pologne, Stanislas Leczinski, surnommé *le Bienfaisant.*

Montesquieu connaissait le roi Stanislas. Au mois de juin 1747, il avait fait un voyage en Lorraine avec madame de Mirepoix. « J'ai été comblé de bontés et d'honneur à la cour de Lorraine, écrit-il en juillet 1747 ; j'ai passé des moments délicieux avec le roi Stanislas. » A Lunéville, on aimait les lettres ; c'était une bonne fortune que de posséder un homme aussi savant et aussi aimable que l'était Montesquieu. « J'en appelle à tous ceux qui l'ont vu à notre cour, disait, en 1755, le chevalier de Solignac. Ils nous diront que sa physionomie avait toute la naïveté de son âme. Véritablement il étonnait par l'excès de sa franchise, et l'on avait peine à décider si, malgré la vivacité de son esprit, il n'ignoroit pas plutôt les artifices qu'il ne dédaignoit de s'en servir : doit-on être surpris après cela si sa candeur attiroit la confiance? [2]. »

1. Il fut d'abord imprimé dans l'*Histoire de la Société des sciences et belles-lettres de Nancy,* publiée par M. de Solignac.
2. *Éloge historique de M. le président de Montesquieu.* Nancy, 1755, p. 32.

On voit que Montesquieu se faisait tout à tous. Au besoin même, pour être agréable au roi Stanislas, il devint poëte et galant, et fit le portrait de Mme de Mirepoix :

La beauté que je chante ignore ses appas.
Mortels qui la voyez, dites-lui qu'elle est belle,
Naïve, simple, naturelle,
Et timide sans embarras, etc.

« Le portrait de Mme de Mirepoix, écrivait-il quelques années plus tard à son ami Venuti, a fait à Paris et à Versailles une très-grande fortune;... vous savez que tout ceci est une badinerie qui fut faite à Lunéville, pour amuser une minute le roi de Pologne. »

Stanislas voulut avoir à Nancy une Société royale des sciences et belles-lettres. Tout petit prince a l'ambition d'avoir une académie, et de toutes les ambitions c'est assurément la plus innocente. Montesquieu témoigna le désir d'être reçu des premiers dans cette Société; et par une ingénieuse flatterie c'est à Stanislas lui-même qu'il s'adressa pour solliciter son entrée à l'Académie :

« Sire, il faudra que Votre Majesté ait la bonté de répondre elle-même à son académie du mérite que je puis avoir. Sur son témoignage, il n'y aura personne qui ne m'en croie beaucoup. Votre Majesté voit que je ne perds aucune des occasions qui peuvent un peu m'approcher d'elle, et quand je pense aux grandes qualités de Votre Majesté, mon admiration demande toujours de moi ce que le respect veut me défendre. »

A cette aimable lettre le roi de Pologne fit une réponse aussi gracieuse que spirituelle :

« Monsieur, je ne puis que bien augurer de ma société littéraire, du moment qu'elle vous inspire le désir d'y être reçu. Un nom aussi distingué que le vôtre dans la république des lettres, un mérite plus grand encore que votre nom, doivent la flatter sans doute, et ce qui la flatte me touche sensiblement. Je viens d'assister à une de ses séances particulières : votre lettre, que j'ai fait lire, a excité une joie qu'elle s'est chargée elle-même de vous exprimer. Elle seroit bien plus grande cette joie, si la Société pouvoit se promettre de vous posséder de temps en temps. Ce bonheur, dont elle connaîtrait le prix, en serait un pour moi, qui serais véritablement ravi de

vous revoir à ma cour. Mes sentiments pour vous sont toujours les mêmes, et jamais je ne cesserai d'être bien sincèrement, monsieur, votre bien affectionné

« STANISLAS, roi. »

Nommé par acclamation, Montesquieu voulut acquitter une dette de reconnaissance; il écrivit *Lysimaque*, et le 4 avril 1751, il l'envoya de Paris à M. de Solignac, secrétaire de la Société littéraire de Nancy, en y joignant la lettre suivante :

« Monsieur, je crois ne pouvoir mieux faire mes remercîments à la Société littéraire, qu'en payant le tribut que je lui dois, avant même qu'elle me le demande, et en faisant mon devoir d'académicien au moment de ma nomination. Et comme je fais parler un monarque que ses grandes qualités élevèrent au trône de l'Asie, et à qui ces mêmes qualités firent éprouver de grands revers, je le peins comme le père de la patrie, l'amour et les délices de ses sujets; j'ai cru que cet ouvrage convenait mieux à votre Société qu'à toute autre. Je vous supplie d'ailleurs de vouloir bien lui marquer mon extrême reconnaissance, etc. »

La Société de Nancy ne se méprit point sur l'intention qu'avait eu Montesquieu en choisissant un héros éprouvé par de longues infortunes, et devenu dans ses vieux jours le souverain adoré d'un peuple qu'il rend heureux. « Nous nous rappellerons longtemps avec plaisir les applaudissements que reçut cet ouvrage. Nous crûmes apercevoir dans *Lysimaque* l'objet continuel de notre admiration et de nos hommages [1]. » En deux mots, Lysimaque c'était Stanislas.

Toutefois on se tromperait beaucoup si l'on cherchait dans *Lysimaque* des allusions à la vie agitée du roi de Pologne, véritable roman d'aventures, qu'on est tout étonné de rencontrer au XVIIIe siècle. C'est la grandeur morale d'un prince éprouvé par l'infortune qu'a voulu peindre Montesquieu; c'est par la force du caractère et par la bonté que *Lysimaque* fait penser à Stanislas.

M. Villemain a apprécié avec une grande finesse ces pages exquises :

« Ce talent singulier d'expliquer, de peindre et d'imiter l'antiquité ne

1. Solignac, *Éloge de Montesquieu*, p. 31.

paraîtrait pas tout entier, si l'on oubliait un de ces précieux fragments où l'homme supérieur révèle d'autant mieux sa force qu'il l'a concentrée sur un espace plus borné. Montesquieu ne serait pas le peintre de l'antiquité le plus énergique et le plus vrai, s'il n'avait point retracé cette philosophie stoïcienne, la plus haute conception de l'esprit humain, et, parmi les erreurs populaires du paganisme, la seule et véritable religion des grandes âmes. Quand on aura lu l'hymne sublime que Cléanthe le stoïcien adressait à la divinité adorée sous tant de noms divers, au créateur, *qui a tout fait dans le monde, excepté le mal qui sort du cœur du méchant;* quand on aura médité dans Platon la résignation du juste condamné; quand on saura par cœur les pensées d'Épictète et le règne de Marc-Aurèle, on devra s'étonner encore du langage retrouvé par Montesquieu dans l'épisode de Lysimaque. Ce spiritualisme altier, ce mépris de la terre, cet orgueil et cette joie de la douleur qui rendaient les âmes invincibles, qui les rendaient heureuses; toutes les grandeurs morales luttant contre la puissance, la cruauté d'Alexandre; Lysimaque, que les dieux préparent pour consoler la terre; quelle vérité historique, quelle éloquence sans modèle, quels acteurs, et quel intérêt! Quelques pages ont suffi pour tout dire et tout peindre. [1] »

Qu'on ne s'étonne pas du goût que Montesquieu avait pour les stoïciens. Chacun de nous ici-bas se fait un idéal de vertu et de grandeur morale. Cet idéal pour l'auteur de *Lysimaque,* c'était le stoïcisme [2]; il en admirait tout, jusqu'à ce mépris de la vie qui mène au suicide. Fort injuste pour le christianisme dans les *Lettres persanes,* Montesquieu est revenu à une plus juste estime de la religion; mais Antonin, mais Marc-Aurèle, mais Julien lui-même, ont toujours été à ses yeux les princes les plus dignes de gouverner les hommes. Il n'a jamais pu se faire à cette histoire de la décadence romaine, histoire remplie par les querelles de l'Église et de l'État, par les persécutions des lettres, de la philosophie, de la libre pensée; il regardait toutes ces disputes théologiques comme le déshonneur d'une nation. De là son goût pour la liberté romaine et pour la philosophie de la Grèce. Sa patrie ce n'était pas Constantinople, c'était Rome, c'était Athènes dans ses beaux jours. « J'ai eu toute ma vie, disait-il, un goût décidé pour les ouvrages des anciens; j'ai admiré plusieurs critiques faites contre eux, mais j'ai toujours admiré les anciens. J'ai étudié mon goût, et j'ai examiné si ce n'étoit point un de ces

1. Villemain, *Éloge de Montesquieu.*
2. *Esprit des lois,* XXIV, 1.

goûts malades sur lesquels on ne doit faire aucun fond; mais plus j'ai examiné, plus j'ai senti que j'avais raison d'avoir senti comme j'ai senti [1]. »

C'est à ce pur sentiment de l'antiquité que nous devons *Lysimaque*.

Décembre 1875.

1. *Pensées diverses.*

LYSIMAQUE.

Lorsque Alexandre eut détruit l'empire des Perses, il voulut que l'on crût qu'il était fils de Jupiter. Les Macédoniens étoient indignés de voir ce prince rougir d'avoir Philippe pour père : leur mécontentement s'accrut lorsqu'ils lui virent prendre les mœurs, les habits et les manières des Perses ; et ils se reprochoient tous d'avoir tant fait pour un homme qui commençoit à les mépriser. Mais on murmuroit dans l'armée, et on ne parloit pas.

Un philosophe nommé Callisthène avoit suivi le roi dans son expédition. Un jour qu'il le salua à la manière des Grecs : « D'où vient, lui dit Alexandre, que tu ne m'adores pas? — Seigneur, lui dit Callisthène, vous êtes chef de deux nations : l'une, esclave avant que vous l'eussiez soumise, ne l'est pas moins depuis que vous l'avez vaincue ; l'autre, libre avant qu'elle vous servît à remporter tant de victoires, l'est encore depuis que vous les avez remportées. Je suis Grec, seigneur; et ce nom, vous l'avez élevé si haut, que, sans vous faire tort, il ne nous est plus permis de l'avilir. »

Les vices d'Alexandre étoient extrêmes comme ses vertus; il étoit terrible dans sa colère; elle le rendoit cruel. Il fit couper les pieds, le nez et les oreilles à Callisthène, ordonna qu'on le mît dans une cage de fer, et le fit porter ainsi à la suite de l'armée.

J'aimois Callisthène; et, de tout temps, lorsque mes

occupations me laissoient quelques heures de loisir, je les avois employées à l'écouter; et si j'ai de l'amour pour la vertu, je le dois aux impressions que ses discours faisoient sur moi. J'allai le voir. « Je vous salue, lui dis-je, illustre malheureux, que je vois dans une cage de fer, comme on enferme une bête sauvage, pour avoir été le seul homme de l'armée. »

« Lysimaque, me dit-il, quand je suis dans une situation qui demande de la force et du courage, il me semble que je me trouve presque à ma place. En vérité, si les dieux ne m'avoient mis sur la terre que pour y mener une vie voluptueuse, je croirois qu'ils m'auroient donné en vain une âme grande et immortelle. Jouir des plaisirs des sens est une chose dont tous les hommes sont aisément capables ; et si les dieux ne nous ont faits que pour cela, ils ont fait un ouvrage plus parfait qu'ils n'ont voulu, et ils ont plus exécuté qu'entrepris. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je sois insensible; vous ne me faites que trop voir que je ne le suis pas : quand vous êtes venu à moi, j'ai trouvé d'abord quelque plaisir à vous voir faire[1] une action de courage ; mais, au nom des dieux, que ce soit pour la dernière fois. Laissez-moi soutenir mes malheurs, et n'ayez point la cruauté d'y joindre encore les vôtres. »

« Callisthène, lui dis-je, je vous verrai tous les jours. Si le roi vous voyoit abandonné des gens vertueux, il n'auroit plus de remords : il commenceroit à croire que vous êtes coupable. Ah! j'espère qu'il ne jouira pas du plaisir de voir que ses châtiments me feront abandonner un ami. »

Un jour Callisthène me dit : « Les dieux immortels

1. Premières éditions : à vous faire voir.

m'ont consolé ; et, depuis ce temps, je sens en moi quelque chose de divin qui m'a ôté le sentiment de mes peines. J'ai vu en songe le grand Jupiter. Vous étiez auprès de lui ; vous aviez un sceptre à la main, et un bandeau royal sur le front. Il vous a montré à moi, et m'a dit : *Il te rendra plus heureux*. L'émotion où j'étois m'a réveillé. Je me suis trouvé les mains élevées au ciel, et faisant des efforts pour dire : *Grand Jupiter, si Lysimaque doit régner, fais qu'il règne avec justice*. Lysimaque, vous régnerez : croyez un homme qui doit être agréable aux dieux, puisqu'il souffre pour la vertu. »

Cependant Alexandre ayant appris que je respectois la misère de Callisthène, que j'allois le voir, et que j'osois le plaindre, il entra dans une nouvelle fureur : « Va, dit-il, combattre contre les lions, malheureux qui te plais tant à vivre avec les bêtes féroces. » On différa mon supplice pour le faire servir de spectacle à plus de gens.

Le jour qui le précéda, j'écrivis ces mots à Callisthène : « Je vais mourir. Toutes les idées que vous m'aviez données de ma future grandeur se sont évanouies de mon esprit. J'aurois souhaité d'adoucir les maux d'un homme tel que vous. »

Prexape, à qui je m'étois confié, m'apporta cette réponse : « Lysimaque, si les dieux ont résolu que vous régniez, Alexandre ne peut pas vous ôter la vie ; car les hommes ne résistent pas à la volonté des dieux. »

Cette lettre m'encouragea, et, faisant réflexion que les hommes les plus heureux et les plus malheureux sont également environnés de la main divine, je résolus de me conduire, non pas par mes espérances, mais par mon courage ; et de défendre, jusqu'à la fin, une vie sur laquelle il y avoit de si grandes promesses.

On me mena dans la carrière. Il y avoit autour de moi un peuple immense qui venoit être témoin de mon courage ou de ma frayeur. On me lâcha un lion. J'avois plié mon manteau autour de mon bras : je lui présentai ce bras : il voulut le dévorer ; je lui saisis la langue, la lui arrachai, et le jettai à mes pieds[1].

Alexandre aimoit naturellement les actions courageuses : il admira ma résolution ; et ce moment fut celui du retour de sa grande âme.

Il me fit appeler ; et me tendant la main : « Lysimaque, me dit-il, je te rends mon amitié, rends-moi la tienne. Ma colère n'a servi qu'à te faire faire une action qui manque à la vie d'Alexandre. »

Je reçus les grâces du roi ; j'adorai les décrets des dieux ; et j'attendois leurs promesses, sans les rechercher ni les fuir. Alexandre mourut, et toutes les nations furent sans maître. Les fils du roi étoient dans l'enfance ; son frère Aridée n'en étoit jamais sorti ; Olympias n'avoit que la hardiesse des âmes foibles, et tout ce qui étoit cruauté étoit pour elle du courage : Roxane, Eurydice, Statyre, étoient perdues dans la douleur. Tout le monde, dans le palais, savoit gémir ; et personne ne savoit régner. Les capitaines d'Alexandre levèrent donc les yeux sur son trône ; mais l'ambition de chacun fut contenue par l'ambition de tous. Nous partageâmes l'empire ; et chacun de nous crut avoir partagé le prix de ses fatigues.

1. La force de Lysimaque nous est attestée par une épigramme anonyme de l'anthologie de Planude.

Sur un buste du roi Lysimaque.

« Tu vois dans cette image une chevelure épaisse, un air d'audace, des sourcils effrayants ; cherche aussi la peau du lion. Si tu la trouves, c'est Hercule ; sinon c'est Lysimaque. »

Le sort me fit roi d'Asie ; et à présent que je puis tout, j'ai plus besoin que jamais des leçons de Callisthène. Sa joie m'annonce que j'ai fait quelque bonne action ; et ses soupirs me disent que j'ai quelque mal à réparer. Je le trouve entre mon peuple et moi.

Je suis le roi d'un peuple qui m'aime. Les pères de famille espèrent la longueur de ma vie comme celle de leurs enfants : les enfants craignent de me perdre comme ils craignent de perdre leur père. Mes sujets sont heureux. et je le suis.

DISSERTATION

SUR

LA POLITIQUE DES ROMAINS

DANS LA RELIGION

1716

DISSERTATION

SUR

LA POLITIQUE DES ROMAINS

DANS LA RELIGION

LUE A L'ACADÉMIE DE BORDEAUX

LE 18 JUIN 1716[1].

Ce ne fut ni la crainte ni la piété qui établit la religion chez les Romains; mais la nécessité où sont toutes les sociétés d'en avoir une. Les premiers rois ne furent pas moins attentifs à régler le culte et les cérémonies qu'à donner des lois et bâtir des murailles[2].

Je trouve cette différence entre les législateurs romains et ceux des autres peuples, que les premiers firent la religion pour l'État, et les autres l'État pour la religion[3].

1. Cette dissertation ne fut imprimée qu'après la mort de Montesquieu.

2. Dans cette œuvre de jeunesse, Montesquieu partage les erreurs de son temps. Il s'imagine que les religions ont été inventées par les fondateurs d'empire. Romulus, réunissant quelques bandits dans un bois, ou entourant d'une muraille le Palatin pour y mettre à l'abri son butin, est un sage et un prophète qui prépare à l'avance la foi et les destinées du grand peuple romain. Aujourd'hui on ne croit plus à de pareils miracles. Les religions ne sont pas l'œuvre d'un homme, cet homme fût-il roi ou empereur. Partout où l'on trouve des peuples, ils ont une langue et une religion; choses qui n'ont rien de factice, mais qui sont le produit naturel de l'esprit humain. C'est à Benjamin Constant que revient l'honneur d'avoir montré qu'il n'y a rien de plus spontané et de moins artificiel que la religion.

3. Il serait difficile de prouver cette assertion, au moins pour les Grecs.

Romulus, Tatius et Numa asservirent les dieux à la politique : le culte et les cérémonies qu'ils instituèrent furent trouvés si sages, que, lorsque les rois furent chassés, le joug de la religion fut le seul dont ce peuple, dans sa fureur pour la liberté, n'osa s'affranchir[1].

Quand les législateurs romains établirent la religion, ils ne pensèrent point à la réformation des mœurs, ni à donner des principes de morale[2]; ils ne voulurent point gêner des gens qu'ils ne connoissoient pas encore[3]. Ils n'eurent donc d'abord qu'une vue générale, qui étoit d'inspirer à un peuple, qui ne craignoit rien, la crainte des dieux, et de se servir de cette crainte pour le conduire à leur fantaisie.

Les successeurs de Numa n'osèrent point faire ce que ce prince n'avoit point fait : le peuple, qui avoit beaucoup perdu de sa férocité et de sa rudesse, étoit devenu capable d'une plus grande discipline. Il eût été facile d'ajouter aux cérémonies de la religion des principes et des règles de

Ce qu'il est vrai de dire, c'est que partout où les prêtres forment une caste sacrée, il y a lutte entre l'État et l'Église; partout, au contraire, où, comme à Rome, la prêtrise n'a pas de caractère divin, ou n'est qu'une fonction passagère, l'État est le maître de la religion, et n'a que bien rarement des querelles avec les ministres du culte.

1. L'idée qu'à chaque révolution un peuple pourrait changer de religion comme de gouvernement paraît étrange aujourd'hui; elle devait sembler toute naturelle à Montesquieu, qui ne voyait dans la religion qu'une institution politique.

2. Les religions antiques s'occupaient surtout de plaire aux dieux ou de désarmer leur colère par des sacrifices. Le culte était leur essence; ce qui ne veut pas dire que le coupable n'eût rien à craindre du courroux des immortels.

3. Var. Qui ne connoissoient pas encore les engagements d'une société dans laquelle ils venoient d'entrer.

C'est la chimère du contrat social. Montesquieu suppose que ces premiers Romains auraient pu discuter, comme en concile, sur les dogmes qu'il leur convenait d'adopter.

morale dont elle manquoit; mais les législateurs des Romains étoient trop clairvoyants pour ne point connoître combien une pareille réformation eût été dangereuse : c'eût été convenir que la religion étoit défectueuse; c'étoit lui donner des âges[1], et affoiblir son autorité en voulant l'établir. La sagesse des Romains leur fit prendre un meilleur parti en établissant de nouvelles lois. Les institutions humaines peuvent bien changer, mais les divines doivent être immuables comme les dieux mêmes.

Ainsi le sénat de Rome, ayant chargé le préteur Pétilius[2] d'examiner les écrits du roi Numa, qui avoient été trouvés dans un coffre de pierre, quatre cents ans après la mort de ce roi, résolut de les faire brûler, sur le rapport que lui fit ce préteur que les cérémonies qui étoient ordonnées dans ces écrits différoient beaucoup de celles qui se pratiquoient alors; ce qui pouvoit jeter des scrupules dans l'esprit des simples, et leur faire voir que le culte prescrit n'étoit pas le même que celui qui avoit été institué par les premiers législateurs, et inspiré par la nymphe Égérie.

On portoit la prudence plus loin : on ne pouvoit lire les livres sibyllins sans la permission du sénat, qui ne la donnoit même que dans les grandes occasions, et lorsqu'il s'agissoit de consoler les peuples. Toutes les interprétations étoient défendues; ces livres mêmes étoient toujours renfermés; et, par une précaution si sage, on ôtoit les armes des mains des fanatiques et des séditieux.

Les devins[3] ne pouvoient rien prononcer sur les

1. *Lettres persanes,* lettre LX.
2. Tite-Live, liv. XL, chap. XXIX. (M.)
3. Les aruspices.

affaires publiques sans la permission des magistrats; leur art étoit absolument subordonné à la volonté du sénat; et cela avoit été ainsi ordonné par les livres des pontifes, dont Cicéron nous a conservé quelques fragments[1].

Polybe met la superstition au rang des avantages que le peuple romain avoit par-dessus les autres peuples : ce qui paroît ridicule aux sages est nécessaire pour les sots; et ce peuple, qui se met si facilement en colère, a besoin d'être arrêté par une puissance invincible.

Les augures et les aruspices étoient proprement les grotesques du paganisme[2]; mais on ne les trouvera point ridicules, si on fait réflexion que, dans une religion toute populaire comme celle-là, rien ne paroissoit extravagant : la crédulité du peuple réparoit tout chez les Romains : plus une chose étoit contraire à la raison humaine, plus elle leur paroissoit divine. Une vérité simple ne les auroit pas vivement touchés : il leur falloit des sujets d'admiration, il leur falloit des signes de la divinité; et ils ne les trouvoient que dans le merveilleux et le ridicule.

C'étoit à la vérité une chose très-extravagante de faire dépendre le salut de la république de l'appétit sacré d'un poulet et de la disposition des entrailles des victimes : mais ceux qui introduisirent ces cérémonies en connoissoient bien le fort et le foible, et ce ne fut que par de

1. *De leg.*, lib. II, p. 441, t. IV, éd. de Denis Godefroy, 1587 : *Bella disceptanto : prodigia, portenta, ad Etruscos et aruspices, si senatus jusserit, deferunto.* Et même livre, p. 440 : *Sacerdotum duo genera sunto : unum, quod præsit cærimoniis et sacris; alterum, quod interpretetur fatidicorum et vatum effata incognita, cùm senatus populusque adsciverit.* (M.)

2. L'idée qu'on peut trouver un signe de la volonté des dieux dans le vol des oiseaux ou dans les entrailles des animaux a été, comme l'astrologie judiciaire, une des faiblesses de l'esprit humain. Mais on se trompe du tout au tout en voyant dans cette crédulité une comédie politique.

bonnes raisons qu'ils péchèrent contre la raison même[1]. Si ce culte avoit été plus raisonnable, les gens d'esprit en auroient été la dupe aussi bien que le peuple, et par là on auroit perdu tout l'avantage qu'on en pouvoit attendre : il falloit donc des cérémonies qui pussent entretenir la superstition des uns, et entrer dans la politique des autres[2] : c'est ce qui se trouvoit dans les divinations. On y mettoit les arrêts du ciel dans la bouche des principaux sénateurs, gens éclairés, et qui connoissoient également le ridicule et l'utilité des divinations.

Cicéron dit[3] que Fabius, étant augure, tenoit pour règle que ce qui étoit avantageux à la république se faisoit toujours sous de bons auspices. Il pense, comme Marcellus[4], que, quoique la crédulité populaire eût établi au commencement les augures, on en avoit retenu l'usage pour l'utilité de la république; et il met cette différence entre les Romains et les étrangers, que ceux-ci s'en servoient indifféremment dans toutes les occasions, et ceux-là seulement dans les affaires qui regardoient l'intérêt public. Cicéron[5] nous apprend que la foudre tombée du côté gauche étoit d'un bon augure, excepté dans les assemblées du peuple, *præterquam ad comitia*. Les règles de l'art cessoient dans cette occasion : les magistrats y

1. La croyance que raille Montesquieu remontait aux origines de la civilisation étrusque, et n'est aucunement l'invention de quelques beaux esprits.

2. La *politique* n'est venue qu'à la fin de la République; elle a suivi l'incrédulité. Mais on ne peut juger de la religion romaine par ce qu'en pensoient Varron ou Cicéron.

3. *Optimis auspiciis ea geri, quæ pro reipublicæ salute gererentur; quæ contra rempublicam fierent, contra auspicia fieri.* De senectute, p. 542. (M.)

4. *De divinatione,* lib. II, cap. XXXV. (M.)

5. *Ibid.*, p. 395. (M.)

jugeoient à leur fantaisie de la bonté des auspices, et ces auspices étoient une bride avec laquelle ils menoient le peuple. Cicéron ajoute : *Hoc institutum reipublicæ causâ est, ut comitiorum, vel in jure legum, vel in judiciis populi, vel in creandis magistratibus, principes civitatis essent interpretes*[1]. Il avoit dit auparavant qu'on lisoit dans les livres sacrés : *Jove tonante et fulgurante, comitia populi habere nefas esse*[2]. Cela avoit été introduit, dit-il, pour fournir aux magistrats un prétexte de rompre les assemblées du peuple[3]. Au reste, il étoit indifférent que la victime qu'on immoloit se trouvât de bon ou de mauvais augure; car lorsqu'on n'étoit pas content de la première, on en immoloit une seconde, une troisième, une quatrième, qu'on appeloit *hostiæ succedaneæ*. Paul Émile voulant sacrifier fut obligé d'immoler vingt victimes : les dieux ne furent apaisés qu'à la dernière, dans laquelle on trouva des signes qui promettoient la victoire. C'est pour cela qu'on avoit coutume de dire que, dans les sacrifices, les dernières victimes valoient toujours mieux que les premières. César ne fut pas si patient que Paul Émile : ayant égorgé plusieurs victimes, dit Suétone[4], sans en trouver de favorables, il quitta les autels avec mépris, et entra dans le sénat.

Comme les magistrats se trouvoient maîtres des présages, ils avoient un moyen sûr pour détourner le peuple d'une guerre qui auroit été funeste, ou pour lui en faire

1. *De divinatione*, lib. II, p. 395. (M.)

2. *Ibid.*, p. 338. (M.)

3. *Hoc reipublicæ causâ constitutum; comitiorum enim non habendorum causas esse voluerunt.* Ibid. (M.)

4. *Pluribus hostiis cæsis, cum litare non posset, introiit curiam, spretâ religione.* In Jul. Cæs., lib. I, cap. LXXX. (M.)

entreprendre une qui auroit pu être utile. Les devins, qui suivoient toujours les armées, et qui étoient plutôt les interprètes du général que des dieux, inspiroient de la confiance aux soldats. Si par hasard quelque mauvais présage avoit épouvanté l'armée, un habile général en convertissoit le sens et se le rendoit favorable; ainsi Scipion, qui tomba en sautant de son vaisseau sur le rivage d'Afrique, prit de la terre dans ses mains : « Je te tiens, dit-il, ô terre d'Afrique! » Et par ces mots il rendit heureux un présage qui avoit paru si funeste.

Les Siciliens, s'étant embarqués pour faire quelque expédition en Afrique, furent si épouvantés d'une éclipse de soleil, qu'ils étoient sur le point d'abandonner leur entreprise; mais le général leur représenta « qu'à la vérité cette éclipse eût été de mauvais augure si elle eût paru avant leur embarquement, mais que, puisqu'elle n'avoit paru qu'après, elle ne pouvoit menacer que les Africains ». Par là il fit cesser leur frayeur, et trouva, dans un sujet de crainte, le moyen d'augmenter leur courage.

César fut averti plusieurs fois par les devins de ne point passer en Afrique avant l'hiver. Il ne les écouta pas, et prévint par là ses ennemis, qui, sans cette diligence, auroient eu le temps de réunir leurs forces.

Crassus, pendant un sacrifice, ayant laissé tomber son couteau des mains, on en prit un mauvais augure; mais il rassura le peuple en lui disant : « Bon courage! au moins mon épée ne m'est jamais tombée des mains. »

Lucullus étant près de donner bataille à Tigrane, on vint lui dire que c'étoit un jour malheureux : « Tant mieux, dit-il, nous le rendrons heureux par notre victoire. »

Tarquin le Superbe, voulant établir des jeux en l'hon-

neur de la déesse Mania, consulta l'oracle d'Apollon, qui répondit obscurément, et dit qu'il falloit sacrifier têtes pour têtes, *capitibus pro capitibus supplicandum.* Ce prince, plus cruel encore que superstitieux, fit immoler des enfants; mais Junius Brutus changea ce sacrifice horrible; car il le fit faire avec des têtes d'ail et de pavot, et par là remplit ou éluda l'oracle [1].

On coupoit le nœud gordien quand on ne pouvoit pas le délier; ainsi Claudius Pulcher, voulant donner un combat naval, fit jeter les poulets sacrés à la mer, afin de les faire boire, disoit-il, puisqu'ils ne vouloient pas manger [2].

Il est vrai qu'on punissoit quelquefois un général de n'avoir pas suivi les présages; et cela même étoit un nouvel effet de la politique des Romains. On vouloit faire voir au peuple que les mauvais succès, les villes prises, les batailles perdues, n'étoient point l'effet d'une mauvaise constitution de l'État, ou de la foiblesse de la république, mais de l'impiété d'un citoyen, contre lequel les dieux étoient irrités. Avec cette persuasion, il n'étoit pas difficile de rendre la confiance au peuple; il ne falloit pour cela que quelques cérémonies et quelques sacrifices. Ainsi, lorsque la ville étoit menacée ou affligée de quelque malheur, on ne manquoit pas d'en chercher la cause, qui étoit toujours la colère de quelque dieu dont on avoit négligé le culte : il suffisoit, pour s'en garantir, de faire des sacrifices et des processions, de purifier la ville avec des torches, du soufre et de l'eau salée. On faisoit faire à la victime le tour des remparts avant de l'égorger, ce qui s'appeloit *sacrificium amburbium*, et *amburbiale*. On

1. Macrob., *Saturnal.*, lib. I, cap. VII. (M.)
2. *Quia esse nolunt, bibant.* Valerius Maximus, lib. I, cap. IV, art. 3. (M.)

alloit même quelquefois jusqu'à purifier les armées et les flottes, après quoi chacun reprenait courage [1].

Scévola, grand pontife, et Varron, un de leurs grands théologiens, disoient qu'il étoit nécessaire que le peuple ignorât beaucoup de choses vraies, et en crût beaucoup de fausses : saint Augustin dit [2] que Varron avoit découvert par là tout le secret des politiques et des ministres d'État.

Le même Scévola, au rapport de saint Augustin [3], divisoit les dieux en trois classes : ceux qui avoient été établis par les poëtes, ceux qui avoient été établis par les philosophes, et ceux qui avoient été établis par les magistrats, *à principibus civitatis.*

Ceux qui lisent l'histoire romaine, et qui sont un peu clairvoyants, trouvent à chaque pas des traits de la politique dont nous parlons. Ainsi on voit Cicéron qui, en particulier, et parmi ses amis, fait à chaque moment une confession d'incrédulité [4], parler en public avec un zèle extraordinaire contre l'impiété de Verrès. On voit un Clodius, qui avoit insolemment profané les mystères de la bonne déesse, et dont l'impiété avoit été marquée par vingt arrêts du sénat, faire lui-même une harangue remplie de zèle à ce sénat qui l'avoit foudroyé, contre le mépris des pratiques anciennes et de la religion. On voit un Salluste, le plus corrompu de tous les citoyens, mettre à la tête de ses ouvrages une préface digne de la gravité

1. Invoquer la divinité dans les fléaux et les malheurs est une croyance aussi vieille que le monde; il n'y faut pas voir un calcul de la politique romaine, mais la pente naturelle de l'esprit humain.

2. *Totum consilium prodidit sapientum per quod civitates et populi regerentur.* De civit. Dei, lib. IV, cap. XXXI. (M.)

3. *De civit. Dei,* lib. IV, cap. XXXI. (M.)

4. *Adeone me delirare censes ut ista credam.* (M.)

et de l'austérité de Caton. Je n'aurois jamais fait, si je voulois épuiser tous les exemples.

Quoique les magistrats ne donnassent pas dans la religion du peuple, il ne faut pas croire qu'ils n'en eussent point. M. Cudworth[1] a fort bien prouvé que ceux qui étoient éclairés parmi les païens adoroient une divinité suprême, dont les divinités du peuple n'étoient qu'une participation. Les païens, très-peu scrupuleux dans le culte, croyoient qu'il étoit indifférent d'adorer la divinité même, ou les manifestations de la divinité; d'adorer, par exemple, dans Vénus, la puissance passive de la nature, ou la divinité suprême, en tant qu'elle est susceptible de toute génération; de rendre un culte au soleil, ou à l'Être suprême, en tant qu'il anime les plantes et rend la terre féconde par sa chaleur. Ainsi le stoïcien Balbus dit, dans Cicéron[2], « que Dieu participe, par sa nature, à toutes les choses d'ici-bas; qu'il est Cérès sur la terre, Neptune sur les mers ». Nous en saurions davantage si nous avions le livre qu'Asclépiade composa, intitulé *l'Harmonie de toutes les théologies*.

Comme le dogme de l'âme du monde étoit presque universellement reçu, et que l'on regardoit chaque partie de l'univers comme un membre vivant dans lequel cette âme étoit répandue, il sembloit qu'il étoit permis d'adorer indifféremment toutes ces parties, et que le culte devoit être arbitraire comme étoit le dogme.

1. Cudworth, philosophe anglais (1617-1688), a laissé un *Traité sur le caractère éternel et immuable de la morale*. C'est sans doute à cet ouvrage que Montesquieu fait allusion.

2. *Deus pertinens per naturam cujusque rei, per terras Ceres, per maria Neptunus, alii per alia, poterunt intelligi: qui qualesque sint, quoque eos nomine consuetudo nuncupaverit, hos deos et venerari et colere debemus.* De nat. deorum, lib. II, cap. XXVIII, p. 210. (M.)

Voilà d'où étoit né cet esprit de tolérance et de douceur qui régnoit dans le monde païen : on n'avoit garde de se persécuter et de se déchirer les uns les autres; toutes les religions, toutes les théologies, y étoient également bonnes : les hérésies, les guerres et les disputes de religion y étoient inconnues; pourvu qu'on allât adorer au temple, chaque citoyen étoit grand pontife dans sa famille.

Les Romains étoient encore plus tolérants que les Grecs, qui ont toujours gâté tout[1] : chacun sait la malheureuse destinée de Socrate.

Il est vrai que la religion égyptienne fut toujours proscrite à Rome : c'est qu'elle étoit intolérante, qu'elle vouloit régner seule, et s'établir sur les débris des autres ; de manière que l'esprit de douceur et de paix qui régnoit chez les Romains fut la véritable cause de la guerre qu'ils lui firent sans relâche. Le sénat ordonna d'abattre les temples des divinités égyptiennes; et Valère Maxime[2] rapporte, à ce sujet, qu'Émilius Paulus donna les premiers coups, afin d'encourager par son exemple les ouvriers frappés d'une crainte superstitieuse.

Mais les prêtres de Sérapis et d'Isis avoient encore plus de zèle pour établir ces cérémonies qu'on n'en avoit à Rome pour les proscrire. Quoique Auguste, au rapport de Dion[3], en eût défendu l'exercice dans Rome, Agrippa, qui commandoit dans la ville en son absence, fut obligé de le défendre une seconde fois. On peut voir, dans Tacite et dans Suétone, les fréquents arrêts que le sénat fut obligé de rendre pour bannir ce culte de Rome.

1. C'est un jugement bien sévère. Montesquieu est revenu à des idées plus justes sur les Grecs.

2. Liv. I, chap. III, art. 3. (M.)

3. Dion Cassius, liv. XXXIV. (M.)

Il faut remarquer que les Romains confondirent les Juifs avec les Égyptiens, comme on sait qu'ils confondirent les chrétiens avec les juifs : ces deux religions furent longtemps regardées comme deux branches de la première, et partagèrent avec elle la haine, le mépris et la persécution des Romains. Les mêmes arrêts qui abolirent à Rome les cérémonies égyptiennes mettent toujours les cérémonies juives avec celles-ci, comme il paroît par Tacite [1], et par Suétone, dans les vies de Tibère et de Claude. Il est encore plus clair que les historiens n'ont jamais distingué le culte des chrétiens d'avec les autres. On n'étoit pas même revenu de cette erreur du temps d'Adrien comme il paroît par une lettre que cet empereur écrivit d'Égypte au consul Servianus [2] : « Tous ceux qui, en Égypte, adorent Sérapis, sont chrétiens, et ceux même qu'on appelle évêques sont attachés au culte de Sérapis. Il n'y a point de juif, de prince de synagogue, de samaritain, de prêtre des chrétiens, de mathématicien, de devin, de baigneur, qui n'adore Sérapis. Le patriarche même des juifs adore indifféremment Sérapis et le Christ. Ces gens n'ont d'autre dieu que Sérapis ; c'est le dieu des chrétiens, des juifs et de tous les peuples. » Peut-on avoir des idées plus confuses de ces trois religions, et les confondre plus grossièrement ?

1. *Annales,* liv. II, chap. LXXXV. (M.)

2. *Illic qui Serapin colunt, christiani sunt; et devoti sunt Serapi, qui se Christi episcopos dicunt. Nemo illic archisynagogus judæorum, nemo samarites, nemo christianorum presbyter, non mathematicus, non aruspex, non aliptes, qui non Serapin colat. Ipse ille patriarcha (judæorum scilicet) cùm AEgyptum venerit. ab aliis Serapin adorare, ab aliis cogitur Christum. Unus illis deus est Serapis : hunc judæi, hunc christiani, hunc omnes venerantur et gentes.* Flavius Vopiscus, *in Vita Saturnini.* Vid. *Historiæ augustæ scriptores,* in-fol., 1620, p. 245; et in-8°, 1661, t. II, p. 719. (M.)

Chez les Égyptiens, les prêtres faisoient un corps à part, qui étoit entretenu aux dépens du public; de là naissoient plusieurs inconvénients : toutes les richesses de l'État se trouvoient englouties dans une société de gens qui, recevant toujours et ne rendant jamais, attiroient insensiblement tout à eux. Les prêtres d'Égypte, ainsi gagés pour ne rien faire, languissoient tous dans une oisiveté dont ils ne sortoient qu'avec les vices qu'elle produit : ils étoient brouillons, inquiets, entreprenants; et ces qualités les rendoient extrêmement dangereux. Enfin, un corps dont les intérêts avoient été violemment séparés de ceux de l'État étoit un monstre; et ceux qui l'avoient établi avoient jeté dans la société une semence de discorde et de guerres civiles. Il n'en étoit pas de même à Rome : on y avoit fait de la prêtrise une charge civile; les dignités d'augure, de grand pontife, étoient des magistratures : ceux qui en étoient revêtus étoient membres du sénat, et par conséquent n'avoient pas des intérêts différents de ceux de ce corps. Bien loin de se servir de la superstition pour opprimer la république, ils l'employoient utilement à la soutenir. « Dans notre ville, dit Cicéron[1], les rois et les magistrats qui leur ont succédé ont toujours eu un double caractère, et ont gouverné l'État sous les auspices de la religion. »

Les duumvirs avoient la direction des choses sacrées; les quindécemvirs avoient soin des cérémonies de la religion, gardoient les livres des sibylles; ce que faisoient auparavant les décemvirs et les duumvirs. Ils consultoient

1. *Apud veteres, qui rerum potiebantur, iidem auguria tenebant, ut testis est nostra civitas, in qua et reges augures, et postea privati eodem sacerdotio præditi rempublicam religionum auctoritate rexerunt.* De divinatione, lib. I, édit. de Denis Godeffroi, 1587, t. IV, p. 369. (M.)

les oracles lorsque le sénat l'avoit ordonné, et en faisoient le rapport, y ajoutant leur avis; ils étoient aussi commis pour exécuter tout ce qui étoit prescrit dans les livres des sibylles, et pour faire célébrer les jeux séculaires : de manière que toutes les cérémonies religieuses passoient par les mains des magistrats.

Les rois de Rome avoient une espèce de sacerdoce : il y avoit de certaines cérémonies qui ne pouvoient être faites que par eux. Lorsque les Tarquins furent chassés, on craignoit que le peuple ne s'aperçût de quelque changement dans la religion; cela fit établir un magistrat appelé *rex sacrorum*, qui, dans les sacrifices, faisoit les fonctions des anciens rois, et dont la femme étoit appelée *regina sacrorum*. Ce fut le seul vestige de royauté que les Romains conservèrent parmi eux [1].

Les Romains avoient cet avantage, qu'ils avoient pour législateur le plus sage prince dont l'histoire profane ait jamais parlé [2] : ce grand homme ne chercha pendant tout son règne qu'à faire fleurir la justice et l'équité, et il ne fit pas moins sentir sa modération à ses voisins qu'à ses sujets. Il établit les fécialiens, qui étoient des prêtres sans le ministère desquels on ne pouvoit faire ni la paix ni la guerre. Nous avons encore des formulaires de serments faits par ces fécialiens quand on concluoit la paix avec quelque peuple. Dans celle que Rome conclut avec Albe, un fécialien dit dans Tite-Live [3] : « Si le peuple romain est le premier à s'en départir, *publico consilio dolore*

1. Machiavel, *Discorsi*, I, 25.

2. La question est de savoir si Numa a jamais vécu, ou, si ayant existé, il a été le fondateur de la religion romaine. On est aujourd'hui moins disposé que Montesquieu à croire Tite-Live ou Denys d'Halicarnasse.

3. Liv. I, chap. XXIV. (M.)

malo, qu'il prie Jupiter de le frapper comme il va frapper le cochon qu'il tenoit dans ses mains ; » et aussitôt il l'abattit d'un coup de caillou.

Avant de commencer la guerre, on envoyoit un de ces fécialiens faire ses plaintes au peuple qui avoit porté quelque dommage à la république. Il lui donnoit un certain temps pour se consulter, et pour chercher les moyens de rétablir la bonne intelligence ; mais, si on négligeoit de faire l'accommodement, le fécialien s'en retournoit et sortoit des terres de ce peuple injuste, après avoir invoqué contre lui les dieux célestes et ceux des enfers : pour lors le sénat ordonnoit ce qu'il croyoit juste et pieux. Ainsi les guerres ne s'entreprenoient jamais à la hâte, et elles ne pouvoient être qu'une suite d'une longue et mûre délibération.

La politique qui régnoit dans la religion des Romains se développa encore mieux dans leurs victoires. Si la superstition avoit été écoutée, on auroit porté chez les vaincus les dieux des vainqueurs[1] : on auroit renversé leurs temples ; et, en établissant un nouveau culte, on leur auroit imposé une servitude plus rude que la première. On fit mieux : Rome se soumit elle-même aux divinités étrangères, elle les reçut dans son sein ; et, par ce lien, le plus fort qui soit parmi les hommes, elle s'attacha des peuples qui la regardèrent plutôt comme le sanctuaire de la religion que comme la maîtresse du monde.

Mais, pour ne point multiplier les êtres, les Romains, à l'exemple des Grecs, confondirent adroitement les divinités étrangères avec les leurs : s'ils trouvoient dans leurs

1. Non, car on aurait ainsi fait des dieux romains les protecteurs des vaincus.

conquêtes un dieu qui eût du rapport à quelqu'un de ceux qu'on adoroit à Rome, ils l'adoptoient, pour ainsi dire, en lui donnant le nom de la divinité romaine, et lui accordoient, si j'ose me servir de cette expression, le droit de bourgeoisie dans leur ville. Ainsi, lorsqu'ils trouvoient quelque héros fameux qui eût purgé la terre de quelque monstre, ou soumis quelque peuple barbare, ils lui donnoient aussitôt le nom d'Hercule. « Nous avons percé jusqu'à l'Océan, dit Tacite[1], et nous y avons trouvé les colonnes d'Hercule; soit qu'Hercule y ait été, soit que nous ayons attribué à ce héros tous les faits dignes de sa gloire. »

Varron a compté quarante-quatre de ces dompteurs de monstres; Cicéron[2] n'en a compté que six, vingt-deux Muses, cinq Soleils, quatre Vulcains, cinq Mercures, quatre Apollons, trois Jupiters.

Eusèbe va plus loin[3] : il compte presque autant de Jupiters que de peuples.

Les Romains, qui n'avoient proprement d'autre divinité que le génie de la république, ne faisoient point d'attention au désordre et à la confusion qu'ils jetoient dans la mythologie : la crédulité des peuples, qui est toujours au-dessus du ridicule et de l'extravagant, réparoit tout.

1. *Ipsum quinetiam Oceanum illa tentavimus : et superesse adhuc Herculis columnas fama vulgavit, sive adiit Hercules, seu quidquid ubique magnificum est, in claritatem ejus referre consensimus.* De moribus Germanorum, cap. XXXIV. (M.)

2. *De natura Deorum,* lib. III, cap. XVI, p. 332; cap. XXI, p. 340; cap. XXII, p. 341; cap. XXIII, *ibid.* (M.)

3. *Præparatio evangelica,* lib. III. (M.)

TIBÈRE ET LOUIS XI

TIBÈRE ET LOUIS XI[1]

Tibère et Louis XI s'exilèrent de leur pays avant de parvenir à la suprême puissance. Ils furent tous deux braves dans les combats et timides dans la vie privée. Ils mirent leur gloire dans l'art de dissimuler. Ils établirent une puissance arbitraire. Ils passèrent leur vie dans le trouble et dans les remords, et la finirent dans le secret, le silence et la haine publique.

Mais si l'on examine bien ces deux princes, on sentira d'abord combien l'un était supérieur à l'autre. Tibère cherchait à gouverner les hommes, Louis ne songeait qu'à les tromper. Tibère ne laissa sortir ses vices qu'à mesure qu'il le pouvait faire impunément; l'autre ne fut jamais le maître des siens. Tibère sut paraître vertueux lorsqu'il fallut qu'il se montrât tel; celui-ci se discrédita dès le premier jour de son règne[2]. Enfin Louis avait de la

1. Ces fragments ont été publiés en 1834 dans le *Journal de la Gironde,* par un de ses rédacteurs (M. H. Fonfrède?) En tête sont les lignes suivantes :

« Dans une courte visite que nous avons faite au château de la Brède, M. de Montesquieu a eu l'extrême obligeance de nous communiquer les manuscrits de son illustre aïeul, et nous a permis d'en extraire ces fragments inédits. »

Je reproduis le texte d'après l'édition de Montesquieu donnée chez Debure en 1834 par M. Ravenel, *préface,* p. III.

2. « Louis XI ne vit dans le commencement de son règne que le commencement de sa vengeance. »

« Il lui sembloit que pour qu'il vécût, il falloit qu'il fît violence à tous les gens de bien. »

Ces deux pensées, qui faisaient partie de l'*Histoire de Louis XI,* com-

finesse, Tibère de la profondeur; on pouvoit, avec peu d'esprit, se défendre de Louis; le Romain mettoit des ombres devant tous les esprits, et se déroboit à mesure que l'on commençoit à le voir.

Louis, qui n'avoit pour eux que des caresses fausses et de petites flatteries, gagnoit les hommes par leurs propres foiblesses; le Romain, par la supériorité de son génie et une force invincible qui les entraînoit. Louis réparoit assez heureusement ses imprudences, et le Romain n'en faisoit point. Celui-ci laissoit toujours dans le même état les choses qui pouvoient y rester, l'autre changeoit tout avec une inquiétude et une légèreté qui tenoit de la folie.

Quand on veut gouverner les hommes, il ne faut pas les chasser devant soi, il faut les suivre.

Quand on voit un homme actif qui a fait sa fortune, cela vient de ce que des cent mille voies, la plupart fausses qu'il a employées, quelqu'une a réussi; de là on argumente qu'il sera propre pour les *affaires publiques*.

Cela n'est pas vrai. Quand on se trompe dans quelque projet pour sa fortune, ce n'est qu'un coup d'épée dans l'eau; mais dans les entreprises de l'État, il n'y a pas de coup d'épée dans l'eau[1].

---

posée par Montesquieu, ont été publiées par M. Walckenaer dans la *Biographie universelle*, t. XXIX, p. 520.

1. Ces deux pensées, prises dans les manuscrits de Montesquieu, ont été publiées par *la Gironde*, à la suite du fragment sur Tibère et Louis XI; nous n'avons pas voulu les en détacher.

ARSACE ET ISMÉNIE

HISTOIRE ORIENTALE

AVIS DE L'ÉDITEUR

C'est dans les dernières années de sa vie que Montesquieu acheva le roman d'*Arsace et Isménie*. Il n'avait jamais perdu le goût de l'Orient, ses premières amours; il se plaisait à ces fictions transparentes, qui lui permettaient de dire la vérité à ses contemporains, en se cachant à demi sous un vêtement étranger. Il aimait cette *histoire orientale*, amusement de sa vieillesse; cependant il hésitait à la publier. Vers la fin de l'année 1754, il écrivait à son cher Guasco : « Tout bien pesé, je ne puis encore me déterminer à livrer mon roman d'*Arsace* à l'imprimeur. Le triomphe de l'amour conjugal en Orient est, peut-être, trop éloigné de nos mœurs pour croire qu'il serait bien reçu en France. Je vous apporterai ce manuscrit, nous le lirons ensemble, et je le donnerai à lire à quelques amis. »

Montesquieu mourut deux mois après avoir écrit cette lettre; *Arsace* fut oublié. Guasco écrivait en 1767 : « Ce roman n'a pas été imprimé depuis la mort de M. de Montesquieu. Le manuscrit est entre les mains de son fils, M. le baron de Secondat. La saine politique dont il est rempli perd peut-être autant à cette suppression que l'amour conjugal qui en fait la base[1]. »

C'est seulement en 1783 que le fils de Montesquieu publia cette œuvre posthume[2]; il la fit précéder de l'avis suivant :

« M. de Montesquieu avoit pris bien de la peine pour poser des bornes entre le despotisme et la monarchie tempérée, qui lui sembloit le gouvernement naturel des François; mais comme il

1. *Lettres familières du président de Montesquieu*, 1767, p. 226.
2. *Arsace et Isménie, histoire orientale*, Londres et Paris, 1783, chez G. Debure, in-21.

est toujours fort dangereux que la monarchie ne tourne en despotisme, il auroit voulu, s'il eût été possible, rendre le despotisme même utile. Dans cette vue, il a tracé la peinture la plus riante d'un despote qui rend ses peuples heureux : il s'est peut-être flatté qu'un jour, en lisant son ouvrage, un prince, une reine, un ministre, désireroient de ressembler à Arsace, à Isménie ou à Aspar, ou d'être eux-mêmes les modèles d'une peinture encore plus belle.

« Au reste, plusieurs hommes peuvent être ou despotes ou rois dans leur famille, dans leur société, dans leurs emplois divers : nous pouvons tous faire notre profit de *l'Esprit des Lois* et de cet ouvrage-ci.

« L'auteur voyoit l'empire que les femmes ont aujourd'hui sur les pensées des hommes : pour s'assurer les disciples, il a cherché à se rendre les maîtres favorables; il a parlé la langue qui leur est la plus familière et la plus agréable; il a fait un roman : il y a peint l'amour tel qu'il le sentoit, impétueux, rarement sombre, souvent badin. »

Ce petit livre n'a pas trouvé grande faveur auprès du public; on ne le lit guère, c'est un tort. Sans doute la fable est chimérique; Arsace et Isménie ne sont que des héros de roman; mais sans parler d'une foule de maximes et de réflexions politiques où l'on retrouve l'auteur de l'*Esprit des lois*, j'ose dire que Montesquieu n'a jamais rien écrit avec plus de verve et de chaleur. On dirait de l'œuvre d'un jeune homme, si le style n'avait une précision, une énergie, une correction que trahissent le talent parvenu à sa maturité. On voit que Montesquieu est mort dans toute la force et la plénitude de son génie. Comme témoignage de cette verte vieillesse, Arsace aura toujours de l'intérêt pour la critique et la philosophie.

ARSACE ET ISMÉNIE

HISTOIRE ORIENTALE.

Sur la fin du règne d'Artamène, la Bactriane fut agitée par les discordes civiles. Ce prince mourut accablé d'ennuis, et laissa son trône à sa fille Isménie. Aspar, premier eunuque du palais, eut la principale direction des affaires. Il désiroit beaucoup le bien de l'État, et il désiroit fort peu le pouvoir. Il connoissoit les hommes, et jugeoit bien des événements. Son esprit étoit naturellement conciliateur, et son âme sembloit s'approcher de toutes les autres. La paix, qu'on n'osoit plus espérer, fut rétablie. Tel fut le prestige d'Aspar; chacun rentra dans le devoir, et ignora presque qu'il en fût sorti. Sans effort et sans bruit, il savoit faire les grandes choses.

La paix fut troublée par le roi d'Hyrcanie. Il envoya des ambassadeurs pour demander Isménie en mariage; et, sur ses refus, il entra dans la Bactriane. Cette entrée fut singulière. Tantôt il paroissoit armé de toutes pièces, et prêt à combattre ses ennemis; tantôt on le voyoit vêtu comme un amant que l'amour conduit auprès de sa maîtresse. Il menoit avec lui tout ce qui étoit propre à un appareil de noces : des danseurs, des joueurs d'instruments, des farceurs, des cuisiniers, des eunuques, des femmes; et il menoit avec lui une formidable armée. Il écrivoit à la reine les lettres du monde les plus tendres, et, d'un autre côté,

il ravageoit tout le pays : un jour étoit employé à des des festins, un autre à des expéditions militaires. Jamais on n'a vu une si parfaite image de la guerre et de la paix; et jamais il n'y eut tant de dissolution et tant de discipline. Un village fuyoit la cruauté du vainqueur; un autre étoit dans la joie, les danses et les festins; et, par un étrange caprice, il cherchoit deux choses incompatibles : de se faire craindre et de se faire aimer. Il ne fut ni craint ni aimé. On opposa une armée à la sienne; et une seule bataille finit la guerre. Un soldat, nouvellement arrivé dans l'armée des Bactriens, fit des prodiges de valeur; il perça jusqu'au lieu où combattoit vaillamment le roi d'Hyrcanie, et le fit prisonnier. Il remit ce prince à un officier; et, sans dire son nom, il alloit rentrer dans la foule ; mais, suivi par les acclamations, il fut mené comme en triomphe à la tente du général. Il parut devant lui avec une noble assurance; il parla modestement de son action. Le général lui offrit des récompenses : il s'y montra insensible ; il voulut le combler d'honneurs : il y parut accoutumé.

Aspar jugea qu'un tel homme n'étoit pas d'une naissance ordinaire. Il le fit venir à la cour; et, quand il le vit, il se confirma encore plus dans cette pensée. Sa présence lui donna de l'admiration; la tristesse même qui paroissoit sur son visage, lui inspira du respect; il loua sa valeur, et lui dit les choses les plus flatteuses. Seigneur, lui dit l'étranger, excusez un malheureux que l'horreur de sa situation rend presque incapable de sentir vos bontés, et encore plus d'y répondre. Ses yeux se remplirent de larmes, et l'eunuque en fut attendri. Soyez mon ami, lui dit-il, puisque vous êtes malheureux. Il y a un moment que je vous admirois; à présent je vous aime; je voudrois vous consoler, et que vous fissiez usage de ma raison et

de la vôtre. Venez prendre un appartement dans mon palais; celui qui l'habite aime la vertu, et vous n'y serez point étranger.

Le lendemain fut un jour de fête pour tous les Bactriens. La reine sortit de son palais, suivie de toute sa cour. Elle paroissoit sur son char, au milieu d'un peuple immense. Un voile qui couvroit son visage laissoit voir une taille charmante; ses traits étoient cachés, et l'amour des peuples sembloit les leur montrer.

Elle descendit de son char, et entra dans le temple. Les grands de Bactriane étoient autour d'elle. Elle se prosterna, et adora les dieux dans le silence; puis elle leva son voile, se recueillit, et dit à haute voix :

Dieux immortels! la reine de Bactriane vient vous rendre grâces de la victoire que vous lui avez donnée. Mettez le comble à vos faveurs, en ne permettant jamais qu'elle en abuse. Faites qu'elle n'ait ni passions, ni foiblesses, ni caprices; que ses craintes soient de faire le mal, ses espérances de faire le bien; et puisqu'elle ne peut être heureuse..., dit-elle d'une voix que les sanglots parurent arrêter, faites du moins que son peuple le soit.

Les prêtres finirent les cérémonies prescrites pour le culte des dieux; la reine sortit du temple, remonta sur son char, et le peuple la suivit jusqu'au palais.

Quelques moments après, Aspar rentra chez lui; il cherchoit l'étranger, et il le trouva dans une affreuse tristesse. Il s'assit auprès lui, et, ayant fait retirer tout le monde, il lui dit : Je vous conjure de vous ouvrir à moi. Croyez-vous qu'un cœur agité ne trouve point de douceur à confier ses peines? C'est comme si l'on se reposoit dans un lieu plus tranquille. Il faudroit, lui dit l'étranger, vous raconter tous les événements de ma vie. C'est ce que je

vous demande, reprit Aspar; vous parlerez à un homme sensible; ne me cachez rien; tout est important devant l'amitié.

Ce n'étoit pas seulement la tendresse et un sentiment de pitié qui donnoit cette curiosité à Aspar. Il vouloit attacher cet homme extraordinaire à la cour de Bactriane; il désiroit de connoître à fond un homme qui étoit déjà dans l'ordre de ses desseins, et qu'il destinoit, dans sa pensée, aux plus grandes choses.

L'étranger se recueillit un moment, et commença ainsi :

L'amour a fait tout le bonheur et tout le malheur de ma vie. D'abord il l'avait semée de peines et de plaisirs; il n'y a laissé, dans la suite, que les pleurs, les plaintes et les regrets.

Je suis né dans la Médie, et je puis compter d'illustres aïeux. Mon père remporta de grandes victoires à la tête des armées des Mèdes. Je le perdis dans mon enfance, et ceux qui m'élevèrent me firent regarder ses vertus comme la plus belle partie de son héritage.

A l'âge de quinze ans on m'établit. On ne me donna point ce nombre prodigieux de femmes dont on accable en Médie les gens de ma naissance. On voulut suivre la nature, et m'apprendre que, si les besoins des sens étoient bornés, ceux du cœur l'étoient encore davantage.

Ardasire n'étoit pas plus distinguée de mes autres femmes par son rang que par mon amour. Elle avoit une fierté mêlée de quelque chose de si tendre; ses sentiments étoient si nobles, si différents de ceux qu'une complaisance éternelle met dans le cœur des femmes d'Asie; elle avoit d'ailleurs tant de beauté, que mes yeux ne virent qu'elle, et mon cœur ignora les autres.

Sa physionomie étoit ravissante; sa taille, son air, ses

grâces, le son de sa voix, le charme de ses discours, tout m'enchantoit. Je voulois toujours l'entendre; je ne me lassois jamais de la voir. Il n'y avoit rien pour moi de si parfait dans la nature; mon imagination ne pouvoit me dire que ce que je trouvois en elle; et quand je pensois au bonheur dont les humains peuvent être capables, je voyois toujours le mien.

Ma naissance, mes richesses, mon âge et quelques avantages personnels déterminèrent le roi à me donner sa fille. C'est une coutume inviolable des Mèdes, que ceux qui reçoivent un pareil honneur renvoient toutes leurs femmes. Je ne vis dans cette grande alliance que la perte de ce que j'avois dans le monde de plus cher; mais il me fallut dévorer mes larmes, et montrer de la gaîté. Pendant que toute la cour me félicitoit d'une faveur dont elle est toujours enivrée, Ardasire ne demandoit point à me voir, et moi je craignois sa présence, et je la cherchois. J'allai dans son appartement; j'étois désolé. Ardasire, lui dis-je, je vous perds... Mais, sans me faire ni caresses ni reproches, sans lever les yeux, sans verser de larmes, elle garda un profond silence; une pâleur mortelle paroissoit sur son visage, et j'y voyois une certaine indignation mêlée de désespoir.

Je voulus l'embrasser; elle me parut glacée, et je ne lui sentis de mouvement que pour échapper de mes bras.

Ce ne fut point la crainte de mourir qui me fit accepter la princesse; et, si je n'avois tremblé pour Ardasire, je me serois sans doute exposé à la plus affreuse vengeance. Mais quand je me représentois que mon refus seroit infailliblement suivi de sa mort, mon esprit se confondoit, et je m'abandonnois à mon malheur.

Je fus conduit dans le palais du roi, et il ne me fut

plus permis d'en sortir. Je vis ce lieu fait pour l'abattement de tous et les désirs d'un seul ; ce lieu où, malgré le silence, les soupirs de l'amour sont à peine entendus; ce lieu où règnent la tristesse et la magnificence, où tout ce qui est inanimé est riant, et tout ce qui a de la vie est sombre, où tout se meut avec le maître, et tout s'engourdit avec lui.

Je fus présenté le même jour à la princesse ; elle pouvoit m'accabler de ses regards, et il ne me fut pas permis de lever les miens. Étrange effet de la grandeur! Si ses yeux pouvoient parler, les miens ne pouvoient répondre. Deux eunuques avoient un poignard à la main, prêts à expier dans mon sang l'affront de la regarder.

Quel état pour un cœur comme le mien, d'aller porter dans mon lit l'esclavage de la cour, suspendu entre les caprices et les dédains superbes, de ne sentir plus que le respect, et de perdre pour jamais ce qui peut faire la consolation de la servitude même, la douceur d'aimer et d'être aimé !

Mais quelle fut ma situation lorsqu'un eunuque de la princesse vint me faire signer l'ordre de faire sortir de mon palais toutes mes femmes. Signez, me dit-il, sentez la douceur de ce commandement : je rendrai compte à la princesse de votre promptitude à obéir. Mon visage se couvrit de larmes ; j'avois commencé d'écrire, et je m'arrêtai. De grâce, dis-je à l'eunuque, attendez ; je me meurs... Seigneur, me dit-il, il y va de votre tête et de la mienne ; signez : nous commençons à devenir coupables ; on compte les moments; je devrois être de retour. Ma main tremblante ou rapide (car mon esprit étoit perdu) traça les caractères les plus funestes que je pusse former.

Mes femmes furent enlevées la veille de mon mariage;

mais Ardasire, qui avoit gagné un de mes eunuques, mit une esclave de sa taille et de son air sous ses voiles et ses habits, et se cacha dans un lieu secret. Elle avoit fait entendre à l'eunuque qu'elle vouloit se retirer parmi les prêtresses des dieux.

Ardasire avoit l'âme trop haute pour qu'une loi, qui, sans aucun sujet, privoit de leur état des femmes légitimes, pût lui paroître faite pour elle. L'abus du pouvoir ne lui faisoit point respecter le pouvoir. Elle appeloit de cette tyrannie à la nature, et de son impuissance à son désespoir.

La cérémonie du mariage se fit dans le palais. Je menai la princesse dans ma maison. Là, les concerts, les danses, les festins, tout parut exprimer une joie que mon cœur étoit bien éloigné de sentir.

La nuit étant venue, toute la cour nous quitta. Les eunuques conduisirent la princesse dans son appartement : hélas! c'étoit celui où j'avois fait tant de serments à Ardasire. Je me retirai dans le mien plein de rage et de désespoir.

Le moment fixé pour l'hymen arriva. J'entrai dans ce corridor, presque inconnu dans ma maison même, par où l'amour m'avoit conduit tant de fois. Je marchois dans les ténèbres, seul, triste, pensif, quand tout à coup un flambeau fut découvert. Ardasire, un poignard à la main, parut devant moi. Arsace, dit-elle, allez dire à votre nouvelle épouse que je meurs ici; dites-lui que j'ai disputé votre cœur jusqu'au dernier soupir. Elle allait se frapper; j'arrêtai sa main. Ardasire, m'écriai-je, quel affreux spectacle veux-tu me donner!... et lui ouvrant mes bras : Commence par frapper celui qui a cédé le premier à une loi barbare. Je la vis pâlir, et le poignard lui tomba des mains. Je l'em-

brassai; et, je ne sais par quel charme, mon âme sembla se calmer. Je tenois ce cher objet; je me livrai tout entier au plaisir d'aimer. Tout, jusqu'à l'idée de mon malheur, fuyoit de ma pensée. Je croyois posséder Ardasire, et il me sembloit que je ne pouvois plus la perdre. Étrange effet de l'amour! mon cœur s'échauffoit, et mon âme devenoit tranquille.

Les paroles d'Ardasire me rappelèrent à moi-même. Arsace, me dit-elle, quittons ces lieux infortunés; fuyons. Que craignons-nous? nous savons aimer et mourir... Ardasire, lui dis-je, je jure que vous serez toujours à moi; vous y serez comme si vous ne sortiez jamais de ces bras: je ne me séparerai jamais de vous. J'atteste les dieux que vous seule ferez le bonheur de ma vie... Vous me proposez un généreux dessein : l'amour me l'avoit inspiré : il me l'inspire encore par vous; vous allez voir si je vous aime.

Je la quittai, et, plein d'impatience et d'amour, j'allai partout donner mes ordres. La porte de l'appartement de la princesse fut fermée. Je pris tout ce que je pus emporter d'or et de pierreries. Je fis prendre à mes esclaves divers chemins, et partis seul avec Ardasire dans l'horreur de la nuit; espérant tout, craignant tout, perdant quelquefois mon audace naturelle, saisi par toutes les passions, quelquefois par les remords mêmes, ne sachant si je suivois mon devoir, ou l'amour, qui le fait oublier.

Je ne vous dirai point les périls infinis que nous courûmes. Ardasire, malgré la foiblesse de son sexe, m'encourageoit; elle étoit mourante, et elle me suivoit toujours. Je fuyois la présence des hommes; car tous les hommes étoient devenus mes ennemis : je ne cherchois que les déserts. J'arrivai dans ces montagnes qui sont remplies de tigres et de lions. La présence de ces animaux

me rassuroit. Ce n'est point ici, disois-je à Ardasire, que les eunuques de la princesse et les gardes du roi de Médie viendront nous chercher. Mais enfin, les bêtes féroces se multiplièrent tellement, que je commençai à craindre. Je faisois tomber à coups de flèches celles qui s'approchoient trop près de nous ; car, au lieu de me charger des choses nécessaires à la vie, je m'étois muni d'armes qui pouvoient partout me les procurer. Pressé de toutes parts, je fis du feu avec des cailloux, j'allumai du bois sec ; je passois la nuit auprès de ces feux, et je faisois du bruit avec mes armes. Quelquefois je mettois le feu aux forêts, et je chassois devant moi ces bêtes intimidées. J'entrai dans un pays plus ouvert, et j'admirai ce vaste silence de la nature. Il me représentoit ce temps où les dieux naquirent, et où la beauté parut la première : l'amour l'échauffa, et tout fut animé.

Enfin, nous sortîmes de la Médie. Ce fut dans une cabane de pasteurs que je me crus le maître du monde, et que je pus dire que j'étois à Ardasire, et qu'Ardasire étoit à moi.

Nous arrivâmes dans la Margiane ; nos esclaves nous y rejoignirent. Là, nous vécûmes à la campagne, loin du monde et du bruit. Charmés l'un de l'autre, nous nous entretenions de nos plaisirs présents et de nos peines passées.

Ardasire me racontoit quels avoient été ses sentiments dans tout le temps qu'on nous avoit arrachés l'un à l'autre, ses jalousies pendant qu'elle crut que je ne l'aimois plus, sa douleur quand elle vit que je l'aimois encore, sa fureur contre une loi barbare, sa colère contre moi, qui m'y soumettois. Elle avoit d'abord formé le dessein d'immoler la princesse ; elle avoit rejeté cette idée :

elle auroit trouvé du plaisir à mourir à mes yeux; elle n'avoit point douté que je ne fusse attendri. Quand j'étois dans ses bras, disoit-elle, quand elle me proposa de quitter ma patrie, elle étoit déjà sûre de moi.

Ardasire n'avoit jamais été si heureuse; elle étoit charmée. Nous ne vivions point dans le faste de la Médie; mais nos mœurs étoient plus douces. Elle voyoit dans tout ce que nous avions perdu, les grands sacrifices que je lui avois faits. Elle étoit seule avec moi. Dans les sérails, dans ces lieux de délices, on trouve toujours l'idée d'une rivale; et lorsqu'on y jouit de ce qu'on aime, plus on aime, et plus on est alarmé.

Mais Ardasire n'avoit aucune défiance; le cœur étoit assuré du cœur. Il semble qu'un tel amour donne un air riant à tout ce qui nous entoure; et que, parce qu'un objet nous plaît, il ordonne à toute la nature de nous plaire; il semble qu'un tel amour soit cette enfance aimable, devant qui tout se joue, et qui sourit toujours.

Je sens une espèce de douceur à vous parler de cet heureux temps de notre vie. Quelquefois je perdois Ardasire dans les bois, et je la retrouvois aux accents de sa voix charmante. Elle se paroit des fleurs que je cueillois; je me parois de celles qu'elle avoit cueillies. Le chant des oiseaux, le murmure des fontaines, les danses et les concerts de nos jeunes esclaves, une douceur partout répandue, étoient des témoignages continuels de notre bonheur.

Tantôt Ardasire étoit une bergère qui, sans parure et sans ornements, se montroit à moi avec sa naïveté naturelle; tantôt je la voyois telle qu'elle étoit lorsque j'étois enchanté dans le sérail de Médie.

Ardasire occupoit ses femmes à des ouvrages charmants : elles filoient la laine d'Hyrcanie; elles employoient

la pourpre de Tyr. Toute la maison goûtoit une joie naïve. Nous descendions avec plaisir à l'égalité de la nature ; nous étions heureux, et nous voulions vivre avec des gens qui le fussent. Le bonheur faux rend les hommes durs et superbes, et ce bonheur ne se communique point. Le vrai bonheur les rend doux et sensibles, et ce bonheur se partage toujours.

Je me souviens qu'Ardasire fit le mariage d'une de ses favorites avec un de mes affranchis. L'amour et la jeunesse avoient formé cet hymen. La favorite dit à Ardasire : Ce jour est aussi le premier jour de votre hyménée. Tous les jours de ma vie, répondit-elle, seront ce premier jour.

Vous serez peut-être surpris, qu'exilé et proscrit de la Médie, n'ayant eu qu'un moment pour me préparer à partir, ne pouvant emporter que l'argent et les pierreries qui se trouvoient sous ma main, je pusse avoir assez de richesses dans la Margiane pour y avoir un palais, un grand nombre de domestiques et toutes sortes de commodités pour la vie. J'en fus surpris moi-même, et je le suis encore. Par une fatalité que je ne saurois vous expliquer, je ne voyois aucune ressource, et j'en trouvois partout. L'or, les pierreries, les bijoux sembloient se présenter à moi. C'étoient des hasards, me direz-vous. Mais des hasards si réitérés, et perpétuellement les mêmes, ne pouvoient guère être des hasards. Ardasire crut d'abord que je voulois la surprendre, et que j'avois porté des richesses qu'elle ne connoissoit pas. Je crus, à mon tour, qu'elle en avoit qui m'étoient inconnues. Mais nous vîmes bien l'un et l'autre que nous étions dans l'erreur. Je trouvai plusieurs fois, dans ma chambre, des rouleaux où il y avoit plusieurs centaines de dariques ; Ardasire trouvoit dans la sienne des boîtes pleines de pierreries. Un jour que je me

promenois dans mon jardin, un petit coffre plein de pièces d'or parut à mes yeux; et j'en aperçus un autre dans le creux d'un chêne sous lequel j'allois ordinairement me reposer. Je passe le reste. J'étois sûr qu'il n'y avoit pas un seul homme dans la Médie qui eût quelque connoissance du lieu où je m'étois retiré; et d'ailleurs je savois que je n'avois aucun secours à attendre de ce côté-là. Je me creusois la tête pour pénétrer d'où me venoient ces secours. Toutes les conjectures que je faisois se détruisoient les unes les autres.

On fait, dit Aspar en interrompant Arsace, des contes merveilleux de certains génies puissants qui s'attachent aux hommes et leur font de grands biens. Rien de ce que j'ai ouï dire là-dessus n'a fait impression sur mon esprit; mais ce que j'entends m'étonne davantage : vous dites ce que vous avez éprouvé, et non pas ce que vous avez ouï dire.

Soit que ces secours, reprit Arsace, fussent humains ou surnaturels, il est certain qu'ils ne me manquèrent jamais; et que, de la même manière qu'une infinité de gens trouvent partout la misère, je trouvai partout les richesses; et, ce qui vous surprendra, elles venoient toujours à point nommé : je n'ai jamais vu mon trésor prêt à finir, qu'un nouveau n'ait d'abord reparu, tant l'intelligence qui veilloit sur nous étoit attentive. Il y a plus : ce n'étoit pas seulement nos besoins qui étoient prévenus, mais souvent nos fantaisies. Je n'aime guère, ajouta-t-il, à dire des choses merveilleuses. Je vous dis ce que je suis forcé de croire, et non pas ce qu'il faut que vous croyiez.

La veille du mariage de la favorite, un jeune homme, beau comme l'Amour, vint me porter un panier de très-

beaux fruits. Je lui donnai quelques pièces d'argent ; il les prit, laissa le panier, et ne parut plus. Je portai le panier à Ardasire ; je le trouvai plus pesant que je ne pensois. Nous mangeâmes le fruit, et nous trouvâmes que le fond étoit plein de dariques. C'est le génie, dit-on dans toute la maison, qui a apporté un trésor ici pour les dépenses des noces.

Je suis convaincue, disoit Ardasire, que c'est un génie qui fait ces prodiges en notre faveur. Aux intelligences supérieures à nous, rien ne doit être plus agréable que l'amour : l'amour seul a une perfection qui peut nous élever jusqu'à elles. Arsace, c'est un génie qui connoît mon cœur, et qui voit à quel point je vous aime. Je voudrois le voir, et qu'il pût me dire à quel point vous m'aimez.

Je reprends ma narration.

La passion d'Ardasire et la mienne prirent des impressions de notre différente éducation et de nos différents caractères. Ardasire ne respiroit que pour aimer ; sa passion étoit sa vie ; toute son âme étoit de l'amour. Il n'étoit pas en elle de m'aimer moins ; elle ne pouvoit non plus m'aimer davantage. Moi, je parus aimer avec plus d'emportement, parce qu'il sembloit que je n'aimois pas toujours de même. Ardasire seule étoit capable de m'occuper ; mais il y eut des choses qui purent me distraire. Je suivois les cerfs dans les forêts, et j'allois combattre les bêtes féroces.

Bientôt je m'imaginai que je menois une vie trop obscure. Je me trouve, disois-je, dans les États du roi de Margiane ; pourquoi n'irois-je point à la cour? La gloire de mon père venoit s'offrir à mon esprit. C'est un poids bien pesant qu'un grand nom à soutenir, quand les vertus des hommes ordinaires sont moins le terme où il faut s'ar-

rêter que celui dont on doit partir. Il semble que les engagements que les autres prennent pour nous soient plus forts que ceux que nous prenons nous-mêmes. Quand j'étois en Médie, disois-je, il falloit que je m'abaissasse, et que je cachasse avec plus de soin mes vertus que mes vices. Si je n'étois pas esclave de la cour, je l'étois de sa jalousie. Mais à présent que je me vois maître de moi, que je suis indépendant, parce que je suis sans patrie, libre au milieu des forêts comme les lions, je commencerai à avoir une âme commune si je reste un homme commun.

Je m'accoutumai peu à peu à ces idées. Il est attaché à la nature qu'à mesure que nous sommes heureux nous voulons l'être davantage. Dans la félicité même il y a des impatiences. C'est que, comme notre esprit est une suite d'idées, notre cœur est une suite de désirs. Quand nous sentons que notre bonheur ne peut plus s'augmenter, nous voulons lui donner une modification nouvelle. Quelquefois mon ambition étoit irritée par mon amour même : j'espérois que je serois plus digne d'Ardasire, et, malgré ses prières, malgré ses larmes, je la quittai.

Je ne vous dirai point l'affreuse violence que je me fis. Je fus cent fois sur le point de revenir. Je voulois m'aller jeter aux genoux d'Ardasire; mais la honte de me démentir, la certitude que je n'aurois plus la force de me séparer d'elle, l'habitude que j'avois prise de commander à mon cœur des choses difficiles, tout cela me fit continuer mon chemin.

Je fus reçu du roi avec toutes sortes de distinctions. A peine eus-je le temps de m'apercevoir que je fusse étranger. J'étois de toutes les parties de plaisir : il me préféra à tous ceux de mon âge; et il n'y eut point de

rang ni de dignité que je ne pusse espérer dans la Margiane.

J'eus bientôt une occasion de justifier sa faveur. La cour de Margiane vivoit depuis longtemps dans une profonde paix. Elle apprit qu'une multitude infinie de Barbares s'étoit présentée sur la frontière, qu'elle avoit taillé en pièces l'armée qu'on lui avoit opposée, et qu'elle marchoit à grands pas vers la capitale. Quand la ville auroit été prise d'assaut, la cour ne seroit pas tombée dans une plus affreuse consternation. Ces gens-là n'avoient jamais connu que la prospérité; ils ne savoient pas distinguer les malheurs d'avec les malheurs, et ce qui peut se rétablir d'avec ce qui est irréparable. On assembla à la hâte un conseil; et, comme j'étois auprès du roi, je fus de ce conseil. Le roi étoit éperdu, et ses conseillers n'avoient plus de sens. Il étoit clair qu'il étoit impossible de les sauver, si on ne leur rendoit le courage. Le premier ministre ouvrit les avis. Il proposa de faire sauver le roi et d'envoyer au général ennemi les clefs de la ville. Il alloit dire ses raisons, et tout le conseil alloit les suivre. Je me levai pendant qu'il parloit, et je lui tins ce discours : Si tu dis encore un mot, je te tue. Il ne faut pas qu'un roi magnanime et tous les braves gens qui sont ici perdent un temps précieux à écouter tes lâches conseils. Et me tournant vers le roi : Seigneur, un grand État ne tombe pas d'un seul coup. Vous avez une infinité de ressources; et quand vous n'en aurez plus, vous délibérerez avec cet homme si vous devez mourir, ou suivre de lâches conseils. Amis, je jure avec vous que nous défendrons le roi jusqu'au dernier soupir. Suivons-le, armons le peuple, et faisons-lui part de notre courage.

On se mit en défense dans la ville, et je me saisis d'un

poste au dehors avec une troupe de gens d'élite, composée de Margiens et de quelques braves gens qui étoient à moi. Nous battîmes plusieurs de leurs partis. Un corps de cavalerie empêchoit qu'on ne leur envoyât des vivres. Ils n'avoient point de machines pour faire le siége de la ville. Notre corps d'armée grossissoit tous les jours. Ils se retirèrent et la Margiane fut délivrée.

Dans le bruit et le tumulte de cette cour, je ne goûtois que de fausses joies. Ardasire me manquoit partout, et toujours mon cœur se tournoit vers elle. J'avois connu mon bonheur, et je l'avois fui; j'avois quitté des plaisirs réels pour chercher des erreurs.

Ardasire, depuis mon départ, n'avoit point eu de sentiment qui n'eût d'abord été combattu par un autre. Elle avoit toutes les passions; elle n'étoit contente d'aucune. Elle vouloit se taire; elle vouloit se plaindre : elle prenoit la plume pour m'écrire; le dépit lui faisoit changer de pensée; elle ne pouvoit se résoudre à me marquer de la sensibilité, encore moins de l'indifférence; mais enfin, la douleur de son âme fixa ses résolutions, et elle m'écrivit cette lettre :

« Si vous aviez gardé dans votre cœur le moindre sentiment de pitié, vous ne m'auriez jamais quittée; vous auriez répondu à un amour si tendre, et respecté nos malheurs; vous m'auriez sacrifié des idées vaines; cruel! vous croiriez perdre quelque chose en perdant un cœur qui ne brûle que pour vous. Comment pouvez-vous savoir si, ne vous voyant plus, j'aurai le courage de soutenir la vie? Et si je meurs, barbare! pouvez-vous douter que ce ne soit par vous? O dieux! par vous, Arsace! Mon amour, si industrieux à s'affliger, ne m'avoit jamais fait craindre ce genre de supplice. Je croyois que je n'aurois jamais à

pleurer que vos malheurs, et que je serois toute ma vie insensible sur les miens... »

Je ne pus lire cette lettre sans verser des larmes. Mon cœur fut saisi de tristesse, et au sentiment de pitié se joignit un cruel remords de faire le malheur de ce que j'aimois plus que ma vie.

Il me vint dans l'esprit d'engager Ardasire à venir à la cour : je ne restai sur cette idée qu'un moment.

La cour de Margiane est presque la seule d'Asie où les femmes ne sont point séparées du commerce des hommes. Le roi étoit jeune : je pensai qu'il pouvoit tout, et je pensai qu'il pouvoit aimer. Ardasire auroit pu lui plaire, et cette idée étoit pour moi plus effrayante que mille morts.

Je n'avois d'autre parti à prendre que de retourner auprès d'elle. Vous serez étonné quand vous saurez ce qui m'arrêta.

J'attendois à tout moment des marques brillantes de la reconnoissance du roi. Je m'imaginai que, paroissant aux yeux d'Ardasire avec un nouvel éclat, je me justifierois plus aisément auprès d'elle. Je pensai qu'elle m'en aimeroit plus, et je goûtois d'avance le plaisir d'aller porter ma nouvelle fortune à ses pieds.

Je lui appris la raison qui me faisoit différer mon départ, et ce fut cela même qui la mit au désespoir.

Ma faveur auprès du roi avoit été si rapide qu'on l'attribua au goût que la princesse, sœur du roi, avoit paru avoir pour moi. C'est une de ces choses que l'on croit toujours, lorsqu'elles ont été dites une fois. Un esclave qu'Ardasire avoit mis auprès de moi lui écrivit ce qu'il avoit entendu dire. L'idée d'une rivale fut désolante pour elle. Ce fut bien pis lorsqu'elle apprit les actions que je venois de faire. Elle ne douta point que tant de

gloire ne dût augmenter l'amour. Je ne suis point princesse, disoit-elle dans son indignation, mais je sens bien qu'il n'y en a aucune sur la terre que je croie mériter que je lui cède un cœur qui doit être à moi; et, si je l'ai fait voir en Médie, je le ferai voir en Margiane.

Après mille pensées, elle se fixa, et prit cette résolution :

Elle se défit de la plupart de ses esclaves, en choisit de nouveaux, envoya meubler un palais dans le pays des Sogdiens, se déguisa, prit avec elle des eunuques qui ne m'étoient pas connus, vint secrètement à la cour. Elle s'aboucha avec l'esclave qui lui étoit affidé, et prit avec lui des mesures pour m'enlever dès le lendemain. Je devois aller me baigner dans la rivière. L'esclave me mena dans un endroit du rivage où Ardasire m'attendoit. J'étois à peine déshabillé qu'on me saisit ; on jeta sur moi une robe de femme ; on me fit entrer dans une litière fermée : on marcha jour et nuit. Nous eûmes bientôt quitté la Margiane, et nous arrivâmes dans le pays des Sogdiens. On m'enferma dans un vaste palais ; on me faisoit entendre que la princesse, qu'on disoit avoir du goût pour moi, m'avoit fait enlever et conduire secrètement dans une terre de son apanage.

Ardasire ne vouloit point être connue, ni que je fusse connu : elle cherchoit à jouir de mon erreur. Tous ceux qui n'étoient pas du secret la prenoient pour la princesse. Mais un homme enfermé dans un palais auroit démenti son caractère. On me laissa donc mes habits de femme, et on crut que j'étois une fille nouvellement achetée et destinée à la servir.

J'étois dans ma dix-septième année. On disoit que j'avois toute la fraîcheur de la jeunesse, et on me louoit

sur ma beauté, comme si j'eusse été une fille du palais.

Ardasire, qui savoit que la passion pour la gloire m'avoit déterminé à la quitter, songea à amollir mon courage par toutes sortes de moyens. Je fus mis entre les mains de deux eunuques. On passoit les journées à me parer; on composoit mon teint; on me baignoit; on versoit sur moi les essences les plus délicieuses. Je ne sortois jamais de la maison; on m'apprenoit à travailler moi-même à ma parure; et surtout on vouloit m'accoutumer à cette obéissance, sous laquelle les femmes sont abattues dans les grands sérails d'Orient.

J'étois indigné de me voir traité ainsi. Il n'y a rien que je n'eusse osé pour rompre mes chaînes; mais, me voyant sans armes, entouré de gens qui avoient toujours les yeux sur moi, je ne craignois pas d'entreprendre, mais de manquer mon entreprise. J'espérois que, dans la suite, je serois moins soigneusement gardé, que je pourrois corrompre quelque esclave, et sortir de ce séjour, ou mourir.

Je l'avouerai même; une espèce de curiosité de voir le dénoûment de tout ceci sembloit ralentir mes pensées. Dans la honte, la douleur et la confusion, j'étois surpris de n'en avoir pas davantage. Mon âme formoit des projets; ils finissoient tous par un certain trouble; un charme secret, une force inconnue, me retenoient dans ce palais.

La feinte princesse étoit toujours voilée, et je n'entendois jamais sa voix. Elle passoit presque toute la journée à me regarder par une jalousie pratiquée à ma chambre. Quelquefois elle me faisoit venir à son appartement. Là, ses filles chantoient les airs les plus tendres; il me sembloit que tout exprimoit son amour. Je n'étois jamais assez près d'elle; elle n'étoit occupée que de moi; il y

avoit toujours quelque chose à raccommoder à ma parure : elle défaisoit mes cheveux pour les arranger encore ; elle n'étoit jamais contente de ce qu'elle avoit fait.

Un jour on vint me dire qu'elle me permettoit de venir la voir. Je la trouvai sur un sofa de pourpre : ses voiles la couvroient encore ; sa tête étoit mollement penchée, et elle sembloit être dans une douce langueur. J'approchai, et une de ses femmes me parla ainsi : L'amour vous favorise ; c'est lui qui, sous ce déguisement, vous a fait venir ici. La princesse vous aime : tous les cœurs lui seroient soumis, et elle ne veut que le vôtre.

Comment, dis-je en soupirant, pourrois-je donner un cœur qui n'est pas à moi? Ma chère Ardasire en est la maîtresse ; elle le sera toujours.

Je ne vis point qu'Ardasire marquât d'émotion à ces paroles ; mais elle m'a dit depuis qu'elle n'a jamais senti une si grande joie.

Téméraire, me dit cette femme, la princesse doit être offensée comme les dieux lorsqu'on est assez malheureux pour ne pas les aimer.

Je lui rendrai, répondis-je, toutes sortes d'hommages ; mon respect, ma reconnoissance, ne finiront jamais ; mais le destin, le cruel destin, ne me permet point de l'aimer. Grande princesse, ajoutai-je en me jetant à ses genoux, je vous conjure, par votre gloire, d'oublier un homme qui, par un amour éternel pour un autre, ne sera jamais digne de vous.

J'entendis qu'elle jeta un profond soupir : je crus m'apercevoir que son visage étoit couvert de larmes. Je me reprochois mon insensibilité ; j'aurois voulu, ce que je ne trouvois pas possible, être fidèle à mon amour, et ne pas désespérer le sien.

On me ramena dans mon appartement; et, quelques jours après, je reçus ce billet, écrit d'une main qui m'étoit inconnue.

« L'amour de la princesse est violent, mais il n'est pas tyrannique; elle ne se plaindra pas même de vos refus, si vous lui faites voir qu'ils sont légitimes. Venez donc lui apprendre les raisons que vous avez pour être si fidèle à cette Ardasire. »

Je fus reconduit auprès d'elle. Je lui racontai toute l'histoire de ma vie. Lorsque je lui parlois de mon amour, je l'entendois soupirer. Elle tenoit ma main dans la sienne, et, dans ces moments touchants, elle la serroit malgré elle.

Recommencez, me disoit une de ses femmes, à cet endroit où vous fûtes si désespéré, lorsque le roi de Médie vous donna sa fille. Redites-nous les craintes que vous eûtes pour Ardasire dans votre fuite. Parlez à la princesse des plaisirs que vous goûtiez lorsque vous étiez dans votre solitude chez les Margiens.

Je n'avois jamais dit toutes les circonstances; je répétois, et elle croyoit apprendre; je finissois, et elle s'imaginoit que j'allois commencer.

Le lendemain, je reçus ce billet.

« Je comprends bien votre amour, et je n'exige point que vous me le sacrifiiez. Mais êtes-vous sûr que cette Ardasire vous aime encore? Peut-être refusez-vous, pour une ingrate, le cœur d'une princesse qui vous adore. »

Je fis cette réponse :

« Ardasire m'aime à un tel point, que je ne saurois demander aux dieux qu'ils augmentent son amour. Hélas! peut-être qu'elle m'a trop aimé. Je me souviens d'une lettre qu'elle m'écrivit quelque temps après que

je l'eus quittée. Si vous aviez lu les expressions terribles et tendres de sa douleur, vous en auriez été touchée. Je crains que, pendant que je suis retenu dans ces lieux, le désespoir de m'avoir perdu et son dégoût pour la vie ne lui fassent prendre une résolution qui me mettroit au tombeau. »

Elle me fit cette réponse :

« Soyez heureux, Arsace, et donnez tout votre amour à la beauté qui vous aime; pour moi, je ne veux que votre amitié. »

Le lendemain je fus reconduit dans son appartement. Là je sentis tout ce qui peut porter à la volupté. On avoit répandu dans la chambre les parfums les plus agréables. Elle étoit sur un lit qui n'étoit fermé que par des guirlandes de fleurs; elle y paroissoit languissamment couchée. Elle me tendit la main et me fit asseoir auprès d'elle. Tout, jusqu'au voile qui lui couvroit le visage, avoit de la grâce. Je voyois la forme de son beau corps. Une simple toile, qui se mouvoit sur elle, me faisoit tour à tour perdre et trouver des beautés ravissantes. Elle remarqua que mes yeux étoient occupés, et quand elle les vit s'enflammer, la toile sembla s'ouvrir d'elle-même. Je vis tous les trésors d'une beauté divine. Dans ce moment, elle me serra la main, mes yeux errèrent partout. Il n'y a, m'écriai-je, que ma chère Ardasire qui soit aussi belle; mais j'atteste les dieux que ma fidélité... Elle se jeta à mon cou et me serra dans ses bras. Tout d'un coup la chambre s'obscurcit, son voile s'ouvrit; elle me donna un baiser. Je fut tout hors de moi. Une flamme subite coula dans mes veines et échauffa tous mes sens. L'idée d'Ardasire s'éloigna de moi. Un reste de souvenir...; mais il ne me paroissoit qu'un songe...; j'allois... j'allois la préférer à elle-

même. Déjà j'avois porté mes mains sur son sein ; elles couroient rapidement partout; l'amour ne se montroit que par sa fureur; il se précipitoit à la victoire; un moment de plus, et Ardasire ne pouvoit pas se défendre ; lorsque tout à coup elle fit un effort; elle fut secourue, elle se déroba de moi, et je la perdis.

Je retournai dans mon appartement, surpris moi-même de mon inconstance. Le lendemain on entra dans ma chambre, on me rendit les habits de mon sexe, et le soir on me mena chez celle dont l'idée m'enchantoit encore. J'approchai d'elle, je me mis à ses genoux, et, transporté d'amour, je parlai de mon bonheur, je me plaignis de mes propres refus; je demandai, je promis, j'exigeai, j'osai tout dire, je voulus tout voir; j'allois tout entreprendre. Mais je trouvai un changement étrange; elle me parut glacée et, lorsqu'elle m'eut assez découragé, qu'elle eut joui de tout mon embarras, elle me parla, et j'entendis sa voix pour la première fois : Ne voulez-vous point voir le visage de celle que vous aimez?... Ce son de voix me frappa; je restai immobile; j'espérai que ce seroit Ardasire, et je le craignis. Découvrez ce bandeau, me dit-elle. Je le fis, et je vis le visage d'Ardasire. Je voulus parler, et ma voix s'arrêta. L'amour, la surprise, la joie, la honte, toutes les passions me saisirent tour à tour. Vous êtes Ardasire, lui dis-je? Oui, perfide, répondit-elle, je la suis. Ardasire, lui dis-je d'une voix entrecoupée, pourquoi vous jouez-vous ainsi d'un malheureux amour? Je voulus l'embrasser. Seigneur, dit-elle, je suis à vous. Hélas! j'avois espéré de vous revoir plus fidèle. Contentez-vous de commander ici. Punissez-moi, si vous voulez, de ce que j'ai fait... Arsace, ajouta-t-elle en pleurant, vous ne le méritiez pas.

Ma chère Ardasire, lui dis-je, pourquoi me désespérez-vous? Auriez-vous voulu que j'eusse été insensible à des charmes que j'ai toujours adorés? Comptez que vous n'êtes pas d'accord avec vous-même. N'étoit-ce pas vous que j'aimois? Ne sont-ce pas ces beautés qui m'ont toujours charmé? Ah! dit-elle, vous auriez aimé une autre que moi. Je n'aurois point, lui dis-je, aimé une autre que vous. Tout ce qui n'auroit point été vous m'auroit déplu. Qu'eût-ce été, lorsque je n'aurois point vu cet adorable visage, que je n'aurois pas entendu cette voix, que je n'aurois pas trouvé ces yeux? Mais, de grâce, ne me désespérez pas; songez que, de toutes les infidélités que l'on peut faire, j'ai sans doute commis la moindre.

Je connus à la langueur de ses yeux qu'elle n'étoit plus irritée; je le connus à sa voix mourante. Je la tins dans mes bras. Qu'on est heureux quand on tient dans ses bras ce que l'on aime! Comment exprimer ce bonheur, dont l'excès n'est que pour les vrais amants; lorsque l'amour renaît après lui-même, lorsque tout promet, que tout demande, que tout obéit; lorsqu'on sent qu'on a tout, et que l'on sent que l'on n'a pas assez; lorsque l'âme semble s'abandonner et se porter au delà de la nature même?

Ardasire, revenue à elle, me dit : Mon cher Arsace, l'amour que j'ai eu pour vous m'a fait faire des choses bien extraordinaires. Mais un amour bien violent n'a de règle ni de loi. On ne le connoît guère, si l'on ne met ses caprices au nombre de ses plus grands plaisirs. Au nom des dieux, ne me quitte plus. Que peut-il te manquer? Tu es heureux si tu m'aimes. Tu es sûr que jamais mortel n'a été tant aimé. Dis-moi, promets-moi, jure-moi que tu resteras ici.

Je lui fis mille serments ; ils ne furent interrompus que par mes embrassements, et elle les crut.

Heureux l'amour, lors même qu'il s'apaise, lorsque après qu'il a cherché à se faire sentir, il aime à se faire connoître ; lorsque, après avoir joui des beautés, il ne se sent plus touché que par les grâces !

Nous vécûmes dans la Sogdiane dans une félicité que je ne saurois vous exprimer. Je n'avois resté que quelques mois dans la Margiane ; et ce séjour m'avoit déjà guéri de l'ambition. J'avois eu la faveur du roi ; mais je m'aperçus bientôt qu'il ne pouvoit me pardonner mon courage et sa frayeur. Ma présence le mettoit dans l'embarras ; il ne pouvoit donc pas m'aimer. Ses courtisans s'en aperçurent, et dès lors ils se donnèrent bien garde de me trop estimer ; et, pour que je n'eusse pas sauvé l'État du péril, tout le monde convenoit à la cour qu'il n'y avoit pas eu de péril.

Ainsi, également dégoûté de l'esclavage et des esclaves, je ne connus plus d'autre passion que mon amour pour Ardasire, et je m'estimai cent fois plus heureux de rester dans la seule dépendance que j'aimois, que de rentrer dans une autre que je ne pouvois que haïr.

Il nous parut que le génie nous avoit suivis. Nous nous retrouvâmes dans la même abondance, et nous vîmes toujours de nouveaux prodiges.

Un pêcheur vint nous vendre un poisson ; on m'apporta une bague fort riche qu'on avoit trouvée dans son gosier.

Un jour, manquant d'argent, j'envoyai vendre quelques pierreries à la ville prochaine : on m'en apporta le prix, et quelques jours après, je vis sur ma table les pierreries.

Grands dieux! dis-je en moi-même, il m'est donc impossible de m'appauvrir!

Nous voulûmes tenter le génie, et nous lui demandâmes une somme immense. Il nous fit bien voir que nos vœux étoient indiscrets. Nous trouvâmes, quelques jours après, sur la table, la plus petite somme que nous eussions encore reçue. Nous ne pûmes, en la voyant, nous empêcher de rire. Le génie nous joue, dit Ardasire. Ah! m'écriai-je, les dieux sont de bons dispensateurs: la médiocrité qu'ils nous accordent vaut bien mieux que les trésors qu'ils nous refusent.

Nous n'avions aucune des passions tristes. L'aveugle ambition, la soif d'acquérir, l'envie de dominer, sembloient s'éloigner de nous, et être les passions d'un autre univers. Ces sortes de biens ne sont faits que pour entrer dans le vide des âmes que la nature n'a point remplies. Ils n'ont été imaginés que par ceux qui se sont trouvés incapables de bien sentir les autres.

Je vous ai déjà dit que nous étions adorés de cette petite nation qui formoit notre maison. Nous nous aimions, Ardasire et moi; et sans doute que l'effet naturel de l'amour est de rendre heureux ceux qui s'aiment. Mais cette bienveillance générale que nous trouvons dans tous ceux qui sont autour de nous peut rendre plus heureux que l'amour même. Il est impossible que ceux qui ont le cœur bien fait ne se plaisent au milieu de cette bienveillance générale. Étrange effet de la nature! l'homme n'est jamais si peu à lui que lorsqu'il paroît l'être davantage. Le cœur n'est jamais le cœur que quand il se donne, parce que ses jouissances sont hors de lui.

C'est ce qui fait que ces idées de grandeur, qui retirent toujours le cœur vers lui-même, trompent ceux qui

en sont enivrés; c'est ce qui fait qu'ils s'étonnent de n'être point heureux au milieu de ce qu'ils croient être le bonheur; que, ne le trouvant point dans la grandeur, ils cherchent plus de grandeur encore. S'ils n'y peuvent atteindre, ils se croient plus malheureux; s'ils y atteignent, ils ne trouvent pas encore le bonheur.

C'est l'orgueil, qui, à force de nous posséder, nous empêche de nous posséder, et qui, nous concentrant dans nous-mêmes, y porte toujours la tristesse. Cette tristesse vient de la solitude du cœur, qui se sent toujours fait pour jouir, et qui ne jouit pas; qui se sent toujours fait pour les autres, et qui ne les trouve pas.

Ainsi nous aurions goûté des plaisirs que donne la nature toutes les fois qu'on ne la fuit pas. Nous aurions passé notre vie dans la joie, l'innocence et la paix. Nous aurions compté nos années par le renouvellement des fleurs et des fruits; nous aurions perdu nos années dans la rapidité d'une vie heureuse. J'aurois vu tous les jours Ardasire, et je lui aurois dit que je l'aimois. La même terre auroit repris son âme et la mienne. Mais tout à coup mon bonheur s'évanouit, et j'éprouvai le revers du monde le plus affreux.

Le prince du pays étoit un tyran capable de tous les crimes; mais rien ne le rendoit si odieux que les outrages continuels qu'il faisoit à un sexe sur lequel il n'est pas seulement permis de lever les yeux. Il apprit, par une esclave sortie du sérail d'Ardasire, qu'elle étoit la plus belle personne de l'Orient. Il n'en fallut pas davantage pour le déterminer à me l'enlever. Une nuit, une grosse troupe de gens armés entoura ma maison, et le matin je reçus un ordre du tyran de lui envoyer Ardasire. Je vis l'impossibilité de la faire sauver. Ma première idée fut de lui aller

donner la mort dans le sommeil où elle étoit ensevelie. Je pris mon épée, je courus, j'entrai dans sa chambre, j'ouvris les rideaux; je reculai d'horreur, et tous mes sens se glacèrent. Une nouvelle rage me saisit : je voulus aller me jeter au milieu de ces satellites, et immoler tout ce qui se présenteroit à moi. Mon esprit s'ouvrit pour un dessein plus suivi, et je me calmai. Je résolus de prendre les habits que j'avais eus il y avoit quelques mois, de monter, sous le nom d'Ardasire, dans la litière que le tyran lui avoit destinée, de me faire mener à lui. Outre que je ne voyois point d'autre ressource, je sentois en moi-même du plaisir à faire une action de courage sous les mêmes habits avec lesquels l'aveugle amour avoit auparavant avili mon sexe.

J'exécutai tout de sang-froid. J'ordonnai que l'on cachât à Ardasire le péril que je courois, et que, sitôt que je serois parti, on la fît sauver dans un autre pays. Je pris avec moi un esclave dont je connoissois le courage, et je me livrai aux femmes et aux eunuques que le tyran avoit envoyés. Je ne restai pas deux jours en chemin, et, quand j'arrivai, la nuit étoit déjà avancée. Le tyran donnoit un festin à ses femmes et à ses courtisans dans une salle de ses jardins. Il étoit dans cette gaîté stupide que donne la débauche lorsqu'elle a été portée à l'excès. Il ordonna que l'on me fît venir. J'entrai dans la salle du festin : il me fit mettre auprès de lui, et je sus cacher ma fureur et le désordre de mon âme. J'étois comme incertain dans mes souhaits. Je voulois attirer les regards du tyran, et, quand il les tournoit vers moi, je sentois redoubler ma rage. Parce qu'il me croit Ardasire, disois-je en moi-même, il ose m'aimer. Il me sembloit que je voyois multiplier ses outrages, et qu'il avoit trouvé mille manières d'offenser mon amour. Cependant j'étois prêt à jouir de la plus

affreuse vengeance. Il s'enflammoit, et je le voyois insensiblement approcher de son malheur. Il sortit de la salle du festin, et me mena dans un appartement plus reculé de ses jardins, suivi d'un seul eunuque et de mon esclave. Déjà sa fureur brutale alloit l'éclaircir sur mon sexe. Ce fer, m'écriai-je, t'apprendra mieux que je suis un homme. Meurs, et qu'on dise aux enfers que l'époux d'Ardasire a puni tes crimes. Il tomba à mes pieds, et dans ce moment la porte de l'appartement s'ouvrit; car sitôt que mon esclave avoit entendu ma voix, il avoit tué l'eunuque qui la gardoit, et s'en étoit saisi. Nous fuîmes; nous errions dans les jardins; nous rencontrâmes un homme; je le saisis : Je te plongerai, lui dis-je, ce poignard dans le sein, si tu ne me fais sortir d'ici. C'étoit un jardinier, qui, tout tremblant de peur, me mena à une porte qu'il ouvrit; je la lui fis refermer, et lui ordonnai de me suivre.

Je jetai mes habits, et pris un manteau d'esclave. Nous errâmes dans les bois, et, par un bonheur inespéré, lorsque nous étions accablés de lassitude, nous trouvâmes un marchand qui faisait paître ses chameaux; nous l'obligeâmes de nous mener hors de ce funeste pays.

A mesure que j'évitois tant de dangers, mon cœur devenoit moins tranquille. Il falloit revoir Ardasire, et tout me faisoit craindre pour elle. Ses femmes et ses eunuques lui avoient caché l'horreur de notre situation; mais, ne me voyant plus auprès d'elle, elle me croyoit coupable; elle s'imaginoit que j'avois manqué à tant de serments que je lui avois faits. Elle ne pouvoit concevoir cette barbarie de l'avoir fait enlever sans lui rien dire. L'amour voit tout ce qu'il craint. La vie lui devint insupportable; elle prit du poison; il ne fit pas son effet violemment.

J'arrivai et je la trouvai mourante. Ardasire, lui dis-je, je vous perds, vous mourez? cruelle Ardasire! hélas! qu'avois-je fait?... Elle versa quelques larmes. Arsace, me dit-elle, il n'y a qu'un moment que la mort me sembloit délicieuse; elle me paroît terrible depuis que je vous vois. Je sens que je voudrois revivre pour vous, et que mon âme me quitte malgré elle. Conservez mon souvenir; et, si j'apprends qu'il vous est cher, comptez que je ne serai point tourmentée chez les ombres. J'ai du moins cette consolation, mon cher Arsace, de mourir dans vos bras.

Elle expira. Il me seroit impossible de dire comment je n'expirai pas aussi. On m'arracha d'Ardasire, et je crus qu'on me séparoit de moi-même. Je fixai mes yeux sur elle, et je restai immobile : j'étois devenu stupide. On m'ôta ce terrible spectacle, et je sentis mon âme reprendre toute sa sensibilité. On m'entraîna; je tournois les yeux vers ce fatal objet de ma douleur; j'aurois donné mille vies pour le voir encore un moment. J'entrai en fureur, je pris mon épée; j'allois me percer le sein; on m'arrêta. Je sortis de ce palais funeste, je n'y rentrai plus. Mon esprit s'aliéna; je courois dans les bois; je remplissois l'air de mes cris. Quand je devenois plus tranquille, toutes les forces de mon âme la fixoient à ma douleur. Il me sembla qu'il ne me restoit plus rien dans le monde que ma tristesse et le nom d'Ardasire. Ce nom, je le prononçois d'une voix terrible, et je rentrois dans le silence. Je résolus de m'ôter la vie, et tout à coup j'entrai en fureur. Tu veux mourir, me disois-je à moi-même, et Ardasire n'est pas vengée! Tu veux mourir, et le fils du tyran est en Hyrcanie, qui se baigne dans les délices! Il vit, et tu veux mourir!

Je me suis mis en chemin pour l'aller chercher. J'ai appris qu'il vous avoit déclaré la guerre; j'ai volé à vous.

Je suis arrivé trois jours avant la bataille, et j'ai fait l'action que vous connoissez. J'aurois percé le fils du tyran; j'ai mieux aimé le faire prisonnier. Je veux qu'il traîne dans la honte et dans les fers une vie aussi malheureuse que la mienne. J'espère que quelque jour il apprendra que j'aurai fait mourir le dernier des siens. J'avoue pourtant que, depuis que je suis vengé, je ne me trouve pas plus heureux; et je sens bien que l'espoir de la vengeance flatte plus que la vengeance même. Ma rage que j'ai satisfaite, l'action que vous avez vue, les acclamations du peuple, seigneur, votre amitié même, ne me rendent point ce que j'ai perdu.

La surprise d'Aspar avoit commencé presque avec le récit qu'il avoit entendu. Sitôt qu'il avoit ouï le nom d'Arsace, il avoit reconnu le mari de la reine. Des raisons d'État l'avoient obligé d'envoyer chez les Mèdes Isménie, la plus jeune des filles du dernier roi, et il l'y avoit fait élever en secret sous le nom d'Ardasire. Il l'avoit mariée à Arsace; il avoit toujours eu des gens affidés dans le sérail d'Arsace; il étoit le génie qui, par ces mêmes gens, avoit répandu tant de richesses dans la maison d'Arsace, et qui, par des voies très-simples, avoit fait imaginer tant de prodiges.

Il avoit eu de très-grandes raisons pour cacher à Arsace la naissance d'Ardasire. Arsace, qui avoit beaucoup de courage, auroit pu faire valoir les droits de sa femme sur la Bactriane, et la troubler.

Mais ces raisons ne subsistoient plus, et, quand il entendit le récit d'Arsace, il eut mille fois envie de l'interrompre; mais il crut qu'il n'étoit pas encore temps de lui apprendre son sort. Un ministre accoutumé à arrêter ses mouvements revenoit toujours à la prudence; il pen-

soit à préparer un grand événement, et non pas à le hâter.

Deux jours après, le bruit se répandit que l'eunuque avoit mis sur le trône une fausse Isménie. On passa des murmures à la sédition. Le peuple furieux entoura le palais ; il demanda à haute voix la tête d'Aspar. L'eunuque fit ouvrir une des portes, et, monté sur un éléphant, il s'avança dans la foule. Bactriens, dit-il, écoutez-moi. Et comme on murmuroit encore : Écoutez-moi, vous dis-je. Si vous pouvez me faire mourir à présent, vous pourrez dans un moment me faire mourir tout de même. Voici un papier écrit et scellé de la main du feu roi : prosternez-vous, adorez-le ; je vais le lire.

Il le lut :

« Le ciel m'a donné deux filles qui se ressemblent au point que tous les yeux peuvent s'y tromper. Je crains que cela ne donne occasion à de plus grands troubles et à des guerres plus funestes. Vous donc, Aspar, lumière de l'empire, prenez la plus jeune des deux ; envoyez-la secrètement dans la Médie, et faites-en prendre soin. Qu'elle y reste sous un nom supposé, tandis que le bien de l'État le demandera. »

Il porta cet écrit au-dessus de sa tête, et il s'inclina ; puis reprenant la parole :

« Isménie est morte ; n'en doutez pas ; mais sa sœur, la jeune Isménie, est sur le trône. Voudriez-vous vous plaindre de ce que, voyant la mort de la reine approcher, j'ai fait venir sa sœur du fond de l'Asie? Me reprocheriez-vous d'avoir été assez heureux pour vous la rendre et la placer sur un trône qui, depuis la mort de la reine sa sœur, lui appartient? Si j'ai tu la mort de la reine, l'état des affaires ne l'a-t-il pas demandé? Me blâmez-vous d'avoir fait une action de fidélité avec prudence? Posez donc les

armes. Jusqu'ici vous n'êtes point coupables; dès ce moment vous le seriez. »

Aspar expliqua ensuite comment il avoit confié la jeune Isménie à deux vieux eunuques; comment on l'avoit transportée en Médie sous un nom supposé; comment il l'avoit mariée à un grand seigneur du pays; comment il l'avoit fait suivre dans tous les lieux où la fortune l'avoit conduite; comment la maladie de la reine l'avoit déterminé à la faire enlever pour être gardée en secret dans le sérail; comment, après la mort de la reine, il l'avoit placée sur le trône.

Comme les flots de la mer agitée s'apaisent par les zéphyrs, le peuple se calma par les paroles d'Aspar. On n'entendit plus que des acclamations de joie; tous les temples retentirent du nom de la jeune Isménie.

Aspar inspira à Isménie de voir l'étranger qui avoit rendu un si grand service à la Bactriane; il lui inspira de lui donner une audience éclatante. Il fut résolu que les grands et les peuples seroient assemblés; que là il seroit déclaré général des armées de l'État, et que la reine lui ceindroit l'épée. Les principaux de la nation étoient rangés autour d'une grande salle, et une foule de peuple en occupoit le milieu et l'entrée. La reine étoit sur son trône, vêtue d'un habit superbe. Elle avoit la tête couverte de pierreries; elle avoit, selon l'usage de ces solennités, levé son voile, et l'on voyoit le visage de la beauté même. Arsace parut, et le peuple commença ses acclamations. Arsace, les yeux baissés par respect, resta un moment dans le silence, et adressant la parole à la reine :

Madame, lui dit-il d'une voix basse et entrecoupée, si quelque chose pouvoit rendre à mon âme quelque tranquillité, et me consoler de mes malheurs...

La reine ne le laissa pas achever ; elle crut d'abord reconnoître le visage, elle reconnut encore la voix d'Arsace. Toute hors d'elle-même, et ne se connoissant plus, elle se précipita de son trône, et se jeta aux genoux d'Arsace.

Mes malheurs ont été plus grands que les tiens, dit-elle, mon cher Arsace. Hélas! je croyois ne te revoir jamais depuis le fatal moment qui nous a séparés. Mes douleurs ont été mortelles.

Et, comme si elle avoit passé tout à coup d'une manière d'aimer à une autre manière d'aimer, ou qu'elle se trouvât incertaine sur l'impétuosité de l'action qu'elle venoit de faire, elle se releva tout à coup, et une rougeur modeste parut sur son visage.

Bactriens, dit-elle, c'est aux genoux de mon époux que vous m'avez vue. C'est ma félicité d'avoir pu faire paroître devant vous mon amour. J'ai descendu de mon trône, parce que je n'y étois pas avec lui, et j'atteste les dieux que je n'y remonterai pas sans lui. Je goûte ce plaisir que la plus belle action de mon règne, c'est par lui qu'elle a été faite, et que c'est pour moi qu'il l'a faite. Grands, peuples et citoyens, croyez-vous que celui qui règne sur moi soit digne de régner sur vous? Approuvez-vous mon choix? Élisez-vous Arsace? Dites-le-moi, parlez.

A peine les dernières paroles de la reine furent-elles entendues, tout le palais retentit d'acclamations ; on n'entendit plus que le nom d'Arsace et celui d'Isménie.

Pendant tout ce temps, Arsace étoit comme stupide. Il voulut parler, sa voix s'arrêta ; il voulut se mouvoir, et il resta sans action. Il ne voyoit pas la reine ; il ne voyoit pas le peuple ; à peine entendoit-il les acclamations : la joie le troubloit tellement, que son âme ne put sentir toute sa félicité.

Mais, quand Aspar eut fait retirer le peuple, Arsace pencha la tête sur la main de la reine.

Ardasire, vous vivez! vous vivez, ma chère Ardasire! Je mourois tous les jours de douleur. Comment les dieux vous ont-ils rendue à la vie ?

Elle se hâta de lui raconter comment une de ses femmes avoit substitué au poison une liqueur enivrante. Elle avoit été trois jours sans mouvement; on l'avoit rendue à la vie : sa première parole avoit été le nom d'Arsace; ses yeux ne s'étoient ouverts que pour le voir; elle l'avoit fait chercher; elle l'avoit cherché elle-même. Aspar l'avoit fait enlever, et, après la mort de sa sœur, il l'avoit placée sur le trône.

Aspar avoit rendu éclatante l'entrevue d'Arsace et d'Isménie. Il se ressouvenoit de la dernière sédition. Il croyoit qu'après avoir pris sur lui de mettre Isménie sur le trône, il n'étoit pas à propos qu'il parût encore avoir contribué à y placer Arsace. Il avoit pour maxime de ne faire jamais lui-même ce que les autres pouvoient faire, et d'aimer le bien, de quelque main qu'il pût venir. D'ailleurs, connoissant la beauté du caractère d'Arsace et d'Isménie, il désiroit de les faire paroître dans leur jour. Il vouloit leur concilier ce respect que s'attirent toujours les grandes âmes dans toutes les occasions où elles peuvent se montrer. Il cherchoit à leur attirer cet amour que l'on porte à ceux qui ont éprouvé de grands malheurs. Il vouloit faire naître cette admiration que l'on a pour tous ceux qui sont capables de sentir les belles passions. Enfin il croyoit que rien n'étoit plus propre à faire perdre à Arsace le titre d'étranger, et à lui faire trouver celui de Bactrien dans tous les cœurs des peuples de la Bactriane.

Arsace jouissoit d'un bonheur qui lui paroissoit incon-

cevable. Ardasire, qu'il croyoit morte, lui étoit rendue; Ardasire étoit Isménie ; Ardasire étoit reine de Bactriane; Ardasire l'en avoit fait roi. Il passoit du sentiment de sa grandeur au sentiment de son amour. Il aimoit ce diadème qui, bien loin d'être un signe d'indépendance, l'avertissoit sans cesse qu'il étoit à elle ; il aimoit ce trône, parce qu'il voyoit la main qui l'y avoit fait monter.

Isménie goûtoit, pour la première fois, le plaisir de voir qu'elle étoit une grande reine. Avant l'arrivée d'Arsace, elle avoit une grande fortune, mais il lui manquoit un cœur capable de la sentir : au milieu de sa cour, elle se trouvoit seule; dix millions d'hommes étoient à ses pieds, et elle se croyoit abandonnée.

Arsace fit d'abord venir le prince d'Hyrcanie.

Vous avez, lui dit-il, paru devant moi, et les fers ont tombé de vos mains; il ne faut point qu'il y ait d'infortuné dans l'empire du plus heureux des mortels.

Quoique je vous aie vaincu, je ne crois pas que vous m'ayez cédé en courage; je vous prie de consentir que vous me cédiez en générosité.

Le caractère de la reine étoit la douceur, et sa fierté naturelle disparoissoit toujours toutes les fois qu'elle devoit disparoître.

Pardonnez-moi, dit-elle au prince d'Hyrcanie, si je n'ai pas répondu à des feux qui n'étoient pas légitimes. L'épouse d'Arsace ne pouvoit pas être la vôtre ; vous ne devez vous plaindre que du destin.

Si l'Hyrcanie et la Bactriane ne forment pas un même empire, ce sont des États faits pour être alliés. Isménie peut promettre de l'amitié, si elle n'a pu promettre de l'amour.

Je suis, répondit le prince, accablé de tant de malheurs

et comblé de tant de bienfaits, que je ne sais si je suis un exemple de la bonne ou de la mauvaise fortune.

J'ai pris les armes contre vous pour me venger d'un mépris que vous n'aviez pas. Ni vous ni moi ne méritions que le ciel favorisât mes projets. Je vais retourner dans l'Hyrcanie, et j'y oublierois bientôt mes malheurs, si je ne comptois parmi mes malheurs celui de vous avoir vue, et celui de ne plus vous voir.

Votre beauté sera chantée dans tout l'Orient; elle rendra le siècle où vous vivez plus célèbre que tous les autres; et, dans les races futures, les noms d'Arsace et d'Isménie seront les titres les plus flatteurs pour les belles et les amants.

Un événement imprévu demanda la présence d'Arsace dans une province du royaume; il quitta Isménie. Quels tendres adieux! quelles douces larmes! C'étoit moins un sujet de s'affliger qu'une occasion de s'attendrir. La peine de se quitter se joignit à l'idée de la douceur de se revoir.

Pendant l'absence du roi, tout fut, par ses soins, disposé de manière que le temps, le lieu, les personnes, chaque événement offroit à Isménie des marques de son souvenir. Il étoit éloigné, et ses actions disoient qu'il étoit auprès d'elle; tout étoit d'intelligence pour lui rappeler Arsace; elle ne trouvoit point Arsace, mais elle trouvoit son amant.

Arsace écrivoit continuellement à Isménie. Elle lisoit:

« J'ai vu les superbes villes qui conduisent à vos frontières; j'ai vu des peuples innombrables tomber à mes genoux. Tout me disoit que je régnois dans la Bactriane; je ne voyois point celle qui m'en avoit fait roi, et je ne l'étois plus. »

Il lui disoit :

« Si le ciel vouloit m'accorder le breuvage d'immortalité, tant cherché dans l'Orient, vous boiriez dans la même coupe, ou je n'en approcherois point mes lèvres; vous seriez immortelle avec moi, ou je mourrois avec vous. »

Il lui mandoit :

« J'ai donné votre nom à la ville que j'ai fait bâtir; il me semble qu'elle sera habitée par nos sujets les plus heureux. »

Dans une autre lettre, après ce que l'amour pouvoit dire de plus tendre sur les charmes de sa personne, il ajoutoit :

« Je vous dis ces choses sans même chercher à vous plaire; je voudrois calmer mes ennuis; je sens que mon âme s'apaise en vous parlant de vous. »

Enfin elle reçut cette lettre :

« Je comptois les jours, je ne compte plus que les moments, et ces moments sont plus longs que les jours. Belle reine, mon cœur est moins tranquille à mesure que j'approche de vous. »

Après le retour d'Arsace, il lui vint des ambassades de toutes parts; il y en eut qui parurent singulières. Arsace étoit sur un trône qu'on avoit élevé dans la cour du palais. L'ambassadeur des Parthes entra d'abord; il étoit monté sur un superbe coursier; il ne descendit point à terre, et il parla ainsi :

« Un tigre d'Hyrcanie désoloit la contrée, un éléphant l'étouffa sous ses pieds. Un jeune tigre restoit, et il étoit déjà aussi cruel que son père ; l'éléphant en délivra encore le pays. Tous les animaux qui craignoient les bêtes féroces venoient paître autour de lui. Il se plaisoit à voir qu'il étoit leur asile, et il disoit en lui-même : On dit que le

tigre est le roi des animaux, il n'en est que le tyran, et j'en suis le roi. »

L'ambassadeur des Perses parla ainsi :

« Au commencement du monde la lune fut mariée avec le soleil. Tous les astres du firmament vouloient l'épouser. Elle leur dit : Regardez le soleil, et regardez-vous ; vous n'avez pas tous ensemble autant de lumière que lui. »

L'ambassadeur d'Égypte vint ensuite et dit :

« Lorsque Isis épousa le grand Osiris, ce mariage fut la cause de la prospérité de l'Égypte et le type de sa fécondité. Telle sera la Bactriane, elle deviendra heureuse par le mariage de ses dieux. »

Arsace faisoit mettre sur les murailles de tous ses palais son nom avec celui d'Isménie. On voyoit leurs chiffres partout entrelacés. Il étoit défendu de peindre Arsace qu'avec Isménie.

Toutes les actions qui demandoient quelque sévérité, il vouloit paroître les faire seul ; il voulut que les grâces fussent faites sous son nom et celui d'Isménie.

Je vous aime, lui disoit-il, à cause de votre beauté divine et de vos grâces toujours nouvelles. Je vous aime encore, parce que, quand j'ai fait quelque action digne d'un grand roi, il me semble que je vous plais davantage.

Vous avez voulu que je fusse votre roi, quand je ne pensois qu'au bonheur d'être votre époux ; et ces plaisirs, dont je m'enivrois avec vous, vous m'avez appris à les fuir lorsqu'il s'agissoit de ma gloire.

Vous avez accoutumé mon âme à la clémence, et lorsque vous avez demandé des choses qu'il n'étoit pas permis d'accorder, vous m'avez toujours fait respecter ce cœur qui les avoit demandées.

Les femmes de votre palais ne sont point entrées dans les intrigues de la cour; elles ont cherché la modestie et l'oubli de tout ce qu'elles ne doivent point aimer.

Je crois que le ciel a voulu faire de moi un grand prince, puisqu'il m'a fait trouver, dans les écueils ordinaires des rois, des secours pour devenir vertueux.

Jamais les Bactriens ne virent des temps si heureux. Arsace et Isménie disoient qu'ils régnoient sur le meilleur peuple de l'univers; les Bactriens disoient qu'ils vivoient sous les meilleurs de tous les princes.

Il disoit qu'étant né sujet, il avoit souhaité mille fois de vivre sous un bon prince, et que ses sujets faisoient sans doute les mêmes vœux que lui.

Il ajoutoit qu'ayant le cœur d'Isménie, il devoit lui offrir tous les cœurs de l'univers : il ne pouvoit lui apporter un trône, mais des vertus capables de le remplir.

Il croyoit que son amour devoit passer à la postérité, et qu'il n'y passeroit jamais mieux qu'avec sa gloire. Il vouloit qu'on écrivît ces paroles sur son tombeau : *Isménie a eu pour époux un roi chéri des mortels.*

Il disoit qu'il aimoit Aspar, son premier ministre, parce qu'il parloit toujours des sujets, plus rarement du roi, et jamais de lui-même.

Il a, disoit-il, trois grandes choses : l'esprit juste, le cœur sensible et l'âme sincère.

Arsace parloit souvent de l'innocence de son administration. Il disoit qu'il conservoit ses mains pures, parce que le premier crime qu'il commettroit décideroit de toute sa vie, et que là commenceroit la chaîne d'une infinité d'autres.

Je punirois, disoit-il, un homme sur des soupçons. Je croirois en rester là; non : de nouveaux soupçons me

viendroient en foule contre les parents et les amis de celui que j'aurois fait mourir. Voilà le germe d'un second crime. Ces actions violentes me feroient penser que je serois haï de mes sujets : je commencerois à les craindre. Ce seroit le sujet de nouvelles exécutions, qui deviendroient elles-mêmes le sujet de nouvelles frayeurs.

Que si ma vie étoit une fois marquée de ces sortes de taches, le désespoir d'acquérir une bonne réputation viendroit me saisir ; et, voyant que je n'effacerois jamais le passé, j'abandonnerois l'avenir.

Arsace aimoit si fort à conserver les lois et les anciennes coutumes des Bactriens, qu'il trembloit toujours au mot de la réformation des abus, parce qu'il avoit souvent remarqué que chacun appelloit loi ce qui étoit conforme à ses vues, et appelloit abus tout ce qui choquoit ses intérêts.

Que, de corrections en corrections d'abus, au lieu de rectifier les choses, on parvenoit à les anéantir.

Il étoit persuadé que le bien ne devoit couler dans un État que par le canal des lois ; que le moyen de faire un bien permanent, c'étoit, en faisant le bien, de les suivre ; que le moyen de faire un mal permanent, c'étoit, en faisant le mal, de les choquer.

Que les devoirs des princes ne consistoient pas moins dans la défense des lois contre les passions des autres que contre leurs propres passions.

Que le désir général de rendre les hommes heureux étoit naturel aux princes ; mais que ce désir n'aboutissoit à rien, s'ils ne se procuroient continuellement des connoissances particulières pour y parvenir.

Que, par un grand bonheur, le grand art de régner demandoit plus de sens que de génie, plus de désir d'ac-

quérir des lumières que de grandes lumières, plutôt des connoissances pratiques que des connoissances abstraites, plutôt un certain discernement pour connoître les hommes que la capacité de les former.

Qu'on apprenoit à connoître les hommes en se communiquant à eux, comme on apprend toute autre chose. Qu'il est très-incommode pour les défauts et pour les vices de se cacher toujours. Que la plupart des hommes ont une enveloppe; mais qu'elle tient et serre si peu, qu'il est très-difficile que quelque côté ne vienne à se découvrir.

Arsace ne parloit jamais des affaires qu'il pouvoit avoir avec les étrangers; mais il aimoit à s'entretenir de celles de l'intérieur de son royaume, parce que c'étoit le seul moyen de le bien connoître; et là-dessus il disoit qu'un bon prince devoit être secret, mais qu'il pouvoit quelquefois l'être trop.

Il disoit qu'il sentoit en lui-même qu'il étoit un bon roi; qu'il étoit doux, affable, humain; qu'il aimoit la gloire, qu'il aimoit ses sujets; que cependant, si, avec ces belles qualités, il ne s'étoit gravé dans l'esprit les grands principes de gouvernement, il seroit arrivé la chose du monde la plus triste, que ses sujets auroient eu un bon roi, et qu'ils auroient peu joui de ce bonheur, et que ce beau présent de la Providence auroit été en quelque sorte inutile pour eux.

Celui qui croit trouver le bonheur sur le trône se trompe, disoit Arsace : on n'y a que le bonheur qu'on y a porté, et souvent même on y risque ce bonheur que l'on a porté. Si donc les dieux, ajoutoit-il, n'ont pas fait le commandement pour le bonheur de ceux qui commandent, il faut qu'ils l'aient fait pour le bonheur de ceux qui obéissent.

Arsace savoit donner, parce qu'il savoit refuser.

Souvent, disoit-il, quatre villages ne suffisent pas pour faire un don à un grand seigneur prêt à devenir misérable, ou à un misérable prêt à devenir grand seigneur. Je puis bien enrichir la pauvreté d'état; mais il m'est impossible d'enrichir la pauvreté de luxe.

Arsace étoit plus curieux d'entrer dans les chaumières que dans les palais de ses grands.

C'est là que je trouve mes vrais conseillers. Là, je me ressouviens de ce que mon palais me fait oublier. Ils me disent leurs besoins. Ce sont les petits malheurs de chacun qui composent le malheur général. Je m'instruis de tous ces malheurs, qui, tous ensemble, pourroient former le mien.

C'est dans ces chaumières que je vois ces objets tristes, qui font toujours les délices de ceux qui peuvent les faire changer, et qui me font connoître que je puis devenir un plus grand prince que je ne le suis. J'y vois la joie succéder aux larmes; au lieu que dans mon palais je ne puis guère voir que les larmes succéder à la joie.

On lui dit un jour que, dans quelques réjouissances publiques, des farceurs avoient chanté ses louanges.

Savez-vous bien, dit-il, pourquoi je permets à ces gens-là de me louer? C'est afin de me faire mépriser la flatterie, et de la rendre vile à tous les gens de bien. J'ai un si grand pouvoir qu'il sera toujours naturel de chercher à me plaire. J'espère bien que les dieux ne permettront point que la flatterie me plaise jamais. Pour vous, mes amis, dites-moi la vérité; c'est la seule chose du monde que je désire, parce que c'est la seule chose du monde qui puisse me manquer.

Ce qui avoit troublé la fin du règne d'Artamène, c'est

que dans sa jeunesse il avoit conquis quelques petits peuples voisins, situés entre la Médie et la Bactriane. Ils étoient ses alliés ; il voulut les avoir pour sujets, il les eut pour ennemis ; et, comme ils habitoient les montagnes, ils ne furent jamais bien assujettis ; au contraire, les Mèdes se servoient d'eux pour troubler le royaume : de sorte que le conquérant avoit beaucoup affoibli le monarque, et que, lorsque Arsace monta sur le trône, ces peuples étoient encore peu affectionnés. Bientôt les Mèdes les firent révolter. Arsace vola et les soumit. Il fit assembler la nation et parla ainsi :

« Je sais que vous souffrez impatiemment la domination des Bactriens : je n'en suis point surpris. Vous aimez vos anciens rois, qui vous ont comblé de bienfaits. C'est à moi à faire en sorte, par ma modération et par ma justice, que vous me regardiez comme le vrai successeur de ceux que vous avez tant aimés. »

Il fit venir les deux chefs les plus dangereux de la révolte, et dit au peuple :

« Je les fais mener devant vous, pour que vous les jugiez vous-mêmes. »

Chacun, en les condamnant, chercha à se justifier.

« Connoissez, leur dit-il, le bonheur que vous avez de vivre sous un roi qui n'a point de passion lorsqu'il punit, et qui n'en met que quand il récompense ; qui croit que la gloire de vaincre n'est que l'effet du sort, et qu'il ne tient que de lui-même celle de pardonner.

« Vous vivrez heureux sous mon empire, et vous garderez vos usages et vos lois. Oubliez que je vous ai vaincus par les armes, et ne le soyez que par mon affection. »

Toute la nation vint rendre grâces à Arsace de sa clé-

mence et de la paix. Des vieillards portoient la parole. Le premier parla ainsi :

« Je crois voir ces grands arbres qui font l'ornement de notre contrée. Tu en es la tige, et nous en sommes les feuilles ; elles couvriront les racines des ardeurs du soleil. »

Le second lui dit :

« Tu avois à demander aux dieux que nos montagnes s'abaissassent pour qu'elles ne pussent pas nous défendre contre toi. Demande-leur aujourd'hui qu'elles s'élèvent jusques aux nues, pour qu'elles puissent mieux te défendre contre tes ennemis. »

Le troisième dit ensuite :

« Regarde le fleuve qui traverse notre contrée; là où il est impétueux et rapide, après avoir tout renversé, il se dissipe et se divise au point que les femmes le traversent à pied. Mais si tu le regardes dans les lieux où il est doux et tranquille, il grossit lentement ses eaux, il est respecté des nations, et il arrête les armées. »

Depuis ce temps ces peuples furent les plus fidèles sujets de la Bactriane.

Cependant le roi de Médie apprit qu'Arsace régnoit dans la Bactriane. Le souvenir de l'affront qu'il avoit reçu se réveilla dans son cœur. Il avoit résolu de lui faire la guerre. Il demanda le secours du roi d'Hyrcanie.

« Joignez-vous à moi, lui écrivit-il, poursuivons une vengeance commune. Le ciel vous destinoit la reine de Bactriane ; un de mes sujets vous l'a ravie : venez la conquérir. »

Le roi d'Hyrcanie lui fit cette réponse :

« Je serois aujourd'hui en servitude chez les Bactriens, si je n'avois trouvé des ennemis généreux. Je rends grâces au ciel de ce qu'il a voulu que mon règne commençât par

des malheurs. L'adversité est notre mère ; la prospérité n'est que notre marâtre. Vous me proposez des querelles qui ne sont pas celles des rois. Laissons jouir le roi et la reine de Bactriane du bonheur de se plaire et de s'aimer. »

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES CONSIDÉRATIONS SUR LES ROMAINS

A

Acarnaniens. Ravagés par la Macédoine et l'Étolie, page 153.

Achaïens. État des affaires de ce peuple, *ibid.*

Actium (bataille d'). Gagnée par Auguste sur Antoine, 145.

Acyndine et Barlaam. Leur querelle contre les moines grecs, 309.

Adresse. Sa définition, 127.

Adrien (l'empereur). Abandonne les conquêtes de Trajan, 245. On en murmure, *ibid.* Rétablit la discipline militaire, 255.

Affranchissement des esclaves. Auguste y met des bornes, 226.

Affranchissements. Motifs qui les avoient rendus fréquents, *ibid.*

Afrique (villes d'). Dépendantes des Carthaginois : mal fortifiées, 142.

Agriculture (l') et la guerre étoient les deux seules professions des citoyens romains, 197.

Agrippa, général d'Octave. Vient à bout de Sextus Pompée, 219.

Alexandre, successeur d'Héliogabale. Tué par les soldats romains, 256.

Alexis Comnène. Événements arrivés sous son règne, 321.

Alexis et Jean Comnène. Repoussent les Turcs jusqu'à l'Euphrate, 322.

Allemagne. Ses forêts élaguées, ses marais desséchés, 305.

Allemands croisés. Paient cher les fautes des croisés françois, 322.

Allié (le titre d') du peuple romain, très-recherché, quoiqu'il emportât avec soi un véritable esclavage, 165.

Amalasonte, reine des Goths. Fournit des vivres à Bélisaire, 291.

Ambassadeurs romains. Parloient partout avec hauteur, 164.

Ambition. Mal très-commun dans l'empire grec : pourquoi ? 301.

Anarchie. Règne à Rome pendant les guerres civiles, 222-223.

Andronic Paléologue. Abandonne la marine : par quelle raison ? 311. Réponse insolente d'un patriarche de Constantinople au vieux Andronic, 312. Passe sa vie à discuter des subtilités théologiques, 313.

Andronic Comnène. Le Néron des Grecs, 319.

Angleterre. Sagesse de son gouvernement, 187.

Annibal. A quoi il dut ses victoires contre les Romains, 144. Obstacles sans nombre qu'il eut à surmonter, 146. Justifié du reproche qu'on lui fait communément de n'avoir point assiégé Rome immédiatement après la bataille, et d'avoir laissé amollir ses troupes à Capoue, 148. Ce furent ses conquêtes même qui changèrent sa

fortune, 149. Critique de l'auteur sur la façon dont Tite-Live fait parler ce grand capitaine, 150. Réduit par Scipion à une guerre défensive, il perd une bataille contre le général romain, 151.

Antiochus. Sa mauvaise conduite dans la guerre qu'il fit aux Romains, 158. Traité déshonorant qu'il fit avec eux, 159.

Antoine. S'empare du livre des raisons de César, 213. Fait l'oraison funèbre de César, 214. Veut se faire donner le gouvernement de la Gaule Cisalpine au préjudice de Décimus Brutus, qui en est revêtu, 215. Défait à Modène, 216. Se joint avec Lépide et Octave, *ibid.* Réuni à Octave, ils poursuivent Brutus et Cassius, *ibid.* Jure de rétablir la république, perd la bataille d'Actium, 220-221. Une troupe de gladiateurs lui reste fidèle dans ses désastres, 221.

Antonins (les deux). Empereurs chéris et respectés, 247.

Appien. Historien des guerres de Marius et de Sylla, 198.

Appius Claudius. Distribue le menu peuple de Rome dans les quatre tribus de la ville, 186.

Arabes. Leurs conquêtes rapides, 304. Étoient les meilleurs hommes de trait, 305. Bons cavaliers, *ibid.* Leurs divisions favorables à l'empire d'Orient, 318. Leur puissance détruite en Perse, 319.

Arcadius. Fait alliance avec les Wisigoths, 284.

Archers crétois. Autrefois les plus estimés, 132.

Arianisme. Étoit la secte dominante des Barbares devenus chrétiens, 288. Secte qui domina quelque temps dans l'empire, *ibid.* Quelle en étoit la doctrine, 300.

Aristocratie. Succède, dans Rome, à la monarchie, 180. Se transforme, peu à peu, en démocratie, 181.

Armées romaines. N'étoient pas fort nombreuses, 130. Les mieux disciplinées qu'il y eût, 131. Dans les guerres civiles de Rome, n'avoient aucun objet déterminé, 221. Ne s'attachoient qu'à la fortune du chef, *ibid.* Sous les empereurs, exerçoient la magistrature suprême, 257. Dioclétien diminue leur puissance : par quels moyens, 261 et suiv. Les grandes armées, tant de terre que de mer, plus embarrassantes que propres à faire réussir une entreprise, 290.

Armées navales. Autrefois plus nombreuses qu'elles ne le sont, 145.

Armes. Les soldats romains se lassent de leurs armes, 274. Un soldat romain étoit puni de mort pour avoir abandonné ses armes, 275.

Arsène et Joseph. Se disputent le siége de Constantinople : acharnement de leurs partisans, 314.

Arts. Comment ils se sont introduits chez les différents peuples, 134. Étoient réputés, comme le commerce, chez les Romains, des occupations serviles, 197.

Asie. Région que n'ont jamais quitté le luxe et la mollesse, 158.

Association. De plusieurs villes grecques, 152 ; de plusieurs princes à l'empire romain, 257. Regardée, par les chrétiens, comme une des causes ds l'affoiblissement de l'Empire, 278 et suiv.

Astrologie judiciaire. Fort en vogue dans l'empire grec, 301.

Athamanes. Ravagés par la Macédoine et l'Étolie, 153.

Athéniens. État de leurs affaires

après les guerres puniques, *ibid.*

Attila. Soumet tout le nord, et rend les deux empires tributaires, 280. Si ce fut par modération qu'il laissa subsister les Romains, *ibid.* Dans quel asservissement il tenoit les deux empires, *ibid.* et suiv. Son portrait, 281. Son union avec Genseric, 284.

Avares (les) attaquent l'empire d'Orient, 299.

Auguste. Surnom d'Octave, 222. Commence à établir une forme de gouvernement nouvelle, *ibid.* Ses motifs secrets et le plan de son gouvernement, 223. Parallèle de sa conduite avec celle de César, *ibid.* S'il a jamais eu véritablement le dessein de se démettre de l'empire, 224. Parallèle d'Auguste et de Sylla, *ibidem.* Est très-réservé à accorder le droit de bourgeoisie, 226. Met un gouverneur et une garnison dans Rome, 227. Assigne des fonds pour le payement des troupes de terre et de mer, *ibid.* Avoit ôté au peuple la puissance de faire des lois, 231.

Augustin (saint). Réfute la lettre de Symmaque, 279.

Autorité. Il n'en est pas de plus absolue que celle d'un prince qui succède à une république, 240 et suiv.

B

Bajazet. Manque la conquête de l'empire d'Orient : par quelle raison, 326.

Baléares (les). Étoient estimés d'excellents frondeurs, 132.

Barbares. Devenus redoutables aux Romains, 258-282. Incursions de Barbares sur les terres de l'empire romain, sous Gallus, 258; et sur celui d'Allemagne, qui lui a succédé, 258. Rome les repousse, 259. Leurs irruptions sous Constantius, 266. Les empereurs les éloignent quelquefois avec de l'argent, 270. Épuisoient ainsi les richesses des Romains, 271. Employés dans les armées romaines à titre d'auxiliaires, 272. Ne veulent pas se soumettre à la discipline romaine, 276. Obtiennent, en Occident, des terres aux extrémités de l'empire, 285. Auroient pu devenir Romains, *ibid.* S'entre-détruisent la plupart, 287. En devenant chrétiens, embrassent l'arianisme, 288. Leur politique, leurs mœurs, *ibid.* Différentes manières de combattre des diverses nations barbares, 278-289. Ce ne furent pas les plus forts qui firent les meilleurs établissements, 289. Une fois établis, en devenoient moins redoutables, 288.

Barlaam et Acyndine. Leur querelle contre les moines grecs, 309.

Basile (l'empereur). Laisse perdre la Sicile par sa faute, 311.

Basile Porphyrogénète. Extinction de la puissance des Arabes en Perse sous son règne, 321.

Batailles navales. Dépendent plus, à présent, des gens de mer que des soldats, 146.

Bataille perdue. Plus funeste par le découragement qu'elle occasionne que par la perte réelle qu'elle cause, 147.

Baudouin, comte de Flandres. Couronné empereur par les Latins, 322.

Bélisaire. A quoi il attribue ses succès, 289. Débarque en Afrique pour attaquer les Vandales, n'ayant que cinq mille soldats, 290. Ses

exploits et ses victoires. Portrait de ce général, 291.
Béotiens. Portrait de ce peuple, 152.
Bigotisme. Énerve le courage des Grecs, 306. Effets contraires du bigotisme et du fanatisme, 307.
Bithynie. Origine de ce royaume, 157.
Bled (distribution de) dans les siècles de la république et sous les empereurs, 264.
Bleus et verds. Factions qui divisoient l'Empire d'Orient, 293. Justinien favorise les bleus, 293.
Bourgeoisie romaine (le droit de). Accordé à tous les alliés de Rome, 190. Inconvénients qui en résultent, *ibid*.
Boussole (l'invention de la). A porté la marine à une grande perfection, 145.
Brigue. Introduite à Rome, surtout pendant les guerres civiles, 222.
Brutus et Cassius. Font une faute funeste à la république, 206. Se donnent tous deux la mort, 217.
Butin. Comment il se partageoit chez les Romains, 120.

C

Caligula. Portrait de cet empereur. Il rétablit les comices, 235. Supprime les accusations du crime de *lèse-majesté, ibid*. Bizarrerie dans sa cruauté, 239. Il est tué. Claude lui succède, 239.
Callinique. Inventeur du feu grégeois, 318.
Campanie. Portrait des peuples qui l'habitoient, 123.
Cannes (bataille de). Perdue par les Romains contre les Carthaginois, 147. Fermeté du sénat romain malgré cette perte, *ibid*.
Capouans. Peuple oisif et voluptueux, 123.
Cappadoce. Origine de ce royaume, 157.
Caracalla. Caractère et conduite de cet empereur, 251. Augmente la paie des soldats, 252. Met Géta, son frère, qu'il a tué, au rang des dieux, 253. Il est mis aussi au rang des dieux par l'empereur Macrin, son successeur et son meurtrier, *ibid*. Effets des profusions de cet empereur, 255. Les soldats le regrettent, 256.
Carthage. Portrait de cette république, lors de la première guerre punique, 138. Parallèle de cette république avec celle de Rome, 140. N'avoit que des soldats empruntés, 141. Son établissement moins solide que celui de Rome, 142. Sa mauvaise conduite dans la guerre, 143. Son gouvernement : dur, *ibid*. La fondation d'Alexandrie nuit à son commerce, *ibid*. Reçoit la paix des Romains après la seconde guerre punique, à de dures conditions, 151. Une des causes de la ruine de cette république, 187.
Cassius et Brutus. Font une faute funeste à la république, 206.
Caton. Son mot sur le premier triumvirat, 203. Conseilloit, après la bataille de Pharsale, de traîner la guerre en longueur, 206. Parallèle de Caton avec Cicéron, 215.
Cavalerie. A moins besoin d'être disciplinée que l'infanterie, 274.
Cavalerie d'Asie. Étoit meilleure que celle d'Europe, 305.
Cavalerie numide. Passe au service des Romains, 144.
Cavalerie romaine. Devenue aussi bonne qu'aucune autre, 131. Lors de la guerre contre les Carthagi-

nois, elle étoit inférieure à celle de cette nation, 143. N'étoit d'abord que l'onzième partie de chaque légion : multipliée dans la suite, 274. Exercée à tirer de l'arc, 289.

Censeurs. Quel étoit le pouvoir de ces magistrats, 184 et suiv. Ne pouvoient destituer un magistrat, 185. Leurs fonctions, par rapport au cens, 186.

Centuries. Servius Tullius divise le peuple romain par centuries, 185.

César. Parallèle de César avec Pompée et Crassus, 203 et suiv. Donne du dessous à Pompée, 283. Ce qui le met en état d'entreprendre sur la liberté de sa patrie, *ibid.* Effraye autant Rome qu'avoit fait Annibal, 205. Ses grandes qualités firent plus pour son élévation que sa fortune tant vantée, *ibid.* Poursuit Pompée en Grèce, *ibid.* Si sa clémence mérite de grands éloges, 207. Si l'on a eu raison de vanter sa diligence, *ibid.* Tente de se faire mettre le diadème sur la tête, *ibid.* Méprise le sénat, et fait lui-même des sénatus-consultes, 209. Conspiration contre lui, 210. Si l'assassinat de César fut un vrai crime, 211. Tous les actes qu'il avoit faits, confirmés par le sénat, après sa mort, 212. Ses obsèques, 213. Ses conjurés finissent presque tous leur vie malheureusement, 219. Parallèle de César avec Auguste, 223. Extinction totale de sa maison, 241.

Champ de Mars, 128.

Change (variations dans le). On en tire des inductions, 303.

Chemins publics. Bien entretenus chez les Romains, 130.

Chevaux. On en élève dans beaucoup d'endroits qui n'en avoient pas, 306.

Chrétiens. Opinion où l'on étoit, dans l'empire grec, qu'il ne falloit pas verser le sang des chrétiens, 301.

Christianisme. Ce qui facilita son établissement dans l'empire romain, 251. Les païens le regardoient comme la cause de la chute de l'empire romain, 278. Fait place au mahométisme dans une partie de l'Asie et de l'Afrique, 304-305. Pourquoi Dieu permit qu'il s'éteignît dans tant d'endroits, 305.

Cicéron. Sa conduite après la mort de César, 214. Travaille à l'élévation d'Octave, 216. Parallèle de Cicéron avec Caton, *ibid.*

Civiles (guerres). Celles de Rome n'empêchent point son agrandissement, 206. En général, elles rendent un peuple plus belliqueux et plus formidable à ses voisins, *ibid.* De deux sortes en France, 222.

Claude, empereur. Donne à ses officiers le droit d'administrer la justice, 240.

Clémence. Si celle d'un usurpateur heureux mérite de grands éloges, 207.

Cléopatre. Fuit à la bataille d'Actium, 221. Avoit sans doute en vue de gagner le cœur d'Octave, *ibid.*

Colonies romaines, 142.

Comices. Devenus tumultueux, 191 et suiv.

Commerce. Raisons pourquoi la puissance où il élève une nation n'est pas toujours de longue durée, 143. Étoit réputé, comme les arts, chez les Romains, une occupation servile, 197.

Commode. Succède à Marc-Aurèle, 248.

Comnène. Voyez Andronic, Alexis, Jean, Manuel.

Conquêtes. Celles des Romains lentes dans les commencements, mais continues, 123. Plus difficiles à conserver qu'à faire, 149.

Conjuration contre César, 210.

Conjurations. Fréquentes dans les commencements du règne d'Auguste, 211. Devenues plus difficiles qu'elles ne l'étoient chez les anciens : pourquoi, 303.

Constant, petit-fils d'Héraclius par Constantin. Tué en Sicile, 306.

Constantin. Transporte le siége de l'empire en Orient, 263. Distribue du bled à Constantinople et à Rome, 264. Retire les légions romaines, placées sur les frontières, dans l'intérieur des provinces : suite de cette innovation, 266.

Constantin, fils d'Héraclius. Empoisonné, 306.

Constantin le Barbu, fils de Constant. Succède à son père, *ibid.*

Constantinople. Ainsi nommée du nom de Constantin, 263. Divisée en deux factions, 293. Pouvoir immense de ses patriarches, 312. Se soutenoit, sous les derniers empereurs grecs, par son commerce, 319. Prise par les croisés, 325. Reprise par les Grecs, *ibid.* Son commerce ruiné, 326.

Constantius. Envoie Julien dans les Gaules, 267.

Consuls annuels. Leur établissement à Rome, 119.

Coriolan. Sur quel ton le sénat traite avec lui, 147.

Courage guerrier. Sa définition, 131.

Croisades, 321 et suiv.

Croisés. Font la guerre aux Grecs et couronnent empereur le comte de Flandres, 323. Possèdent Constantinople pendant soixante ans, 324.

Cynocéphales (journée des). Où Philippe est vaincu par les Étoliens unis aux Romains, 155.

D

Danoises (troupes de terre). Presque toujours battues par celles de Suède, depuis près de deux siècles, 273.

Danse. Chez les Romains, n'étoit point un exercice étranger à l'art militaire, 128.

Décadence de la grandeur romaine. Ses causes, 188 et suiv. I. Les guerres dans les pays lointains, 188. II. La concession du droit de bourgeoisie romaine à tous les alliés, 189-190. III. L'insuffisance de ses lois dans son état de grandeur, 193. IV. Dépravation des mœurs, 195 et suiv. V. L'abolition des triomphes, 225. VI. Invasion des barbares dans l'empire, 258-282. VII. Troupes de Barbares auxiliaires incorporées en trop grand nombre dans les armées romaines, 272. Comparaison des causes générales de la grandeur de Rome avec celles de sa décadence, 273.

Décadence de Rome. Imputée par les chrétiens aux païens, et par ceux-ci aux chrétiens, 278 et suiv.

Décemvirs. Préjudiciables à l'agrandissement de Rome, 124.

Deniers. Distribués par les triomphateurs, 242.

Dénombrement des habitants de Rome. Comparé avec celui qui fut fait par Démétrius de ceux d'Athènes, 135. On en infère quelles étoient, lors de ces dénombrements, les forces de l'une et l'autre ville, *ibid.*

Désertions. Pourquoi elles sont communes dans nos armées; pourquoi elles étoient rares dans celles des Romains, 130.
Despotique. S'il y a une puissance qui le soit à tous égards, 315.
Despotisme. Opère plutôt l'oppression des sujets que leur union, 192.
Dictature. Son établissement, 183.
Dioclétien. Introduit l'usage d'associer plusieurs princes à l'empire, 261.
Discipline militaire. Les Romains réparoient leurs pertes en la rétablissant dans toute sa vigueur, 129. Adrien la rétablit : Sévère la laisse se relâcher, 255. Plusieurs empereurs massacrés pour avoir tenté de la rétablir, *ibid.* et suiv. Tout à fait anéantie chez les Romains, 274. Les Barbares incorporés dans les armées romaines ne veulent pas s'y soumettre, 275. Comparaison de son ancienne rigidité avec son relâchement, 276.
Disputes. Naturelles aux Grecs, 313. Opiniâtres en matière de religion, *ibid.* Quels égards elles méritent de la part des souverains, 315.
Divination par l'eau d'un bassin : en usage dans l'empire grec, 301.
Divisions. S'apaisent plus aisément dans un état monarchique que dans un état républicain, 140. Divisions dans Rome, 180 et suiv.
Domitien, empereur. Monstre de cruauté, 243.
Drusile. L'empereur Caligula, son frère, lui fait décerner les honneurs divins, 239.
Duillius (le consul). Gagne une bataille navale sur les Carthaginois, 146.
Duronius (le tribun M.). Chassé du sénat : pourquoi, 185.

E

École militaire des Romains, 128.
Égypte. Idée du gouvernement de ce royaume après la mort d'Alexandre, 158. Mauvaise conduite de ses rois, 160. Conquise par Auguste, 264.
Égyptiens. En quoi consistoient leurs principales forces, 161. Les Romains les privent des troupes auxiliaires qu'ils tiroient de la Grèce, *ibid.*
Empereurs romains. Étoient chefs nés des armées, 225. Leur puissance grossit par degrés, 229. Les plus cruels n'étoient point haïs du bas peuple : pourquoi, 237. Étoient proclamés par les armées romaines, 241. Inconvénients de cette forme d'élection, *ibid.* et suiv. Tâchent en vain de faire respecter l'autorité du sénat, *ibid.* Successeurs de Néron, jusqu'à Vespasien. 243. Leur puissance pouvoit paroître plus tyrannique que celle des princes de nos jours : pourquoi, 247. Souvent étrangers : pourquoi, 250. Meurtre de plusieurs empereurs de suite, depuis Alexandre jusqu'à Dèce inclusivement, 256. Qui rétablissent l'empire chancelant, 259-260. Leur vie commence à être plus en sûreté, 262. Mènent une vie plus molle et moins appliquée aux affaires, *ibid.* Veulent se faire adorer, 263. Peints de différentes couleurs, suivant les passions de leurs historiens, 267. Plusieurs empereurs grecs haïs de leurs sujets, pour cause de religion, 300-301. Dispositions des peuples à leur égard, 302. Réveillent les disputes théologiques, au lieu de les assoupir, 315. Laissent

tout à fait périr la marine, 324.
Empire romain. Son établissement, 207 et suiv. Comparé au gouvernement d'Alger, 257. Inondé par divers peuples barbares, 258. Les repousse et s'en débarrasse, 258-259. Association de plusieurs princes à l'empire, 257-261. Partage de l'empire, 261-263. Ne fut jamais plus foible que dans le temps que ses frontières étoient le mieux fortifiées, 298.
Empires. Voyez *Orient, Occident, Grecs, Turcs.*
Entreprises (les grandes) plus difficiles à mener parmi nous que chez les anciens : pourquoi, 302.
Épée. Les Romains quittent la leur, pour en prendre à l'espagnole, 132.
Épicurisme. Introduit à Rome sur la fin de la république, y produit la corruption des mœurs, 195.
Eques. Peuple belliqueux, 123.
Espagnols modernes. Comment ils auroient dû se conduire dans la conquête du Mexique, 174.
Étoliens. Portrait de ce peuple, 152. S'unissent avec les Romains contre Philippe, 155. S'unissent avec Antiochus contre les Romains, 156.
Eutychès. Hérésiarque : quelle étoit sa doctrine, 300.
Exemples. Il y en a de mauvais, d'une plus dangereuse conséquence que les crimes, 184.
Exercices du corps. Avilis parmi nous, quoique très-utiles, 127.

F

Fautes (les) que commettent ceux qui gouvernent sont quelquefois des effets nécessaires de la situation des affaires, 271.
Femmes (par quel motif la pluralité des) est en usage en Orient, 292.
Festins. Loi qui en bornoit les dépenses à Rome, abrogée par le tribun Duronius, 185.
Feu grégeois. Défense, par les empereurs grecs, d'en donner la connoissance aux Barbares, 319.
Fiefs. Si les lois des fiefs sont, par elles-mêmes, préjudiciables à la durée d'un empire, 174.
Flottes. Portoient autrefois un bien plus grand nombre de soldats qu'à présent : pourquoi, 145. Une flotte en état de tenir la mer ne se fait pas en peu de temps, 146.
Fortune. Ce n'est pas elle qui décide du sort des empires, 273.
François croisés. Leur mauvaise conduite en Orient, 322.
Frise et *Hollande.* N'étoient autrefois ni habitées, ni habitables, 305.
Frondeurs baléares. Autrefois les plus estimés, 132.
Frontières de l'empire fortifiées par Justinien, 296.

G

Gabinius. Vient demander le triomphe après une guerre qu'il a entreprise malgré le peuple, 223.
Galba (l'empereur) ne tient l'empire que peu de temps, 243.
Gallus. Incursions des Barbares sur les terres de l'empire, sous son règne, 258. Pourquoi ils ne s'y établirent pas alors, 282.
Gaule (gouvernement de la), tant cisalpine que transalpine, confié à César, 204.
Gaulois. Parallèle de ce peuple avec les Romains, 137.
Généraux des armées romaines.

Causes de l'accroissement de leur autorité, 188.

Genséric, roi des Vandales, 284.

Germanicus. Le peuple romain le pleure, 233.

Gladiateurs. On en donnait le spectacle aux soldats romains, pour les accoutumer à voir couler le sang, 131.

Gordiens (les empereurs) sont assassinés tous les trois, 256.

Goths. Reçus par Valens sur les terres de l'empire, 269.

Gouvernement libre. Quel il doit être pour se pouvoir maintenir, 187.

Gouvernement de Rome. Son excellence, en ce qu'il contenoit dans son système les moyens de corriger les abus, *ibid.*

Gouvernement militaire. S'il est préférable au civil, 248. Inconvénients d'en changer la forme totalement, 266.

Grandeur des Romains. Causes de son accroissement, 116 et suiv. I. Les triomphes, *id.* II. L'adoption qu'ils faisoient des usages étrangers qu'ils jugeoient préférables aux leurs, *ibid.* III. La capacité de ses rois, 117. IV. L'intérêt qu'avoient les consuls de se conduire en gens d'honneur pendant leur consulat, 119. V. La distribution du butin aux soldats, et des terres conquises aux citoyens, 120. VI. Continuité des guerres, 121. VII. Leur constance à toute épreuve, qui les préservoit du découragement, 121. VIII. Leur habileté à détruire leurs ennemis les uns par les autres, 162 et suiv. IX. L'excellence du gouvernement, dont le plan fournissoit les moyens de corriger les abus, 187.

Grandeur de Rome. Est la vraie cause de sa ruine, *ibid.* Comparaison des causes générales de son accroissement avec celles de sa décadence, 274.

Gravure. Utilité de cet art pour les cartes géographiques, 303.

Grec (empire). Quelles sortes d'événements offre son histoire, 300. Hérésies fréquentes dans cet empire, *ibid.* et suiv. Envahi en grande partie par les Latins croisés, 323. Repris par les Grecs, *ibidem.* Par quelles voies il se soutint encore après l'échec qu'y ont donné les Latins, 324. Chute totale de cet empire, 326.

Grèce (état de la) après la conquête de Carthage par les Romains, 152 et suiv.

Grande Grèce. Portrait des habitants qui la peuploient, 123.

Grecques (villes). Les Romains les rendent indépendantes des princes à qui elles avoient appartenu, 156. Assujetties, par les Romains, à ne faire, sans leur consentement, ni guerres, ni alliances, 161. Mettent leur confiance dans Mithridate, 177.

Grecs. Ne passoient pas pour religieux observateurs du serment, 195. Nation la plus ennemie des hérétiques qu'il y eût, 300. — (empereurs). Haïs de leurs sujets pour cause de religion, *ibid.* et suiv. Ne cessèrent d'embrouiller la religion par des controverses, 311.

Guerres. Perpétuelles sous les rois de Rome, 117. Agréables au peuple par le profit qu'il en retiroit, 120. Avec quelle vivacité les consuls romains la faisoient, 121. Presque continuelles aussi sous les consuls, *ibid.* Effets de cette continuité, *ibid.* Peu décisives dans les

commencements de Rome : pourquoi, 122. La guerre et l'agriculture étoient les deux seules professions des citoyens romains, 179. Celle de Marius et de Sylla, 198 et suiv. Quel en étoit le principal motif, *ibid.*

Guerres puniques, 138 et suiv. Première, 144. Seconde, 141-146. Elle est terminée par une paix faite à des conditions bien dures pour les Carthaginois, 151.

Guerrières (les vertus) restèrent à Rome après qu'on eut perdu toutes les autres, 197.

H

Héliogabale. Veut substituer ses dieux à ceux de Rome, 251. Est tué par ses soldats, 256.

Héraclius. Fait mourir Phocas et se met en possession de l'empire, 304.

Herniques. Peuple belliqueux, 123.

Histoire romaine. Moins fournie de faits depuis les empereurs : par quelle raison, 228.

Hollande et *Frise.* N'étoient autrefois ni habitées, ni habitables, 305.

Homère. Justifié contre les censeurs, qui lui reprochent d'avoir loué ses héros de leur force, de leur adresse, ou de leur agilité, 128.

Honneurs divins. Quelques empereurs se les arrogent par des édits formels, 263.

Honorius. Obligé d'abandonner Rome et de s'enfuir à Ravenne, 284.

Huns (les). Passent le Bosphore cimmérien, 268-269. Servent les Romains en qualité d'auxiliaires, 289.

I

Iconoclastes. Font la guerre aux images, 309. Accusés de magie par les moines, *ibid.*

Ignorance profonde où le clergé grec plongeoit les laïques, 309.

Illyrie (rois d'). Extrêmement abattus par les Romains, 153.

Images (culte des). Poussé à un excès ridicule sous les empereurs grecs, 308. Effets de ce culte superstitieux, 309. Les inconoclastes déclament contre ce culte, *ibid.* Quelques empereurs l'abolissent. L'impératrice Théodora le rétablit. *ibid.*

Impériaux (ornements). Plus respectés chez les Grecs que la personne même de l'empereur, 301.

Imprimerie. Lumières qu'elle a répandues partout, 303.

Infanterie. Dans les armées romaines, étoit, par rapport à la cavalerie, comme de dix à un : il arrive, par la suite, tout le contraire, 274.

Invasion des Barbares du nord dans l'empire, 258-282. Causes de ces invasions, 259. Pourquoi il ne s'en fait plus de pareilles, *ibid.*

Italie. Portraits de ses divers habitants lors de la naissance de Rome, 123. Dépeuplée par le transport du siége de l'empire en Orient, 263. L'or et l'argent, qui y avoient été en abondance, y deviennent très-rares. 264. Cependant les empereurs en exigent toujours les mêmes tributs, 265. L'armée d'Italie s'approprie le tiers de cette région, 285.

J

JEAN et ALEXIS COMNÈNE. Rechassent les Turcs jusqu'à l'Euphrate, 322.
JOSEPH et ARSÈNE. Se disputent le siége de Constantinople : opiniâtreté de leurs partisans, 314.
JUGURTHA. Les Romains le somment de se livrer lui-même à leur discrétion, 170.
JULIEN (DIDIUS.) Proclamé empereur par les soldats, est ensuite abandonné, 248.
JULIEN, surnommé l'*Apostat*. Homme simple et modeste, 263. Service que ce prince rendit à l'empire sous Constantius, 267. Son armée poursuivie par les Arabes : pourquoi, 270.
Jurisprudence. Ses variations, sous le seul règne de Justinien, 294. D'où pouvoient provenir ces variations, 295.
Justice (le droit de rendre la). Confié, par l'empereur Claude, à ses officiers, 240.
JUSTINIEN, empereur. Entreprend de reconquérir, sur les Barbares, l'Afrique et l'Italie, 287. Emploie utilement les Huns, 289. Ne peut équiper contre les Vandales que cinquante vaisseaux, 290. Tableau de son règne, 291. Ses conquêtes ne font qu'affoiblir l'empire, 292. Épouse une femme prostituée : empire qu'elle prend sur lui, *ibid.* Idée que nous en donne Procope, 294. Dessein imprudent qu'il conçut d'exterminer tous les hétérodoxes, 295. Divisé de sentiment avec l'impératrice, 296. Fait construire une prodigieuse quantité de forts, *ibid.*

K

KOULI-KAN. Sa conduite à l'égard de ses soldats, après la conquête des Indes, 148.

L

Lacédémone. État des affaires de cette république, après la défaite des Carthaginois par les Romains, 153.
Latines (villes). Colonies d'Albe : par qui fondées, 123.
Latins. Peuple belliqueux, *ibid.*
Latins croisés. Voyez *Croisés*.
Légion romaine. Comment elle était armée, 126. Comparée avec la phalange macédonienne, 155. Quarante-sept légions établies par Sylla, dans divers endroits de l'Italie, 200. Celles d'Asie toujours vaincues par celles d'Europe, 250. Levées dans les provinces : ce qui s'en ensuivit, *ibid.* Retirées, par Constantin, des bords des grands fleuves, dans l'intérieur des provinces : mauvaises suites de changement, 266.
LÉON. Son entreprise contre les Vandales échoue, 290.
LÉON, successeur de Basile. Perd, par sa faute, la Tauroménie et l'isle de Lemnos, 311.
LÉPIDE. Paroît en armes dans la place publique de Rome, 212. L'un des membres du second triumvirat, 216. Exclus du triumvirat par Octave, 219.
Ligues contre les Romains : rares ; pourquoi, 163.
Limites. Posées par la nature même à certains États, 157-158.
LIVIUS (le censeur M.) Nota trente-quatre tribus tout à la fois, 185.
Lois. N'ont jamais plus de force que quand elles secondent la passion dominante de la nation pour qui elles sont faites, 141.

Lois de Rome. Ne purent prévenir sa perte : pourquoi, 193. Plus propres à son agrandissement qu'à sa conservation, *ibid.*

LUCRÈCE. Violée par Sextus Tarquin : suite de cet attentat, 118. Ce viol est pourtant moins la cause que l'occasion de l'expulsion des rois, *ibid.*

LUCULLUS. Chasse Mithridate de l'Asie, 178.

M

Macédoine et *Macédoniens*. Situation du pays : caractère de la nation et de ses rois, 154.

Macédoniens (secte des). Quelle était leur doctrine, 300.

Machines de guerre. Ignorées en Italie, dans les premières années de Rome, 122.

Magistratures romaines. Comment, à qui, par qui, et pour quel temps elles se conféraient, lors de la république, 200. Par quelles voies elles s'obtinrent sous les empereurs, 231.

MAHOMET. Sa religion et son empire font des progrès rapides, 304.

MAHOMET, fils de Sambraël. Appelle trois mille Turcs en Perse, 321. Perd la Perse, *ibid.*

MAHOMET II éteint l'empire d'Orient, 326.

Majesté (loi de). Son objet : application qu'en fait Tibère, 229. Crime de *lèze-majesté* étoit, sous cet empereur, le crime de ceux à qui on n'en avoit point à imputer, 232. Si cependant les accusations, fondées sur cette imputation, étoient toutes aussi frivoles qu'elles nous le paroissent, 233. Accusations de ce crime supprimées par Caligula, 235.

Maladies de l'esprit. Pour l'ordinaire incurables, 301.

Malheureux (les hommes les plus) ne laissent pas d'être encore susceptibles de crainte, 234.

MANLIUS. Fait mourir son fils, pour avoir vaincu sans ordre, 129.

MANUEL COMNÈNE (l'empereur) néglige la marine, 324.

MARC-AURÈLE. Éloge de cet empereur, 247.

Marches des armées romaines. Promptes et rapides, 130.

MARCUS. Ses représentations aux Romains, sur ce qu'ils faisoient dépendre de Pompée toutes leurs ressources, 201.

Marine des Carthaginois. Meilleure que celle des Romains : l'une et l'autre assez mauvaises, 144.

Marine. Perfectionnée par l'invention de la boussole, 145.

MARIUS. Détourne des fleuves, dans son expédition contre les Cimbres et les Teutons, 129. Rival de Sylla, 198.

Mars (champ de), 128.

MASSINISSE. Tenoit son royaume des Romains, 165. Protégé par les Romains, pour tenir les Carthaginois en respect, 151, et pour subjuguer Philippe et Antiochus, 167.

MAURICE (l'empereur) et ses enfants mis à mort par Phocas, 300.

MÉTELLUS. Rétablit la discipline militaire, 129.

Meurtres et confiscations. Pourquoi moins communes parmi nous que sous les empereurs romains, 237.

MICHEL PALÉOLOGUE. Plan de son gouvernement, 312.

Milice romaine, 188. A charge à l'état, 271.

Militaire (art). Se perfectionne chez les Romains, 124. Application con-

tinuelle des Romains à cet art, 131. Si le gouvernement militaire est préférable au civil, 248.

MITHRIDATE. Le seul roi qui se soit défendu avec courage contre les Romains, 176. Situation de ses états, ses forces, sa conduite, *ibid.* et suiv. Crée des légions, *ibid.* Les dissensions des Romains lui donnent le temps de se disposer à leur nuire, 177. Ses guerres contre les Romains, intéressantes par le grand nombre de révolutions dont elles présentent le spectacle, *ibid.* Vaincu à plusieurs reprises, 178. Trahi par son fils Macharès, *ibid.*, et par Pharnace, son autre fils, 179. Meurt en roi, *ibid.*

Mœurs romaines. Dépravées par l'épicurisme, 195; par la richesse des particuliers, 196.

Moines grecs. Accusent les iconoclastes de magie, 308. Pourquoi ils prenoient un intérêt si vif au culte des images, 309. Abusent le peuple, et oppriment le clergé séculier, 310. S'immiscent dans les affaires du siècle, *ibid.* Suite de ces abus, *ibid.* Se gâtoient à la cour, et gâtoient la cour eux-mêmes, 311.

Monarchie romaine. Remplacée par un gouvernement aristocratique, 180.

Monarchie. Sujette à moins d'inconvénients, même quand les lois fondamentales en sont violées, que l'état républicain en pareil cas, 139. Les divisions s'y apaisent plus aisément, *ibid.*

Monarchique (État). Excite moins l'ambitieuse jalousie des particuliers, 181.

Monothélites. Hérétiques : quelle étoit leur doctrine, 300.

Multitude (la) fait la force de nos armées : la force des soldats faisoit celle des armées romaines, 130.

N

NARSÈS (l'eunuque). Favori de Justinien, 292.

Nations (ressources de quelques) d'Europe : foibles par elles-mêmes, 320.

Négociants. Ont quelque part dans les affaires d'État, 303.

NÉRON. Distribue de l'argent aux troupes, même en paix, 242.

NERVA (l'empereur) adopte Trajan, 243.

Nestorianisme. Quelle étoit la doctrine de cette secte, 300.

Nobles. Les nobles de Rome ne se laissent pas entamer par le bas peuple comme les patriciens, 183. Comment s'introduisit dans les Gaules, la distinction de nobles et de roturiers, 277.

Nord (invasion des peuples du dans l'empire. Voyez *Invasions.*

Normands (anciens). Comparés aux Barbares qui désolèrent l'empire romain, 282.

Numide (cavalerie). Autrefois la plus renommée, 132. Des corps de cette cavalerie passent au service des Romains, 144.

Numidie. Les soldats romains y passent sous le joug, 129.

O

Occident. Pourquoi l'empire d'Occident fut le premier abattu, 283. Point secouru par celui d'Orient, *ibid.* et suiv. Les Wisigoths l'inondent, 284. Trait de bonne

politique de la part de ceux qui le gouvernoient, 285. Sa chute totale, *ibid.*

Octave. Flatte Cicéron, et le consulte, 215. Le sénat se met en devoir de l'abaisser, 216. Octave et Antoine poursuivent Brutus et Cassius, *ibid.* Défait Sextus Pompée, 219. Exclut Lépide du triumvirat, 219. Gagne l'affection des soldats sans être brave, 220. Surnommé Auguste. Voyez Auguste.

Odenat, prince de Palmyre. Chasse les Perses de l'Asie, 259.

Odoacer. Porte le dernier coup à l'empire d'Occident, 285.

Oppression totale de Rome, 207.

Ops (temple d'). César y avoit déposé des sommes immenses, 213.

Orient. État de l'Orient lors de la défaite entière des Carthaginois, 156 et suiv. — Empire (d') subsiste encore après celui d'Occident : pourquoi, 283. Les conquêtes de Justinien ne font qu'avancer sa perte, 292. Pourquoi, de tout temps, la pluralité des femmes y a été en usage, *ibid.* Pourquoi il subsista si longtemps après celui d'Occident, 318 et suiv. Ce qui le soutenoit, malgré la foiblesse de son gouvernement, 321. Chute totale de cet empire, 326.

Orose. Répond à la lettre de Symmaque, 279.

Osroéniens. Excellens hommes de trait, 305.

Othon (l'empereur) ne tient l'empire que peu de temps, 243.

P

Paix. Ne s'achète point avec de l'argent : pourquoi, 270. Inconvénients d'une conduite contraire à cette maxime, *ibid.*

Partage de l'empire romain, 263. En cause la ruine : pourquoi, 266.

Parthes. Vainqueurs de Rome : pourquoi, 158. Guerre contre les Parthes, projetée par César, 212. Exécutée par Trajan, 244. Difficultés de cette guerre, *ibid.* Apprennent, des Romains réfugiés, sous Sévère, l'art militaire, et s'en servent dans la suite contre Rome, 249.

Patriarches de Constantinople. Leur pouvoir immense, 312. Souvent chassés de leur siége par les empereurs, 313.

Patriciens. Leur prééminence, 180. A quoi le temps la réduisit, 183.

Patrie. L'amour de la patrie étoit, chez les Romains, une espèce de sentiment religieux, 196.

Paye. En quel temps les Romains commencèrent à l'accorder aux soldats, 124. Quelle elle étoit dans les différents gouvernements de Rome, 252.

Peines contre les soldats lâches : renouvelées par les empereurs Julien et Valentinien, 275.

Pergame. Origine de ce royaume, 157.

Perses. Enlèvent la Syrie aux Romains, 258. Prennent Valérien prisonnier, *ibid.* Odenat, prince de Palmyre, les chasse de l'Asie, 260. Situation avantageuse de leur pays, 298. N'avoient de guerres que contre les Romains, 299. Aussi bons négociateurs que bons soldats, *ibid.*

Pertinax (l'empereur). Succède à Commode, 248.

Peuple de Rome. Veut partager l'autorité du gouvernement, 181 et

suiv. Sa retraite sur le mont sacré, *ibid.* et suiv. Obtient des tribuns, 182. Devenu trop nombreux, on en tiroit des colonies, 227. Perd, sous Auguste, le pouvoir de faire des lois, 231; et, sous Tibère, celui d'élire les magistrats, *ibid.* Caractère du bas peuple sous les empereurs, 237. Abâtardissement du peuple romain sous les empereurs, 240.

Phalange macédonienne. Comparée avec la légion romaine, 155.

Pharsale (bataille de), 206

Philippe de Macédoine. Donne de foibles secours aux Carthaginois, 151. Sa conduite avec ses alliés, 155. Les succès des Romains contre lui les mènent à la conquête générale, 156. S'unit avec les Romains contre Antiochus, 159.

Philippicus. Trait de bigotisme de ce général, 306.

Phocas (l'empereur) substitué à Maurice, 300. Héraclius, venu d'Afrique, le fait mourir, 304.

Pillage. Le seul moyen que les anciens Romains eussent pour s'enrichir, 120.

Plautien. Favori de l'empereur Sévère, 249.

Plébéiens. Admis aux magistratures, 181. Leurs égards forcés pour les patriciens, *ibid.* Distinction entre ces deux ordres, abolie par le temps, 183.

Pompée. Loué par Salluste pour sa force et son adresse, 128. Ses immenses conquêtes, 179. Par quelles voies il gagne l'affection du peuple, 200. Avec quel étonnant succès il y réussit, *ibid.* et suiv. Maître d'opprimer la liberté de Rome, il s'en abstient deux fois, 202. Parallèle de Pompée avec César, 202. Corrompt le peuple par argent, *ibid.* Aspire à la dictature, 203. Se ligue avec César et Crassus, *ibid.* Ce qui cause sa perte, *ibid.* Son foible est de vouloir être applaudi en tout, 205. Défait à Pharsale, 206.

Pompée (Sextus). Fait tête à Octave, 219.

Porphyrogénète. Signification de ce nom, 300.

Poste. Un soldat romain étoit puni de mort pour avoir abandonné son poste, 275.

Postes. Leur utilité, 302.

Prédictions (faiseurs de). Très-communs sur la fin de l'empire grec, 301.

Préfets du prétoire. Comparés aux grands-visirs, 261.

Procope. Créance qu'il mérite dans son histoire secrète du règne de Justinien, 294.

Proscriptions romaines. Enrichissoient les États de Mithridate de beaucoup de Romains réfugiés, 176. Inventées par Sylla, 199. Pratiquées par les empereurs, 249. Effets de celles de Sévère, 250.

Ptolomées (trésors des). Apportés à Rome; quels effets ils y produisirent, 265.

Puissance romaine. Tradition à ce sujet, 245.

Puissance ecclésiastique et séculière. Distinction entre l'une et l'autre, 316. Les anciens Romains connoissoient cette distinction, *ibid.*

Punique (guerre). La première, 144. La seconde, 141-146. Elle est terminée par une paix faite à des conditions bien dures pour les Carthaginois, 151.

Pyrrhus. Les Romains tirent de lui des leçons sur l'art militaire : portrait de ce prince, 137.

R

Régille (lac). Victoire remportée sur les Latins, par les Romains, près de ce lac : fruits qu'ils tirèrent de cette victoire, 173.

Régulus. Battu par les Carthaginois dans la première guerre punique. 144.

Religion chrétienne. Ce qui lui donna la facilité de s'établir dans l'empire romain, 251.

Reliques (culte des). Poussé à un excès ridicule dans l'empire grec. 307. Effets de ce culte superstitieux, *ibid.*

République. Quel doit être son plan de gouvernement, 189. N'est pas vraiment libre, si l'on n'y voit pas arriver des divisions, 191. N'y rendre aucun citoyen trop puissant, 202.

République romaine. Son entière oppression, 207. Consternation des premiers hommes de la république, 208. Sans liberté, même après la mort du tyran, 212.

Républiques modernes d'Italie. Vices de leur gouvernement, 187.

Rois de Rome. Leur expulsion, 119.

Rois. Ce qui les rendit tous sujets de Rome, 177.

Romains. Religieux observateurs du serment, 120-195. Leur habileté dans l'art militaire : comment ils l'acquirent, 121. Les anciens Romains regardoient l'art militaire comme l'art unique, 126. Soldats romains, d'une force plus qu'humaine. *ibid.* Comment on les formoit, 127. Pourquoi on les saignoit quand ils avoient fait quelques fautes, 129. Plus sains et moins maladifs que les nôtres, *ibid.* Se rendent propres les avantages de toutes les nations, 131. Leur application continuelle à la science de la guerre, 132. Comparaison des anciens Romains avec les peuples d'à présent, 133. Parallèle des anciens Romains avec les Gaulois, 137. N'alloient point chercher de soldats chez leurs voisins, 138. Leur conduite à l'égard de leurs ennemis et de leurs alliés, 152 et suiv. Ne faisoient jamais la paix de bonne foi, 163. Établirent, comme une loi, qu'aucun roi d'Asie n'entrât en Europe, 166. Leurs maximes de politique constamment gardées dans tous les temps, 167. Une de leurs principales étoit de diviser les puissances alliées, 168. Empire qu'ils exerçoient même sur les rois, 169. Ne faisoient point de guerres éloignées, sans y être secondés par un allié voisin de l'ennemi, *ibid.* Interprétoient les traités avec subtilité pour les tourner à leur avantage, *ibid.* Ne se croyoient point liés par les traités que la nécessité avoit forcé leurs généraux de souscrire, 170. Inséroient dans leurs traités avec les vaincus des conditions impraticables pour se ménager les occasions de recommencer la guerre, *ibid.* S'érigeoient en juges des rois mêmes, 171. Dépouilloient les vaincus de tout, *ibid.* Comment ils faisoient arriver à Rome l'or et l'argent de tout l'univers, *ibid.* Respect qu'ils imprimoient à toute la terre, 172. Ne s'approprioient pas d'abord les pays qu'ils avoient soumis, 173. Devenus moins fidèles à leurs serments, 195. L'amour de la patrie étoit, chez eux, une sorte de sentiment religieux, 196. Conservent leur valeur au sein même de la

mollesse et de la volupté, 197. Regardoient les arts et le commerce comme des occupations d'esclaves, *ibid.* La plupart d'origine servile, 227. Pleurent Germanicus, 233. Rendus féroces par leur éducation et leurs usages, 235. Toute leur puissance aboutit à devenir les esclaves d'un maître barbare, 239. Appauvris par les Barbares qui les environnoient, 271. Devenus maîtres du monde par leurs maximes de politique : déchus pour en avoir changé, 272. Se lassent de leurs armes et les changent, 274. Soldats romains, mêlés avec les Barbares, contractent l'esprit d'indépendance de ceux-ci, 275. Accablés de tributs, 276.

Rome naissante. Comparée avec les villes de la Crimée, 115. Mal construite d'abord, sans ordre et sans symétrie, *ibid.* Son union avec les Sabins, 117-123. Adopte les usages étrangers qui lui paroissent préférables aux siens, 116-18. Ne s'agrandit d'abord que lentement, 123. Se perfectionne dans l'art militaire, 124. Nouveaux ennemis qui se liguent contre elle, 124. Prise par les Gaulois, ne perd rien de ses forces, 125. La ville de Rome fournit seule dix légions contre les Latins, 136. État de Rome lors de la première guerre punique, 139. Parallèle de cette république avec celle de Carthage, *ibid.* État de ses forces lors de la seconde guerre punique, 141. Sa constance prodigieuse malgré les échecs qu'elle reçut dans cette guerre, 146. Étoit comme la tête qui commandoit à tous les peuples de l'univers, 174. N'empêchoit pas les vaincus de se gouverner par leurs lois, *ibid.* N'acquiert pas de nouvelles forces par les conquêtes de Pompée, 179. Ses divisions intestines, 180 et suiv. Excellence de son gouvernement, en ce qu'il fournissoit les moyens de corriger les abus, 187. Il dégénère en anarchie : par quelle raison, 191. Sa grandeur cause sa ruine, *ibid.* N'avoit cessé de s'agrandir, par quelque forme de gouvernement qu'elle eût été régie, 193. Par quelles voies on la peuploit d'habitants, 226. Abandonnée par ses souverains, devient indépendante, 286. Cause de sa destruction, *ibid.*

Romulus. Toujours en guerre avec ses voisins, 116. Il adopte l'usage du bouclier sabin, *ibid.*

Rubicon. Fleuve de la Gaule cisalpine, 204.

S

Sabins. Leur union avec Rome, 116-123. Peuple belliqueux, 123.

Saignée. Par quelle raison on saignoit les soldats romains qui avoient commis quelque faute, 129.

Salvien. Réfute la lettre de Symmæque, 279.

Samnites. Peuple le plus belliqueux de toute l'Italie, 124. Alliés de Pyrrhus, 138. Auxiliaires des Romains contre les Carthaginois et contre les Gaulois, 141. Accoutumés à la domination romaine, 142.

Schisme entre l'église latine et la grecque, 321.

Scipion Émilien. Comment il traite ses soldats, après la défaite près Numance, 129.

Scipion. Enlève aux Carthaginois leur cavalerie numide, 144.

Scythie. État de cette contrée lors

des invasions de ses peuples dan l'empire romain, 283.
Séjan. Favori de Tibère, 249.
Séleucus. Fondateur de l'empire de Syrie, 157.
Sénat romain. Avoit la direction des affaires, 140. Sa maxime constante de ne jamais composer avec l'ennemi, qu'il ne fût sorti des états de la république, 147. Sa fermeté après la défaite de Cannes : sa conduite singulière à l'égard de Terentius Varron, *ibid.* Sa profonde politique, 162. Sa conduite avec le peuple, 182. Son avilissement, 208. Après la mort de César, confirme tous les actes qu'il avoit faits, 213. Accorde l'amnistie à ses meurtriers, *ibid.* Sa basse servitude sous Tibère : cause de cette servitude, 230-231. Quel parti Tibère en tire, 241. Ne peut se relever de son abaissement, *ibid.*
Serment. Les Romains en étoient religieux observateurs, 120-195. Les Grecs ne l'étoient point du tout, 120-195. Les Romains devinrent, par la suite, moins exacts sur cet article, 196.
Sévère (l'empereur). Défait Niger et Albin, ses compétiteurs à l'empire, 248. Gouverné par Plautien son favori, 249. Ne peut prendre la ville d'Atra en Arabie : pourquoi, 250. Amasse des trésors immenses : par quelles voies, 252. Laisse tomber dans le relâchement la discipline militaire, 255.
Soldats. Pourquoi la fatigue les fait périr, 127. Ce qu'une nation en fournit à présent : ce qu'elle en fournissoit autrefois, 133.
Stoïcisme. Favorisoit le suicide chez les Romains, 217. En quel temps il fit plus de progrès parmi eux, 247.
Suffrages. A Rome, se recueilloient ordinairement par tribus, 186.
Suicide. Raisons qui en faisoient, chez les Romains, une action héroïque, 217.
Sylla. Exerce ses soldats à des travaux pénibles, 129. Vainqueur de Mithridate, 178. Porte une atteinte irréparable à la liberté romaine, 198-199. Est le premier qui soit entré en armes dans Rome, 199. Fut l'inventeur des proscriptions, *ibid.* Abdique volontairement la dictature, 200. Parallèle de Sylla avec Auguste, 224.
Sylvius (Latinus). Fondateur des villes latines, 123.
Symmaque. Sa lettre aux empereurs, au sujet de l'autel de la Victoire, 278.
Syrie. Pouvoir et étendue de cet empire, 157 et suiv. Les rois de Syrie ambitionnent l'Égypte, 157. Mœurs et dispositions des peuples, 158. Luxe et mollesse de la cour, *ibid.*

T

Tarentins, peuple oisif et voluptueux, 123. Descendus des Lacédémoniens, 138.
Tarquin. Comment il monte sur le trône : comment il règne, 117. Son fils viole Lucrèce : suite de cet attentat, 118 et suiv. Prince plus estimable qu'on ne croit communément, 119.
Tartares (un peuple de) arrête les progrès des Romains, 305.
Terres. Celles des vaincus confisquées par les Romains au profit du peuple, 120. Cessation de cet usage, 125. Partage égal des terres chez les anciennes républi-

ques, 134. Comment, par succession de temps, elles retomboient dans les mains de peu de personnes, *ibid.* Ce partage rétablit la république de Sparte, déchue de son ancienne puissance, 136. Ce même moyen tire Rome de son abaissement, *ibid.*

Tesin (journée du). Malheureuse pour les Romains, 146.

Théodora (l'impératrice) rétablit le culte des images, détruit par les iconoclastes, 310.

Théodose le Jeune (l'empereur). Avec quelle insolence Attila en parle, 280.

Théologiens. Incapables d'accorder jamais leurs différends, 313.

Thessaliens. Asservis par les Macédoniens, 153.

Thrasimène (bataille de). Perdue par les Romains, 146.

Tibère (l'empereur). Étend sa puissance souveraine, 229. Soupçonneux et défiant, *ibid.* Sous son empire, le sénat tombe dans un état de bassesse qu'on ne sauroit exprimer, 230. Il ôte au peuple le droit d'élire les magistrats, pour le transporter à lui-même, 231. S'il faut imputer à Tibère l'avilissement du sénat, 232.

Tite (l'empereur). Fait les délices du peuple romain, 243.

Tite-Live. Critique de l'auteur sur la façon dont cet historien fait parler Annibal, 150.

Toscans. Peuple amolli par les richesses et le luxe, 123.

Trajan (l'empereur). Le prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé, 243. Portrait de ce prince : il fait la guerre aux Parthes, *ibid.*

Traité déshonorant. N'est jamais excusable, 159.

Trébies (bataille de). Perdue par les Romains, 146.

Trésors amassés par les princes, funestes à leurs successeurs : pourquoi, 252. Trésors des Ptolémées apportés à Rome : effets qu'ils y produisirent, 263.

Tribuns. Leur création, 180-181. Empereurs revêtus de la puissance des tribuns, 232 et suiv.

Tribus. Division du peuple par tribus, 186.

Tributs. Rome en est déchargée, 254, Ils sont rétablis à Rome, *ibid.* Ne deviennent jamais plus nécessaires que quand un État s'affoiblit, 276. Portés, par les empereurs, à un excès intolérable, *ibid.*

Trinité (par allusion à la), les Grecs se mirent en tête qu'ils devoient avoir trois empereurs, 306.

Triomphe. Son origine : combien il influe sur l'accroissement des grandeurs romaines, 116. A quel titre il s'accordoit, 121. L'usage du triomphe aboli sous Auguste : par quelle raison, 225.

Triumvirat. Premier, 203; second, 216.

Tullius (Servius). Comparé à Henri VII, roi d'Angleterre, 118. Cimente l'union des villes latines avec Rome, 123. Divise le peuple romain par centuries, 186.

Turcs. Leur empire à peu près aussi foible à présent qu'étoit celui des Grecs, 320. De quelle manière ils conquirent la Perse, 321. Repoussés jusqu'à l'Euphrate par les empereurs grecs, 322. Comment ils faisoient la guerre aux Grecs, et par quels motifs, 324. Éteignent l'empire d'Orient, 326.

Tyrans (meurtre des). Passoit pour une action vertueuse dans les ré-

publiques de Grèce et d'Italie, 210. Quel étoit leur sort à Rome, 255.
Tyrannie. La plus cruelle est celle qui s'exerce à l'ombre des lois, 230.

U

Union d'un corps politique : en quoi elle consiste, 192.

V

Vaisseaux rhodiens. Autrefois les plus estimés, 132.
Vaisseaux. Autrefois ne faisoient que côtoyer les terres, 144. Depuis l'invention de la boussole, ils voguent en pleine mer, 145.
Valens (l'empereur). Ouvre le Danube : suite de cet événement, 267. Reçoit les Goths dans l'empire, 269. Victime de son imprudente facilité, *ibid.*
Valentinien. Fortifie les bords du Rhin, 267. Essuie une guerre de la part des Allemands, 271.
Valérien (l'empereur). Pris par les Perses, 259.
Varron (Terentius). Sa fuite honteuse, 147.
Véies (siége de), 124.
Vélites. Ce que c'étoit que cette sorte de troupe, 131.
Verds et *bleus.* Factions qui divisoient l'empire d'Orient, 293. Justinien se déclare contre les verds, 294.
Vespasien (l'empereur). Travaille, pendant son règne, à rétablir l'empire, 243.
Vitellius. Ne tient l'empire que peu de temps, *ibid.*
Volsques. Peuple belliqueux, 123.

Z

Zama (bataille de). Gagnée par les Romains contre les Carthaginois, 144.
Zénon (l'empereur). Persuade Théodoric d'attaquer l'Italie, 284.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES CONSIDÉRATIONS SUR LES ROMAINS.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

Pages.

LE TEMPLE DE GNIDE. — Préface de l'éditeur. 1
Préface du traducteur. 9
Chant premier. 15
Chant second. 24
Chant troisième. 27
Chant quatrième. 33
Chant cinquième. 40
Chant sixième. 45
CÉPHISE ET L'AMOUR. 55
LE TEMPLE DE GNIDE mis en vers par LÉONARD. 61
Notice sur Léonard. 63
Chant premier 67
Chant second. 76
Chant troisième. 87
Chant quatrième. 92
CONSIDÉRATIONS SUR LES CAUSES DE LA GRANDEUR DES ROMAINS ET DE LEUR DÉCADENCE. 101
Préface de l'éditeur. 103
Chap. I. Commencements de Rome. Ses guerres. 115
Chap. II. De l'art de la guerre chez les Romains. 126
Chap. III. Comment les Romains purent s'agrandir. 133
Chap. IV. 1. Des Gaulois. 2. De Pyrrhus. 3. Parallèle de Carthage et de Rome. 4. Guerre d'Annibal. 137
Chap. V. De l'état de la Grèce, de la Macédoine, de la Syrie et de l'Égypte, après l'abaissement des Carthaginois. 150
Chap. VI. De la conduite que les Romains tinrent pour soumettre tous les peuples. 162
Chap. VII. Comment Mithridate put leur résister. 176
Chap. VIII. Des divisions qui furent toujours dans la ville . . . 180
Chap. IX. Deux causes de la perte de Rome. 188

Pages.

Chap. X. De la corruption des Romains. 195
Chap. XI. 1. De Sylla. 2. De Pompée et de César.. 198
Chap. XII. De l'état de Rome après la mort de César.. 212
Chap. XIII. Auguste. 219
Chap. XIV. Tibère. 229
Chap. XV. Des empereurs, depuis Caïus Caligula jusqu'à Antonin. 235
Chap. XVI. De l'état de l'empire depuis Antonin jusqu'à Probus. 247
Chap. XVII. Changement dans l'État.. 261
Chap. XVIII. Nouvelles maximes prises par les Romains. 270
Chap. XIX. 1. Grandeur d'Attila. 2. Cause de l'établissement des Barbares. 3. Raisons pourquoi l'empire d'Occident fut le premier abattu. 278
Chap. XX. 1. Des conquêtes de Justinien. 2. De son gouvernement. 287
Chap. XXI. Désordres de l'empire d'Orient. 298
Chap. XXII. Foiblesse de l'empire d'Orient. 304
Chap. XXIII. 1. Raison de la durée de l'empire d'Orient. 2. Sa destruction. 318

Dialogue de Sylla et d'Eucrate 327
Lysimaque. 343
Dissertation sur la politique des Romains dans la religion. 357
Tibère et Louis XI. 375
Arsace et Isménie, histoire orientale. 379

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. [1596]

91447
Author Montesquieu, Charles de Secondat, baron [de
Title Oeuvres complètes; ed. Laboulaye. Vol. 2.
LF
M7796

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 08 08 22 05 005 7